

PIE XI ET HITLER

La hiérarchie ecclésiastique a toujours observé le principe « Politique d'abord », et les catholiques allemands étaient donc bien dans le droit fil de la tradition en constituant le parti du Centre, ainsi que le Parti populaire bavarois. Le problème qui s'était posé à eux était d'une donnée fort simple. Minorité religieuse, fortement groupés au point de vue politique, ils pouvaient s'imposer au Parlement en déplaçant son *centre* de gravité.

Avec cet esprit de méthode qui caractérise l'Allemand, les catholiques s'organisèrent donc d'abord en parti politique afin de pouvoir exister et se développer en tant qu'Eglise. Ce furent les cadres de l'administration ecclésiastique qui servirent de cadres politiques. Paroisses, diocèses furent d'abord — non pas dans l'ordre des fins, mais des moyens — des organisations électorales et toutes les œuvres allemandes, pour être comprises, doivent être envisagées sous cet angle.

Rome suivait d'un œil favorable cette activité politico-religieuse, car elle fournissait au Saint-Siège le moyen d'agir sur un gouvernement essentiellement protestant, et l'on sait avec quelle maîtrise un Léon XIII sut l'utiliser. Dans les milieux romains, on finit même par concevoir pour l'organisation de l'Eglise d'Allemagne une admiration excessive, la citant en exemple aux catholiques des autres pays.

Tout n'était pas parfait chez les Allemands, loin de là, et certains de leurs évêques s'en préoccupaient. Il suffisait, pour s'en rendre compte, d'assister à quelques-

unes de leurs grandes manifestations, surtout à leur Katolikentag annuel. Pour beaucoup d'entre eux, être catholiques signifiait seulement appartenir au parti catholique et observer la consigne électorale. De plus, l'organisation politico-religieuse qu'était l'Eglise d'Allemagne supposait que les catholiques ne fussent pas divisés sur d'autres questions, par exemple sur la question constitutionnelle. Il est vrai que l'hégémonie de la Prusse protestante maintenait chez eux l'unité religieuse et, partant, l'unité politique. Les catholiques, au moment où la guerre de 1914 éclata, constituaient un pourcentage important de la population du Reich en raison non seulement d'une natalité plus forte que chez les protestants mais de l'immigration. Il ne faut pas oublier, en effet, que l'industrie allemande avait pris un tel développement qu'elle faisait appel à la main-d'œuvre étrangère dans de fortes proportions: en Westphalie, par exemple, dans le bassin de la Ruhr, les Italiens et les Polonais étaient au nombre de 600.000 et les autorités allemandes cherchaient, en leur consentant de grands avantages, à leur faire prendre la nationalité allemande; et c'est ainsi que, dans cette région presque entièrement protestante encore aux environs de 1880, les catholiques formaient, à la veille de la guerre de 1914, plus de la moitié de la population.

Cette situation qui, avec le temps, aurait pu devenir très avantageuse, n'avait pas encore modifié profondément la situation politique de l'Eglise en Allemagne où le catholique était toujours un citoyen de seconde catégorie: non seulement l'administration impériale, qui constituait l'armature du Reich, lui demeurait en fait fermée mais, même dans les administrations locales, surtout dans les Pays d'Empire, il ne pouvait prétendre aux premières places. Le Prussien entendait demeurer maître chez soi, c'est-à-dire dans le « Grand Empire protestant ». D'où l'importance que la question religieuse

avait conservée en Allemagne et l'aversion des catholiques pour le Prussien, l'administration impériale et l'Empereur lui-même, ce dernier, et surtout l'Impératrice, le leur rendant avec usure.

Pour un Allemand cent pour cent, le Reich ne commence qu'au Rhin, frontière de deux civilisations, et tout citoyen allemand membre de l'Eglise romaine, et par conséquent plus ou moins frotté de civilisation latine, est un renégat. Ce serait méconnaître le véritable caractère de la guerre de 1914 que de ne pas la tenir pour une guerre religieuse qui devait porter un coup mortel à l'Eglise catholique et assurer l'hégémonie du protestantisme dans le monde. Le clergé catholique allemand ne s'y était point trompé, et certains de ses membres — peu nombreux, il est vrai — avaient eu le courage de blâmer publiquement l'invasion de la Belgique. Quant à ceux à qui les manifestations anticatholiques de l'armée allemande, lors de la mobilisation, n'avaient pas ouvert les yeux, ils ne purent pas ne pas comprendre le vrai sens de la « Grande Guerre » lorsqu'ils entendirent les protestants allemands prier jusqu'au jour de la débâcle définitive pour « *le Grand Empire protestant* » et pour « *Notre empereur, l'Empereur protestant* ». Enfin, depuis l'armistice, tous ont pu maintes fois constater que la Prusse, pour les protestants du monde entier, demeurait l'Etat protestant par excellence, nécessaire aux Eglises réformées.

La défaite des armées du Reich qui aurait dû causer la fin de l'hégémonie prussienne, ne pouvait donc être, pour les catholiques allemands, qu'un événement heureux dont on ne devait pas laisser perdre les promesses. Ce qu'il fallait empêcher avant tout, c'était le retour des Hohenzollerns qui eussent bientôt fait, grâce à la fidélité de toute l'administration impériale, de rétablir la fortune de la Prusse en même temps que la leur, et c'est pourquoi le séparatisme, chez les Rhénans, et le fédéra-

lisme, chez les catholiques des autres Etats allemands, eurent de si chauds partisans. Quant à la constitution républicaine de Weimar, le Centre s'en fit, sans hésitation, le défenseur décidé.

Il ne faut pas, en effet, juger du patriotisme allemand d'après le nôtre. L'unité du Reich est l'œuvre de la Prusse, et a été faite au détriment de ces Allemagnes que tout Allemand catholique regrette; en Allemagne, tout a été recouvert par le prussianisme, qui a pénétré jusque dans les intérieurs allemands — car la famille elle-même a été prussianisée — et les Allemagnes ont cessé de vivre dans le Reich, alors que notre unité est faite de tous les particularismes locaux.

On comprend donc avec quelle énergie les catholiques allemands s'opposèrent au mouvement hitlérien qui, aux yeux de tous, avait pour but l'unification complète du Reich et, par conséquent, l'hégémonie totale de la Prusse grâce à une restauration des Hohenzollerns. Nul n'ignorait, en effet, que le Führer avait été lancé par Lüdendorf et qu'il n'existait que par la volonté du Grand Etat-Major et de la grande industrie, l'un et l'autre passionnément dévoués à la famille impériale qui avait fondé leur puissance.

Les Rhénans firent tout au monde pour montrer au Gouvernement français que l'évacuation anticipée de la rive gauche du Rhin donnerait au mouvement nationaliste allemand une force irrésistible; que ce serait, à bref délai, l'établissement de la dictature de Hitler et, par conséquent, la guerre de revanche. Quelques-uns, se faisant encore illusion sur les intentions du Quai d'Orsay, firent même le voyage de Paris, espérant mieux se faire comprendre de vive voix. On sait que cette évacuation anticipée de la Rhénanie, que Foch, peu de temps avant sa mort, avait qualifiée de « Crime contre la Patrie », eut pourtant lieu le 30 juin 1930 et que l'entrée massive des députés nationaux-socialistes au Reichs-

tag ne tarda pas à donner pleinement raison à nos amis rhénans et à notre grand maréchal.

Les catholiques allemands ne perdirent pourtant pas courage. Ils se sentaient une force électorale demeurée capable d'empêcher le Führer d'arriver au pouvoir par la voix légale ou de tenter un coup de force. Mais la lutte serait chaude. On le savait. On pensa donc d'abord à dissiper tout malentendu entre les fidèles en établissant avec fermeté la doctrine. Dès octobre 1930, l'évêque de Mayence déclara que « *le programme du parti national-socialiste contenait des propositions inconciliables avec la doctrine et les principes catholiques* », et, le 31 décembre, le cardinal Bertram, archevêque de Breslau et primat d'Allemagne, ajoutait :

Nous, chrétiens et catholiques, ne connaissons pas de religion de race, mais uniquement la Révélation du Christ, valable pour le monde entier et qui a doté tous les peuples du même trésor de vérité révélée, des mêmes lois et des mêmes remèdes surnaturels... Nous, catholiques, ne connaissons pas d'Eglise nationale.

Enfin, à la suite du mandement des évêques de la province de Cologne, en date du 5 mars 1931, de nombreuses condamnations ecclésiastiques avaient frappé les hitlériens récalcitrants.

Au début de l'année 1932, les catholiques allemands ne considéraient nullement la partie comme perdue, mais, au printemps, on put remarquer, chez leurs chefs, un certain flottement : c'est qu'on leur avait fait savoir que le « *Pape était personnellement favorable à Hitler* ».

Que Pie XI éprouvât de la sympathie pour Hitler, voilà qui ne doit pas nous surprendre. Le Pape n'est entré en contact avec les hommes qu'au soir de sa vie : jusque-là, il avait été bibliothécaire de l'Ambroisienne à Milan, puis de la Vaticane, et parle toujours avec émotion de ces longues années au cours desquelles il s'est

adonné à la *science pure,* selon sa propre expression. C'est donc un intellectuel et, comme tous les intellectuels italiens de sa génération, profondément germanophile. Pour lui, l'Europe ne peut retrouver son équilibre que dans l'hégémonie de l'Allemagne. En Pologne, où il avait été envoyé en mission sous Benoit XV, par le cardinal Gaspari, il soutint les intérêts allemands, et, dès le début de son règne, il a montré combien il comptait peu sur la France pour rétablir l'ordre en Europe et affirmé ses sympathies pour l'Allemagne, ainsi que pour la République soviétique. Avec cette dernière, malgré toutes ses avances et les missions qu'il y envoya, le Pape n'a essuyé que des échecs. Reste l'Allemagne. On conçoit la sympathie du Pape pour le Führer. Au Vatican, on avait, pendant longtemps, pensé, en effet, à changer le centre de gravité du Reich grâce à l'Anschluss: la Compagnie de Jésus travailla ouvertement dans ce sens, surtout en Autriche. Or, l'on sait à quel point Pie XI compte sur elle pour faire triompher ce qu'il appelle « *sa politique* ». Ce qu'on voulait empêcher, c'était l'hégémonie de la Prusse protestante et, puisque l'on comptait sur le Reich pour dominer l'Europe — ce qui faisait écarter le fédéralisme des Allemagnes — on cherchait à constituer un Reich où les catholiques fussent les maîtres. Mais l'Anschluss, surtout depuis la mort de l'énigmatique Mgr Seipel, compte en Autriche des adversaires décidés et appuyés par Mussolini. Hitler, qui n'avait rien de prussien, et qui était catholique, au moins de naissance, n'apportait-il donc pas la solution du problème?

Mais Pie XI n'allait-il pas se heurter à ce parti du Centre allemand qui n'avait pas plus fléchi devant Léon XIII que devant Bismarck? Qu'allait faire aussi ce clergé allemand qui avait tenu tête à Pie X, qui ne manquait pourtant pas de volonté?

La partie était pourtant gagnée d'avance pour le Va-

tican. Si, au point de vue doctrinal, le Pape n'avait pu empêcher les évêques de condamner l'hitlérisme, il demeurait libre d'appliquer au clergé allemand le droit de l'Eglise et de lui refuser l'autorisation de s'occuper de politique, causant ainsi l'effondrement du Centre, adversaire irréductible du Führer. Comment, en effet, en admettant que cela fût possible, les catholiques eussent-ils pu, en pleine lutte, se réorganiser et refaire en quelques semaines ce qui avait demandé cinquante ans d'efforts? Moins que partout ailleurs, en Allemagne on improvise.

Les évêques allemands déposèrent donc les armes dès mars 1933 : réunis à Fulda, ils profitèrent du discours de Hitler à Potsdam pour déclarer qu'il fallait « *reconnaître que le plus haut représentant du gouvernement du Reich, qui est en même temps le chef autoritaire du mouvement national-socialiste, a fait des déclarations publiques et solennelles qui tiennent compte de l'inviolabilité de la doctrine catholique, ainsi que de l'œuvre et des droits immuables de l'Eglise, et qui donnent, de la part du gouvernement du Reich, l'assurance formelle que les traités conclus par les pays allemands avec l'Eglise catholique conserveront leur pleine et entière valeur. Sans rapporter la condamnation contenue dans nos mesures antérieures,* ajoutaient les évêques, *contre certaines erreurs religieuses et morales déterminées, l'épiscopat croit pouvoir penser avec confiance que ces mesures générales d'interdiction et d'avertissement n'ont plus lieu d'être considérées comme nécessaires* ».

Les membres du Centre et du Parti populaire bavarois — ce dernier était le plus compromis dans la lutte contre l'hitlérisme — essayèrent pourtant de lutter en gagnant du temps. Ils firent leur soumission complète au Führer, ils le firent même avec ce manque de dignité qui caractérise l'Allemand qui sent venir la défaite ; mais Hitler se montra inflexible, car ces deux grands partis politiques, surtout s'ils avaient le temps de se

réorganiser en se passant du clergé, pouvaient redevenir dangereux. Il résolut donc de traiter directement avec le Pape afin d'aller vite et d'enlever ainsi à ses adversaires tout espoir.

Mussolini lui avait montré l'exemple, et il n'avait qu'à mettre ses pas dans ceux du Duce. Celui-ci avait d'abord montré moins que de la sympathie pour le Vatican. Hitler, lui, s'en prit à ce qui de l'Eglise était à sa portée: les évêques, les prêtres, les œuvres catholiques; et le clergé, qui a reçu des ordres ou connaît les sympathies personnelles du Pape pour le Führer, se tait; aux prêtres blessés, leurs évêques conseillent même de ne pas se montrer en public tant que leurs plaies ne seront pas entièrement cicatrisées.

De ces violences, Hitler tirera argument: il ne peut contenir ses troupes et il faut trouver au plus tôt une solution.

Von Papen part donc pour Rome. Cet homme au passé si lourd, transformé en pieux pèlerin, est chargé de conclure un concordat avec le Pape. Lui aussi devra se conformer en tout point à la conduite de Mussolini. Un haut prélat romain résumait ainsi toute la stratégie qui permit à ce dernier de faire aboutir le Traité du Latran et le concordat qui en est la conclusion d'après le Pape lui-même :

Le Duce a commencé par faire dire au Pape qu'il n'accepterait aucun intermédiaire, car il redoutait les commissions compétentes ; puis il a d'abord refusé au Pape tout ce qu'il était bien décidé à lui concéder; après quoi, lorsque la rupture était près de se produire, brusquement il a dit au Pape : « Vous êtes le maître en ces matières et je m'incline devant votre volonté » ; et Pie XI, satisfait de cette reconnaissance de sa souveraineté spirituelle, n'a pas refusé à Mussolini ce à quoi ce dernier tenait le plus: que l'Eglise ne soit pas une force capable de s'opposer au fascisme, même au point de vue doctrinal. On comprend, dès lors, que le Duce ait, par

exemple, consenti à ce que les curés tiennent de nouveau les registres de l'Etat civil, puisqu'on lui concédait qu'il n'y aurait pas en Italie d'organisation catholique, sous le nom d' « Action catholique », qui est pourtant la grande idée du Pontificat.

Mais Mussolini, le traité et le concordat une fois signés, dut tenir compte de l'anticléricalisme, fort vif en Italie, et se hâta de prononcer au Sénat un discours extrêmement insolent pour le Pape. Ce dernier se trouva désarmé. Le Traité du Latran n'avait rien d'un acte international, et les autres Etats ne pouvaient en aucune façon soutenir le Saint-Siège sans risquer de se brouiller avec l'Italie qui faisait preuve de velléités guerrières. Quant aux cardinaux qui, jusqu'à un certain point, représentent le monde chrétien, ils ne purent, puisqu'ils avaient été complètement tenus en dehors des négociations, qu'écouter avec un froid respect les plaintes du Souverain Pontife qui avait brisé, de ses propres mains, la seule arme dont il pouvait user à l'égard de l'Italie: la Question romaine demeurée sans solution.

Hitler n'avait qu'à suivre l'exemple de son aîné en dictature.

On a été jusqu'à dire que le concordat conclu entre le Chancelier et le Pape avait assuré à l'Eglise catholique une situation privilégiée en Allemagne, mais qu'importe ce qu'Hitler a signé. Le Centre est à terre, car aucun ecclésiastique n'a plus le droit, même à titre de citoyen, de s'occuper de politique et son chef, Mgr Kaas, a été contraint d'assister à la signature du concordat qui consommait la ruine du parti catholique allemand qui seul aurait pu lutter contre le Führer: voilà la seule chose qui compte.

Dans un avenir prochain on pourra constater, même de l'étranger, à quel point l'Eglise catholique d'Allemagne a été de ce fait réduite en servitude. Les sévices continuent contre les évêques, les prêtres, les œuvres

catholiques, et les discours du Chancelier ou des membres de son gouvernement ont dû enlever leurs illusions aux germanophiles les plus déterminés de la Cité du Vatican. Mais le Führer, comme le Duce, ne doit-il pas tenir compte de l'opinion publique, anticléricale en Italie, anticatholique en Allemagne? Après avoir paru trop concéder au Pape, il est, lui aussi, obligé de montrer au grand jour son astuce, afin d'en tirer prestige.

Mais — et c'est ce qu'il y a de plus grave pour l'avenir du catholicisme en Allemagne — les consciences sont profondément troublées. Comment, en effet, expliquer l'adhésion de toute la hiérarchie ecclésiastique à l'Hitlérisme si solennellement condamné il y a seulement quelques mois?

On a bien essayé d'expliquer, surtout en France — car en Allemagne on paraît bien résigné à ne plus rien comprendre — que le Saint-Siège n'avait pas accepté la doctrine qui demeurait condamnée, mais bien Hitler parce qu'arrivé au pouvoir. Le Saint-Siège, nous a-t-on dit, n'a-t-il pas traité avec Napoléon, qui se réclamait de la Révolution dont les principes — ceux de la Déclaration des Droits de l'Homme — sont et demeurent condamnés?

Toute comparaison est boiteuse, mais celle-ci ne tient pas debout. Napoléon offrait au Pape, après une effroyable tourmente de dix années qui n'avait laissé que des ruines, de rétablir le culte, et il le faisait non pas en tant qu'héritier de la Révolution mais comme le restaurateur de l'ordre. En Allemagne il n'en était pas de même. Il s'agissait d'obtenir du Pape de briser la grande organisation politico-religieuse qui barrait la route au dictateur, ou, en tout cas, avec laquelle ce dernier aurait dû compter. L'Eglise existait, fort puissante, et les catholiques avaient même fourni à plusieurs reprises, au moins en partie, l'équipe gouvernementale. Il n'était donc pas question de reconstruire sur des ruines, mais bien de détruire ce qui avait fait la force de l'Eglise

d'Allemagne et lui avait permis, non seulement de subsister, mais de se développer.

Si la comparaison entre Napoléon et Hitler est inexacte, il est impossible, par contre, de ne pas reconnaître que le Saint-Siège se trouve, à l'égard du Chancelier, dans la même situation qu'à l'égard du Duce: en Allemagne comme en Italie, le Pape a brisé la seule arme dont il disposait.

En Italie, s'est constitué non pas un grand Etat catholique qui devait servir d'exemple au monde chrétien comme l'avait annoncé Pie XI lui-même, mais bien un Etat d'un paganisme jeune et sûr de soi. En Allemagne, le Reich sera plus protestant, c'est-à-dire plus anticatholique qu'il ne le fut jamais. L'unité de l'Allemagne, en effet, postule, exige l'hégémonie de la Prusse : pour tout Allemand, c'est là un axiome. Or, la Prusse est protestante, et l'échec de la politique du Pape est certain.

***

UN PROCÈS D'ESPIONNAGE

L'AFFAIRE MICHEL MICHEL[1]

Le 26 février 1812, le comte Czernicheff, colonel aide de camp de S. M. Alexandre Ier, Tsar de toutes les Russies, quittait Paris sous le signe d'une indéniable précipitation. Il se montra même si nerveux que, fort brutalement, il congédia au préalable son valet de chambre, Koudt, un Saxon amené pourtant de Saint-Pétersbourg, sans vouloir lui régler un mémoire assez élevé.

Ce serviteur, dépité, alla exhaler sa bile dans le sein de l'Autrichien Jean Wustinger, concierge de l'ambassade de Russie, sise à l'hôtel Thélusson, rue de Provence, et ne cacha point, devant témoins, que, s'il voulait se venger de son maître, il ne lui serait pas difficile de raconter bien des choses — relatives seulement à des intrigues féminines, se hâtera-t-il de préciser ultérieurement devant les juges.

Czernicheff, grand seigneur amateur, n'était pas absolument un inconnu pour la police française, qui le suspectait, comme elle suspecte, dans certains cas, tout étranger de marque. Les propos de Koudt, rapportés, valurent à son auteur une arrestation immédiate, tandis qu'on allait perquisitionner au domicile du sémillant colonel. Certes, on ne pensait plus trouver grand'chose, et l'on peut imaginer la stupeur des argousins de découvrir, bien en évidence, la lettre suivante :

(1) Il nous a semblé qu'il était intéressant de rapprocher de l'affaire d'espionnage qu'on instruit actuellement au Parquet de la Seine le procès identique jugé à Paris en 1812 et que nous évoquons ici.

Monsieur le Comte,

Vous m'accablez par vos sollicitations. Puis-je faire plus que je ne fais pour vous? Que de désagréments j'éprouve pour mériter une récompense fugitive!

Vous serez surpris demain de ce que je vous donnerai! Soyez chez vous à sept heures du matin.

Il est dix heures, je quitte ma plume pour avoir la situation de la grande armée d'Allemagne en résumé, à l'époque de ce jour.

Il se forme un quatrième corps qui est tout connu: mais le temps ne me permet pas de vous le donner en détail.

La garde impériale fera partie intégrante de la grande armée.

A demain, sept heures du matin.

M.

L'écriture était belle et le ministère de la Guerre, d'où provenait visiblement la fuite, aussitôt alerté, identifiait son auteur dans la personne du commis (on dirait aujourd'hui rédacteur) Michel Michel, employé au service de l'Habillement.

L'oubli de Czernicheff fut-il involontaire? Fut-il, au contraire, un témoignage de mépris infligé au malheureux qui trahissait pour lui, ou simplement un défi jeté à la France au moment où la guerre allait sûrement éclater entre les deux puissances? Qui le saura jamais?

Du reste, à quelque mobile qu'ait pu obéir l'officier russe, la situation de Michel Michel n'en restait pas moins des plus compromises au regard des autorités françaises. Agé à l'époque de trentre-six ans, dans les troupes de marine jusqu'à seize ans, puis admis dans les bureaux du ministère de la Marine en 1792, il avait quitté la rue ci-devant Royale en 1794 pour émigrer rue Saint-Dominique, au ministère de la Guerre. Affecté au Bureau des mouvements, puis à l'Habillement, notre homme se révèle comme assez besogneux, malgré ses 2.000 fr. annuels d'appointements, atteints en 1812, et

semble surtout s'être fait remarquer pour sa « belle main ». C'est ce qui le perdit.

A l'en croire — on n'a, pour garantie de l'authenticité de l'incident que son témoignage, et il parut suspect — il fut abordé un beau jour de 1803 ou 1804, sur les boulevards, par un inconnu de bonne mine, séduit, assura-t-il, par la belle tenue d'une pièce calligraphiée que le commis portait sous son bras. Michel, non sans vanité, se flatta d'en être l'auteur et l'élégant promeneur se nomma: M. d'Oubril, secrétaire à l'ambassade de Russie.

On causa. M. d'Oubril déclara avoir besoin d'un bon copiste, plaignit l'employé de la modicité de son traitement et lui confia incontinent trois ou quatre travaux insignifiants, qui furent royalement payés d'un billet de 1.000 francs.

D'abord ébloui, Michel Michel fut ensuite très honoré de l'amitié familière que daignait lui témoigner, par surcroît, son généreux protecteur. Que pourrait-il lui refuser désormais? Précisément le secrétaire d'ambassade s'intéressait tout à coup au Bureau des mouvements de l'armée et insinuait que son ami, le commis, était en position de lui rendre quelques menus services pour satisfaire son innocente manie de collectionner les chiffres de nos effectifs militaires.

En effet, la fonction de Michel lui permettait de connaître l'organisation, ainsi que la situation et l'emplacement de toutes les troupes. Il s'étonna bien un peu des singulières préoccupations de ce diplomate, mais sa résistance fut courte. « Cela se fait couramment, avait ajouté négligemment le tentateur, et si ce n'est pas vous ce sera un autre qui le fera. »

Argument peut-être spécieux, mais qui sembla sans réplique. Pour calmer les derniers soubresauts d'une conscience défaillante, l'employé de la Guerre se persuada *in petto* que les renseignements fournis seraient

de peu de valeur — et même faux, prétendra-t-il plus tard à l'audience. Un nouveau billet de 1.000 francs récompensa sa docilité et bientôt après M. d'Oubril quittait la France, emportant dans sa valise diplomatique des révélations qui devaient encourager la Russie à entrer dans la troisième coalition.

On sait la suite et le désastre des alliés qui aboutit au traité de Tilsitt.

La paix ramena M. d'Oubril à Paris comme chargé d'affaires, et l'ami Michel, retrouvé, le renseigna complaisamment, cette fois, sur le Bureau des prisonniers de guerre, ainsi que sur les Divisions militaires.

Mais Oubril est rappelé à Saint-Pétersbourg, le comte Tolstoy nommé ambassadeur à Paris, et c'est au comte Nesselrode, alors conseiller de légation, que le partant recommande chaudement le commis félon. Nesselrode, lui, s'inquiétait particulièrement des officiers supérieurs affectés à l'armée d'Allemagne et, quelque temps après, de « l'état de situation » de cette armée.

Un ou deux billets de 500 francs payèrent les communications et Nesselrode, quittant à son tour Paris, légua le précieux informateur au secrétaire d'ambassade Krafft.

A ce moment survint un incident qui faillit arrêter net la carrière d'espion de Michel Michel. Une querelle s'étant élevée entre ce commis et un collègue, à propos d'une affaire d'argent assez peu claire, il y eut rixe et Michel, renvoyé du bureau, dut chercher asile au « Département de l'administration de la Guerre », distinct du ministère même et installé rue de Varennes. On l'affecta au service de l'Habillement, où M. Krafft ne chercherait certainement pas sa pâture, bien que les renseignements réclamés, affirmait-il, n'eussent d'autre but que de permettre à la Russie « d'organiser le militaire russe sur le pied des troupes françaises ».

Mais un nouvel animateur allait entrer en scène, le

comte Czernicheff, colonel aide de camp du Tsar et son ami personnel. Mondain, fastueux, il venait à Paris, ville de plaisirs, uniquement — à l'en croire — pour y dépenser le trop-plein de son activité et de ses richesses. En réalité, il y venait aussi avec des instructions secrètes très précises et une introduction de son ami Oubril, lui indiquant Michel Michel comme bien renseigné et accessible à la corruption. L'amusant, c'est que ce brillant stratège agissait en dehors du secrétaire d'ambassade Krafft, de sorte que les deux agents russes rétribuaient, chacun de leur côté, et avec parcimonie, le même homme pour en obtenir les mêmes renseignements.

La méthode du colonel, il est vrai, différait de celle des diplomates retors et insinuants auxquels Michel avait eu à faire jusque là. Habitué au commandement, brutal, il ne demandait pas, il exigeait, menaçant de dénoncer cet infime comparse s'il tentait de regimber. Par ailleurs, grâce à sa souplesse enveloppante de Slave, il ne dédaignait pas de pénétrer dans le modeste logis de sa victime, pour lui arracher par des caresses et des promesses ce que les procédés violents n'avaient pu obtenir.

Michel Michel s'ingénia pour satisfaire son tyrannique employeur et ne point perdre sa prébende.

On pourrait peut-être s'étonner de la facilité avec laquelle cet homme, dépositaire d'une parcelle de la puissance publique, faisait bon marché des sentiments d'honneur que chacun puise généralement avec l'éducation première. Mais songe-t-on à ce que pouvait être, en 1812, le recrutement du personnel des ministères, révocable du jour au lendemain, sans garantie statutaire et ramassé au hasard des victoires des partis politiques? Un écrivain, stigmatisant trois ans plus tard les fautes de l'administration, remarquait que l'on trouvait de tout dans ces bureaux: survivants de Versailles, terroristes

de 93, profiteurs du Directoire, admirateurs du Consulat et fanatiques de l'Empire.

Qu'espérer de cet amalgame hétérogène, sinon un travail purement mécanique, stimulé, non pas seulement par l'espoir de parvenir, mais surtout par celui de se maintenir en place. « Pas vu pas pris », et si ce n'était pas lui, Michel, ce serait un autre, le colonel russe l'avait bien dit.

Le corrompu, devenu à son tour corrupteur, s'adressa d'abord au garçon de bureau de son ancien service du Mouvement, Jean-Nicolas-Marie Mosès, dit Mirabeau, personnage jouissant de la confiance de ses chefs et couchant au ministère de la Guerre.

Michel savait que, deux fois par mois, on dressait dans ce bureau un état général de la situation de toutes les armées d'après les derniers ordres de l'Empereur, et que Mosès était chargé de porter ce cahier chez le relieur pour y être cartonné. Il rapportait ensuite le document au chef de division, qui le mettait alors sous les yeux de Napoléon.

A Mosès, qui ne savait pas lire, Michel raconta qu'il cherchait à découvrir dans ce portefeuille la mort ou l'existence d'un riche parent célibataire dont il se disait l'héritier présomptif. Le commissionnaire avait bon cœur; il le crut sur parole — ce fut du moins son système de défense — et communiqua la fameuse pièce de la manière suivante.

En même temps que les précieux papiers, on remettait à Mosès-Mirabeau un bulletin indiquant l'heure où il quittait le ministère, bulletin que lui visait à l'arrivée rue Saint-Jacques le libraire Janet, chargé du travail. Le sceau de cire fermant le paquet une fois rompu, les fascicules étaient cousus et encollés, sous l'étroite surveillance de Mosès qui, parfois, aidait même à faire sécher. Il ne quittait point des yeux l'ouvrier relieur pendant sa besogne, d'une durée de trois heures à trois

heures et demie, et rapportait sous son bras le cahier cartonné et le bulletin marquant l'heure de départ. « Voilà pourquoi, tonna le procureur général, les fuites ne se produisaient qu'au retour. »

Evidemment! On n'avait pas songé à cette éventualité. Mosès montait dare-dare chez Michel, qui compulsait, prenait des notes, et donnait cent sous de récompense à l'infidèle porteur. Une fois, ayant perdu trop de temps à ce travail de prospection, pour rassurer le commissionnaire inquiet, il corrigea en six heures et demie les cinq heures et demie indiquées par Janet.

Tant s'en va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, tout au moins qu'elle se fêle. Sans pouvoir préciser ses soupçons, le chef de division responsable du secret, constatant quelques lenteurs inexplicables dans la marche de son garçon de bureau — on lui accordait vingt minutes pour le trajet — le fit accompagner par le commis Mourié. Ce dernier, membre de la légion d'honneur, brave homme, mais sceptique sur une consigne qui lui paraissait ridiculement tatillonne, laissa Mosès opérer seul et profita de la sortie pour s'attabler au café. Mosès, ce jour-là, put encore monter le dossier chez Michel, mais ce fut la dernière fois. A l'avenir, Mourié, incorruptible, porta seul le cahier à la reliure.

Il fallait trouver autre chose, d'autant plus que le comte Czernicheff, mêlant la menace aux caresses, promettait une pension viagère de l'Empereur de Russie contre la continuation des services. Michel jeta son dévolu sur Louis Saget, commis au Bureau des mouvements des troupes, et sur Louis-François-Alexandre Salmon, commis au Bureau des revues.

Ce qui intéressait au plus haut point les agents russes était la concentration de l'armée d'Allemagne, machine de guerre visiblement dressée contre l'empire moscovite. De la nature des corps, du nom des officiers généraux ou supérieurs désignés, résultait le sentiment

d'hostilités plus ou moins proches, en tous cas probables.

Michel alla trouver Saget: « Je sais, lui dit-il, que l'on travaille en ce moment à une organisation de l'armée d'Allemagne. » — « Mais je ne suis pas chargé de ce travail-là, répondit l'interpellé. Je suis chargé plus particulièrement d'une autre armée. » — « Cela ne fait rien, s'entêta Michel, les notes que je vous demande n'étant pas de nature à vous compromettre, vous pouvez bien les prendre dans le travail de vos camarades. »

A Saget et à Salmon il conta la même fable, soufflée par Krafft. Un gros fournisseur, nommé Delpont, l'avait chargé de tenir sa correspondance. Les renseignements demandés permettraient d'acheminer à coup sûr les marchandises sans pertes ni retards. Si M. Delpont ignorait effectifs exacts et emplacements des corps, il en résulterait des faux-frais et il faudrait que le gouvernement l'indemnisât. Michel, ne pouvant faire le travail, avait promis à son patron de lui confier quelques minutes prises au bureau *ad hoc*. En échange de cette communication, il s'engageait, au nom du mythique Delpont, à rétribuer la complaisance de ses camarades au prix d'une redingote, d'un habit ou de deux aunes de draps à trente francs l'aune, ou encore avec 60 francs tous les ans ou tous les six mois, à leur choix.

Saget se laissa tenter. En tout il reçut de 350 à 400 francs, par dix, douze, quinze francs, et jusqu'à cent sous. Une fois même il ne put arracher que trente sous au rapace secrétaire du ladre fournisseur.

Moyennant ce maigre salaire, il feignit un zèle extraordinaire et resta au bureau après les heures de service. Le contenu des cartons du sous-chef Chappuis, du commis Delacroix, du commis Gerbet, cambriolés par ses soins, fut confié à Michel, prestement recopié la nuit et transmis à Czernicheff et à Krafft.

La curiosité de ce secrétaire d'ambassade était d'un éclectisme à toute épreuve. Il s'intéressait à la fois aux

régiments d'infanterie de l'armée d'Allemagne; aux ordres de départ des troupes de l'intérieur, avec l'époque de leur arrivée à destination fixée; au train d'artillerie; aux corps militaires ayant droit à la masse d'habillement; à l'état général de l'armée en observation sur l'Elbe; etc.

L'ardeur de Salmon était mitigée, mais Saget se montrait infatigable. Resté le soir après ses collègues, il arrivait le matin bien avant eux, entre six heures et demie et sept heures, et les papiers réintégraient subrepticement les cartons, sous l'œil étonné mais neutre de Mosès, dit Mirabeau.

Quelques billets de 500 francs, chichement distribués, récompensaient Michel Michel. On a pu voir ce qu'il rétrocédait là-dessus à son complice. Il est vrai qu'il mésestimait Saget, ne le trouvant pas assez discret, si l'on en croit la déposition de la maîtresse de celui-ci, la couturière Sophie Badoureau. Quant à Salmon, il le considérait comme un coureur, aussi ne lui lâcha-t-il qu'une somme globale de 300 francs pour prix de ses menus services. Par contre il ne refusait pas de le recevoir à dîner chez lui, accompagné de sa maîtresse, l'ouvrière en chapeau de paille Victoire Mercier. Celle-ci fut frappée du luxe déployé par l'amphitryon.

Mais les événements se précipitaient. La tension entre la France et la Russie devenait de plus en plus aiguë et, manifestement, la guerre se présentait comme inévitable à bref délai. Krafft se décida à faire un gros effort et accorda 6.000 francs d'un coup, pour avoir le détail de la nouvelle organisation de la Grande Armée, que l'on venait de mettre au point. Czernicheff, moins généreux, en offrit 4.000 pour le même objet, à condition de savoir si la garde impériale en ferait partie. L'affectation de ce corps d'élite lui apparaissait comme le signe certain d'une marche en avant. On a vu comment Michel lui donna satisfaction et la façon cava-

lière dont le colonel russe brûla son informateur en quittant précipitamment Paris le surlendemain, 26 février 1812.

Voilà maintenant Michel Michel sous les verrous, en compagnie de Mosès, de Saget, de Salmon, du valet de chambre Koudt, du concierge Wustinger. Pour arrêter ce dernier, couvert par l'extraterritorialité de l'ambassade moscovite, on fit écrire par Michel une lettre le convoquant au dehors. Fidèle au rendez-vous, l'Autrichien ne trouva que des policiers chargés d'opérer sa capture, d'où un vif ressentiment qui ne l'engagea pas à ménager son co-accusé. Il est vrai qu'il ne voulait pas se charger lui-même et il se borna à dénoncer les nombreuses allées et venues de Michel à l'hôtel Thélusson. Ce qu'il a perçu ou deviné des tractations n'est qu'en raison de ses fonctions d'introducteur. En résumé Wustinger niait avoir jamais été mélangé à l'affaire d'espionnage sous quelque forme que ce fût. On n'insista point trop sur son cas, bien que le Président insinuât fortement que c'était peut-être lui qui avait présenté Michel Michel à M. d'Oubril. Ce comparse fut laissé de côté, en compagnie du domestique Koudt. Le gros morceau était représenté par les employés du ministère de la Guerre.

La défense de Salmon et de Saget s'avérait très simple. Nous avons été trompés. Nous avons rendu quelques services à un collègue, comme cela se pratique couramment, et les rémunérations reçues en échange sont trop infimes pour que l'on puisse nous taxer d'autre chose que de complaisance. Le système eut du bon pour Salmon, mais Saget ne réussit point à convaincre le jury de sa complète innocence.

Les témoins convoqués semblaient s'être donné le mot pour se compromettre le moins possible. Salamon, chef du Bureau du mouvement des troupes au ministère de la Guerre, convint qu'il avait dû se commettre des infidélités dans son service. C'était vraisemblable,

puisqu'on le disait, mais il n'en avait jamais eu personnellement connaissance. Détaché auprès du prince de Neufchâtel, il n'avait guère le temps de surveiller son bureau. Il n'ignorait pas, cependant, que Michel était placé officiellement sous ses ordres. Il connaissait même la belle écriture de cet employé, et quand le ministre de la Police générale lui mit sous les yeux la lettre écrite à Czernicheff, il n'hésita pas à en dénoncer l'auteur. Mais ce furent là tous les renseignements que l'on put tirer de lui et son témoignage ne fit pas avancer le procès. Il ne souffla mot, du reste, de la proposition que Czernicheff aurait faite à Michel, d'acheter sa complicité à lui, Salamon, moyennant la somme, réellement importante, de 400.000 francs.

Même attitude grise du témoin Gérard, chef de division chez qui se concentrait le secret des opérations militaires, et même résultat de sa déposition, sauf qu'elle contribua à mettre hors de cause l'accusé Mosès, « qui n'avait cessé d'inspirer à tous une absolue confiance ». Gérard fut moins favorable à Saget, tout en remarquant qu'il « était toujours le premier à entrer au bureau et le dernier à en sortir; il faisait, à lui seul, le travail de deux employés ».

Un sous-chef de bureau, Chappuis, s'attacha surtout à faire son propre éloge en signalant au jury qu'il ne manquait jamais de recommander à ses subordonnés la discrétion la plus totale, les engageant même à vivre en famille, à éviter les lieux publics et surtout les cafés. On a vu que ces recommandations étaient assez mal suivies.

Dix témoins seulement figurèrent au procès qui s'ouvrit aux Assises de la Seine le 13 avril 1812; ce qui, étant donné l'importance intrinsèque de la cause et la qualité des personnages que l'on voit s'agiter dans la coulisse, donne l'impression qu'on a cherché à en atténuer la gravité en amusant la galerie par un scénario

de pure façade. Ces dix témoins furent cinq employés du ministère de la Guerre, dont on a vu que le Président ne pressa pas l'interrogatoire; le libraire relieur, qui joua les utilités; deux petites ouvrières en modes qui, comme toutes les femmes de leur espèce, n'avaient rempli que des rôles effacés; enfin deux serviteurs des Russes, qu'on aurait aussi bien pu poursuivre et qu'on avait même un instant incarcérés, mais qu'on préféra relâcher afin de leur dicter plus sûrement leur attitude.

Un seul accusé, Michel Michel, sortit accablé des débats. L'affaire avait fait du bruit; il fallait un bouc émissaire pour satisfaire l'opinion et sa mauvaise étoile le désigna pour ce rôle fâcheux. La modicité des sommes qui rémunéraient son indélicat trafic indiquent assez que ce traître par occasion n'eut jamais l'intention de trahir sa patrie. La cupidité fut évidemment le premier mobile de son crime, mais il ne paraît pas que de prime abord il se soit rendu un compte exact de la criminalité des actes accomplis. De plus, il subit le châtiment des gens de peu d'envergure qui s'acoquinent, par vanité, à des personnages de haut rang et que ceux-ci entraînent sans pitié aux pires défaillances, sans leur laisser la possibilité de résister. Czernicheff fut son tourmenteur encore plus que son tentateur. Il ne lui permit jamais de reculer et finalement en fit sa victime en livrant à la justice celui qui lui avait livré nos secrets d'Etat.

Michel n'eut pas d'autre défense devant le jury : « Jamais je n'ai eu l'intention de trahir ma patrie, déclara-t-il. Circonvenu par divers agents de la Russie, c'est seulement devant les menaces du comte Czernicheff que j'ai connu le danger auquel je m'exposais. Jusque là je n'avais jamais cru que j'étais coupable. » Michel ajoutait aussi que, en fait, il n'avait livré que des documents de fantaisie, en partie fabriqués par lui. Mais cette thèse ne pouvait paraître que celle d'un désespéré. Son avocat, Me Petit d'Auterive, la développa cependant,

en soutenant que la trahison, au cas où elle fût avérée, ne pouvait être le fait d'un employé subalterne, insuffisamment renseigné et qui ne s'était pas rendu compte de l'importance des pièces soustraites. « S'il a livré par hasard un secret, plaida-t-il, il ne l'a pas fait *méchamment et traîtreusement.* » Il soutenait donc que l'article 76 du Code pénal n'était pas applicable à son client:

Quiconque aura pratiqué des machinations et entretenu des intelligences avec les puissances étrangères ou leurs agents, pour les engager à commettre des hostilités ou entreprendre la guerre contre la France, ou leur en procurer les moyens, soit que les machinations ou intelligences aient été suivies ou non d'hostilités, etc...

Mᵉ Petit d'Auterive cherchait à faire retomber toute la responsabilité sur les personnages de l'ambassade russe, qui auraient grossièrement abusé de l'inexpérience d'un homme vulgaire, très fier d'être reçu dans leur intimité, pour lui arracher des documents dont il ne savait pas toujours la signification.

Toutes ces raisons ne pouvaient passer que pour des raisons de convenances et peu applicables à un organisateur qui, pendant huit ou neuf ans, s'était constitué chef de bande au sein de l'administration qui le payait. « Mal », observa son avocat. Possible, répliqua l'accusation, mais que lui payait, de son côté, la Russie? Il en aurait soutiré, d'après ses dires, au plus 20.000 francs; tout le temps qu'il fut à la solde de ses agents. Cette affirmation parut d'ailleurs suspecte au Président qui estimait que 2.000 francs annuels d'appointements et la rente de 15.000 (sur les 20.000) placés en fonds d'Etat, ne justifiaient point son train de vie.

Le procureur général eut beau jeu pour flétrir sa conduite, faisant ressortir l'abomination du crime de trahison qui est le plus grave des crimes nationaux. Il ajoutait, il est vrai, que, grâce au génie de Napoléon, la France

sortirait victorieuse des machinations les plus ténébreuses, autant que des armées ennemies les plus redoutables. Il n'en demandait pas moins la punition exemplaire du coupable.

On était à la veille de la guerre de 1812. Le jury suivit le procureur général dans ses conclusions, et Michel, condamné à mort, fut fusillé en place de Grève. Saget s'en tira avec 600 francs d'amende et la peine du carcan. Les autres furent acquittés.

D'ailleurs, le magistrat courtisan avait trop présumé du génie invincible de son empereur. Grâce aux fuites du ministère de la Guerre, la marche en avant de la Grande Armée était connue d'avance, étape par étape, et, à chaque offensive, les Russes furent en mesure d'opposer une parade.

On sait le reste.

Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume
La nuit, comme un flambeau!...

Les indiscrétions du petit employé de bureau ont peut-être changé la face de l'histoire. Ce fut le grain de sable qui fit trébucher le colosse.

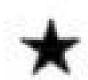
MARTIAL DE PRADEL DE LAMASE.

MON OMBRE DANS LA NUIT

Sur le trottoir glacé de lune,
Mon ombre marche devant moi :
La ville dort profondément sous les cieux froids;
L'unanime sommeil engourdit les effrois
Comme il suspend les infortunes...

Mon pas résonne dans la nuit
Avec le pathétique bruit
D'un cœur qui bat trop fort dans une chambre vide.
Seule avec moi, me précédant,
Mon ombre au long des murs livides
Semble jouer les confidents.

Et voici que je la regarde :
Fille de la lune hagarde
Et de mon corps interposé
Elle m'offre ma parodie
— Tantôt spectre et tantôt bouffonne comédie —
Qui danse sur l'écran bleu des trottoirs usés.



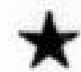
Dois-je en trembler? ou dois-je en rire?
Je m'arrête.
Elle s'est collée au creux du mur.
Le silence tombant soudain des toits obscurs
Comme un froid couteau me déchire.

Je repars, afin d'entendre au moins
Mes pas, mes pas au rythme las et monotone.
Mon ombre jaillit de son coin
Ainsi qu'une stryge gloutonne.

Il y a tant et tant de nuits
Qu'elle me suit, que je la suis,

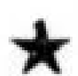
Que parfois — enragé! — j'évoque la légende
De Celui qui vendit son ombre. Je voudrais
L'arracher du sol pâle afin d'en faire offrande
Pour apaiser les dieux mauvais.

Mais je pense au cruel surcroît de solitude
Qui m'assaillirait aussitôt :
Et c'est presqu'avec gratitude
Que je lui vois porter l'ombre de mon manteau.



Elle était si petite en mes jardins d'enfance...
Elle pâmait aux soirs des premières amours,
En ces temps de bonheur trop court
Où le cœur naïf se fiance...

Et puis, elle a tremblé de peur
Aux nuits horribles de la guerre
Ecartelée alors par l'éclat funéraire
Des obus et des projecteurs.



La vie, un jour, est revenue
Avec la paix. Mais je ne l'ai pas reconnue :
Car, ma part de jeunesse ayant ainsi brûlé,
Mes espoirs merveilleux m'avaient été volés.

J'ai voulu tenter, tout de même,
Et découvrir un cœur qui m'aime
— Et je suis devenu ce rôdeur effréné
Cherchant fébrilement la rose des ténèbres,
Mais n'atteignant jamais de mes doigts obstinés
Que l'ironique mandragore aux sucs funèbres.

Mon chagrin m'exaltant tel qu'une âpre liqueur,
J'ai battu les plus noirs chemins — avec mon ombre.
Elle fut le témoin de toutes mes rancœurs,
Sanglotant comme moi pendant des nuits sans ombre!

Hivers, étés, neiges des monts,
Sables au long des mers dont hurlent les cent bouches,

Mon ombre de la nuit, sauvegarde et démon,
Connut tout l'entrelacs de mes pistes farouches,

Depuis les cols vertigineux des pics maudits
Jusqu'à ces venelles infâmes
Où l'attrait souverain du plaisir interdit
Semble faire trébucher l'âme...



Voici que mon pas est plus lourd :
Mon ombre aussi se fait pesante...
O combien loin les premiers rendez-vous d'amour
Sous des ramures bleuissantes!

Hélas! l'assaut brutal des plus mortels brouillards
De l'homme las déjà fait bientôt un vieillard.
Mon ombre suit exactement la même courbe,
Et tantôt tendre et tantôt fourbe
M'escortera...
Jusqu'au crépuscule de deuil
Où, soudain collée à mon être,
Elle m'engloutira, maîtresse de son maître
Et pour jamais, — dans l'épouvante du cercueil.

JACQUES FESCHOTTE.

LE MASSACRE DES "PENSÉES" DE PASCAL

—

On sait l'esclandre que provoqua, en 1842, le rapport de Victor Cousin à l'Académie française sur la « nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal ». On s'étonna, dans le public, que les éditeurs successifs se fussent bornés à reproduire le texte de l'édition publiée en 1670, qui avait altéré un très grand nombre des fragments trouvés parmi les papiers de Pascal et en avait laissé un certain nombre de côté. Aussitôt, Prosper Faugère, un érudit qui avait des loisirs, se précipita sur le grand in-folio de 253 pages, catalogué à la Bibliothèque Royale de Paris, sous le n° 9202 du fonds français, et qui contient le manuscrit original des *Pensées*. La première édition présentée comme conforme à ce manuscrit parut à Paris, chez Andrieux, en 1844.

En 1851-1852, Ernest Havet, également érudit et libre, fit paraître, à son tour, chez Dezobry et Magdeleine, une édition qu'il affirmait, lui aussi, conforme au texte authentique et où, sur un petit nombre de points particuliers, il corrigeait la leçon de Faugère.

En 1877-1879, Auguste Molinier publiait, à Paris, chez Lemerre, une « édition paléographique » des *Pensées*. Il avait contrôlé, dans le détail, le texte établi par Faugère et par Havet. Il y ajoutait les « variantes », c'est-à-dire les rédactions primitives abandonnées par Pascal, qu'il avait pu déchiffrer dans l'autographe, sous les barres et les ratures.

En 1896, Gustave Michaut, professeur de l'Université

française, reprenait ce travail et, dans l'édition publiée à Fribourg (Suisse), chez Veith-Bouillon, signalait les erreurs commises par ses prédécesseurs.

En 1904, Léon Brunschvicg, également professeur de l'Université, le même qui, en 1897, avait donné, chez Hachette, une édition in-16 des « *Pensées* de Pascal », où il se séparait aussi, sur quelques points particuliers, des précédents déchiffreurs, publiait, chez le même éditeur, dans la collection des « Grands Ecrivains de la France », une édition in-8, avec les « variantes » qu'il avait pu déchiffrer à son tour. En 1905, répondant au vœu que son collègue, Léon Clédat, avait exprimé, dès 1892, dans la *Revue de philologie française,* il donnait, chez le même éditeur, un nouveau texte, avec « variantes» , imprimé en regard du *fac-similé* en phototypie du ms. 9202 de la Bibliothèque Nationale. Ces trois éditions Brunschvicg présentent entre elles, en dehors des fautes d'impression, d'assez nombreuses et notables divergences de texte, qui dénotent une lecture incertaine. Assez souvent, d'ailleurs, l'éditeur avoue son impuissance à déchiffrer certains mots ou présente sa lecture comme « douteuse ».

Enfin, de 1926 à 1931, dans la collection de « *la Pensée Française* » publiée chez Ollendorff, par la Société d'éditions littéraires et artistiques, Fortunat Strowski, professeur en Sorbonne, apporta « quelques corrections » au texte donné par ses devanciers. Dans l'Introduction générale au tome III, qui contient les *Pensées,* il écrivait (p. xxv) :

> J'ai longtemps peiné sur les variantes; je n'aurais pas désespéré de les déchiffrer toutes, si j'avais eu devant moi bien des années encore, et si ma vue déjà fatiguée ne m'avait interdit un travail trop minutieux et trop continu... Je les ai cependant données presque toutes.

En passant, il déclarait que le petit nombre des cor-

rections qu'il avait faites au texte de l'édition Brunschvicg (1905), « héritière elle-même de toute une série de déchiffreurs, prouvait le mérite des premiers lecteurs ».

Il pourrait y avoir, dans cette fière déclaration, où l'auteur posait son propre mérite et ses propres succès comme la mesure du mérite et des succès d'autrui, de quoi nous persuader que nous possédons enfin l'« édition définitive », comme il l'appelait lui-même, du ms. 9202. A qui voudrait reprendre sa tâche, avec de meilleurs yeux et de plus longs espoirs, il prétendait ne laisser guère à déchiffrer que quelques mots, d'ailleurs abandonnés par Pascal lui-même.

J'avoue, cependant, que j'ai été tout d'abord mis en méfiance par un certain nombre d'erreurs flagrantes, présentées par l'édition Strowski.

Dans l'Introduction générale, l'éditeur note qu'il n'a « pas trouvé trace d'enfilures sur les fragments »; or, j'en ai bien vu plus de soixante. J'ai pu relever aussi, avant tout autre examen, dans les références au recueil 9202 ou à l'édition Brunschvicg, vingt-six omissions et plus de cinquante inexactitudes. D'autre part, deux fragments d'une dizaine de lignes chacun, déjà insérés dans le tome II, sont repris au tome III; un morceau de cinq lignes est également donné deux fois dans le tome III; tandis qu'une vingtaine de fragments plus ou moins longs et un folio tout entier (n° 237) me sont restés introuvables. C'est beaucoup pour un texte d'environ dix mille lignes.

Sans doute, il y a là des inadvertances, presque inévitables en un si copieux ouvrage; mais, tout de même, leur nombre et leur importance dénotent déjà un certain manque de soin dans l'établissement de l'édition et suffisent pour nous empêcher d'y voir un progrès sur les éditions précédentes, qui sont loin de présenter de pareilles lacunes.

Je ne m'arrêterai pas sur la notation des surcharges,

additions et alinéas ni sur la ponctuation; en quoi l'édition Strowski me paraît encore plus capricieuse que ses devancières.

A mon sens, l'édition d'un texte comme celui du ms. 9202 doit être la transcription la plus fidèle possible, en clair et en caractères d'imprimerie, de tout ce qui peut manifester la pensée de l'auteur et les circonstances de la rédaction. Si, pour la facilité de la lecture, l'éditeur moderne juge bon d'apporter quelque modification au texte manuscrit, il est tenu d'en avertir le lecteur; autrement, il commet une trahison. C'est là un scrupule que les éditeurs de Pascal n'ont pas toujours montré; ils omettent trop souvent de signaler leurs corrections, qui parfois ne sont que des interprétations discutables.

A tort ou à raison, les éditeurs modernisent l'orthographe du ms.; du moins, ne devraient-ils faire aucune exception. Cependant, il leur arrive parfois de conserver l'usage ancien.

Il leur arrive aussi parfois de signaler leur lecture comme douteuse, surtout pour les variantes barrées; mais ils omettent encore plus souvent de reconnaître leur impuissance à déchiffrer ou de proposer une lecture; ils passent tout simplement, sans rien dire, pardessus le texte indéchiffré. Je me bornerai ici à faire le compte de ces omissions; on pourra voir si un nouvel éditeur n'aurait pas encore une copieuse tâche à remplir, rien qu'en essayant de combler ces lacunes et de publier tous les textes omis ou, tout au moins, en signalant leur présence et leur difficulté aux futurs déchiffreurs. L'édition Brunschvicg en omettait environ cinq cents; l'édition Strowski porta ce nombre à mille cent cinquante environ, pour les textes publiés.

D'autre part, si l'on confère la leçon donnée par les éditions Brunschvicg et Strowski, soit comme « variante », soit comme texte définitif, avec le ms. 9202, ce

minutieux examen permettra de conclure qu'une assez large place est encore laissée pour une nouvelle édition, non seulement plus complète, mais encore et surtout plus exacte.

Il m'avait semblé que l'édition Brunschvicg contenait plus de trois cents fautes de lecture. L'édition Strowski en a corrigé près de quatre-vingt-dix. Ces corrections sont, en général, peu importantes; mais, tout de même, il en est quelques-unes qui ont une certaine valeur :

sépara au lieu de *figura*.
Livres au lieu de *leurs*.
une seule religion au lieu de *une religion*.
dirait au lieu de *disait*.
en au lieu de *donc*.
en suivre la nature au lieu de *en la science de la nature*.
est troublée au lieu de *se troubla*.
assister au lieu de *arrêter*.
avant au lieu de *ayant*.
prédictions au lieu de *prédications*.
infinie au lieu de *divine*.
prophètes au lieu de *prophéties*.
je ferai périr au lieu de *sa foi périra*.
elle est incertaine au lieu de *il est incertain*.
du Messie au lieu de *Dieu*.
prise au lieu de *poésie*.
fondées au lieu de *établies*.
toute la nature au lieu de *tout dans la nature*
associé au lieu de *assimilé*.
tant de fois au lieu de *tout à fait*.
imaginaire au lieu de *imagination*.
incorrompue au lieu de *interrompue*.
vacations au lieu de *vocations*.

Malheureusement, deux cent vingt-cinq fautes environ, commises aussi par l'éditeur précédent, ont échappé à son successeur et rival, qui les a répétées presque toutes et presque toujours sans la moindre réserve. Quand il a émis quelque doute, c'est presque toujours à tort.

Voici les plus graves :

défendre au lieu de *défaire.*
que nous au lieu de *qui n'en.*
la vérité au lieu de *la vraie.*
qu'il ne soit sujet au lieu de *qu'elle ne soit sujette.*
du pyrrhonisme au lieu de *de Pyrrhon.*
nous trompent au lieu de *mauvaises.*
en son affliction au lieu de *en s'en affligeant.*
qu'elle n'en reconnaisse pas le venin au lieu de *qu'elle n'y reconnaisse point de venin.*
vous ne désignez au lieu de *ils ne désignent.*
au jugement au lieu de *ou surpasse.*
éternuers au lieu de *éternuements.*
immobiles mais affermis au lieu de *immobilement affermis.*
la nôtre au lieu de *l'Ecriture.*
demain au lieu de *le jour de demain.*
importantes ou *importunes* au lieu de *tristes.*
l'objet au lieu de *ce faux objet.*
reléguer au lieu de *remplir.*
erreur au lieu de *égarement.*
sorti au lieu de *ôté.*
trois au lieu de *les.*
en toute sûreté au lieu de *à toute heure.*
ne vient que du défaut de vos passions au lieu de *vient de vos passions.*
celle au lieu de *celui.*
diversement au lieu de *devraient.*
ceux des hommes au lieu de *le commun des hommes.*
ne point savoir jouer au lieu de *ne point jouer.*
vaines fantaisies au lieu de *vains fantômes.*
des pyrrhoniens au lieu de *du pyrrhonisme.*
comme au lieu de *censé.*
pensant réserver au lieu de *pour se réserver.*
le pouvoir force le fait au lieu de *la pure force le fait.*
elle est appelée le vieux au lieu de *il est appelé vieux.*
désirer au lieu de *dieux.*
ils sont sortis de l'ordre au lieu de *ils sont sorciers. L'on dit.*
Clavis au lieu de *Climaque.*
des milliers au lieu de *dix milliers.*

ressusciteront au lieu de *ressuscités.*

c'est un des derniers au lieu de *ce sont les derniers.*

point au lieu de *petit.*

il est un être au lieu de *il est en être.*

n'est pas si au lieu de *nous cèle.*

infiniment au lieu de *infime.*

ces deux réflexions au lieu de *cette réflexion.*

le vrai au faux au lieu de *ces deux puissances.*

ceux qu'elle justifie au lieu de *ceux qui s'élèvent.*

que Joseph a vu les miracles divins et de tant au lieu de *Et quand j'ajoute à cela les miracles de l'un et de l'autre.*

en voit la vanité, et lors il s'en débarrasse au lieu de *en vérité, la vanité des lois, il s'en délivrerait.*

quod optimus est au lieu de *quod sit optimus.*

celle qui lui appartient au lieu de *celle qu'ils tiennent.*

c'est sa croix, son au lieu de *c'est son Précieux Sang.*

l'homme au lieu de *l'humanité.*

ainsi au lieu de *aime.*

identité au lieu de *identique.*

mauvais au lieu de *nécessaire.*

ressentir au lieu de *recevoir.*

tout le monde ou *tout le nombre* au lieu de *tout membre.*

si nous avons un aussi profond au lieu de *si on en est ainsi persuadé.*

en effet au lieu de *un espace.*

la vérité ni la justice au lieu de *la véritable justice.*

qui est prédite au lieu de *qui le prédit.*

me causam fecerit au lieu de *me cadere fecit.*

contre au lieu de *c'est là.*

avec au lieu de *entre.*

fasse au lieu de *refuse.*

Κιναιοχ, *Ussenius* au lieu de *Kirkerus Usserius.*

credebitur au lieu de *credebant.*

astres au lieu de *êtres.*

joie au lieu de *plaisir.*

point une au lieu de *pour cela.*

justifiés au lieu de *sanctifiés.*

suivent au lieu de *cherchent.*

médisent au lieu de *maudissent.*

venite quid au lieu de *ce mot quod.*
effet au lieu de *efficace.*
m'ont obligé au lieu de *nous ont obligés.*
sont au lieu de *seront.*
religion au lieu de *qui étaient.*
mais si au lieu de *entre*
rendre corrompue au lieu de *ruiner, corrompre.*
divulguant au lieu de *détachant.*
formulaire au lieu de *schisme.*
et semblent afin de... au lieu de *et sont bien aises de.*
quant à au lieu de *touchant.*
si nous doutions au lieu de *les docteurs.*
qui apprend, donne la vérité et la vertu en préservant d'erreur et qui donne le vrai principe de vivre au lieu de *qui apprend les vérités épurées d'erreur et qui donne les vertus purgées de vices.*
trognes au lieu de *troupes.*
reproduire au lieu de *reprendre.*
voit pas au lieu de *remplir.*
en l'infinité au lieu de *et s'enfuit.*
même au lieu de *voudraient.*
m'est au lieu de *m'étonne.*
injustes au lieu de *incapables.*
il est conforme à la raison au lieu de *il a, pour cette raison.*
devançant au lieu de *enfermants.*
compensatrice au lieu de *compensation.*
mais aujourd'hui en change au lieu de *nos anciens ont changé.*
on ne peut déplaire au lieu de *on ne pèche donc plus.*
la grâce de Jésus-Christ au lieu de *la grâce est incapable.*
fuir au lieu de *se mouvoir.*
loi au lieu de *roi.*
en tous les temps au lieu de *et tous les livres.*
qu'ils avaient invoqué au lieu de *qui est arrivé pour.*
suivre au lieu de *croire.*
s'y échapperont au lieu de *y choperont.*
Juifs au lieu de *Grecs.*
et l'avoue puisqu'il au lieu de *et la voit si peu qu'il.*
des sages superbes au lieu de *et cette sagesse des superbes.*

est plus fondée au lieu de *a le plus faible (fondement).*
jouir d'une heure au lieu de *jamais être heureux.*
à démontrer au lieu de *et donne lieu.*
détermine notre, et qui répartira au lieu de *détermine exactement ce qui appartient.*
persuade au lieu de *paraît.*
au titre au lieu de *article.*
la fortune au lieu de *le pur.*

Je ne puis accepter non plus un certain nombre d'autres lectures données par l'édition Brunschvicg. Les unes sont assez importantes; mais je ne suis pas encore assez sûr de mes corrections pour en faire état. Les autres portent sur de légers détails, qui devraient trouver leur place dans une édition nouvelle.

Elles ont été laissées de côté par l'édition Strowski, où je rencontre, en outre, environ quatre cent soixante-dix erreurs nouvelles, que la précédente ne contenait pas et qui viennent fâcheusement gâter les quelques améliorations dont nous pouvions tirer espoir et confiance.

Cependant, il est juste de reconnaître que plusieurs de ces inexactitudes ne modifient pas profondément le sens du texte. Mais il en est un certain nombre qui sont de graves altérations :

vous pariez croix au lieu de *vous prenez croix.*
soupçonnées au lieu de *sans preuves.*
la qualité des témoins au lieu de *la qualité de témoins.*
présence au lieu de *prince.*
venite adoratores au lieu de *veri adoratores.*
on leur défend au lieu de *on l'aura défendu.*
peu et tout au lieu de *peu de tout.*
tousseur au lieu de *croasseur.*
témoignage au lieu de *témoin.*
gens de chair au lieu de *grands de chair.*
son parti au lieu de *sa portée.*
quoi qu'on fasse au lieu de *qu'on peut faire.*
partis au lieu de *parties.*

distraire au lieu de *divertir.*

silencieux au lieu de *seulement.*

séant au lieu de *beau.*

en puissance au lieu de *puissant.*

barre au lieu de *balle.*

non volumus au lieu de *volumus.*

hérésie du schisme au lieu de *hérésie ou schisme.*

vues au lieu de *sues.*

en risée au lieu de *cachées.*

credibitur au lieu de *credebant.*

maîtresse au lieu de *maîtrise.*

Turcs au lieu de *payens.*

rions au lieu de *vivons.*

application au lieu de *affliction.*

n'entendent rien à la véritable nature au lieu de *n'entendent la véritable nature.*

lois au lieu de *voies.*

et qu'ils y seraient au lieu de *et combien ils y seraient.*

Jésus-Christ est un homme au lieu de *Jésus-Christ était homme.*

les Evangiles ne parlent au lieu de *l'Evangile ne parle.*

que nous y serons au lieu de *qu'on y sera.*

d'y rester au lieu de *d'y être.*

qu'il est un Dieu au lieu de *qu'il était Dieu.*

ne sont-ils pas assez malheureux au lieu de *ne sont-ils pas malheureux ?*

qu'ont-ils à dire? au lieu de *n'ont-ils que cela à dire?*

on ne veut savoir au lieu de *on ne veut rien savoir.*

reçue du baptême au lieu de *reçue au baptême.*

1 à 5 Sti Juris au lieu de *Le P. Saint-Jure.*

nous souffrirons au lieu de *nous souffrions.*

il les a rachetés au lieu de *ils sont tous rachetés.*

et pas tant au lieu de *et partant.*

quelques exceptions au lieu de *quelque exception.*

deux grappes au lieu de *deux grappes pareilles.*

sans raisons au lieu de *sans raison.*

symétrie est ce qu'on voit au lieu de *symétrie en ce qu'on voit.*

sa passion au lieu de *ses passions.*

qu'ils auront courus au lieu de *qu'il a courus.*
de reparaître au lieu de *de paraître.*
auraient mis au lieu de *auront mis.*
en définitive au lieu de *enfin.*
ne peut en souffrir au lieu de *ne peut le souffrir.*
ce qu'ils n'y trouvent pas au lieu de *plus qu'ils n'y trouvent.*
Kirchius au lieu de *Kircherus.*
être membre et n'avoir au lieu de *être membre est n'avoir.*
qu'il était possible au lieu de *qu'il était possible de le faire.*
tend à s'élever au lieu de *vit et s'alimente.*
il est forcé au lieu de *il est force.*
en se soumettant au lieu de *et se soumettre.*
que les rois au lieu de *qu'un roi.*
dont ils pouvaient au lieu de *donc ils pouvaient.*
été au lieu de *ôté.*
en disant l'origine au lieu de *et déjà en l'origine.*
gagné au lieu de *gagé.*
consolation au lieu de *consolateur.*
on doit dire sans tristesse au lieu de *on doit donc dire traitement.*
exhortant au lieu de *invitant.*
un Dieu unique au lieu de *un Dieu.*
seront punis de Dieu au lieu de *seront reçus à servir Dieu.*
s'ils l'offensent au lieu de *ils seront pris en la parenté de Dieu.*
celui des Juifs au lieu de *celui de Juifs.*
elle est si faible au lieu de *elle n'est que faible.*
qui n'en fussent dignes au lieu de *qui en fussent dignes.*
nous ne pouvons dire au lieu de *mais on peut dire.*
dieu au lieu de *démon.*
le dogmatisme au lieu de *le dogmatisme et pyrrhonisme.*
connaissons au lieu de *concevons.*
le vrai avec le faux au lieu de *ces deux puissances.*
un discours au lieu de *un discours chiffré.*
la nature humaine au lieu de *la nature.*
de la nature au lieu de *de la vérité de sa nature.*
le mystère même au lieu de *le mystère.*
qui se réservait à lui seul le dessein au lieu de *pour se réserver à soi seul le droit.*

et à l'autre au lieu de *et en désobéissant à l'autre.*

commençant au lieu de *commencer.*

ne jugeons-nous pas au lieu de *ne jugerons-nous point.*

repoussés au lieu de *rappelés.*

nous ne périrons point au lieu de *nous ne saurions périr.*

on se perd à plein au lieu de *on ne pèche donc plus.*

qui est au lieu de *comme.*

quelques théologiens accommodants au lieu de *quelque théologie accommodante.*

des conseils au lieu de *les conseillers.*

péché mortel est véniel au lieu de *péché mortel en véniel.*

je sais ce que c'est au lieu de *je ne sais ce qu'il dit.*

comme S. Xavier au lieu de *à l'exemple de saint Xavier.*

praemitterentur au lieu de *praetermitterentur.*

reviendra au lieu de *viendra promptement.*

son armée ou *royaume* au lieu de *il.*

dépassant au lieu de *enfermants.*

incipiet au lieu de *incipient.*

det au lieu de *dedi.*

dixerit au lieu de *dixerint.*

formidine au lieu de *formidini.*

spes unica inde au lieu de *spes mea in die.*

abduxis au lieu de *adduxisti.*

faceres sibi au lieu de *faceres tibi.*

in ergo noli au lieu de *tu ergo noli.*

ambulavimus au lieu de *ambulabimus.*

la tête d'or de la statue que vous avez vue au lieu de *la tête d'or que vous avez vue.*

et l'argent et le fer au lieu de *et l'argent et le cuivre et le fer.*

son royaume au lieu de *son règne.*

l'incompréhensible au lieu de *l'incompréhensibilité.*

ce peuple m'est admirable au lieu de *je la trouve admirable.*

la plus belle loi au lieu de *la plus belle des lois.*

un même pendant au lieu de *ces anciennes coutumes.*

pour les folles au lieu de *par les folies.*

connaisse ainsi au lieu de *connaissant.*

l'immensité au lieu de *l'immense.*

poussées au lieu de *portées.*

ces petites merveilles au lieu de *ces merveilles.*

nous arrêter et nous prendre au lieu de *rien avoir où nous prendre.*

gêne au lieu de *gâte.*

infiniment éloignée de l'éternité au lieu de *infime dans l'éternité.*

impuissance de passer outre au lieu de *impuissance où il est.*

support au lieu de *suppôt.*

empreint au lieu de *prive.*

puissances au lieu de *substances.*

promette au lieu de *prononce.*

partie des hommes du monde au lieu de *partie du monde.*

une canne au lieu de *beau* ou *cœur.*

le quitter au lieu de *l'interrompre.*

fonder ou de renverser au lieu de *fronder, de reprendre, rechercher.*

de leur fondement au lieu de *des lois fondamentales.*

fourrure au lieu de *soutane.*

cavaliers au lieu de *échevins.*

comparaison au lieu de *capacité.*

les trois au lieu de *l'un des trois.*

somnium au lieu de *somnum.*

des paroles ont un sens au lieu de *des paroles ou un sens.*

ceux de Caen au lieu de *vœu de Caen.*

erreurs au lieu de *mensonges.*

il n'est pas condamné au lieu de *il ne l'a pas condamné.*

l'examiner au lieu de *commencer.*

je le prouverai au lieu de *je le prouve.*

ne pas me croire sur parole au lieu de *ne plus les croire sur parole.*

me rendent justice au lieu de *ne rendent point de justice.*

belle cause au lieu de *bonne cause.*

cadende me cadere au lieu de *cadende undique me cadere.*

induit au lieu de *séduit.*

P. Xavier au lieu de *saint Xavier.*

souffrir au lieu de *souscrire.*

qui nous ont obligé au lieu de *qui nous obligez.*

la vérité au lieu de *la charité.*

qu'ils sachent au lieu de *qu'on sût.*
l'adresse au lieu de *l'adverse.*
abandonné au lieu de *condamné.*
actum conjugalium au lieu de *actuum conjugalium.*
la politique chrétienne au lieu de *la république chrétienne.*
ainsi toujours il y aura au lieu de *ainsi il y aura.*
une personne au lieu de *une pénitence.*
comme il faut au lieu de *comme ils font.*
que ceux au lieu de *que tous ceux.*
ne au lieu de *nous.*
n'était que la figure au lieu de *était la figure.*
préparer la grâce ou la condamnation au lieu de *préparer à la grâce ou à la condamnation.*
les communautés de Religieuses au lieu de *les couvents des Religieuses.*
potest haec signa facere au lieu de *potest facere.*
ils auraient au lieu de *ils avaient.*
sortes de différents adversaires au lieu de *sortes différentes d'adversaires.*
calomniés au lieu de *calomniés et calomniateurs.*
que notre au lieu de *qu'une.*
oculis au lieu de *osculis.*
on ne saura au lieu de *on ne sait.*
oves mei au lieu de *oves meae.*
optationes au lieu de *operationes.*
celui qu'il aime au lieu de *celui qui l'aime.*
que leurs prophéties fussent conservées au lieu de *qu'ils fussent conservés.*
omnes prophetisent au lieu de *omnes prophetent.*

L'édition Strowski apparaît donc comme un véritable massacre du ms. 9202. Omissions considérables, additions fantaisistes, étranges lectures, solécismes et barbarismes: voilà le bilan de ce qu'on nous a présenté comme une « édition définitive », sous le signe de « La Pensée Française ». Il me fâche d'avoir à traiter ainsi l'œuvre d'un homme fort aimable, membre de l'Institut et professeur en Sorbonne; mais j'ai une amie fort jalouse, qui ne supporterait pas de se voir préférer Platon lui-

même et qui me souffle que c'est une œuvre manquée, digne du pilon ou du pilori.

Quant aux éditions Brunschvicg, dont l'autorité est si considérable, je suis bien loin de méconnaître leur valeur, qui se double pour moi de la respectueuse estime que j'ai pour la personne de leur auteur; mais on a pu voir, par les quelques exemples que j'en ai donnés, qu'elles sont aussi, tant pour le texte définitif que pour les variantes, trop souvent inexactes et incomplètes.

J'en dirais autant, d'ailleurs, de l'édition des Œuvres complètes de Pascal, publiée dans la collection des Grands Ecrivains de la France. C'est un précieux recueil de documents et de textes; mais, par je ne sais quel malheur, nombre de citations y sont imparfaitement rapportées. Le *Mercure de France* en a tout récemment cité deux exemples assez frappants. L'éditeur avait omis, dans une citation latine, le mot le plus important et, à la fin d'une lettre, changé délibérément la date de « janvier 1648 » en « novembre 1647 ». En voici d'autres échantillons.

A la page 248 du tome I, se trouve une citation attribuée à Curabelle :

> ...la démonstration de cette grande proposition, la Pascale, verra le jour... ledit Pascal peut dire que les 4 livres d'Apollonius sont bien un cas ou bien une conséquence de cette grande proposition.

Or, l'ouvrage cité porte (pp. 70-71) :

> ...la démonstration de cette grande proposition *nommée* la Pascale verra le jour... ledit Pascal peut dire que les 4 *derniers* livres d'Apollonius sont *ou* bien un cas, ou bien une conséquence *immédiate* de cette grande proposition...

A la page 9 du tome II, l'éditeur cite un passage du *Discours du Vuide* de Pierre Guiffart :

> ...tenans les *demons* enfermez entre nos mains...

Or, le texte porte « les *elemens* ».

Page 370 :

...les causes efficientes et *invoquées*...

Le texte original porte : « ... les causes efficientes et *univoques*... »

Ces erreurs ont échappé à la révision qui a été faite des deux premiers tomes et qui a donné lieu à sept pages in-8 d'additions et de corrections, parues à la fin du tome XI.

Certes, c'est peu de chose, pour un total de près d'un millier de pages; mais c'est tout de même assez pour nous mettre en défiance à l'égard non seulement des autres citations, mais aussi du système d'idées édifié par l'éditeur sur des fondements peu sûrs. Rien ne saurait prévaloir sur le respect scrupuleux des textes originaux.

Pour nous en tenir au ms. 9202, voilà donc tantôt un siècle que l'attention des éditeurs a été bruyamment attirée sur son existence et que se succèdent les éditions prétendues conformes à ce texte authentique. Et nous y trouvons encore à reprendre!

Sans doute, le traitement que les éditeurs de 1670 lui on fait subir est autrement dur que les inexactitudes, si nombreuses et si grosses soient-elles, que je viens de signaler. Cependant, les premiers éditeurs avaient avoué leur dessein de transformation; le lecteur était prévenu; tandis que les derniers nous feraient volontiers croire qu'ils restituent intégralement le texte original, alors qu'il n'en est rien. Le scandale n'est pas du même ordre, mais je ne sais s'il ne devrait pas être encore plus grand. Car enfin, si difficile que soit le déchiffrement de l'écriture de Pascal, comme j'ai pu m'en convaincre par expérience, ie crois que, avec de la patience et de l'ingéniosité, il ne doit pas être absolument impossible.

Ne se trouvera-t-il pas enfin un éditeur qui ne publie les *Pensées de Pascal* qu'après s'être entouré de toutes

les garanties nécessaires, parmi lesquelles je compte pour rien les titres académiques et la notoriété?

Ce serait, pourtant, un grand honneur pour un des plus grands écrivains de la France et pour la pensée française.

Z. TOURNEUR.

LA DERNIÈRE SOIRÉE D'ELVIRE
AVEC LAMARTINE ET VIGNET
(DOCUMENTS INÉDITS)

—

Ils sont là tous les trois. Il est minuit. Pâle et alanguie, dolente, mais charmante, elle se repose, « à demi couchée sur un canapé recouvert de toile blanche, dans un angle entre la fenêtre et la cheminée (1) », dans cette chambre de la maison Perrier qu'on montrait naguère aux visiteurs sous le nom de « chambre de Lamartine », mais qu'on aurait pu nommer plutôt *chambre d'Elvire*, aucune autre ne pouvant répondre à ce signalement si précis, donné par l'auteur de *Raphaël*.

Les hirondelles sont parties... Le vent d'automne, qui balaye la large vallée d'Aix, et fait gémir les galeries de bois de la rustique demeure, chante l'agonie des derniers beaux jours d'octobre, et rappelle aux trois amis que l'heure est venue où il va falloir se quitter. Que Chambéry et Mâcon même sont loin de Paris en ce temps des diligences! Se reverra-t-on jamais?...

Tristes et muets pour l'instant, ils n'ont plus rien à se dire. N'ont-ils pas épuisé l'échange de leurs pensées, de leurs rêveries et de leurs pressentiments? Et ne viennent-ils pas de les résumer par écrit, sous la dictée de Lamartine, et de les éterniser à leur insu, dans cette page qui est arrivée jusqu'à nous, écrite par chacun d'eux pour une part, et signée de leurs trois prénoms réunis?

(1) *Raphaël*, édition originale, § XXVI, p. 122.

Je ne sais, ajoutait Augustin en finissant cette lettre, je ne sais si nous nous reverrons jamais. Hélas! mon ami, telle est la vie, elle est pleine de courtes joies et de longues douleurs, de liaisons commencées et rompues; par une étrange fatalité, ces liaisons ne sont jamais faites à l'heure où elles pourraient devenir durables; on rencontre l'ami avec lequel on voudrait passer sa vie lorsque le sort va le fixer loin de nous; (2) on découvre le cœur que l'on cherchait, lorsque ce cœur va cesser de battre; mille causes, mille accidents séparent les hommes qui s'aiment pendant la vie, et puis vient cette séparation de la mort qui renverse tous les projets. Vous rappelez-vous ce que nous disions un jour en regardant le golfe de Naples; nous comparions la vie à un port de mer où l'on voit aborder et d'où l'on voit sortir des hommes de tous les âges et de tous les pays. Le rivage retentit des cris de ceux qui arrivent et de ceux qui partent, (3) **les uns poussent des cris de joie en recevant des amis, les autres en se quittant se disent un éternel adieu, car une fois sortis du port de la vie, on n'y rentre plus; supportons donc sans trop nous plaindre, mon cher Eudore, une séparation que les années auraient nécessairement produite, et à laquelle l'absence ne nous eût pas préparés.**

Aix 20 octobre 1816
Alphonse*Julie.* Louis. (4)

Abîmés dans un lourd silence, tout chargé des sinistres visions de l'avenir, ils méditaient les applications de cette belle page des *Martyrs* au sort incertain, ou trop prévu, hélas! qui attendait chacun d'eux. A la fin, Louis, qui était poète, et qui entendait chanter en lui les plaintes de ces mélancolies, voulut les écrire.

Voici ces vers, bien pâles sans doute à côté de ceux du grand poète, mais qui n'en offrent pas moins, dans le cadre de cette soirée émouvante et suprême, un vif inté-

(2) Mme Charles suspend cette écriture et passe la plume à Louis de Vignet.

(3) Louis de Vignet passe la plume à Lamartine.

(4) Les prénoms Alphonse et Julie se touchent ici. Dans l'original, ils chevauchent l'un sur l'autre.

rêt. Etroitement rattachés par leur début à la page des *Martyrs,* ils confirment étonnamment le récit de *Raphaël* (5) par toute une série de curieux rapprochements.

Hélas! dans l'immense univers
Quel être a pu jamais changer sa destinée?
Un dieu dit au roseau : Tu vivras une année;
Il dit au chêne altier : Tu vivras cent hivers!
Il a fait l'aigle pour les airs,
Les ruisseaux pour les bois, les autans pour les mers,
Les rois et les tyrans pour la terre étonnée.
Il donne à la beauté les amours et les fleurs,
Ornements de la vie.
Il réserve au génie
Les chants mélodieux, la gloire et les douleurs!

Quel poète jamais a pu toucher la lyre
Sans la mouiller de pleurs (6) ?

Ces vers, dont nous n'avons bien compris le début un peu brusque et le sens précis qu'en les replaçant dans leur cadre, ne sont-ils pas fort touchants? Dans sa douloureuse évocation de l'inexorable fatalité, quel fantôme Vignet avait-il devant les yeux? Ne voyait-il pas le doigt de la Mort toucher au front la pauvre Elvire? Et, dans ce troisième vers, d'un symbolisme assez voilé pour qu'elle n'en comprît pas l'application, ce « roseau qui doit vivre une année », n'est-ce pas elle?... C'est à peine s'il se trompait de deux mois.

Non moins prophétiques, les quatre derniers vers, qui annoncent si bien la poésie des *Méditations,* et le grand poète que sans doute Vignet pouvait déjà pressentir, mais qui n'était pas né encore.

(5) Edition originale, § XXXII, pp. 146-149; 2e édit. et suivantes, § XLIX.

(6) Ces vers de Vignet, ici donnés, croyons-nous, pour la première fois dans leur texte intégral, figurent dans ce « carnet Emile Ollivier » dont M. Lanson a tiré parti pour sa belle édition critique des *Méditations poétiques.* Il y a cité, p. 123, les deux derniers de ces vers seulement, en les attribuant, semble-t-il, à Lamartine, sans doute parce que, se trouvant isolés en tête d'une page dans le carnet, la liaison de sens et de rime qui les rattache à la page précédente a pu échapper à l'éminent critique.

Vignet partait le lendemain. De cette réunion, qui devait laisser dans leurs mémoires une trace si profonde, Louis et Julie avaient voulu emporter chacun un témoignage matériel et durable. Julie avait prié Vignet de déposer sur son carnet de voyage un souvenir écrit de leur rencontre. Elle lui laissait en échange la précieuse page signée et datée de sa main. Voici les lignes tracées par Vignet à la dernière page du carnet de Julie :

> Il est des femmes dont un seul regard prouve un Dieu et *une vie à venir. Anges exilés sur la terre,* on voit qu'*elles y sont étrangères:* c'est *au ciel* qu'*est la patrie* de la vertu...
>
> Louis V. Aix en Savoye. 20. Oct. 1816. (7)

Comprenaient-ils ce qu'ils faisaient pour l'avenir, ces amis qui deviendront un jour illustres, en échangeant avec un soin si minutieux ces écrits, ces dates, ces signatures? Il n'est pas interdit de supposer — à lire les vers de Vignet — qu'ils le pressentaient.

Soirée à jamais mémorable, en effet! Comme de la page des *Martyrs* ont jailli ces vers de Vignet, qui en sont inséparables, de cette belle pensée écrite par lui sur le carnet d'Elvire vont sortir les premiers vers qu'aura inspirés à Lamartine cette Déesse de l'amour idéal. Premiers vers pour elle, disons-nous; mais nous sommes tenté d'y voir encore quelque chose de plus. C'est pour nous la *première Méditation,* si différente déjà de ces anciennes Elégies que le poète recueillera plus tard à côté de ses grands chefs-d'œuvre. Poésie de transition, sans doute, encore toute pareille aux Elégies par la forme et la mesure employées, mais où l'on sent déjà passer quelque chose de ce grand souffle que Lamartine porte en lui, et qui se dé-

(7) Nous sommes heureux de pouvoir reconstituer intégralement ce document, publié en 1907 par M. René Doumic. Il y manquait la date, intéressante par son identité avec celle de la page des *Martyrs,* et comme témoignage du soin qu'apportèrent les deux amis à leur échange de souvenirs.

C'est en 1910 qu'il nous fut donné de pouvoir à notre tour manier le précieux carnet, grâce à l'obligeante communication de Mme de Visme de Wegmann.

chaînera bientôt avec *le Lac,* dans toute sa sublime ampleur.

C'est que, pour la première fois, dans ces premiers vers pour Julie, le futur auteur des *Méditations* exprime son cœur. Lui aussi, avant Musset, aurait pu s'écrier : « C'est là qu'est le génie! »

Voici donc ces vers qui, suivant le récit de *Raphaël,* furent composés après ceux de Vignet et suscités par eux. A quoi nous ne voyons aucune difficulté; mais ce que Lamartine n'a pas dit, — il se peut qu'il en eût perdu le souvenir, — c'est que cette poésie lui fut inspirée moins peut-être par celle de son ami que par la pensée inscrite par Vignet sur le carnet de Julie. On en jugera en comparant les mots soulignés plus haut dans cette « pensée » avec ceux que nous allons signaler de même dans les vers de Lamartine (8) :

A MADAME CH....

O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux!
O toi qui fis briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'espoir à mes yeux;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière,
Dis-moi quel est ton nom ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre?
Nacquis-tu d'un souffle divin?

Dois-tu revoir ce soir l'éternelle lumière?
Ou dans *ces lieux d'exil,* de deuil, et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton sort ton nom et *ta patrie,*
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi, toute ma vie,
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, voyager sur la terre,
Sois mon soutien, mon guide, et souffre qu'en tous lieux,

(8) Nous les donnons ici tels qu'ils figurent au manuscrit de Saint-Point, en suivant les variantes relevées par M. Lanson dans son édition critique des *Méditations poétiques,* pp. 165-167.

De tes pas révérés j'adore la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Ange échappé du ciel, tu retournes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

Tels sont ces premiers vers pour Julie, que le poète recueillera plus tard dans les *Méditations poétiques* sous le nom d'*Invocation,* après les avoir portés à la perfection par un petit nombre de corrections excellentes. Elvire y devient la « sœur des anges », charmante image qui, de l'« ange échappé du ciel », refait une femme. Cette poésie délicieuse contient déjà, trente ans d'avance, tout le roman de *Raphaël.*

Relisons maintenant dans ce beau livre le récit de la soirée que nous avons tenté de reconstituer aussi exactement que possible dans tous ses détails :

Mon ami Louis *** était venu passer quelques jours avec nous. La soirée avait été remplie jusqu'à minuit de lectures, d'entretiens intimes, de rêveries à haute voix, de tristesses ou de sourires. Nous nous étonnions de ces trois jeunes *destinées* inconnues peu de temps avant les unes aux autres et maintenant recueillies et identifiées sous le même toit, au coin du même foyer, aux murmures des mêmes tempêtes d'automne, dans une maisonnette des montagnes de Savoie: nous cherchions à prévoir par quel jeu de la Providence ou du hasard ces mêmes vents de la vie nous disperseraient ou nous réuniraient de nouveau. Ces échappées de vue sur l'horizon de nos vies futures avaient fini par nous attrister. Nous restions muets devant la petite table à thé sur laquelle nous étions accoudés. A la fin, Louis, qui était poëte, se sentit sourdre une note de mélancolie dans l'âme et voulut l'écrire. Elle lui prêta un crayon et du papier. Il crayonna sur le marbre de la cheminée *quelques strophes toutes plaintives et toutes trempées de larmes* comme les strophes funèbres de *Gilbert* ....

....

Les vers de Louis m'attendrirent. Je pris le crayon de ses mains. Je m'éloignai un moment dans le fond de la chambre, et j'écrivis à mon tour ces vers qui mourront avec moi sans avoir été recueillis (9): premiers vers qui fussent sortis de mon cœur et non de mon imagination. Je les lus sans oser lever les yeux sur celle à laquelle ils étaient adressés. Les voici; mais non, je les efface, tout mon génie était dans mon amour, il s'est évanoui avec lui.

... Louis nous quitta quelques jours après (10).

Ne trouvons-nous pas, dans ce dessin un peu estompé, qui est la manière propre de Lamartine, un fidèle résumé de cette soirée? Ces « lectures », n'est-ce pas une allusion à la page de Chateaubriand? Quant aux vers de Vignet que nous avons donnés plus haut, ils se reconnaissent avec évidence dans ce texte de *Raphaël,* où nous avons souligné quelques mots qui se rattachent étroitement au début, à la fin et à l'ensemble de ces vers. Si frappant est le rapprochement, que nous sommes porté à croire que l'auteur de *Raphaël* les avait sous les yeux en écrivant cette page. N'a-t-il pas dû, avant de chanter, dans cette belle prose musicale, les amours d'Elvire, rouvrir le registre où, du vivant de son amie et depuis sa mort, il avait jeté au fil des jours tout ce qui sortait de son cœur et de sa pensée : ce petit album qu'elle lui avait donné le 6 mai 1817, en lui disant adieu pour la dernière fois? Inestimable reliquaire qui s'ouvre à Aix avec *le Lac,* et finit à Saint-Cloud avec cet « *arbre de l'adoration* » qui

(9) Dans le manuscrit de *Raphaël,* on lit exactement le contraire : « ... j'écrivis à mon tour ces vers qui ont été recueillis depuis dans les *Méditations.* Les voici :

. . . .

« Je les intitulai *Invocation.* »

Lamartine s'aperçut avant le tirage qu'après s'être déguisé lui-même sous le personnage fictif de Raphaël, il ne pouvait vraiment pas lui attribuer les *Méditations.*

(10) D'accord avec les biographes de Lamartine, nous voyons là une de ces erreurs chronologiques dont on dirait volontiers qu'il s'y complaisait, tant elles sont fréquentes chez lui et parfois même invraisemblables.

Nous donnons ici le texte de *Raphaël* d'après l'édition originale, § XXXII, pp. 146-149.

est le sujet d'une des plus merveilleuses pages de *Raphaël*. Pourrait-on douter qu'en datant d'« une des premières matinées du mois de mai (11) » la journée qui s'y trouve racontée, Lamartine n'ait eu sous les yeux cette dernière page de l'album où il pouvait lire que « le 3 mai 1817 » il s'était assis pour la dernière fois avec son amie au pied de l'arbre de « St Cloud au bout de l'allée qui suit la lanterne » ? C'est de même assurément qu'il raconta si fidèlement la dernière soirée de Vignet à la maison Perrier en 1816, après avoir relu dans cet album les vers de son ami. Parvenu au sommet de la gloire, sûr de son génie et du retentissement qu'il aurait à travers les siècles, nul doute qu'en écrivant ce *Raphaël* dont il sentait alors le rare mérite bien plus que les côtés faibles, il n'ait compris d'avance tout le prix qu'aurait un jour ce carnet (12) où il puisait ses inspirations à la source même de ses souvenirs. C'est peut-être alors qu'à la poésie transcrite par lui au crayon en 1817 il ajouta à l'encre, en tête de la page et au bout du premier vers, ces mots : « (de Vignet) ». Il voulait éviter une confusion possible avec ses propres poésies. Il travaillait pour les biographes de l'avenir, et soignait leur documentation.

C'est en 1817, disions-nous, que Lamartine transcrivit, sur l'album donné par Julie, les vers de son ami que nous avons cités — et, chose bien significative, *uniquement ceux-là*. Comment et pourquoi? Essayons de le raconter.

Pendant que la pauvre Julie se débat à Viroflay contre la maladie et la mort, Lamartine arrive à Aix le 21 août 1817, le cœur et l'esprit tout occupés par le souvenir et la pensée de son amie. Le carnet qu'elle lui a donné le jour de leurs derniers adieux, et qui ne le quitte

(11) *Raphaël*, édition originale, § LXXXVII, p. 300; 2e éd. et suivantes, § CXXV.

(12) Autrefois propriété de M. Emile Ollivier, ce carnet appartenait en 1928 à sa fille, qui a bien voulu nous en ouvrir les trésors. Nous ne saurions jamais lui en exprimer assez vivement notre profonde gratitude.

pas, l'attestera plus tard. Au cours des quelque vingt-sept jours qu'il va passer loin d'elle sur les rives de leur beau lac, il va enregistrer sur ce carnet, jour par jour et page à page, ses inspirations, ses compositions, ses sentiments et ses souvenirs. Quand il arrive en Savoie, toutes les pages du carnet sont encore blanches, à l'exception d'une seule où chacun des deux amants a laissé un touchant témoignage de leur attachement réciproque. Dans un coin du joli album revêtu de maroquin rouge et doré sur tranches, que la future Elvire a remis à son poète, sans doute pour qu'il y dépose des vers, elle a écrit *à l'encre :*

Je l'aime! je le pleure,
mais je reste avec lui.
mardi 6 mai.

C'est la date même de la séparation. Trois jours après, Lamartine, retournant en Bourgogne, s'arrête à Moulins toute une journée pour s'y reposer. Qu'y pourrait-il faire, sinon s'occuper de ses deux plus grandes affections, son ami Virieu et sa chère Julie? Il écrit au premier; et il ouvre le précieux carnet donné par cette dernière. Et sous sa touchante et indélébile déclaration, il trace *au crayon* cette réponse aujourd'hui presque effacée (13) :

Je suis à jamais près de Toi!
vendredi 9 mai.

Dès son arrivée à Aix, ou dès les premiers jours qui suivirent, sous le choc des souvenirs à la fois doux et cruels qui viennent l'assiéger en foule, il reçoit — date mémorable! — la *première* inspiration du *Lac;* et il en jette les *premiers* linéaments sur la *première* page du carnet. Cet important témoignage, d'ailleurs parfaitement conforme à la vraisemblance, prend toute sa valeur lorsque l'on constate que les écritures déposées par La-

(13) Doaument inédit.

martine dans ce carnet durant ce séjour en Savoie, et même ensuite jusqu'aux deux tiers du volume, *se suivent régulièrement dans l'ordre des temps.* Ceci reconnu, il est clair que la note relative à la journée passée par Lamartine à Hautecombe le 29 août, — plus d'une semaine après son arrivée à Aix, — et qu'il a écrite à la page 6 du carnet, au cours de la composition de *l'Ode à Mr de Bonald,* n'a rien à voir avec l'inspiration initiale du *Lac,* consignée à la page 1. Et l'on peut s'étonner que d'excellents critiques aient cru pouvoir trouver dans cette note une raison de situer à Hautecombe le fameux *lieu de l'inspiration* du *Lac,* si discuté et d'ailleurs insaisissable. On nous pardonnera cette digression, qui nous permet de formuler enfin notre opinion, après plus de vingt ans de recherches et de réflexions, en réponse à une question posée par nous-même en 1909 (14).

Lamartine, après avoir ainsi fixé sur la première page du carnet le premier jet de l'*Ode au lac de B.,* tout à fait rudimentaire, semble avoir suspendu ce travail — du moins n'en trouvons-nous plus aucune trace dans la partie du carnet écrite en 1817. Il va maintenant se plonger, avec une ardeur exclusive, dans la composition de l'*Ode à Mr de Bonald* « Pour Julie (15) ». On doit présumer que Mme Charles avait demandé à Lamartine d'écrire des vers en l'honneur de son ami Bonald; à moins que le poète n'ait pris ce parti de lui-même, dans le double but de faire plaisir à sa Julie, et d'entrer plus avant dans les bonnes grâces de cet homme influent.

Un examen attentif du carnet permet de conclure que l'élaboration de cette poésie fut probablement commencée le 27 ou le 28 août, continuée pendant six à sept jours, enfin terminée au plus tard le « 2 septembre 1817 », date inscrite par Lamartine à la fin de la mise au net de l'ode.

(14) Dans *l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux,* 10 juillet 1909.
(15) Page 3 du carnet.

Nous verrons tout à l'heure comment cette chronologie peut intéresser les vers improvisés par Vignet dans cette soirée du 20 octobre 1816 que nous avons racontée. Il est probable que Lamartine, à ce moment, n'attacha que peu d'importance à cette petite poésie fugitive. Mais l'année suivante, se retrouvant avec Vignet à Aix ou à Servolex, et tout plein, comme en fait foi le carnet, de la pensée de Julie, il n'a pu manquer de s'entretenir d'elle avec cet ami, qui avait eu une part si grande dans leur commune intimité. Cette dernière soirée du 20 octobre passée ensemble, et si chargée d'émouvants souvenirs, fut, n'en doutons pas, un des principaux sujets de ces entretiens. Et Lamartine, rappelant à Vignet les vers qu'il avait alors composés, lui en demanda communication pour en prendre copie. Il voulait que, sur le carnet donné par Julie, prît place ce visible souvenir de tant d'effusions si chères à sa mémoire. Voilà comment ces vers sont arrivés jusqu'à nous, enchâssés entre deux esquisses de l'*Ode à M*[r] *de Bonald*.

L'étude attentive du carnet établit positivement que la transcription des vers de Vignet — et, à plus forte raison, leur composition — sont antérieures à la mise au net de cette ode (date finale: 2 septembre 1817). Ceci dit pour répondre d'avance à une objection qui pourrait nous être opposée.

Quatre de ces vers de Vignet ont été publiés par Léon Séché dans *les Amitiés de Lamartine* (16), sous la date du 19 novembre 1818. Légèrement modifiés, ils sont suivis d'une tirade de seize vers nouveaux, dont le sens s'écarte beaucoup de la pièce transcrite par Lamartine sur le carnet. C'est une variation sur le thème primitif, repris par Vignet. Quant à la date du 19 novembre 1818, c'est tout simplement celle de la lettre que Vignet adressait à Aymon de Virieu, en lui envoyant ces vers, qu'il

(16) Page 38.

qualifiait d'ébauche. On voit que la citation des *Amitiés de Lamartine* ne contredit nullement les données que nous apportons ici.

Nous voici parvenus au terme de cette étude. En complétant les documents relatifs à la mémorable soirée, elle apporte à la page de *Raphaël* une éclatante confirmation. Avec ce récit de Lamartine, la page des *Martyrs,* les lignes écrites par Vignet sur le carnet de Mme Charles, le « dithyrambe (17) » de Vignet, le manuscrit primitif de l'*Invocation,* enfin le manuscrit de *Raphaël,* nous n'avons pas moins de six éléments d'information merveilleusement d'accord, qui se complètent, se pénètrent et s'éclairent mutuellement. Une fois de plus, — une fois de plus ne veut pas dire coutume, — nous surprenons la vérité dans le roman de *Raphaël.*

Ce roman, pour avoir subi à quelques égards tant de justes critiques, n'en demeure pas moins une des œuvres capitales de notre grand poète. Du point de vue universel, il gardera la figure d'un des plus magnifiques chefs-d'œuvre du lyrisme en prose.

Mais il renferme en lui un autre et puissant intérêt : c'est l'intérêt biographique, et ce caractère énigmatique qui continuera longtemps encore à entretenir l'ardente curiosité de tous ceux qui étudient cette page de la jeunesse de Lamartine. Même dépouillée de tant de fictions évidentes et parasites, cette étonnante autobiographie demeure toute chargée de prestiges, de suggestions et de mystères. Plus nous l'étudions, plus nous y trouvons matière à réflexions et à investigations, bien que nous nous sentions depuis longtemps fondé à en rejeter *tous* les incidents romanesques, et fixé sur le côté matériel de la liaison, définitivement éclairci. Deux choses laissent à cette œuvre son passionnant intérêt; deux choses, mais

(17) Lamartine a ainsi désigné au carnet les vers de Vignet transcrits par lui.

deux choses qui n'en font qu'une : les menus détails du récit, et le côté psychologique de l'illustre aventure. C'est dans ces menus détails, non dans les grands incidents du roman, que réside la part de vérité qui s'y dissimule; là est la mine qu'il s'agit d'exploiter. Et c'est également en eux qu'on peut étudier ou découvrir la psychologie des situations et des personnages.

Cette soirée du 20 octobre 1816 nous en fournit un remarquable et précieux exemple. Cette date et cette chambre furent l'heure et le lieu de la première éclosion des *Méditations*. Dès ce jour-là, l'œuvre de la libération commence; car Elvire fut proprement l'accoucheuse de ce génie. On mesure toute la grandeur de l'héroïne en comparant deux poètes : celui qui fut avant, celui qui fut après la *Rencontre*. Ce que Lamartine doit à cette femme, on ne le criera jamais assez haut!

BARON DE NANTEUIL.

DOUZE LETTRES
DE
HUGUES REBELL

Le hasard des voyages m'a fait rencontrer, non loin de ces Eaux-Bonnes où Hugues Rebell écrivit une de ses toutes premières œuvres, une de ses proches parentes. Les détours d'une conversation nous amenèrent au nom de Rebell, que j'admirais, et c'est à elle que je dois de pouvoir aujourd'hui publier quelques lettres de cet écrivain, adressées à l'un de ses frères.

Les qualités de cœur et de sensibilité enfantines de l'auteur des *Nuits Chaudes du Cap Français* ne sont pas seules à m'inciter à cette publication: le reflet d'un temps passé et éteint comme une vieille étoffe, les jugements si curieux de Rebell sur la littérature de son époque, et jusqu'à l'évolution visible de son caractère, m'y poussent encore. Qu'on ne veuille surtout voir en ceci qu'une contribution au souvenir de Rebell.

RENAUD DE JOUVENEL.

I

[Avril 1889.]

...Je voudrais passer quelque temps à Mamers; malheureusement, « voici le jour du retour » qui approche, et ce n'est pas par une sérénade comme dans *La Juive* qu'il s'annonce, mais par des sonneries perçantes et horribles de clairon. Ah! la diane chantant dans les cours des casernes, les appels de trompettes chassant l'essaim doré des beaux songes, quand je pense que dans une quinzaine de jours je vais les entendre à nouveau,

j'en frémis d'avance et mes matins en sont tout attristés. Décidément, je ne serai jamais héroïque; ne confonds pas ce mot avec celui de patriote. L'un peut aller sans l'autre; moi j'ai toujours été étonné que pour mériter ce dernier qualificatif, il faille casser la tête à son voisin. Il me semble qu'on peut être un Français à moins; mais rien ne vaut, pour ramener le chauvinisme engourdi, une promenade en pays étranger. Paris vous manque. Paris vous hante, toutes les villes vous paraissent mortes et banales auprès de cette immense cité de travail, de pensée, de vice, de tout! Si on jouait du Wagner à l'Opéra et si le Louvre était un peu plus vaste, il n'y aurait presque plus besoin de voyager, Paris ne vous laisserait manquer de rien. Ce qui m'effraie dans un tel centre d'activité, c'est la solitude: chez ces fiévreux qui poursuivent les honneurs, la fortune, la gloire, y a-t-il place pour une amitié?

Au fond, ailleurs, la solitude est moins apparente, mais elle existe pareillement. Il faut nous résigner à demeurer seuls durant toutes pérégrinations, dans toutes nos liaisons. Comment se trouve-t-il des gens pour aimer la vie?

Ces jours-ci, j'ai eu de biens grandes joies aux représentations de la *Walkyrie* et des *Erinnyes* de Leconte de Lisle, mais que de peines, que d'ennuis, de tracas pour goûter une de ces extases! L'art est un véritable paradis; malheureusement il n'est pas tous les jours ouvert à notre esprit.

II

[Décembre 1889.]

J'ai à te demander bien pardon et de mon long silence et de mes oublis, mais j'ai en ce moment tant de travail sur les bras que je vis à peu près comme un moine dans sa cellule, sans communication avec le monde extérieur. Voici un mois que je n'ai lu de journaux; le théâtre est trop mauvais pour que j'y mette les pieds, aussi je passe

mes journées et mes soirs chez moi, abîmé (c'est le mot) dans le passé. Je voudrais écrire une nouvelle sur saint Paulin de Nole et Ausone, montrer comment l'amitié de ces deux hommes, si unie d'abord, se transforme peu à peu jusqu'à l'indifférence, par suite de la conversion de saint Paulin. J'ai choisi ces deux personnages parce qu'ils représentent bien à mes yeux ce qu'il y a d'incalculable dans l'amitié, puis le décor où ils se meuvent, les invasions des barbares, la décomposition du monde antique, me tente par ce qu'il présente d'analogies avec notre époque.

Mais ce ne serait point un roman historique, ou même une étude comme *Salammbô;* une analyse d'âme dans un cadre ancien, voilà tout. Cependant, et tu le comprendras, ce travail m'oblige à beaucoup de lectures. Sans vouloir faire d'archéologie, ni d'histoire, je veux toutefois que mon livre exhale un parfum de décadence romaine qui ne trompe pas...

Avec cela, je poursuis mes études anglaises et je me prépare à partir pour Londres prochainement. Ces grandes figures qui résument en elles la façon d'aimer, de croire, de penser de tout un peuple, Shakespeare, Milton, Shelley, Swinburne, m'attirent. Je voudrais assez connaître la langue pour pouvoir les lire couramment dans le texte.

Quant à mon roman commencé aux Eaux-Bonnes et que j'ai terminé l'année dernière, j'hésite encore à le publier. Tu ne pourrais croire combien cette année de vie militaire a modifié mes conceptions d'art. Je me demande si des êtres grossiers et ordinaires valent la peine d'être décrits, quels renseignements ils peuvent apporter. Des filles, un ménage bourgeois, voilà les héros de mon roman. Ne vaut-il pas mieux les laisser dans la nuit avec leur sottise ou leur nullité? Il est vrai que j'ai analysé leurs émotions intimes et que ce pourrait être curieux de voir comment une sensation peut déter-

miner une évolution. J'attends un conseil de toi là-dessus.

Je m'arrêterai, si cela ne t'ennuie pas, à Mamers, avant mon départ pour Londres, et je t'apporterai les livres que tu m'as demandés. J'aurais beaucoup de choses à te dire sur cette exposition, où j'ai perdu mon admiration pour Corot, où j'ai vu le tableau qui m'a peut-être le plus ému: la *Galathée* de Gustave Moreau. Et les Gitanes de Grenade! Et la foire des camelots! Et l'admiration béate des foules grouillantes! En vérité, on n'en finirait plus.

Je n'ai pas lu de livres nouveaux ces temps-ci, sauf les premiers numéros de *la Bête humaine* que j'ai fait prendre l'autre jour. C'est d'une puissance énorme, comme tous les livres de Zola, qui semble vous clouer avec un marteau les images dans les yeux, à ce point que voici deux nuits horribles que je passe, me figurant être Roubaud l'assassin; mais qu'est-ce que tous ces personnages qui ne pensent pas, dominés par les événements, précipités vers l'action par des ressorts inconnus; qu'est-ce que ce fou de Jacques qui ne peut pas voir une femme sans vouloir la tuer? Paul Ginisty a parlé de leit-motive wagnériens; au fond, c'est simplement une manie de Zola que ces passages multipliés de train « dans un bruit de tonnerre, d'une force invincible d'ouragan ». Naguère, dans *Pot Bouille*, il faisait s'ouvrir à chaque instant comme à un signal d'un chef d'orchestre, les fenêtres des cuisines des six étages d'une maison parisienne pour que les domestiques déversent ensemble dans la cour des injures sur leurs maîtres. C'était sans doute aussi le leit-motiv de *Pot Bouille*? Après de tels livres, aux phrases lourdes, pesantes, semblables à des marches de grosse cavalerie, c'est un soulagement de reposer ses yeux sur les tons de grisaille de Renan, les poèmes de Poe, ou les merveilles d'analyse du *Rouge et noir*. Si tu as ce livre, relis toutes les scènes d'amour entre Mathilde et Julien et dis-moi si Stendhal n'était pas un merveilleux observateur.

III

[Mars 1895.]

Londres ne m'a pas menti. Ces premières journées passées dans la ville immense compteront parmi celles qui m'ont valu les plus riches émotions. D'abord l'arrivée en Angleterre, le jour mourant et terne comme en un tableau de Rembrandt, puis l'entrée à Londres, la nuit, avec les perspectives des rues tortueuses, où l'ombre découpe des architectures de rêve et la magie des quartiers riches illuminés, dans le brouillard bleui par les jablokoff. A chaque fois que j'entre dans une de ces énormes cités, je ne puis me défendre d'un certain trouble devant tout le mystère, tout l'inconu qu'elles recèlent.

Songer à cette multitude d'âmes différentes les unes des autres, qui pour la plupart resteront inconnues, n'est-ce pas angoissant?

. . . .

Tandis que je me livrais à ces réflexions, un employé avait ouvert la portière de mon compartiment en me disant très doucement: Charing-Cross, et j'étais livré pieds et poings à la question de la douane. Pour un bibliomane, c'est vraiment la suprême douleur de voir des grosses mains patiner ses livres, bouleverser ses malles, mettre sens dessus dessous les bouquins rangés avec amour. Enfin j'ai pu échapper au supplice, dans la stupeur que causait à ces bonnes gens l'apparition de tant de livres. Ce transport d'une partie de ma bibliothèque est pourtant bien naturel: avec Baudelaire, Flaubert, le divin Michelet et mes autres auteurs aimés, je garde un pied en France. Il me semble que je ne suis plus en exil. Je me suis arrangé, dans un boarding-house, une chambre très convenable, à Brompton, à dix minutes de Readilly, à proximité des musées et des principaux théâtres, car Claham, où je comptais d'abord m'établir, était loin de

tout, inhabitable pour un étranger qui désire connaître Londres. Je partage mes regards entre les arbres du square, la tour gothique d'une église catholique et l'*Orphée* de Gustave Moreau que j'ai placé sur ma cheminée. Tu vois que ma solitude peuplée de livres, avec sa vue de campagne, est un éden. Comme dans *Ruy Blas*.

Tous les soirs danse et fête au vivier d'Apollo.

Après le dîner en habit, jeux innocents, valses. Moi je m'abstiens de cette vie mondaine et me fais servir chez moi. Hier cependant je me suis hasardé à passer la soirée avec la société de cette maison et j'ai joué à je ne sais quoi avec de grandes jeunes filles à allures de garçons, bien amusantes avec leurs voix impérieuses et le sérieux qu'elles apportent aux petites choses. La directrice de la maison a des prétentions à l'esprit; je lui dois d'avoir saisi pour la première fois la distinction capitale de la plaisanterie française et de la plaisanterie anglaise.

La première consiste surtout à exprimer des pensées justes sous une forme piquante, paradoxale, amusante; l'autre sert de contraste entre énormités du fond et le sérieux du ton et du style.

Grosclaude, le chroniqueur de *Gil Blas,* se rapprocherait un peu des Anglais.

Ici, sans doute, la vie me sera douloureuse comme partout, mais du moins j'échapperai à cette uniformité de sensations qui n'aurait pas tardé, si j'étais resté à Nantes, à émousser ma sensibilité et à imprégner tout mon être de cette odeur du cru, de ce parfum de terroir auquel on ne peut résister. Le paysage, les êtres, l'art, tout est différent de ce qu'on voit en France.

Le jour de Noël je me suis promené dans les rues, et tu ne saurais croire comme le brouillard donnait aux choses une apparence exquise; les lourdes maisons avec leurs colonnes corinthiennes ressemblaient à des architectures vaporeuses de songe et sur des nuances de gris,

de fauve et d'azur un soleil moribond, paralysé, un soleil rouge et emmitouflé de brume traînait des reflets d'un rose pâle. Et sur ces teintes maladives, fondues, éteintes, seule, comme une éclatante parure d'émeraude, tranchait à Hyde Park, à Green Park, l'éclatante verdure des gazons soyeux et doux. Quels adorables tableaux des peintres comme Duez et Roll pourraient faire avec de tels motifs. Pour moi, je suis plus requis par ces nuances mêlées et indécises que par les couleurs crues, violentes du midi. D'ailleurs nous autres, Celtes, ce sont ces paysages funèbres qu'il nous faut. Tu te rappelles la phrase de *Salammbô:* « Les Gaulois regrettaient trois pierres brutes sous un ciel profond au fond d'un golfe rempli d'îlots. » Le pauvre Loti l'a citée dans *Mon Frère Yves,* et c'est ce qu'il y a de mieux dans son livre... Là Christmas s'est passée plus tranquillement que je ne pensais. Il est vrai que je ne suis pas allé dans les quartiers d'ouvriers. A mon réveil j'entends chanter sous mes fenêtres l'*Adeste Fideles,* tandis qu'un peu plus loin un orgue de barbarie joue *En revenant de la revue.* Je te dis que c'est une hantise; cette imbécile ritournelle me poursuit partout. J'irais au Pôle Nord, je ne suis pas persuadé que je ne l'entendrais pas.

. . . .

IV

Beauchamp Place, London.

Je serais heureux de connaître tes impressions sur la vie militaire, et la bêtise profonde des hommes, et les brutalités des sous-officiers, et la souveraine ironie qu'il y a dans le spectacle d'individus sortis de Saint-Cyr, de Polytechnique, occupés toute la journée à aligner des soldats, à regarder si leurs culottes ont de la boue, à leur apprendre à marcher au pas. Mais le militarisme durera autant que le monde; la force brutale, stupide, domine

la foule et lui inspire un profond respect. J'ai pu m'en convaincre encore l'autre jour, en assistant à une revue à White-Hall. Ces Anglais, qui sont tranquilles dans leur île, qui n'ont point de guerre imminente à redouter, n'en sont pas moins affolés à l'idée de batailles, au bruit de sabres, à la vue des uniformes. Je me promène quelquefois avec un parent de mon hôtesse, qui représente bien dans ce qu'elles ont d'étroit les idées de la classe moyenne en Angleterre. Il hait l'Allemagne, on ne sait pourquoi, appelle M. Gladstone un misérable, et s'enflamme à la vue d'un membre de la famille royale. Je ne blâme point le respect de l'autorité, mais je blâme ce respect pour des êtres et des choses qui n'en méritent pas. Le peuple, anglais ou français, est toujours le même. En France, les Parisiens ont adoré un moment Boulanger, cet étonnant saltimbanque! En Angleterre, ç'a été la Reine, maintenant c'est le Prince de Galles; tout cela pour des raisons les plus sottes, Boulanger parce que c'est le beau mâle, l'homme qui représente bien à cheval avec sa barbe blonde, sa poitrine couverte de décorations attrapées on ne sait où; le Prince de Galles parce que c'est un grand seigneur, qu'il a de magnifiques équipages et des chevaux superbes. Mais jamais des hommes comme Renan, Taine, Carlyle, comme Michelet, qui eux sont dignes de toutes les admirations, qui par leur génie et leurs œuvres sont vraiment nos maîtres, jamais ces hommes-là n'exciteront l'enthousiasme des multitudes. Ah! si elles souffrent, celles-là, elles méritent leurs souffrances, ce n'est pas moi qui revendiquerai jamais pour elles la pitié; elles sont aussi viles que les classes qu'elles accusent, avec le même appétit des richesses, la même admiration de l'or. Il faut voir à Hyde-Park ce défilé éternel de calèches, de laquais pimpants, cette promenade continue d'amazones, de gentlemen, devant des gens qui restent bouche bée à les admirer. Pour moi, c'est un spectacle extraordinaire, incompréhensible que de voir

ces gens qui passent leur temps à monter à cheval, à faire des visites, à se promener dans une tranquilité parfaite d'intelligence, sans nulle préoccupation de l'au-delà, du mystère des choses, de tout ce qui fait le continuel souci d'une âme! Quand je pense que cet immense travail de la Cité et cette contemplation béate des pauvres dénoncent les mêmes aspirations vers une oisiveté sotte, un repos stupide de brute ! Je t'assure, j'ai envié parfois la fortune d'un Zola, d'un Victor Hugo, mais on m'offrirait la fortune d'un Rothschild pour mener une vie aussi idiote, que je n'accepterais pas.

Ici, il semble que tout se juge d'après l'importance de la somme dépensée. On ne dit pas: « Voici un beau tableau », mais « ce tableau s'est vendu 10.000 livres », ni: « cette chanteuse a une belle voix », mais: « elle gagne tant par soirée ». C'est partout le même respect du fait accompli, du praticisme, et le même mépris — inconscient peut-être — de la pensée.

. . . .

J'ai fait la connaissance, depuis que je suis à Londres, de deux maîtres que j'ignorais complètement: le caricaturiste Rowlandson et le philosophe Carlyle. Tout différents qu'ils soient d'esprit, de portée, de profondeur, ils n'en sont pas moins d'étonnants génies, génies naturels, de prime-saut, vastes comme la vie. Chez Rowlandson, c'est une verve extraordinaire, une évocation merveilleuse dans sa simplicité de tout ce qu'il voit, paysages, êtres, scènes de mœurs, rendus d'un crayon hardi, sûr, qui dit tout, sans s'attarder aux inutiles détails, comme Hogarth, et qui, ne voulant point moraliser, est par cela même beaucoup plus moral, parce qu'il est beaucoup plus vrai. Quant à Carlyle, dans une phrase, quelques lignes, il révèle une époque avec son signe distinctif, son caractère, la raison de ce caractère. On peut vraiment appeler cet écrivain un prophète, le visionnaire du Passé.

Le mois dernier j'ai lu le *Sébastien Roch* de Mirbeau, qui me semble depuis Flaubert et les Goncourt le plus beau roman qu'on ait écrit. Il y a là une étude de dégradation morale qui est prodigieuse d'intensité, de force. Mirbeau est aussi subtil sinon davantage que Bourget et il a, plus que lui, le don de la vie. Tous les personnages, même ceux qu'il a crayonnés d'une ligne, le père de Kern, le petit frère Bolarec, nous apparaissent en des paysages désolés ou somptueux, en des descriptions minutieuses ou des évocations magnifiques, mais toujours utiles au récit, au caractère, ce que ne fait point Zola qui décrit pour décrire. Je pense toutefois que ce livre a trop de profondeur pour qu'il ait un grand succès. Les imbéciles diront qu'il est immoral, les sots, alléchés par la promesse d'une peinture grivoise, l'ouvriront au hasard et, ne trouvant pas ce qu'ils cherchent, le fermeront en cachant un bâillement. Pour moi, je te dirai que j'ai eu un énorme plaisir à le lire, encore qu'il ne soit point écrit toujours dans la langue merveilleuse et parfaite de Flaubert. Mais pouvons-nous maintenant écrire comme le Maître?

Le cadre du roman me choque cependant. Je ne suis point dévot, mais je n'aime pas ces peintures fausses des prêtres, ces attaques d'une existence qui, par son dévouement, ne mérite que des éloges. Le père de Kern est vivant comme un personnage de Balzac, et cependant je ne puis croire que Mirbeau l'ait trouvé ailleurs que dans son imagination. Qu'un prêtre commette des fautes et des crimes, cela se voit malheureusement tous les jours, mais qu'un misérable, une sorte de Sade se fasse religieux avec l'intention de mener une vie de débauches, cela n'a pas le sens commun. Ce collège de Vannes devenu une maison de pédérastie est un conte invraisemblable. Il se passe dans tous les collèges des scènes peu édifiantes, mais les maisons religieuses, avec la liberté qui y règne, les fêtes de famille fréquentes, la facilité

qu'ont les élèves de sortir, sont certainement moins immorales que les grands collèges universitaires, ces agglomérations de milliers de personnes enfermées dans des cours sans arbres, avec des maîtres ennuyés et indifférents. Le personnel des professeurs laïques est supérieur comme intellligence à celui des professeurs religieux, pris souvent parmi les paysans; mais ceux-ci, ennoblis par leur ministère, leur titre de prêtre, sont généralement à la hauteur de leur charge et la remplissent très bien, justement parce qu'ils ne visent pas plus haut. J'ai gardé un souvenir excellent de tous mes professeurs, prêtres ou jésuites, et quelques-uns n'étaient pas sans mérite. Mon professeur de seconde nous lisait des écrivains modernes, non seulement du Victor Hugo, du Vigny, mais des poètes contemporains, du Theuriet, du Mistral. Mon professeur d'histoire était un admirateur de Saint-Simon et de Taine, des esprits peu évangéliques pourtant. Au réfectoire de la maison de Jersey, les pères ne nous lisaient point des vies de religieux, mais de l'Erckmann-Chatrian, du Sandeau. Et à nos classes de littérature on nous donnait pour modèles certains *Contes du Lundi* de Daudet. Il y a loin de ces souvenirs exacts, réels, aux tableaux fantaisistes des gens qui n'ont pas été élevés dans des maisons religieuses et en sont encore à appeler les prêtres des corbeaux, et à se les imaginer d'après le Rodin d'Eugène Sue. Tout cela parce qu'ils ne font pas l'amour. Mon Dieu, j'aime bien les femmes, mais j'imagine parfaitement des êtres qui vivent éloignés d'elles, sans pour cela être des monstres.

. . . .

Je travaille beaucoup à Londres, sans parvenir d'ailleurs à un résultat, pour le moment du moins. J'écris un peu au hasard, ne sachant pas trop ce que je fais, ni même ce que je dois faire, tâtonnant dans la nuit. Je vais probablement publier à mon retour mon petit livre des Eaux-Bonnes, qui est resté si longtemps abandonné et

pour cela manquera d'unité, car mon année de vie militaire m'a changé énormément. Il sera sincère, ce sera sa seule qualité, mais c'est bien peu de chose; j'ai honte de t'en entretenir si souvent; je voudrais écrire quelque chose de grand, de noble, quelque chose qui ferait penser. Nous n'avons pas le temps de lire ni d'écrire des inutilités. Que Séverine tue ou ne tue pas le président Grandmorin, qu'est-ce que cela peut nous faire ? Que les sous-offs de Descaves soient paillards, voleurs, ou grossiers, cela ne préoccupe pas la pensée, le poète, qui cherche à retrouver sous les choses la loi. Aussi, mon petit livre où j'ai raconté des histoires banales, très ridicules, très grossières, me donne des remords.

Es-tu allé au Salon, à l'Exposition Japonaise? Ici, j'ai vu quatre magnifiques toiles du peintre anglais Burne Jones et un éblouissant tableau de Degas. Quant au Salon anglais, il ressemble aux salons ordinaires que j'ai eu l'occasion de voir à Paris. C'est la plus vulgaire banalité. C'est une halle infâme à l'usage des gens du monde qui s'y rencontrent, et regardent gravement toutes ces horreurs. Tu me croiras si tu veux, mais il n'y a pas une seule étude de Londres, des paysages de brouillard, des soleils morts de la Tamise, des bars avec le jeu étrange de la lumière sur les verres, la frimousse curieuse des « maids », des music-halls comme l'Aquarium avec leurs houles de visages secoués de rires luxurieux, des gares infernales où les voyageurs s'embarquent dans la nuit en silence, comme pour les abîmes! Les peintres anglais contemporains n'ont pas d'yeux pour ce qui les entoure, du moins pour le pittoresque, le mouvement, l'activité de la vie; ils se contentent de copier Corot, Rousseau, Millet, Daubigny, Gainsborough, les Hollandais ou s'intéressent à des sujets sentimentaux, des profils niais de jeunes filles avec leurs fiancés, des bébés sautant à la corde, et ils croient encore posséder une école nationale!

V

Beauchamp Place, Brompton Road, Londres.

. . . .

Quelles promenades! Je me plais au milieu de cette foule énorme, de ce travail gigantesque, de tous ces gens affairés qui se pressent vers je ne sais quel but, et je regarde marcher tout ce monde, comme les enfants regardent marcher les aiguilles d'une montre pour s'amuser. La semaine dernière, je suis allé au Barnum, un cirque immense, plus vaste encore que l'Hippodrome de Paris. Quand j'ai vu défiler, dans l'arène, sous la lumière bleue des lampes électriques, les éléphants, les cages des lions, les tigres, au milieu d'Indiens, de Japonais, de nègres, j'ai eu une étrange émotion, j'ai pensé à la Rome antique, à ces agglomérations de peuples, où il y avait un échantillon de chaque partie de l'humanité. Dans les couloirs du cirque grouille une multitude bigarrée, de toutes couleurs et de toutes formes. Sur les murs sont placardées des affiches: « Beware of pickpockets ». A Londres, ils abondent et l'on voit une foule de ces messieurs sans profession avouable, avec des filles bizarres, coiffées de schapskas comme les hussards de la République. Je voudrais être policeman pour lier connaissance avec ces honorables canailles, comme je voudrais être dans la diplomatie pour pénétrer chez la Reine...

. . . .

Les cours, les flirts, les conversations mondaines où l'on s'efforce de ne pas montrer un bout de sa personnalité, où l'on déguise son moi sous des plaisanteries idiotes, quel temps perdu! C'est ce qui m'a décidé à quitter l'hôtel particulier (private hotel) où j'étais descendu. De même qu'on vend l'amour à un ou deux louis, on débite de l'amitié en Angleterre pour 200, 300, 500 francs par mois. Un monsieur qui a quelques pièces dans son porte-monnaie peut s'offrir de la sorte un salon

de personnes charmantes qui s'informent de sa santé, disent des riens et se montrent stupides pour son plaisir. Se lier avec le premier venu, avec un sot surtout, ne me convient nullement. Il y avait à cet hôtel deux Français surtout, d'une bêtise rare. Ils étaient allés à Hampton-Court, le château d'Henri VIII, de Wolsey, de Charles II et n'avaient rien vu; le seul souvenir qu'ils rapportaient de cette excursion était un superbe lunch arrosé de Xérès qu'ils avaient fait à je ne sais quel restaurant. Comme avant de connaître ces individus je leur demandai s'ils étaient allés au National Gallery: « Oui, mais cela m'a semblé bien pauvre », m'a répondu l'un d'eux. Huit Rubens, des Rembrandt, des Véronèse, des Hogarth, des Turner! Je me demande ce qu'il voulait et ce qu'il appelait richesse.

En plus de l'ennui de vivre, dans une pareille société, je ne me sentais pas libre. Il fallait tous les soirs dîner dans cette maison et rester ensuite à causer jusqu'à minuit, sous peine de passer pour un ours. Ces dîners anglais, tu n'as idée de leur majestueux ennui. Cela ressemble à une messe, une messe basse j'entends. D'abord, on arrive en grande toilette, les hommes en frac, les dames en tenue de bal. On s'assied en silence et l'on mange en silence aussi, très doucement et très lentement. On dirait qu'un repas est une cérémonie mystérieuse et sacrée. Après, par exemple, on desserre les dents, et les Anglaises sont fort aimables, sans coquetterie, très franches, très cordiales. Il y a en elles du garçon hardi et de l'ange (ceci probablement à une dose extrêmement faible); une écuyère et une madone, c'est ainsi que je me figure la femme anglaise, et deux tableaux semblent la rendre très bien: la *Béatrice* de Rossetti (un peintre dans le genre de Gustave Moreau) et le portrait de *Lady Archibald* par Whistler, un des plus admirables portraits que j'aie vus, aussi beau que les plus beaux Velasquez.

...Je vois sur une affiche le nom de Raphaël au-dessous d'Exposition de Peinture. Je m'imagine que ce sont les anciens pré-raphaélistes, Millars, Watts, et j'entre. Me voici devant des nuées d'horreurs: des Charles Ier, des fillettes jouant avec des chats, de belles dames comme on en voit dans les auberges de la campagne, tout cela en des teintes sales, gris-vert, jaune-brun, enfin tout le luxe des chromos. Il y avait devant ces cartonnages soigneusement encadrés, des divans de velours rouge où la société la plus choisie se reposait; des dames avec un face-à-main contemplaient gravement un gribouillage quelconque comme elles auraient pu contempler un tableau de Murillo. D'ailleurs, cela ne les empêchera pas de le faire quand l'occasion s'en présentera. Je crois qu'il y a beaucoup de gens qui n'ont ni yeux ni oreilles; seulement, comme cela pourrait paraître étrange, ils s'en sont mis de postiches, qui ne leur rendent d'ailleurs aucun service, et quand on leur demande s'ils ont vu quelque chose, ils répondent invariablement: « Oui, c'était bien beau ».

. . . .

Il me semble que je suis vieux, horriblement vieux.

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans...

Ce vers de Baudelaire pourrait bien s'appliquer à moi. J'ai vécu la plus belle partie de ma vie; j'étais pessimiste par raisonnement, mais je ne l'étais pas de cœur; maintenant ce sont les luttes qui se préparent: la lutte avec la pensée qui vous échappe, qu'on ne peut rendre, la lutte pour la faire germer au milieu des indifférences, des envies, dans la solitude.

As-tu lu ce beau livre de Goncourt: *Charles Demailly?* Comme cela est senti, comme on voit que c'est vrai. Oui, la plupart des hommes de lettres n'ont pas le respect de l'art, ils ne l'estiment qu'en raison de l'argent qu'il leur rapporte, ou bien ceux qui l'aiment sincèrement n'admirent que leurs propres œuvres ou celles des maî-

tres qui les ont précédés et qui ne peuvent nuire à leur gloire. J'ai entendu et j'ai lu de la part de vrais artistes des choses étonnantes sur leurs contemporains, sur Wagner, sur Hugo, sur Baudelaire, sur Corot, sur Swinburne. Heureusement qu'il en est encore de désintéressés qui admirent le beau même chez un rival, même chez un ennemi.

Zola est un écrivain que j'admire, mais que je n'aime pas. C'est une sorte de monstre, un écrivain qui ne sent rien des raffinements de pensée et de forme, des angoisses morales et religieuses de notre époque. Si quelqu'un, dans cinquante ans d'ici, veut connaître les gens de cette fin de siècle, il s'en fera une idée bien fausse d'après des livres comme les siens. Il faut à Zola une puissance extraordinaire pour nous intéresser avec ces héros de feuilleton, ces histoires à la Pranzini qui nous sont aujourd'hui si indifférentes. C'est comme Descaves qui, dans *Sous-Off*, nous raconte des scènes de maison publique, de latrines et autre chose de ce genre, sous l'étiquette d'un héros qui n'a pas une pensée, pas une idée, pas une rêverie. Cette petite cervelle humaine est pourtant bien intéressante et devrait solliciter davantage l'attention de ces messieurs.

VI

J'aurais voulu me rendre à Nantes pour l'enterrement de notre grand'mère, où sans doute je t'aurais vu, mais j'ai reçu la nouvelle trop tard; Paul, jugeant le trajet de Londres à Nantes un voyage au long cours, ne m'a pas envoyé de dépêche.

Cette mort était attendue et désirée depuis longtemps, car la pauvre vieille n'existait plus que par la vie animale et semblait une dérision d'elle-même; et cependant, elle m'attriste comme un malheur imprévu; il me semble que maintenant la Chapelle est morte aussi, avec les

années heureuses que j'y ai vécues. Ah! toutes ces promenades d'été que j'ai faites sur les bords de l'Erdre, à Bel-Air, à Levardière, à Forges, avec Montaigne, avec Victor Hugo, avec Villon. Je me rappelle un beau jour de mai où, sur la route de Sucé, à côté du pont du chemin de fer, j'ai lu pour la première fois *Manon Lescaut.* Une charrette anglaise passa. Il y avait dans la voiture un jeune homme et une jeune femme, une cocotte sans doute, et je me souviendrai toujours de la vague et délicieuse songerie à laquelle m'incita cette apparition d'amour au milieu de cette lecture. Parfois, à Londres, il me vint des nostalgies des paysages familiers, des chemins que j'ai suivis cent fois, et puis je me dis qu'il vaut peut-être mieux ne plus les revoir et que leur charme est mort avec les chers rêves d'autrefois. Les beaux paysages sont ceux où l'on rêve d'avenir, et il faut en chercher de nouveaux à mesure que l'on vieillit. Ce mot-là te paraîtra singulier, mon cher Anselme, de ma part, et cependant il est très juste. On n'est pas vieux par le nombre des années, ni même par les événements et les aventures auxquelles on s'est trouvé mêlé, mais par les émotions, et j'en ai eu beaucoup déjà. Des deuils et des deuils, les rares amis dispersés, une solitude complète provenant du départ des uns, d'une indifférence pour les autres trop étrangers à mes goûts, voilà certes de quoi vous enlever la jeunesse et les beaux espoirs et les gaietés que rien ne déconcerte. Je me sens incapable de vivre à Nantes, parmi les potins bêtes, les conversations idiotes, loin des musées et des bibliothèques, et d'un autre côté Paris m'épouvante par son inconnu. Quelques ancêtres sympathiques ne constituent pas des relations et, en fait d'individus de mon âge, je ne connais personne, au moins intimement; cependant, on ne se crée pas des amis du jour au lendemain, surtout parmi les artistes d'aujourd'hui qui, au lieu de s'unir contre la colossale sottise bourgeoise, passent leur temps à se déchirer les

uns les autres, pleins de haine, de jalousie, acharnés à découvrir la petite bête dans les œuvres de leurs confrères. Je n'ai vu qu'une exception: c'est Mallarmé, respectueux pour les vieux maîtres, louangeur même pour ceux de ses confrères qui sont le plus opposés à ses théories esthétiques. Je ne l'ai jamais entendu dire une méchante parole. Et puis, que de grandes questions discutées, que de coins obscurs de la science, de la philosophie, de l'art dévoilés au hasard de la causerie! Mais Mallarmé ne peut être l'intime ami que je souhaiterais tant avoir près de moi, qui verrait ce que j'écrirais, approuverait ou blâmerait, serait mon guide ou du moins mon conseiller.

Je suis comme un navire en détresse, sans gouvernail, et qui s'avance dans la nuit. Ma position est effrayante! Je me suis décidé enfin à publier à mon retour en France mon roman, bien que je ne sache aucunement s'il est bon ou mauvais. J'en ai lu des fragments à un ami qui les a trouvés supérieurs à ce que j'avais fait jusqu'ici, mais je le publie surtout pour m'en débarrasser, pour que je puisse me livrer à d'autres études, sans revenir sur le passé. Je l'ai commencé aux Eaux-Bonnes après une conversation que nous avons eue ensemble; au fond, ce n'est pas un livre que j'ai aimé; la vulgarité du sujet m'écœure et j'ai hâte de le jeter au public ou au diable pour me replonger complètement dans cette divine époque des premières années du Christianisme et de la décadence romaine. J'ai là-dessus des projets de nouvelles dont j'ai écrit quelques pages, mais il faut, pour les achever, que j'aille à Milan et à Lyon. A propos, as-tu reçu un petit journal musical d'Angers? J'avais donné dans un numéro un fragment de la préface du livre que je médite maintenant. Malheureusement, le rédacteur a cru devoir à la pudeur de ses lectrices l'omission d'un paragraphe jugé inconvenant, fort innocent pourtant, de sorte que l'article a paru tout inutile.

Mais la pudeur française n'est rien auprès de la pudeur

anglaise: figure-toi qu'il y a deux ans, il y avait bal les jours de la mi-carême et du mardi gras à London-Pavillon dans Picadilly. Les commerçants anglais de cette rue ont je ne sais pourquoi été choqués de voir un bal de filles dans leur quartier; ils ont adressé une pétition au Lord-Mayor, et le bal a été supprimé. Dieu sait pourtant si malgré toutes leurs pudibonderies, ils sont vertueux!

Tu as entendu parler des scandales de Cleveland Street; j'ai appris sur les mœurs amoureuses des Anglais de singuliers détails qui ne font d'ailleurs que confirmer ce que j'avais lu. Le Marquis de Sade a, ici, de nombreux fervents. Avant cette vieille imbécile de reine, les Anglais étaient moins hypocrites et peut-être aussi moins vicieux. La semaine dernière, j'ai vu au British-Muséum toute une série de planches coloriées de Rowlandson: C'est une sorte de Rabelais du dessin pour la verve et la bonne humeur, mais sans la grossièreté et avec la grâce en plus. La *Danse de la Mort* est pour un Français ce qu'on peut imaginer de plus extraordinaire. Figure-toi une suite de petites scènes de mœurs, prises sur le vif, comiques ou sentimentales, et où la mort ne semble qu'un passage épisodique, sans importance. Cette façon de plaisanterie macabre est particulière, je crois, à l'Angleterre. A Londres, comme dans la Basse-Bretagne, les cimetières sont encore autour des églises, à côté des rues les plus fréquentées, et ce voisinage de la mort avec les vivants la leur rend peut-être moins épouvantable. Hier, à une représentation d'*Hamlet* à laquelle j'assistais, je n'ai pas été peu surpris de voir des jeunes filles, à la scène des fossoyeurs, se tordre absolument de rire, comme des Parisiens qui assistent au Palais-Royal à une comédie de Labiche. Toutes ces différences de mœurs et de caractère m'intéressent beaucoup.

Deux ou trois fois par semaine, je fais de grandes promenades; le reste du temps je me plonge dans les poètes anglais et l'histoire de l'empire romain. Ce mois-ci pour-

tant, je me suis permis des lectures modernes. J'ai lu la *Bête Humaine.* C'est très puissant, cela donne l'idée d'une grande force d'imagination, mais ce n'est pas un grand livre, un livre de vérité. Des descriptions ne suffisent pas pour faire la valeur d'une œuvre, sans cela il est bien vrai que des morceaux comme l'accident de chemin de fer et cet épique dénouement, cette locomotive lancée à toute vitesse sans conducteur et conduisant aux frontières « de la chair à canon » mettraient le livre hors pair. Mais à part cette esquisse du magistrat Denizet, je cherche en vain une étude sérieuse. Séverine est absolument invraisemblable et de plus ridicule. Cette faible femme « aux yeux de pervenche » qui demande à son amant de tuer son mari, comme elle demanderait une boîte de dragées, finit par amuser. Quant à Jacques, il est, en dépit des intentions tragiques de l'auteur, d'un énorme comique. Il me représente ces ogres des contes de fées: « Je sens la chair fraîche. » Lui c'est: « Voilez-moi ce sein et éteignez-moi la lampe, ou je vous tue. » Emile Zola ne construit point ses types après mûres réflexions personnelles ou de longues études de psychologie et de physiologie, mais sur une phrase plus ou moins juste et avérée d'un médecin, sur une hypothèse scientifique qu'on lui propose comme une loi. L'atavisme, l'hypnotisme sont des faits très obscurs encore; si un romancier s'en empare, ce doit être avec réserve. Emile Zola simplifie toutes choses: si Jacques veut tuer toutes les femmes qu'il aperçoit, c'est que « l'ancêtre de la caverne a été trompé par sa femelle ». Au fond, on n'a jamais vu de sadiste pareil. Le sadisme, qui est une perversion de l'amour, ne doit apparaître que chez des êtres très affinés qui ont abusé de la vie et se sont livrés à des « délectations moroses ». C'est un vice acquis surtout; et le plus grand sadique qu'il y eut jamais, ce maréchal de Retz dont Huysmans écrit l'histoire maintenant, déclarait que ce goût-là lui vint à regarder les gravures d'un livre obscène. La

plupart de ces débauchés sanguinaires ne sont devenus tels qu'à la fin de leur vie, ce qui infirme tout à fait la suite d'un personnage comme Jacques, qui, bon ouvrier, travailleur, n'ayant dû aimer qu'en courant et sans penser à rien, ne pouvait être cette sorte de bête féroce que Zola nous représente. — Cabuche, lui, est bien vieux jeu, et on eût pu le laisser au personnel de Georges Ohnet dont il était un des plus beaux ornements. Quant à Roubaud, il y a là vraiment une trouvaille; malgré la simplicité du personnage, et si l'auteur avait pris la peine de l'expliquer, de l'analyser un peu moins sommairement, il eût fait une étude très curieuse de la transformation complète qui peut se produire et qui même se produit toujours dans une âme. Cet homme, qui assassine par jalousie et qui ensuite en vient à tolérer tout à fait l'amant de sa femme, sort absolument de l'arsenal des banalités ordinaires, des personnages tout d'une pièce, comme ce pauvre Molière en créa si souvent et qui n'ont jamais existé: Les Harpagon, les Don Juan, l'Amoureux, le Jaloux, etc. Oui! nous ne sommes qu'un composé de cinquante passions qui tour à tour nous dominent, et c'est le devoir d'un écrivain de ne rien séparer, de ne rien abstraire, de montrer un être dans sa complexité. C'est ce que fait Mirbeau dans son *Sébastien Roch* que je suis maintenant avec grand intérêt. Ce que j'aime surtout chez Mirbeau, c'est qu'il ne se contente pas de décrire, il fait penser. Les livres sont des suggestions aux rêves.

Le journal d'E. de Goncourt m'intéresse aussi beaucoup, à cause de la singularité de l'auteur qui s'y montre. Jamais on n'a pratiqué de la sorte le précepte de Flaubert: « Tout artiste doit regarder les accidents de la vie comme tous posés en vue d'une illusion à décrire. » Vivre pendant le siège à Paris, et demeurer aussi détaché de tout, écrire chaque jour avec un pareil sangfroid sa page d'impressions, comme un spectateur que nul

événement ne contraindra à jouer un rôle, cela en vérité tient du prodige; j'ai lu un livre posthume de Villiers de l'Isle-Adam où il y a deux satires politiques sur Gambetta et la couronne présidentielle, d'une verve merveilleuse; j'ai lu aussi par curiosité le nouveau roman de Mendès, *Méphistophéla*. C'est excessivement amusant. Mendès est de l'école des écrivains à tics, à manies, comme Zola, Paul Bourget. On le retrouve à chaque page ou plutôt on retrouve ses fumisteries. La manière qu'il a adoptée, c'est de peindre les plus grandes débauches en des phrases délicates, gracieuses, pleines de parfums naturels, d'allusions angéliques, de naïvetés charmantes et artificielles, avec de temps à autre des ironies et d'emphatiques leçons de morale. Dans *Méphistophéla,* il entasse horreurs sur horreurs, sans nous épouvanter le moins du monde. La scène de la nuit de noces, en particulier, est complètement grotesque, quoiqu'il ait la prétention de faire du Shakespeare. On y retrouve tous les styles, depuis celui de Victor Hugo jusqu'à celui de Mallarmé, et même le sien.

VII

[Janvier 1891.]
25, rue Claude-Bernard.

Le monde ne réserve que des déboires et il vaut mieux se ménager une retraite dans son âme. Si je ne craignais l'ennui, je chercherais à détruire en moi toute prétention d'écrivain pour jouir des œuvres d'art avec un complet désintéressement. Ce que je vois autour de moi est affligeant. Tous les jeunes artistes que je fréquente n'admirent guère qu'eux-mêmes; les plus grands, les meilleurs, sont blâmés, critiqués, éreintés parfois.

Dans une petite revue littéraire dernièrement, c'était le tour de Banville, Coppée, Mendès, Silvestre, qui ont été exécutés à l'approbation générale de la galerie. Daudet et Bourget sont regardés comme des monstres. Les

naturalistes, même Goncourt, reçoivent leurs vérités. L'autre jour, on a attaqué le vieux Flaubert; tu devines si je l'ai défendu! Cette intolérance d'ailleurs de petites écoles, ce dogmatisme à toute épreuve, ces gens qui s'imaginent que rien n'existait avant eux et que rien ne viendra les remplacer, ces jeunes gens qui s'éprennent de niaiseries et prononcent à propos de leurs plus puériles inventions les gros mots de synthèse et de symbole, tout cela me dégoûte profondément, non moins que l'ignorance des journalistes, leur indifférence, leur sereine stupidité.

J'ai assisté la semaine dernière à la fabrication d'une gloire. J'étais chez Vanier, quand arrive, accompagné d'une fillette, un bon bourgeois ressemblant assez à M. Grisolle le notaire, mais avec quelque finesse dans la physionomie. C'était Anatole France qui ne savait que dire en son feuilleton du *Temps* et attendait la parution du volume de Moréas pour écrire sa causerie littéraire du dimanche. L'année dernière, dans un article sur les symbolistes, il avait très maltraité Moréas et tenait à corriger ses jugements. Le livre qu'il voulait n'était pas encore prêt; il en a tout de même emporté les épreuves et le dimanche suivant paraissaient trois colonnes de louanges. Quand on a vu Anatole France, le Parnassien, faire l'éloge d'un symboliste, on a cru qu'il s'agissait d'un chef-d'œuvre. Chacun a emboîté le pas derrière lui : Symbolistes, naturalistes, parnassiens, tous ont brûlé leur encens au nouveau Dieu, et voici comment Moréas est pour le public le plus grand poète symboliste, et cela non pour ses *Cantilènes,* son meilleur recueil, mais pour des vers inférieurs à ses premiers, tandis que ni Mallarmé, ni Verlaine n'ont eu un bout d'article. Mais en art il ne faut attendre aucune justice. La gloire, la renommée ont des caprices extraordinaires. Quand on songe que Maeterlinck est devenu célèbre pour sa *Princesse Maleine,* un drame ridicule, et que personne ne

connaît ses admirables *Aveugles,* cela donne à réfléchir.

Ecrire pour soi et les quelques âmes délicates qui peut-être vous comprendront à travers les siècles et les espaces, voici le seul but que je poursuis. Cela doit donner une profonde jouissance de se dire qu'on a exprimé toute sa pensée; mais cette jouissance est-elle donnée à quelqu'un? A part un Zola qui vit dans une sérénité d'Olympien, ayant imaginé sur une phrase mal comprise d'un livre de science tout un système de romans, toute une famille de personnages énormes, sortes de montres sans pensées aux proportions gigantesques, quel est l'homme qui pourra passer ses années sans changer d'opinion, et accepter le lendemain ce qu'il écrivait la veille?

VIII

Un livre d'art a pour but d'émouvoir notre âme; il faut donc qu'il y ait quelque chose en lui d'intellectuel et d'héroïque. J'ai relu ces jours-ci quelques pages des *Misérables* et j'ai retrouvé ma joie des premières lectures. Quelle magnifique création que Monsieur Bienvenu, et les pages du Petit Picpus et sœur Simplice et Cosette! C'est vivant et c'est grand. Non, vraiment, on se montre bien injuste envers Victor Hugo. Quand je rouvre ses livres, je reviens à mes admirations d'enfant, et comme à côté de la conception idéale, il y a la description exacte et vraie! Zola s'imagine que parce qu'il met des jurons sur les lèvres de ses paysans et de ses ouvriers, ils sont vrais; mais de fait, en dépit de son immense talent, il n'a jamais pu rendre vivant un personnage, tandis que Victor Hugo, quand il le veut, sait créer des hommes, mettre en relief un mot typique, donner aux gens leur véritable langage, autant que l'Art le permet et que la Réalité supérieure et synthétique du livre l'exige. Relis les pages consacrées aux amies de Fantine

et à leurs amants. C'est un mélange exquis d'observation et de fine fantaisie : voilà de jolies et fines esquisses de grisettes et de jeunes courtisanes.

Quand Zola traite ce sujet, il est monstrueusement impudique et faux, comme dans *Nana* qui est certainement l'œuvre la plus romanesque que je connaisse.

As-tu lu dans les journaux la folie de Guy de Maupassant? Cela m'a bien peiné; encore que je ne le connusse nullement, j'avais une sorte d'affection pour l'auteur d'*Une Vie* et de *Notre Cœur*. Au fond je le connaissais peut-être mieux ainsi que si j'avais vu sa personne extérieure, le masque plus ou moins épais qui dissimulait son âme. J'aimais son immense tristesse que la plupart de ses lecteurs ne voyaient point dans ses histoires d'allure voluptueuse ou burlesque. Naturellement cet incident a servi de prétexte aux imbéciles journalistes pour établir, après Lombroso, des relations entre le talent et la folie!

IX

[Avril 1891.]

Mon pauvre roman ne paraîtra guère qu'en Mai : je ne consacre qu'un jour ou deux par semaine à la correction des épreuves, tant je suis dégoûté de cet ouvrage, et pourtant, j'en ai la conviction, il n'est pas plus mauvais et il est peut-être meilleur que la plupart des livres actuels; mais je rêve d'autre chose, un livre où il n'y aura pas comme dans l'*Argent* de Zola des descriptions d'endroits que tout le monde connaît, un livre où on ne verra pas des : « Non, Madame, je ne prends pas de sucre », pas plus que des messieurs qui appellent les garçons de restaurant pour leur demander la carte. Nous n'avons, en vérité, pas le temps de lire des inutilités; il faut que chaque phrase contienne un monde de pensées et un monde de beauté.

. . . .

Il faut avouer qu'on coudoie partout des coquins et que, s'il y a encore des hommes de lettres dignes, les trois quarts des journalistes sont comparables, en fait de moralité, à mes élégants voisins de la rue Mouffetard qui surveillent de la fenêtre le *travail* sur le trottoir de leurs protégées.

On me racontait dernièrement que Mirbeau, qui a épousé une cocotte enrichie, fit présenter chez les amants de sa femme des billets que ceux-ci avaient signés quelque temps avant le mariage. Déjà, quand j'avais lu *le Calvaire,* il m'avait semblé que beaucoup de traits étaient des confidences. Enfin, quand on est Mirbeau, on peut vous pardonner même des infamies, mais que penses-tu de cette parfaite brute de Wolf qui s'imagine être le Ruskin, le Paul de Saint-Victor, le Fromentin de l'art moderne et qui avait la sottise de dire l'autre jour : « Quand je vais au Salon, il y a une foule autour de moi, pour m'écouter formuler mes jugements. »

. . . .

Le *Courrier Français* expose à l'Elysée-Montmartre une collection de dessins qui figureraient assez bien en des maisons de filles pour vieillards. Cependant, à côté d'horreurs de Le Grand qui semblent l'œuvre d'un écolier et d'ennuyeux croquetins de Pille et de Lunel, Forain se révèle de nouveau en d'étonnants dessins d'une raillerie amère, d'un trait merveilleux, rehaussés, avec une élégance et un sentiment très fin, d'aquarelle ou de sanguine. Forain pour moi est l'un des plus grands artistes modernes. En quelques traits sommaires et très précis, il rend l'expression d'un visage, le mouvement d'une scène et, en choisissant les types les plus ignobles au physique et au moral, il réalise une œuvre d'une beauté parfaite. Ne sont-ce pas les deux plus importantes qualités d'un peintre? Et il faut vraiment qu'il soit doué pour s'être créé dans le milieu où il a vécu, seul, sans éducation, un talent si léger d'expansion et si profond de

portée morale en dépit des apparences. Comme il est différent du lourd, du stupide Raffaëlli!

Tu vas me demander des détails sur les théâtres, mais je serai un peu embarrassé pour te répondre, car je les fréquente très peu. La Civilisation moderne, admirable au point de vue matériel, a le grand tort malheureusement de ne pas penser aux âmes. Si on laisse faire le socialisme et le militarisme (Molochs ennemis et également dévorateurs), toute intelligence et par conséquent tout progrès, toute société périrait. Je songe à cela quand j'entre (par hasard) dans une salle de spectacle ou dans un lieu de plaisir. Cette joie grossière d'étudiants et de commis, ces spectacles bruyants de sauvages vous écœurent. La Goulue qui danse à moitié nue au Moulin Rouge devant un cercle de spectateurs béats, Yvette Guilbert qui chante les plus stupides des chansons au milieu d'un tonnerre d'applaudissements, non! cela n'a guère d'attrait pour moi. La débauche a besoin de voiles; quand elle apparaît aussi impudique et glorieuse, elle est vraiment trop ignoble. Les représentations de la Comédie Française et des autres scènes sont également méprisables. Je ne me soucie pas plus de voir le *Mariage blanc* de M. Lemaître que la *Musotte* de Maupassant. Les comptes rendus des journaux m'ont suffi.

. . . .

C'est en vérité une loi bien rude de notre nature que nous n'aimions que dans la mort. Nos amis vivants nous ignorent, nous méprisent, nous blessent; les âmes passent les unes à côté des autres sans se voir, et toutes ces ombres un beau jour disparaissent pour faire place à d'autres ombres. Heureux sont les hommes qui oublient leur destinée solitaire et s'imaginent combler le vide de leur cœur avec des apparences d'affection.

Nous sommes toujours les uns aux autres comme des gens masqués et armés, qui, au premier frôlement,

croient à un péril et traitent en ennemi leur compagnon.

X

[Novembre 1891.]
25, rue Claude-Bernard.

Cette semaine, j'étais à la Comédie Française, à *Œdipe-Roi*. Mounet-Sully y était gigantesque. A côté de moi, un délicat mondain lorgnait les balcons, souriait, tirait sa montre, soupirait avec élégance. Voilà notre public! Peut-on faire quelque chose de plus beau pourtant qu'*Œdipe-Roi?*

Quant aux artistes, ce sont des aveugles, pour la plupart. Ce que j'entends dire d'absurdités sur Hugo, Flaubert, Baudelaire! Chacun a sa petite chapelle, chacun n'admire que soi-même. Ah! il faut du courage pour publier un livre à notre époque. Mais Villiers de l'Isle-Adam a bien eu celui d'écrire *l'Eve Future* dans un grenier sans feu, en plein décembre, à plat ventre, parce qu'il n'y avait pas de meuble dans la pièce.

En fait de livre, je te conseille de lire *Hedda Gabler*, la dernière œuvre d'Ibsen. C'est shakespearien! Tu te défies de mes appréciations. Que veux-tu? J'admire, j'aime, je suis absolument le contraire des écrivains actuels. Comme sans cesse j'examine mon âme, je me découvre des affinités avec toutes, je m'identifie avec celle de chacun.

As-tu connu Gaston Dubreuilh à l'externat? C'est maintenant un critique musical bien intéressant. L'autre jour, j'ai passé toute une nuit aux Halles avec lui et le poète Moréas, à causer d'art, à parler de chefs-d'œuvre. Il nous a fait un commentaire du *Barbier de Séville* et des *Noces de Figaro*. C'était aussi beau presque que ces opéras. Moréas, en sortant, disait : « C'est bien, mais comme j'ai à sauvegarder la langue française, il faudrait me coucher plus tôt. »

XI

35, boulevard des Batignolles.
[30 décembre 1893.]

...Je suis accablé par les études que j'ai entreprises, les articles qu'il faut bien faire pour qu'on lise vos livres, et par ces livres eux-mêmes. J'ai tant d'œuvres en tête que je voudrais réaliser! L'épouvantable, ce n'est pas de les écrire, c'est de les placer et de les faire connaître. Je ne veux pas recommencer l'histoire de *Baisers d'Ennemis*, passer trois ans à écrire un livre pour le voir enterrer ou à peu près; aussi je cherche pour mes *Chants de la Pluie et du Soleil* un bon éditeur et j'essaie de leur préparer les voies, ce qui n'est pas facile, car mes chants combattent la plupart des vérités de notre époque.

Depuis deux ans, en effet, mes idées se sont transformées complètement et je suis enfin arrivé à cette paix de l'intelligence que procure non point la connaissance de la Vérité (la Vérité ne se donne complètement à personne), mais la connaissance de cette vérité particulière sans laquelle un être ne peut se développer. Je vois ce que j'ai à faire dans la vie, et c'est déjà quelque chose d'avoir ainsi un but : on surmonte mieux ensuite les obstacles. Maintenant il me faut acquérir le courage et la résignation, — les deux qualités pour traverser la vie fièrement.

Cette divine Italie, la terre de l'art, de la beauté, de la vie, a été mon médecin. Elle m'a guéri de mon pessimisme. J'ai trouvé Naples et la Campanie plus belles que tout ce que j'aurais pu rêver. Il faut vraiment aller dans ces pays de lumière, il faut voir cette mer admirable pour comprendre la grande vie antique, simple, forte et harmonieuse.

Le culte du Passé, la connaissance, que j'espère un jour avoir, me préserveront, je pense, des ridicules folies

de mes contemporains. Le rôle à ambitionner aujourd'hui est celui d'un Rivarol, d'un Prince de Ligne, d'un Sénac de Meilhan, d'un esprit enfin que la tourmente ne fait pas déraisonner. Il est effrayant de rencontrer si peu de pensées saines; c'est qu'aussi on vit rarement tant d'ignorance et une si complète absence de jugement. L'homme qui dernièrement a lancé une bombe à la Chambre est regardé par quelques-uns comme un héros, par d'autres comme un criminel politique, quand la moindre philosophie vous amènerait à le considérer comme un simple insensé, qu'il faut supprimer tranquillement parce qu'il est dangereux. Mais ceux qui représentent la pensée sont les plus dénués d'intelligence. Ils sont du parti des gens qui se proposent de faire sauter le Louvre et Notre-Dame, après avoir détruit la Bourse et la Banque! Je n'ai nulle sympathie pour la grossière bourgeoisie de notre époque, mais défendre la Société, c'est défendre l'Ordre. Les révolutionnaires — je ne dis pas les réformateurs — n'ont jamais rien créé; ils ne sont utiles qu'indirectement, en ce qu'ils donnent plus d'énergie à leurs adversaires.

Tu dois penser que la littérature actuelle, aussi larmoyante et bête que celle de la fin du siècle dernier, m'intéresse peu. Il vaut mieux relire Rabelais, Montaigne, La Bruyère, Montesquieu, que toutes ces plates déclamations en faveur du « *Malheureux ouvérier* ». Coupeau paresseux et alcoolique est l'homme du jour, l'homme des Séverine et autres imbéciles.

Mais parmi tant de productions absurdes, j'ai trouvé quelques beaux livres. *Peints par eux-mêmes,* de Paul Hervieu, *La Légende de l'Aigle,* de d'Esparbès, contes d'une belle allure, encore qu'insuffisamment écrits. J'ai lu aussi avec intérêt les petites indiscrétions de Masson sur Napoléon Ier. Cela m'a renseigné, non sur l'Empereur, mais sur la façon dont on écrit l'histoire aujourd'hui, car Masson n'est pas un homme, mais une légion. Les êtres

d'aujourd'hui ont également horreur du Monstre et du Saint; il leur faut des petites médiocrités bourgeoises, et, romanciers ou historiens, ils rapetissent les héros à leur taille. Michelet et Carlyle sont morts et enterrés; l'histoire est livrée aux dénicheurs de petits scandales décemment contés, à la race ignoble des petits anecdotiers.

. . . .

XII

Paris, 14 mai.

. . . .

La puissance intellectuelle, le complet développement d'un être ne sont atteints, je crois, que lorsqu'un homme a pacifié sa vie. La passion, l'inquiétude font les œuvres maladives et ne font pas les véritables grandes œuvres où domine toujours une raison sereine.

. . . .

Je suis arrivé à un moment où j'ai besoin pour travailler de m'isoler. J'ai abandonné ces œuvres de courte haleine qui peuvent servir d'exercice d'abord, mais ne conviennent qu'aux tout jeunes gens. Il faut le livre imposé rigoureusement pour bien développer une pensée et quand mon *Diable à Table* va être publié ainsi que mon volume de critiques *De mon balcon,* je vais m'atteler à *l'Art contre la Démocratie,* dont seulement quelques pages sont écrites, et à un grand roman auquel je pense depuis longtemps. Mais comme je te le dis, il me faut, pour mener à bien ces livres et tous ceux que je médite, la solitude, la campagne, l'Italie, ce merveilleux pays si inspirateur par ses souvenirs d'art et d'histoire. Or, la solitude ne peut être absolument complète, tu le sais; je vois venir fatalement le jour où je serai entraîné à quelque union fâcheuse, que je déplorerai moi-même, mais dont je ne pourrai me défendre, et à laquelle mon manque de richesse me conduira. On ne peut souvent

réaliser dans la vie qu'une partie de ses rêves, quand encore on le peut, et, pour sauver son existence intellectuelle, on livre l'autre. Mais c'est tout de même une existence horrible que vivre avec un être qui le plus souvent est d'une classe inférieure à la vôtre, n'a aucune éducation, avec lequel on ne peut causer. Certes, on trouve des femmes riches, intelligentes, élégantes, mais celles-là, quand on est pauvre, on ne peut que les approcher de loin en loin, que les entrevoir. L'égoïsme humain est chez elles si médiocre que ni l'intelligence, ni la sensualité ne remplacent les avantages de la fortune. Et alors, on excuse Rousseau, amant de Thérèse Levasseur, parce qu'on se sent près de l'imiter.

Mais j'ai un dégoût si profond pour ces basses liaisons que j'espère m'en sauver, comme j'espère me sauver de la pauvreté. Je me mépriserai trop sans cela. Il faut qu'un écrivain, surtout à notre époque, soit riche, très riche. C'est une façon d'imposer ses idées que d'avoir de l'or, et je veux en gagner. Je travaille beaucoup et je vais travailler davantage. Je compte peu sur le *Diable*, qui est un livre spécial, mais sur des pièces, des articles et les romans qui suivront. Malheureusement, les écrivains qu'on paie, ce sont des imbéciles comme cette Séverine ou ce Léon de Tinseau qui est payé trente francs la page à la *Revue de Paris*. Enfin, tout cela ne durera peut-être pas.

Fernand Vandérem, l'auteur de *La Cendre*, a écrit un article très élogieux dans la *Revue bleue* à propos des *Trois Aristocraties*. J'en ai été d'autant plus touché que je ne le connaissais pas. Il est singulier que des livres comme *Baisers d'Ennemis* et les *Chants de la Pluie et du Soleil*, où j'ai mis la pensée de plusieurs années, soient complètement inconnus et qu'une brochure de quarante pages ait ainsi fait son chemin.

Je suis allé la semaine dernière à la représentation du *Petit Eyolf* d'Ibsen. C'est une des pièces les plus ridicules

que j'aie vu jouer. C'est toujours ce même esprit de haine pour le plaisir, de haine pour l'humanité, qui distingue les écrivains protestants et en particulier les Norvégiens. Naturellement, on a beaucoup applaudi. Dieu merci! j'ai perdu mon admiration pour ces œuvres absurdes. D'ailleurs à l'exception des œuvres d'Anatole France et de celles de deux ou trois écrivains, je ne goûte plus de plaisir aux livres de ce temps-ci. J'aime mieux lire Cervantès ou Rabelais ou Shakespeare que tous les chefs-d'œuvre de mes contemporains.

Où tu es injuste, c'est dans ton mépris pour Stendhal. J'ai lu dernièrement les *Chroniques Italiennes,* et *Vanina Vanini* me paraît un des plus beaux récits qui soient dans la littérature française. Mérimée, qui avait beaucoup de talent, lui aussi, n'a fait qu'emprunter à Stendhal sa manière.

Il n'y a rien d'intéressant à Paris en ce moment comme spectacle ni comme exposition. Ce que les journaux appellent « événement littéraire », c'est la publication du huitième volume du *Journal* des Goncourt. L'auteur n'a jamais étalé tant de fatuité, d'ignorance et de sottise. Je compte bien écrire une étude sur ce grotesque bonhomme, non à cause de son œuvre, mais pour l'influence qu'elle a exercée sur certains écrivains.

ETUDES D'ART POPULAIRE

LES IMAGES DE VŒU EN ALSACE

Dans le seul culte catholique, les ex-voto ont pris des formes bien variées, et bien curieuses parfois. Nous désignerons ici par « images de vœu » des petits tableaux peints à l'huile, ayant pour sujet l'événement qui suscita une oraison votive. Dans les sanctuaires où la mode en a régné, on voit les murs couverts de ces humbles peintures que l'âge a noircies, comme ils le sont ailleurs de plaques de marbre à inscriptions. De tels ensembles, où se manifeste un art religieux du tour le moins savant, ont été, croyons-nous, peu communs en France, et jusqu'à ce jour peu remarqués. En Auvergne, où ces lignes sont écrites, il y a maints sanctuaires fameux, maints lieux de pèlerinages renommés; nous n'y avons point rencontré de peintures votives; tout au plus peut-on observer, à Orcival, un ex-voto de ferronnerie qui prétend à l'ouvrage d'art, et des images photographiques perpétuant, comme les tableaux en question, le souvenir du miracle.

Mais dans le même temps (été 1933) que nous faisions la découverte, en Alsace, des images de vœu peintes à l'huile, l'Exposition d'art religieux qui se tenait à Nantes révélait au public de semblables tableautins, provenant de Sainte-Anne d'Auray. Révélation que commentait dans *Candide* M. Pierre du Colombier, toujours curieux *d'art naïf*, et qui a écrit sur ce sujet — nous y reviendrons — les gloses les plus pénétrantes. Les peintures bretonnes, elles, paraissaient, au dire du chroniqueur, « l'œuvre de quelque Douanier Rousseau sans génie ».

Nul génie n'éclate, non plus, dans l'esthétique des images alsaciennes. Reste à savoir si à Rousseau on doit accorder du génie — et non plutôt une certaine ingénuité, non dénuée d'attraits et de mérites. Cette ingénuité, nous la trouverons aussi dans les images de vœu. Comme les peintures du Douanier Rousseau, avec seulement moins



FIG. 1.

de réalisme cocasse et, si on veut, moins de sens poétique, elles peuvent prétendre à caractériser l'art populaire dans la mesure — d'ailleurs discutable — où celui-ci réalise la naïveté dans l'art.

C'est par hasard — au hasard des flâneries vagabondes

— que nous fûmes mis en présence des peintures votives d'Alsace, dans les deux églises de Kientzheim et des Trois-Epis, l'une et l'autre peu éloignées de Colmar. Kientzheim est un gros village, proche de la très pitto-

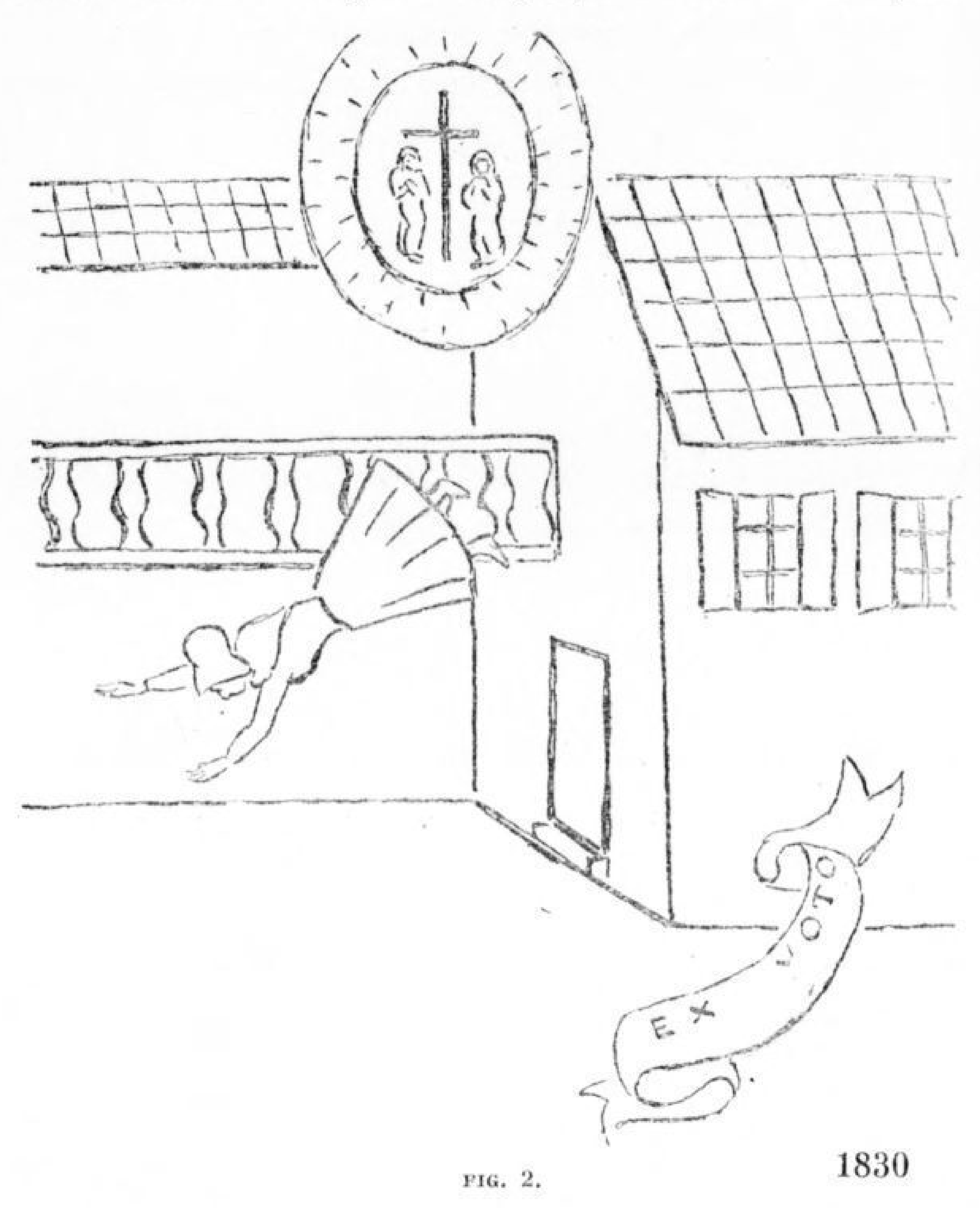


FIG. 2. 1830

resque bourgade de Kaysersberg. Notre-Dame-des-Trois-Epis dresse un but de pèlerinage vénéré, sur un des sommets qui dominent Turckheim et Colmar. Les ex-voto de ces deux sanctuaires, nous ne pouvons les évoquer qu'avec des souvenirs de passants. Au regard du folkloriste, ils mériteraient, à n'en pas douter, une étude en

règle, avec des précisions que nous regrettons de ne pouvoir donner au lecteur. Observations et croquis, il ne faut voir dans notre exposé que des notes de touriste, ou une sorte de reportage (1).

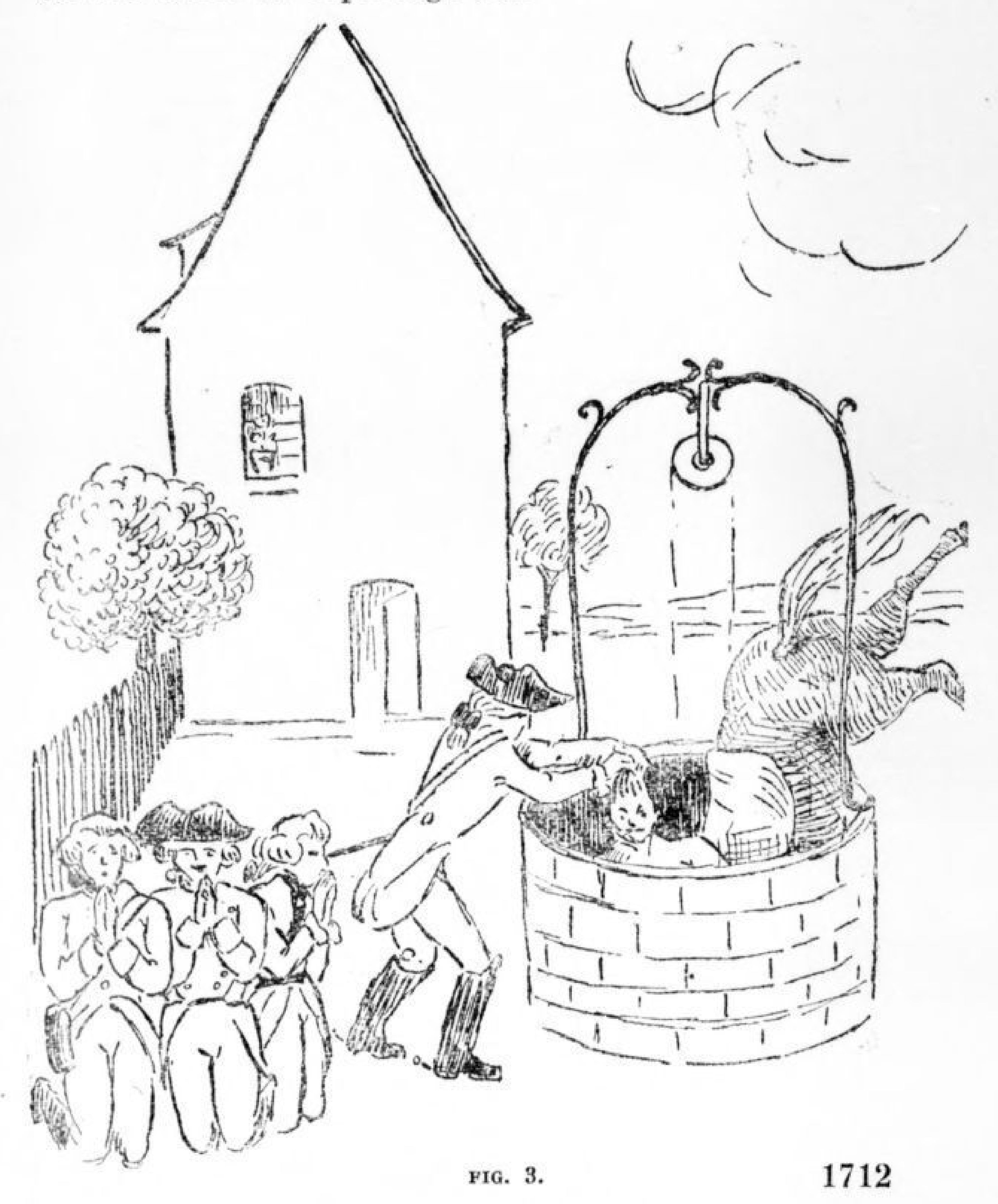


FIG. 3. 1712

(1) Nos croquis notamment ne valent que comme références, et sont loin d'offrir une image fidèle! Tout au plus, une réminiscence schématique de la composition, de la mise en page. Pour avoir d'authentiques reproductions de ces peintures, il faudrait ou les photographier — entreprise considérable et malaisée; ou en faire à loisir de véritables copies, — tâche encore plus longue, et disproportionnée, en somme, avec son modeste objet.

§

Il y a, dans chacun des sanctuaires de Kientzheim et des Trois-Epis, plusieurs dizaines d'images de vœu (2). A



FIG. 4.

Kientzheim, elles sont dédiées au sanctuaire lui-même, évoqué par le décor de son tabernacle: un Christ en croix, qu'encadrent la Vierge et saint Jean (statuettes en bois

(2) Environ 175 à Kientzheim et 60 aux Trois-Epis. On en rencontre aussi dans une petite chapelle proche de Kientzheim, et à Obernai.

provenant, semble-t-il, d'un ancien autel XVIIIe). Quelques-unes pourtant figurent une Madone à l'Enfant, de dessin fort primitif, qui doit être une image miraculeuse, objet également d'une dévotion locale. Aux Trois-Epis, les ex-voto s'adressent à N.-D. des Trois-Epis, sur laquelle il court une vieille et belle légende (3). D'après les dates

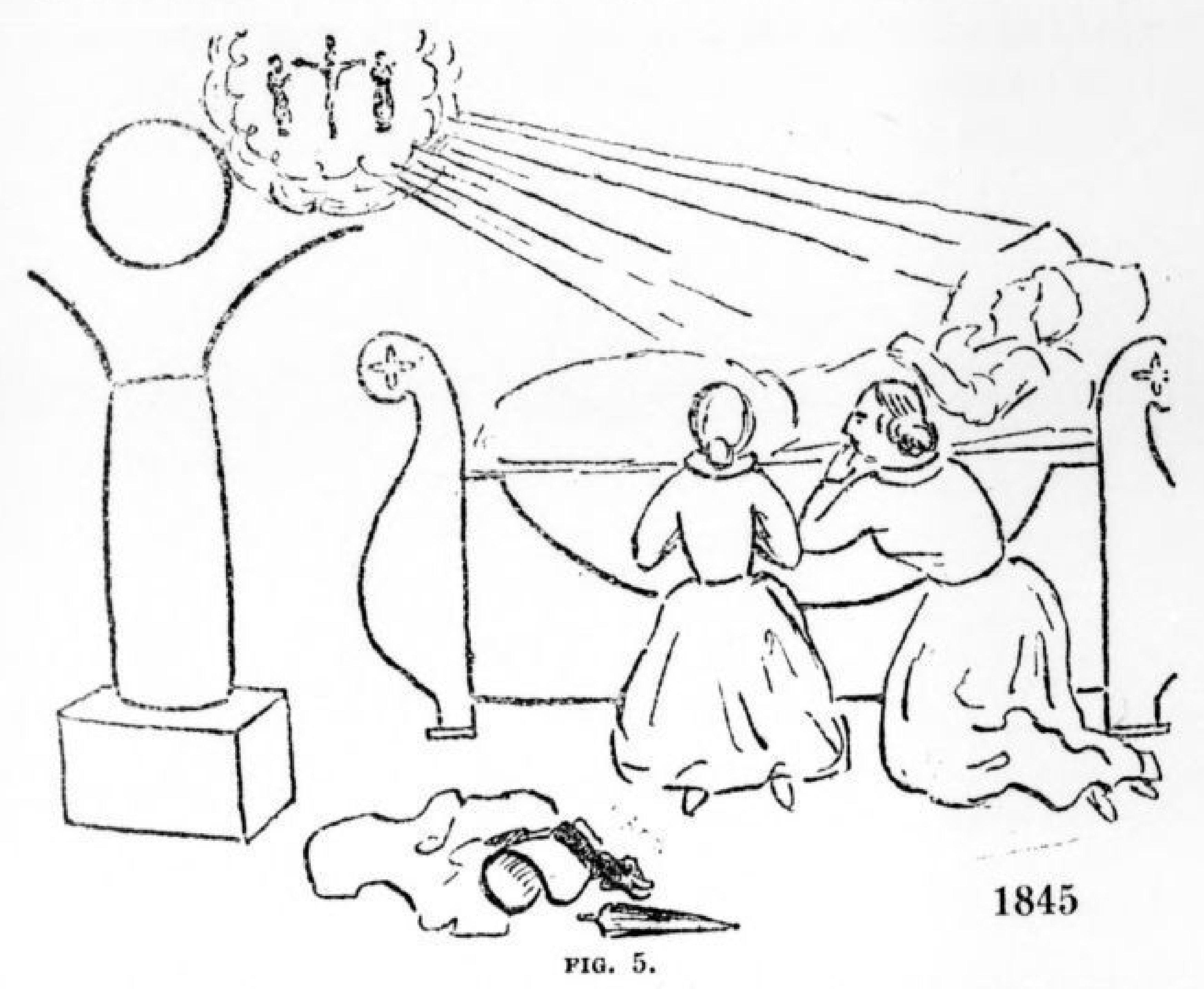


FIG. 5.

(3) En 1491, il y avait, cloué à un chêne, à l'emplacement actuel des Trois-Epis, un tableau qui commémorait une mort accidentelle et qui représentait (comme plusieurs de nos ex-voto) le Christ en croix entre la Vierge et saint Jean l'évangéliste. Le 3 mai, un pieux forgeron des environs, Thierry Schœré, du village de Niedermorschwir, passant à cheval près du chêne, mit pied à terre pour réciter une prière. La Vierge alors lui apparut, tenant dans la main gauche un glaçon, dans la droite une tige portant trois épis. Elle fit entendre à Schœré que le Tout-Puissant avait dessein de traiter selon leurs mérites les gens de ce pays. S'ils persistaient dans leurs mœurs pécheresses, ils seraient châtiés par la grêle (le glaçon); s'ils faisaient pénitence, ils seraient récompensés par de prodigieuses moissons (les trois épis). Schœré ayant publié l'avertissement céleste, il y eut dans toute la contrée un élan de ferveur religieuse, qui se manifesta notamment par des processions à l'image miraculeuse de N.-D. de Kientzheim, objet d'un pèlerinage depuis 1466. Par la suite, un sanctuaire fut élevé aux Trois-Epis. On voit ainsi que les deux dévotions de Keintzheim et des Trois-Epis, sont solidaires ; et l'archaïque Vierge à l'Enfant représentée dans certains ex-voto de l'un et l'autre sanctuaire rappelle évidemment l'image qu'on vénérait à Kientzheim en 1466.

que nous avons pu relever, c'est de 1750 à 1865 environ qu'a régné la vogue des peintures votives. Après 1865, l'image peinte a été remplacée par la banale plaque de marbre.

Le sujet le plus fréquemment traité, le thème classique, c'est la guérison des maladies. Le malade est représenté dans son lit; sur un banc de prière sont agenouillés tous les membres de sa famille, depuis l'épouse jusqu'aux tout petits (fig. I). Quelquefois le malade seul est montré,

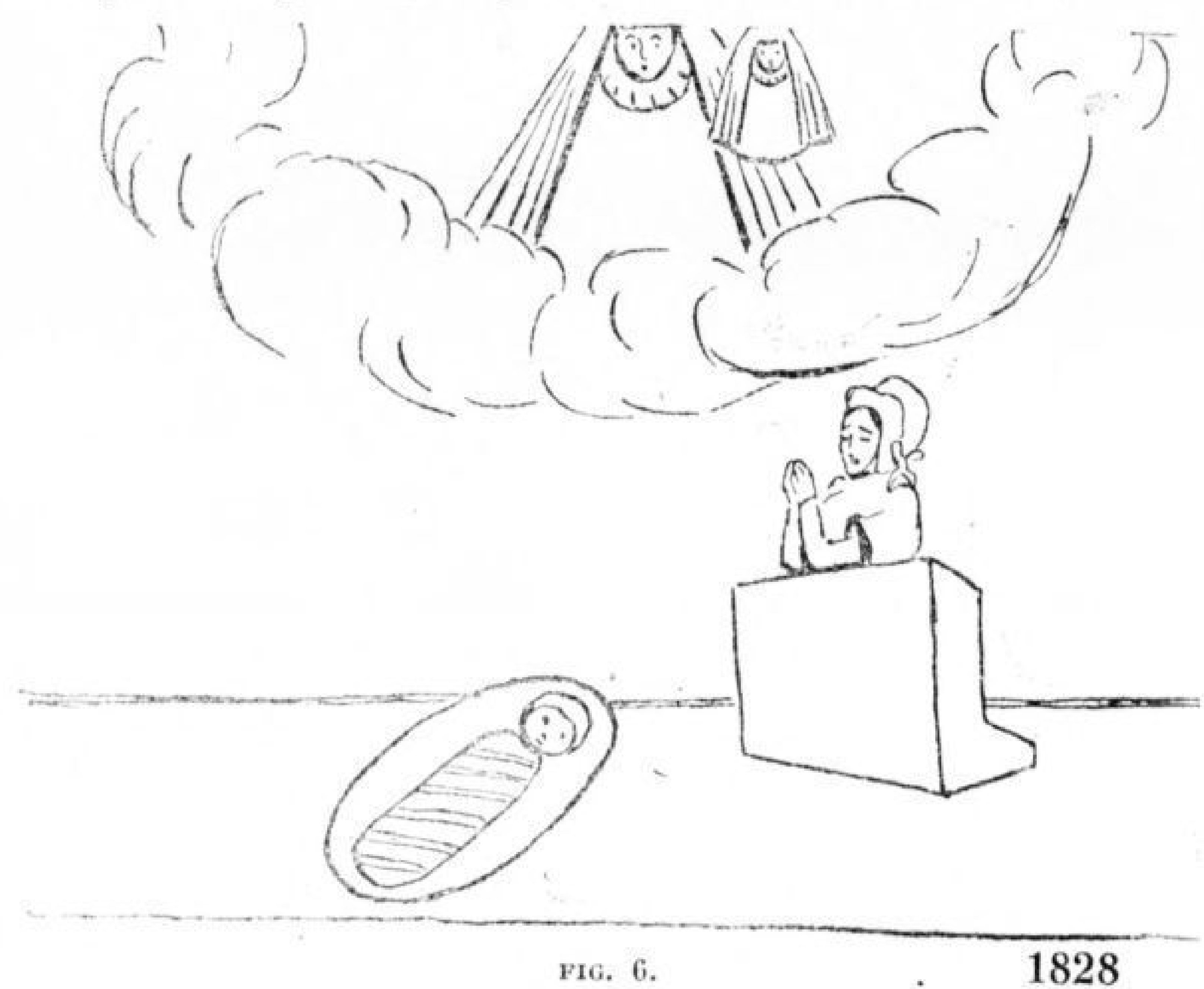


FIG. 6. 1828

d'autres fois, c'est seulement son entourage. Il arrive alors que la famille en imploration s'aligne sur deux bancs, d'un côté les hommes, de l'autre les femmes. On voit aussi des ex-voto qui célèbrent la grâce accordée à une maman: soit l'heureuse naissance d'un enfant, soit sa guérison (fig. 6).

Après les maladies, ce sont les accidents qui fournissent aux images de vœu leur plus ample matière. Naturellement, les accidents de voiture et les chutes de cheval

viennent en première ligne. On nous peint par exemple un jeune soldat qui faisait ses classes à cheval en 1764 et que sa monture, dont l'allure pourtant n'a rien de fougueux, a désarçonné: c'est la Madone de Kientzheim qui l'a préservé d'un destin funeste. Notre-Dame-des-Trois-Epis a fait mieux encore quand elle permit que cet autre cavalier militaire (fig. 3) fût tiré du puits qui l'avait englouti — lui et son cheval! Le plus souvent, dans ce pays agreste, de vergers et de vignes, les accidents se rapportent aux travaux des champs. Voici (fig. 4) un paysan qui choit de son pommier chargé de pommes;

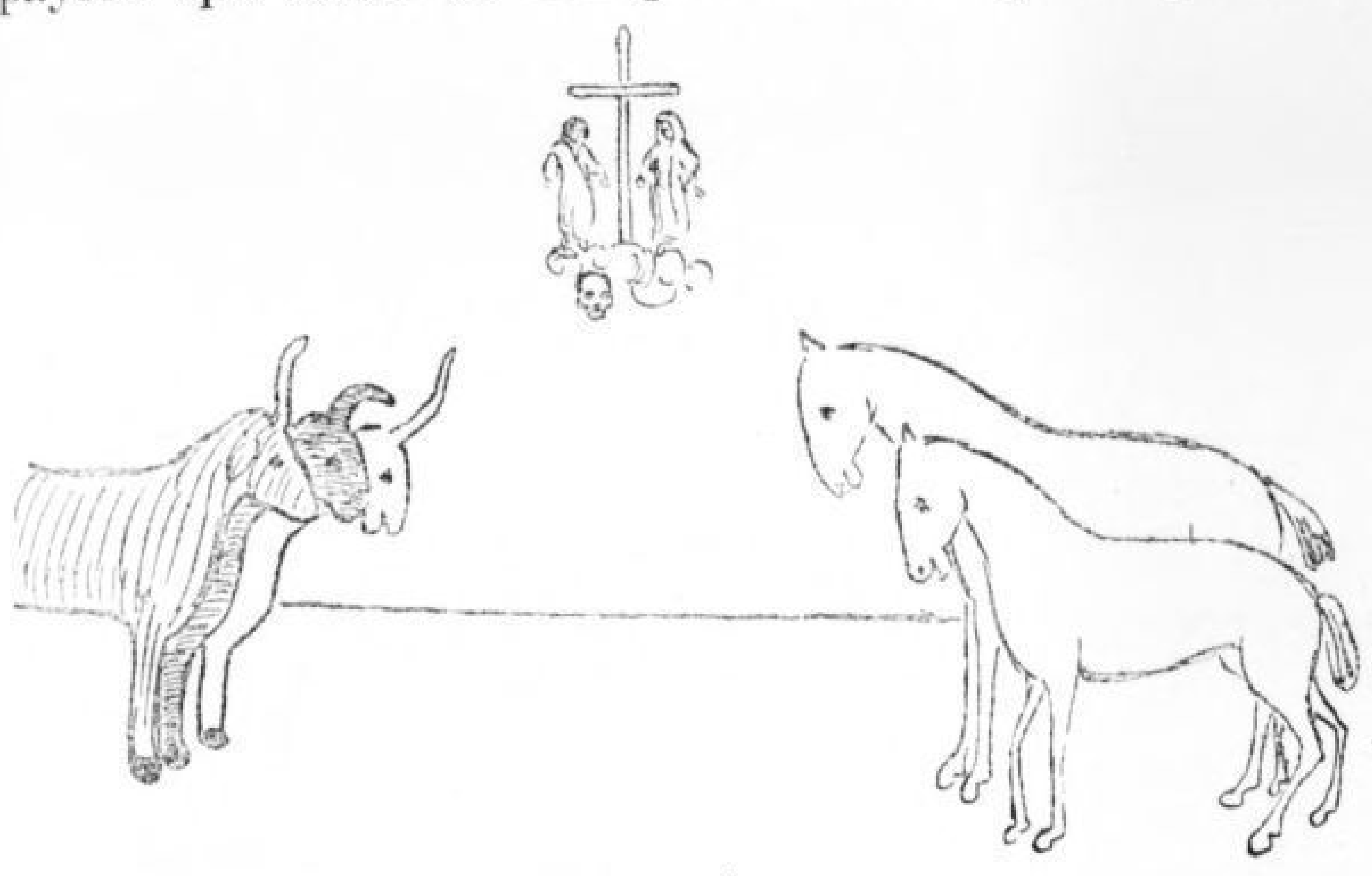


FIG. 7.

voilà un char de foin qui se renverse; un autre char passe sur son conducteur; un vigneron tend au guérisseur une jambe qu'afflige une mauvaise blessure (peut-être une piqûre de vipère).

C'est par miracle encore qu'on a pu échapper à tel ou tel fléau, et les images de vœu expriment la gratitude des rescapés. Ici (fig. 11) a été fixé le souvenir d'une inondation, ou d'une noyade dans le Rhin. Ailleurs (fig. 12) on voit, ou croit voir, qu'une maison a été préservée de quelque catastrophe — l'eau, le feu, la foudre, on ne sait pas. Une peinture bien mystérieuse nous mon-

tre, à droite, deux chevaux dans l'attitude de la peur; à gauche, trois animaux cornus, étranges, qu'on peut à la rigueur prendre pour des chèvres: s'agit-il d'une panique semée dans le troupeau par des bêtes diaboliques? S'agit-il plus simplement d'une épidémie dont toute l'écurie, juments et bêtes à cornes, aurait été menacée, puis sauvée? (fig. 7).

Les ex-voto « retour-du-service » font un autre groupe

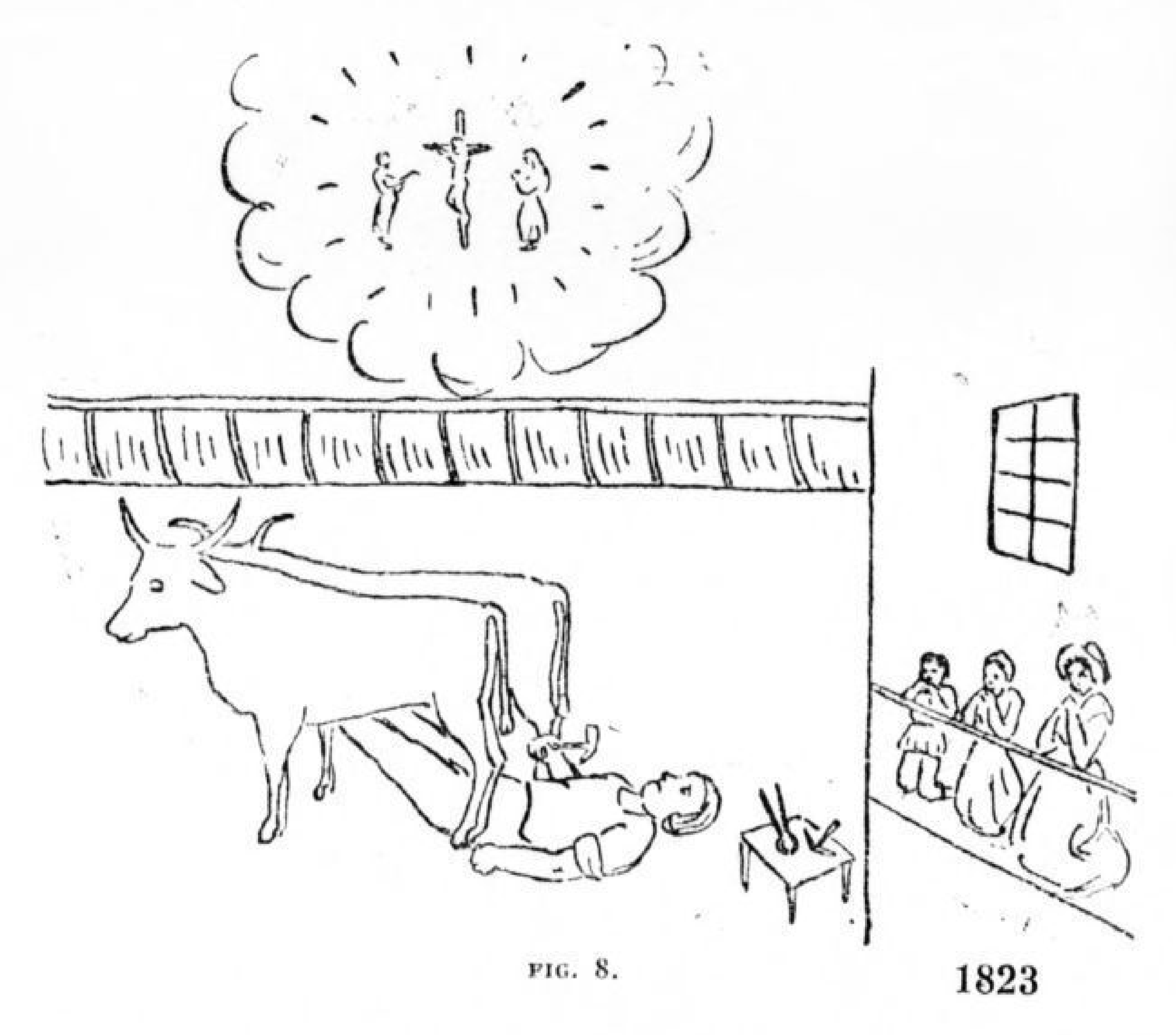


FIG. 8. 1823

nombreux, d'une inspiration et d'une facture particulièrement plaisantes. La vie militaire, on le sait, tient une place de choix dans l'histoire domestique des Alsaciens. Le numéro de conscription, précieusement orné d'enluminures et mis sous cadre, prenait rang déjà parmi les reliques de famille (voir Musée alsacien de Strasbourg); de même, très fréquemment, un « portrait » du jeune soldat, avantageusement représenté dans son bel

uniforme, qu'avait colorié avec soin quelque artiste de régiment. Si le garçon revenait sauf de ses épreuves guerrières, une image de vœu était commandée par ses parents, pour Kientzheim ou pour les Trois-Epis, où eux-mêmes étaient peints faisant oraison, et où leur fils apparaissait dans tout l'éclat de sa tenue militaire (fig. 13).

Les plus suggestifs de ces tableaux sont ceux qu'on pourrait dénommer: « Retour d'Afrique ». Les premières campagnes des troupes françaises en Algérie furent, on



FIG. 9.

ne l'a pas oublié, une aventure redoutable. Elles ont suscité, dans l'âme croyante des troupiers alsaciens, maintes prières votives, et ces peintures en témoignent, où s'épanouit un *orientalisme* plus fantaisiste, assurément, que soucieux de vérité (fig. 14).

§

Si dans les scènes algériennes l'imagination a pu suppléer à l'authentique couleur locale, il n'en va pas de même des uniformes militaires, où les peintres d'ex-voto

semblent montrer un constant souci d'exactitude — nous le supposons du moins, n'étant pas très experts en la matière. Au demeurant, et quelles que soient les réserves qui s'imposent, l'intérêt documentaire des images de vœu paraît considérable, pour tout ce qui concerne la vie privée en Alsace, les usages campagnards, l'habitation, le mobilier, les vêtements. Les recherches de précisions que nous remarquons dans les tenues militaires, on les

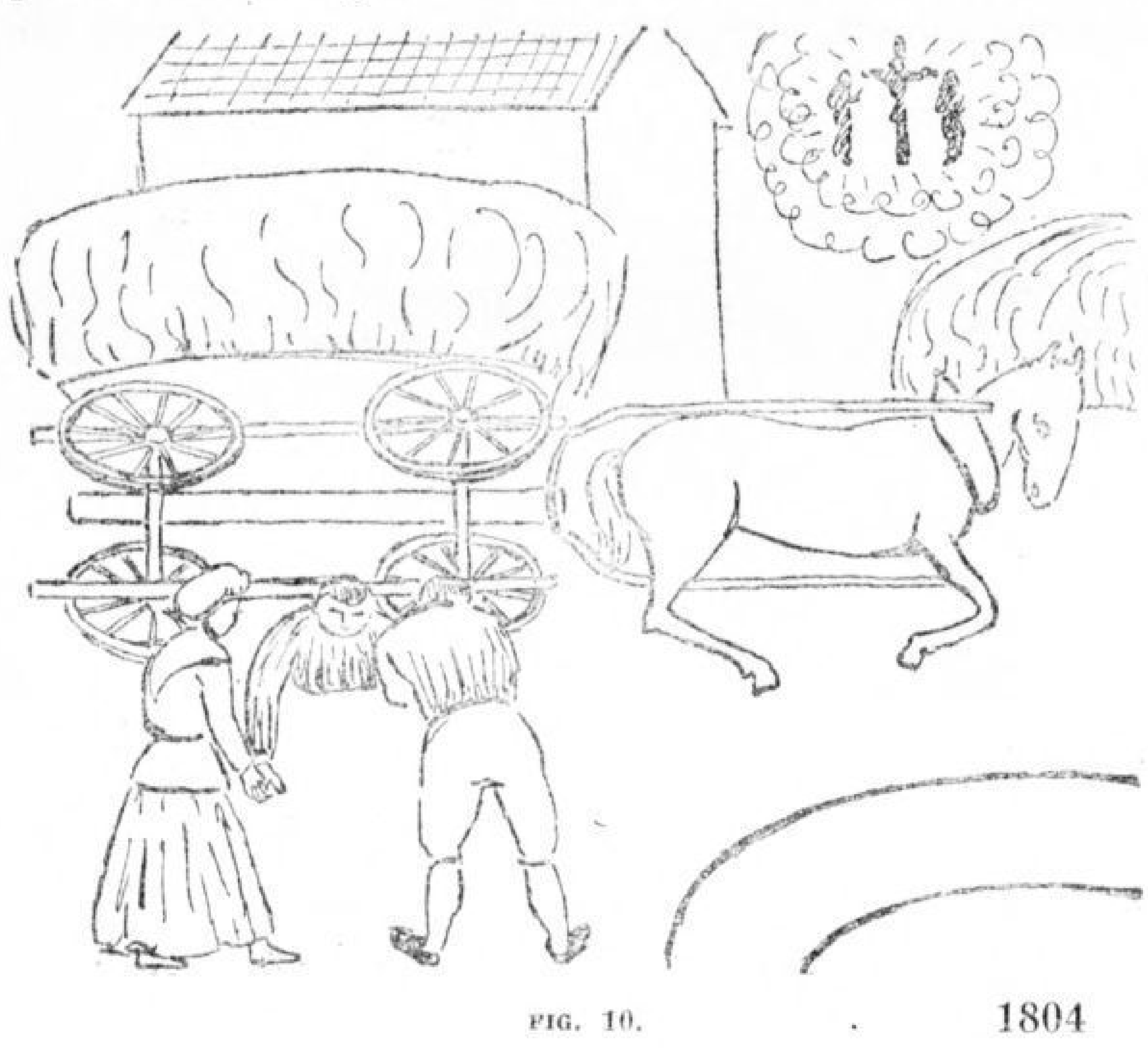


FIG. 10. 1804

trouve souvent dans l'habillement des paysans — qu'il est facile de comparer avec les collections sur mannequins ou sous vitrines des Musées de Strasbourg, de Colmar, de Mulhouse. Dans la scène, par exemple, du villageois tombant de son pommier (fig. 4), on admirera des détails comme les deux nattes dans le dos, la courte veste à soufflets, les pantalons collants dont une ligne de boutons ponctue la couture. La femme porte le fichu et la vieille coiffe provinciale à ruche, brides, et faux

chignon. Presque partout, dans ces images, on voit les femmes coiffées du haut bonnet à fond pointu, ou quelquefois arrondi, qui a été longtemps de mode dans le Haut-Rhin, sous toutes les variétés dont on peut prendre connaissance dans les Musées alsaciens. Dans les scènes de maladie, le lit, drapé généralement de longs et amples rideaux, est « fait » comme nous voyons qu'on a encore coutume de le faire en Alsace: matelas en pente, et drap du dessus replié à mi-corps, sans être

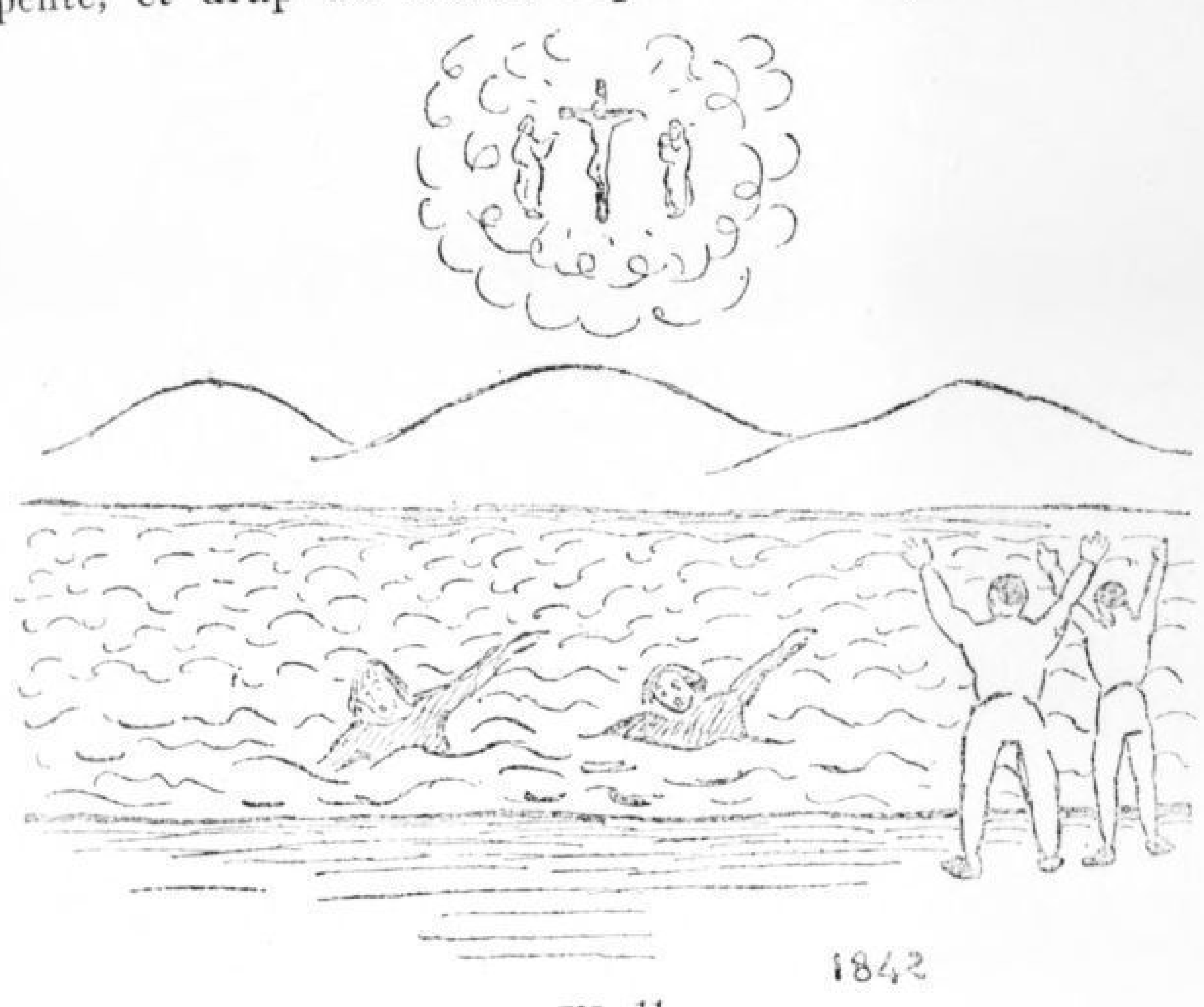


FIG. 11.

« embarré ». Nombre de tableaux d'intérieurs exhibent de charmants petits meubles, tables ou sièges, appartenant à ces vieux styles campagnards (dix-huitième, Empire, Restauration) qu'on prise tant aujourd'hui.

La marque commune à toutes les variétés de tableaux, s'ils sont voués à la même image sacrée, c'est la figure symbolisant l'intervention céleste: tantôt, nous l'avons dit, Notre-Dame-des-Trois-Epis (avec ses trois épis sur la tête), tantôt le Calvaire de l'autel de Kientzheim, tan-

tôt (pour Kientzheim également) une Vierge à l'Enfant. Trait intéressant à noter: même dans les cas fréquents où la scène peinte est d'une exécution très maladroite, le peintre fait preuve généralement, dans la figuration de la Vierge ou du Calvaire, d'une habileté qu'on est même tenté de trouver excessive: ces figures célestes, elles ont déjà un air de « bondieuseries de la rue Saint-

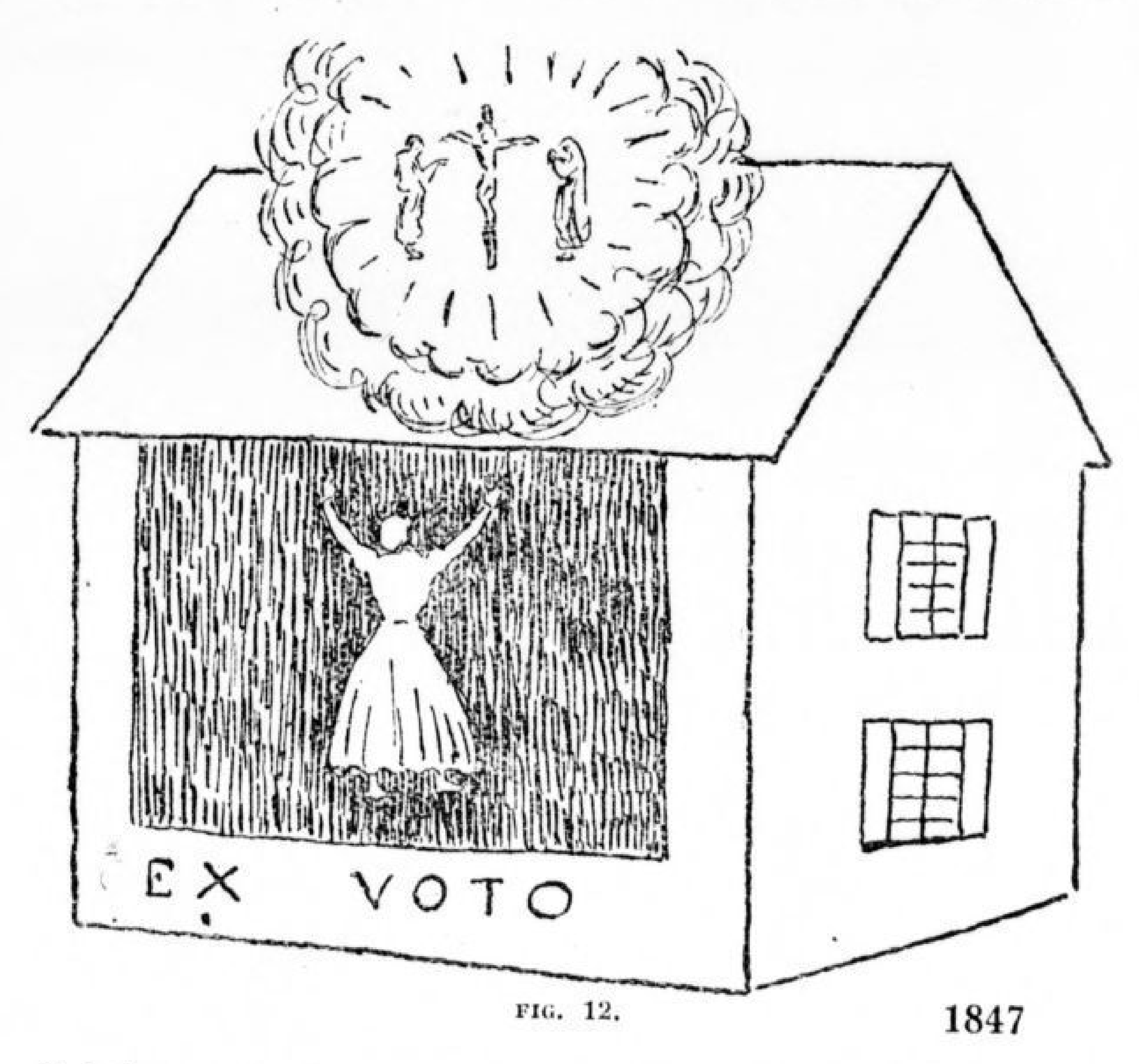


FIG. 12. 1847

Sulpice ». La raison en est simple: l'artiste local, dans la composition de son sujet, faisait œuvre d'inventeur; mais œuvre de copiste quand il reproduisait l'image sacrée.

Par ailleurs, la technique picturale des images de vœu alsaciennes — ou si on préfère, le talent de leurs auteurs — affecte une assez grande diversité: elles ne sont égales ni en aisance d'exécution, ni en intérêt, ni en mérite.

Quels purent être ces auteurs? Sans doute, des artisans de village — peintres en bâtiments, ou plutôt peintres en voiture (la peinture de carrosserie, naguère, comportait plus de « main » pour les petits travaux). Peut-être encore, des artistes autodidactes, des « peintres du dimanche ». Quelquefois, des professeurs de dessin demeurés obscurs ; certains tableaux, comme celui



FIG. 13.

de la figure 5, reflètent, par l'arrangement du décor, les recherches d'éclairage, le romantisme des attitudes, les conventions d'école à la mode de l'époque. Plus souvent, et c'est tant mieux, les heureuses trouvailles de gestes, de lignes et de couleurs ont quelque chose de spontané et de vraiment *primitif:* telle cette peinture remarquée en passant, qui n'a ni modelé savant ni souplesse de dessin, mais où le malade, de son lit aux fraî-

ches couleurs ménagères, aperçoit par la fenêtre un ciel étrange, de tons fauves, avec les figures célestes s'accusant en camaïeu. Dans d'autres, la simplicité quasi puérile tourne à la caricature: il y a des ex-voto de mamans où le poupon apparaît si aplati qu'on peut le croire passé sous une meule, — et le miracle serait qu'il en soit revenu.

§

Le certain, c'est que, plus ou moins primitives ou



FIG. 14.

savantes, les peintures votives — comme les images d'Epinal, comme les verres églomisés — nous mettent en présence d'un exemple caractéristique de l'art populaire, ou de l'art naïf, si on prend ces deux expressions dans le sens où elles peuvent être indifféremment employées. Il y a eu récemment à Paris (octobre 1933) une « Exposition de peinture naïve et d'art populaire ». M. Pierre du Colombier, déjà cité, a fait judicieusement

observer dans *Candide* qu'il faut ici faire une distinction. De très grands peintres, malgré leur science consommée du métier, ont su rester « naïfs » : et c'est justement cette naïveté, c'est-à-dire ce que leur vision a su garder de frais et de spontané, qui fait leur grandeur. La naïveté, dans cette acception, s'opposerait à un certain conformisme; elle résisterait à ce qu'on peut appeler, pour les artistes, la déformation professionnelle. Mais, ajoute le critique de *Candide,* nous ne pouvons plus concevoir la naïveté en art sans plus ou moins de gaucherie et d'ignorance technique.

C'est bien pourquoi l'art du Douanier Rousseau, pour appliqué qu'il soit, nous donne le type achevé de l'art naïf: ce « peintre des dimanches » était tout le contraire d'un *maître,* au sens — et c'est le vrai — où l'artisanat entend la maîtrise. Aussi jugera-t-on absurde de voir la peinture de Rousseau figurer au Louvre, alors qu'elle mérite sans conteste une place dans des collections de curiosités picturales, ou même au Musée du Luxembourg — pour sa fonction de condiment dans le ragoût esthétique de notre temps.

L'art populaire, lui, serait plutôt conformiste, s'il pouvait, — s'il *savait.* C'est parce qu'il sait mal et ne peut guère qu'il demeure un réservoir de la précieuse naïveté et qu'on peut à bon droit classer certains ouvrages — tels nos ex-voto — sous l'étiquette, au choix, d'art populaire ou d'art naïf. Au surplus, les caractères propres de l'art populaire, et son domaine, restent encore à définir. Les définitions que cite M. Pierre du Colombier, celle même qu'il propose, ne nous satisfont point. Soumission de l'artiste à son sujet? indifférence au pur jeu des lignes et des couleurs? C'est vrai pour une part, ce n'est pas universellement vrai, dans l'ensemble des ouvrages dits populaires où il arrive souvent, au contraire, que le sujet soit sacrifié à des recherches ingénument décoratives. Le *schématisme* des peintures popu-

laires n'est pas seulement impuissance des moyens d'expression; il peut signifier aussi détachement du sujet, transcendance à l'égard de l'anecdote. L'art populaire est un art d'allusions. L'artiste populaire, dans les éléments du « motif », a fait un choix (choix forcé souvent, on le veut bien, choix imposé par la pauvreté des moyens): son choix n'est pas le même que celui de l'artiste savant, et c'est en quoi il nous apparaît naïf. On peut dire aussi — et de là vient l'attrait qu'on trouve à ces ouvrages: c'est un art où l'instinctif l'emporte sur l'intellectuel.

Le caractère populaire des images de vœu, et ce qu'il a de touchant, ne tient pas seulement à la « manière » des artistes qui les ont peintes; il se rapporte aussi à leur conception de l'événement qu'ils avaient à traduire par le pinceau. Conception intégralement religieuse, au sens même où l'esprit religieux engendra les cultes primitifs. Non seulement, dans ces histoires peintes, l'heureuse issue de l'aventure est attribuée au miracle, mais l'aventure elle-même apparaît miraculeuse. Rien, dans les accidents qu'on nous relate, ne laisse entrevoir un déroulement logique, un enchaînement physique de cause à effet. Les génies maléfiques, certes, n'entrent pas en scène — ce serait peu chrétien! Mais, à l'absence d'explications selon la raison, on devine cette *intention* hostile de la nature, ces attentats de la fatalité visant expressément l'homme, contre quoi il n'y a de recours que dans les prodiges d'une Puissance divine. Toute la foi des hommes, mais la plus antique, la plus « naïve », la plus « populaire », trouve ainsi dans les images de vœu un langage émouvant, après tout, et digne de respect.

JOSEPH et PIERRE DESAYMARD.

L'ILE TRAJANE [1]

—

XV

LA GEÔLE TORQUATA

Assis sur le dur escabeau de son cachot, le baron Victor de Limeray, chargé de chaînes, se perdait en conjectures...

Que signifiait cette tragi-comédie? La conduite de son ami, le comte italien Cesare Domengatti, n'était-elle pas en tous points inqualifiable?

Comment! Sur la proposition de ce camarade allié de la Grande Guerre, copain de la Brenta et des raids aériens sur la Dalmatie, en dépit de certaines méfiances intuitives et de certaines constatations inquiétantes à bord du yacht *Desamoe,* Limeray avait accepté de bonne foi une invitation, d'ailleurs assez abracadabrante, à collaborer bénévolement et gratuitement à la confection d'un film romain dans une île sauvage de la Mélanésie! Mieux encore : il avait souscrit à toutes les fantaisies, à toutes les excentricités, à toutes les exigences de ce tyrannique impresario-amateur, jusqu'à modifier son identité, jusqu'à s'affubler d'une paire de moustaches *à la gauloise,* jusqu'à jurer en latin devant le buste truqué d'un Trajan-Domengatus... Concessions, pitreries, humiliations, palinodies, indignes d'un galant homme, pour aboutir finalement à la raclée, au passage à tabac, de vigoureux cowboys travestis et grimés en policemen égyptiens au cours d'une orgie cinémato-romaine!

(1) Voyez *Mercure de France,* Nos 851, 852 et 853. —

En vérité, la mesure était comble! Et le Tourangeau se confirmait dans l'idée bien arrêtée de demander au mystificateur de sérieuses et véhémentes explications. Deux choses, pourtant, le plongeaient dans la plus troublante perplexité; d'abord l'attitude contrainte, stupéfaite et navrée de César, quand, blême et tremblant, comme poussé par une impérieuse nécessité, celui-ci avait jeté à sa garde d'opéra-bouffe l'ordre de procéder à son arrestation, après le colletage avec le magistrat eugéniste; ensuite l'intervention de cet Hindou, l'énigmatique Indra, exigeant qu'on enlevât à Victor les liens qui garrottaient ses jambes, et lui murmurant des paroles d'espoir.

La chaleur était étouffante dans cette partie de la geôle Torquata. A l'intérieur de sa cellule, qui donnait, par une étroite lucarne solidement grillagée, sur le quartier bruyant du néo-Transtévère, Limeray en était presque à se demander si les miroirs « réfléchissants » des objectifs d'Iéna, maniés par de savants opérateurs, ne guettaient pas avidement, en ce moment, son angoisse et ses transes. Cette image burlesque, sans le rasséréner complètement, eut le don de calmer son *ire* et de lui faire prendre son mal en patience, philosophiquement, stoïquement.

Des bruits de sandales claquèrent derrière la porte massive, qui s'ouvrit presque aussitôt devant un geôlier, accompagné de deux légionnaires, glaive au poing.

— Ah! ah! se dit Victor, je vais peut-être avoir le mot de l'énigme. Continuons à jouer notre rôle.

Le geôlier, un vieil homme en bure, hirsute et crasseux, pénétra dans la pièce et déposa sans mot dire une cruche d'eau et deux grossières galettes de riz près de la litière d'eucalyptus sec du prisonnier.

— Par les Dioscures! s'écria ce dernier. Est-ce ainsi qu'on traite un chef allié de Rome? Je ne suis ni un esclave béotien, ni un porc!

Il esquissa de son poing enchaîné un geste de menace à l'adresse du gardien qui se gara et laissa échapper de

sa bouche saliveuse et édentée quelques sons gutturaux, inarticulés.

— Laisse-le en repos, général, dit en latin un légionnaire, qui s'interposa. Ce gardien de carcère ne peut ni t'entendre, ni te répondre.

— Serait-ce un barbare ou un dément? demanda le baron.

— Non, reprit le soldat. Jupiter l'a simplement privé de l'ouïe et de la parole.

— Un sourd-muet! s'exclama Limeray.

— Oui. Comme beaucoup de sa condition et même comme certains d'entre nous qui tiennent cette infirmité de leurs parents ou grands-parents.

Et le légionnaire ajouta en baissant la tête :

— *Surda et muta erat avia mea.* [Ma grand-mère était sourde-muette.]

— *Mea quoque.* [La mienne, aussi], ajouta tristement son compagnon.

Le pseudo-Gaulois tressaillit. Ainsi, ces deux hommes, eux aussi, confessaient que leurs propres grand'mères étaient sourdes-muettes! L'indéchiffrable mystère demeurait tout entier. Victor ne tenta même pas de l'éclaircir par le truchement de ces deux subalternes qui lui parlaient, au surplus, avec toute la déférence de la discipline militaire. Il se contenta de leur demander ce qu'il allait advenir de sa personne.

— *Nescimus. Illud dicere non licet.* [Nous ne savons. Il n'est pas permis de le dire.]

Ils ne le savaient pas! Et, d'ailleurs, l'eussent-ils su qu'il leur aurait été interdit de le lui apprendre.

Limer, chef des Gaules, les salua brièvement de la tête. Ils s'inclinèrent respectueusement, le bras droit tendu, et se retirèrent avec le geôlier.

....

Le lendemain matin, un peu après l'aube, la porte du

cachot s'ouvrait, cette fois, devant un haut personnage revêtu d'un *imperium* et casqué, escorté de licteurs, qui remettait au captif un rouleau triplement scellé au sceau impérial, et se retirait sans prononcer une parole.

Le rouleau contenait, avec un lourd manuscrit latin sur papyrus, une lettre de César, écrite en français, que Victor lut fébrilement. Domengatti y exprimait le regret que le tempérament impulsif de son ami l'eût incité à commettre une action infiniment grave et déplorable (dont il ne pouvait, hélas! mesurer encore les conséquences) et qui l'obligeait désormais à lui livrer toute la vérité, en ce qui concernait l'Ile Trajane et ses habitants.

En prenant connaissance du document, scellé au propre sceau de l'Empereur Trajan, Limeray y trouverait, résumée, toute l'histoire de Nova-Roma, depuis sa fondation d'*époque latine* jusqu'aux temps modernes, avec la preuve péremptoire que cette invitation à l'accompagner dans cette croisière, n'avait pas été, de la part de Domengatti, une *beffa,* une farce, une mystification, moins encore l'objet d'un film cinématographique « tourné » par des artistes et figurants américains. Tous les habitants et habitantes de cette île Trajane étaient bel et bien des Romains, de purs Romains de jadis, issus d'une colonie latine, fondée vers le milieu du règne de Trajan. Relique historique, miraculeusement conservée!

Maintenant qu'il allait tout savoir, Limeray n'avait plus qu'à lire, sans en sauter une ligne, le manuscrit de papyrus, copie véridique du *Périple d'Hippalus-le-Jeune,* clef de l'énigme. Il en serait quitte, ensuite, pour en jurer le secret à César, non seulement en témoignage de leur amitié réciproque, mais encore en reconnaissance des efforts que le pseudo-Trajan allait faire, présentement, pour le soustraire à la loi de l'Ile, en l'espèce, au supplice qui attendait tout insulteur du Sacré Tribunal Eugéniste.

Sans plus tarder, Victor s'approcha de la lucarne grillagée et lut, tout d'une traite, l'étonnante et passion-

nante relation latine, intitulée : *Annales du Périple d'Hippalus-le-Jeune et de l'Ile Trajane.*

XVI

PÉRIPLE D'HIPPALUS-LE-JEUNE

Nova Roma (Insula Trajana)
Le 17e jour des Ides de Mars
An 892 de la Fondation de Rome.

*En ce jour — qui est le cinquième lustre, c'est-à-dire le vingt-cinquième anniversaire de notre débarquement dans cette vaste contrée, fertile et inconnue, à laquelle j'ai donné le nom d'*Insula Trajana* — moi, Hippalus-le-Jeune, amiral et proconsul de par la volonté de mon divin maître, Marcus Ulpius Trajanus Crinitus, treizième César de l'Empire, je me résous à retracer, sur ces rouleaux de papyrus, les extraordinaires événements qui m'ont amené à me perdre, avec mon expédition, loin de ma patrie, dans des parages qu'aucun homme de ma race n'avait visités auparavant.*

Je dirai aussi comment, obéissant aux ordres de Jupiter-Tonnant et aux inspirations de Cybèle Magna-Mater, *j'ai cru devoir fonder cette Nova-Roma aux confins de la Terre, et comment Vulcain — maître du feu central qui engloutit Herculanum et Pompéï, sous le règne du divin Titus — décida de nous séparer pour toujours, mes compagnons et moi, de la mer et du monde civilisé, par un cataclysme sans précédent dans les annales de l'empire romain. Murés désormais dans une cuvette devenue pour nous continent, petit Latium océanien, éloigné de tout et de tous, nous vivons, hélas! sans espoir de revoir jamais notre chère Italie.*

Que Janus-aux-deux-faces nous assiste!

Je suis né à Naples, en l'An 832 *de la Fondation de Rome (pour les Nazaréens : en l'An* 80 *après la naissance*

de leur Jésus-Christ) d'une vieille famille de navigateurs, d'origine grecque. Le titre de citoyen romain fut conféré, sous Auguste, grâce à l'appui de Mécène et d'Agrippa, à mon ancêtre Hippalos, armateur à Chalcis (Vieille-Grèce) pour services exceptionnels rendus au cours de la bataille d'Actium qui consomma la perte du triumvir révolté Marc-Antoine. Il y a donc aujourd'hui plus d'un siècle que ma famille a le droit légitime de prononcer le Civis sum Romanus *qui impose partout la crainte, à défaut de l'amitié ou de l'admiration.*

Encore qu'il soit vain, pour un esprit philosophique et mûri, de tirer vanité de la naissance ou des aïeux, je prends la liberté de rappeler que ma gens *s'enorgueillit de la gloire récente de mon grand-père Hippalus-l'Ancien, qui vivait vers* 802 ab Urbe condita, *c'est-à-dire sous le règne de l'empereur Claude (An 50 de l'ère chrétienne). On se souvient qu'Hippalus-l'Ancien — navigateur et explorateur, aussi réputé dans son temps qu'Hannon le Carthaginois et Néarque le Macédonien dans le leur — découvrit la loi des moussons de l'Océan Indien. Le premier, il enseigna aux marins à naviguer toujours au large de cette mer, pour effectuer en une seule année, grâce à ces vents réguliers, leur voyage d'aller et retour en Inde. Les explorations et les écrits de mon aïeul sont encore trop frais dans toutes les mémoires pour que j'y revienne. Ce ne pourrait être que par simple caprice de vanité. Je préfère m'en abstenir.*

De mon père, simple armateur de galères dans le Pont-Euxin où il fit fortune sous César Domitien, j'ai hérité cette passion pour la mer, les voyages et la géographie. Dès mon plus jeune âge, à Naples, je courais déjà les flots en cachette, de Sorrente à Capri, sur une trirème qui assurait le courrier et le ravitaillement entre la terre ferme et les îles. Plus tard, jeune homme vêtu de la robe prétexte, je suivis mon père au pays des Daces, des Sarmates et des sauvages Cappadociens.

Mes premières années s'écoulèrent, indépendantes, émerveillées, heureuses; déjà, je brûlais de marcher sur les traces des grands explorateurs et marins qui m'avaient précédé. C'est ainsi que les exploits d'Hérodote le Grec m'empêchaient de dormir, primant, dans mon estime, ceux d'Hannon et de son expédition punique, qui, partie de Carthage, avait, pourtant, visité successivement les Colonnes d'Hercule, Thymatérion, le Cap Soloïs, l'île de Cerne, le fleuve Chrétès où abondent crocodiles et hippopotames, la Corne du Soir, enfin la Corne du Midi, peuplée d'hommes-singes aux longs bras.

Mais Hérodote! Quel voyageur, quel naturaliste et quel observateur! Malgré moi, je passais en revue sa glorieuse carrière. Favorisé par la situation fortunée de sa famille, il était parti d'Halicarnasse en 464, à l'âge de vingt ans. Après avoir parcouru l'Egypte — Memphis, Héliopolis, Thèbes, Busiris, Saïs, le labyrinthe du Lac Moeris, — il s'était engagé courageusement dans les déserts et les forêts de la Libye et de l'Ethiopie, peuplées de bêtes féroces: lions, éléphants, serpents, ours, panthères, renards, hyènes, porcs-épics, ânes-à-cornes que les Grecs appellent encore rhinocéros. Hérodote vit le Temple de Jupiter-Ammon, Tyr, d'où vient la pourpre, Thasos et l'Arabie. Puis il passa en Assyrie, en Perse, en Médie, en Scythie. Enfin, après avoir séjourné quelque temps au royaume des Amazones, il voulut connaître la Thrace, le pays des Gètes et les lieux où l'Hellade s'était illustrée au cours de la guerre contre les Perses: les Thermopyles, Salamine, Marathon, Platée. De retour à Halicarnasse, en Carie, le jeune voyageur — il n'avait alors que vingt-huit ans — lut la première partie de son Histoire aux Jeux Olympiques (en l'An de la première olympiade, pour être précis). Quelles acclamations! Quelle gloire! Douze ans plus tard, Hérodote, aux fêtes des Panathénées, était encore convié par la foule enthousiaste à lire le reste de son grand ouvrage, enfin achevé. Ah! disais-je, que ne

puis-je, un jour, comme lui, lire au Forum du Palatin le périple que je me propose d'accomplir!

Depuis sa mort, à Thurium, en Italie (An 406 avant l'ère des Nazaréens), je ne vois guère que Néarque le Macédonien qui ait pu, je ne dis pas l'égaler, mais l'approcher. Je sais bien qu'il y a eu Ctésias, ce médecin grec, ami de Xénophon, et auteur d'une relation de voyage dans l'Inde, probablement fantaisiste. Je sais qu'il y a eu aussi le Phocéen Pythéas, de Marseille, découvreur et explorateur d'Albion, la grande île brumeuse de Bretagne. Mais ni Ctésias, ni Pythéas (lequel, pourtant, fut le premier à constater l'influence de Phoebé sur Thétis, c'est-à-dire de la lune sur les marées) n'acquirent autant de renom que Néarque, grand amiral de la flotte macédonienne d'Alexandre.

Mon père, quand nous errions sur les flots noirs du Pont-Euxin, se plaisait souvent à me rappeler les prouesses de Néarque et de ses trente-trois galères à deux ponts, montées par deux mille marins. Grâce à ses huit cents voiles, cet amiral avait pu descendre l'Indus en quatre mois, escorté sur chaque berge du fleuve par les armées du Macédonien. Quelle épopée grandiose! Puis il vogua vers les Béloutches et les Sangariens, pour aller guerroyer, de là, chez les Arabites et les Orites. Sa flotte était arrivée sans encombre à l'entrée du Golfe Persique, quand elle fut attaquée par un troupeau de baleines. Néarque, rassurant ses matelots effrayés, livra bataille à ces monstres et ne tarda pas à les vaincre et à les disperser. Lorsque les galères macédoniennes furent revenues à la hauteur de la Caramanie, elles infléchirent vers l'Ouest et relâchèrent à Badis; après quoi, ayant doublé le promontoire de Maceta, elles gagnèrent Harmozia, à cinq journées de marche des troupes d'Alexandre. Néarque reconnut ensuite les îles d'Arek et de Kismis, le cap Bestion, le fleuve Endian qui sépare la Perse de la Susiane. Enfin il mouilla devant la petite ville babylonienne

de Déléga, aux sources mêmes de l'Euphrate, après avoir exploré et cartographié tout le littoral compris entre ce point et l'Indus.

*O Néarque! que de fois, dans mes insomnies, ta grande ombre est venue me hanter! Seul, avec Hérodote, tu m'apparaissais comme le modèle dont je devais m'inspirer. Ni Eudoxus de Cyzique, ni même Strabon de Cappadoce, favori de Tibère — Strabon, à qui nous devons dix-sept livres de géographie — ne te disputeront jamais la première place dans mon admiration, et mon respect! J'en arrive à délaisser presque l'*Histoire Naturelle *de mon compatriote Pline-l'Ancien qui vivait sous Titus et mourut étouffé par les vapeurs de soufre du Vésuve, quand Vulcain le Boiteux (redouté soit son nom redoutable!) engloutit nos riantes et prospères cités d'Herculanum et de Pompéï.*

Ces prolégomènes nécessaires exposés, j'en arrive à la réalisation de ce qui devait être l'ambition de toute ma vie: l'expédition de Découverte au delà de l'Inde connue *que — grâce à l'influence de mon vénérable et illustre ami, l'historien Caïus Cornélius Tacite — le divin César Trajan Optimus, Maître du Monde, voulut bien me confier en l'An* 867 *de la Fondation de Rome.*

J'avais alors trente-cinq ans. L'univers était conquis et pacifié par le plus grand de nos empereurs. Décébale, roi des Daces, s'était soumis à sa loi. Nos légions victorieuses campaient de nouveau en Germanie. Les Parthes, à leur tour, venaient d'être écrasés après une glorieuse campagne. Enfin, l'Empire s'étendait jusqu'aux confins du Tigre et de l'Euphrate.

De retour à Naples, après avoir défait les Assyriens à bord de mes vaisseaux, je goûtais les douces joies de mon foyer, auprès de ma belle et fidèle épouse Lucretia Mammaea et de mes trois enfants bruns et bouclés, quand un messager de la divine impératrice Plotine me manda en toute hâte d'avoir à rejoindre, de par l'ordre de César

Trajan, Père de la Patrie, *une flotte importante de quarante galères qui m'attendait de l'autre côté de l'isthme égyptien, à l'entrée du golfe Arabique, que nous nommons* Sinus Arabicus *et que les Juifs d'avant Titus appelaient Mer Rouge. Un brevet d'amiral, commandant en chef cette escadre, m'était remis par le courrier de Rome, en récompense de mes blessures en Dacie, chez les Parthes et en Asie-Mineure. Le cœur déchiré, mais plein d'orgueil romain, je m'arrachai aux effusions des miens et m'embarquai sans coup férir sur le premier navire qui cinglait vers la colonne Postumus d'Alexandrie.*

Hélas! chère Lucretia Mammaea! Et vous, mes enfants bruns et bouclés! Je ne devais plus jamais vous revoir! Aujourd'hui encore, à l'âge de soixante ans, mort *à vos yeux, aux yeux de tous, perdu aux extrémités de la Terre, emprisonné sans recours dans ces murailles volcaniques qui me séparent de la mer et du monde civilisé, je ne puis évoquer ce départ sans que les larmes me montent aux yeux. Fatal destin! Qu'êtes-vous devenus, ô ma femme et mes enfants! Lucretia, si vertueuse et si digne, qu'est-il advenu de ta beauté sorrentine? et vous, mes chers petits, qui vous pressiez en pleurant contre mon sein? Mais je dois chasser loin de moi ces images douloureuses, amères et douces tout à la fois, pour m'en tenir au récit, purement analytique, de ma mission. De son côté, mon lieutenant, Mucius C. Labéon, achève de rédiger en ce moment le trente-troisième et dernier tome du rapport officiel et détaillé, jour par jour, de notre expédition, pour le cas où César Trajan, digne d'être immortel, enverrait à notre secours une expédition de recherche. Ces deux narrations apprendront aux Romains que, tous, nous avons fait notre devoir.*

D'Alexandrie, je gagnai donc par caravane de chameaux le petit port pêcheur de Suesa, à l'entrée du Sinus Arabicus, où les officiers de mes quarante galères me reçurent avec les honneurs souverains. Enivré par ma

propre vanité, je ne songeai plus qu'à inspecter ma flotte et à ouvrir le pli cacheté qui m'était remis.

Mes instructions étaient précises: je devais rallier au plus tôt le Golfe Persique par la Mer Erythrée.

A l'instar d'Alexandre et de Néarque, le divin Trajan et ses armées m'attendaient à Harmozia.

XVI

SUITE DU PÉRIPLE D'HIPPALUS-LE-JEUNE

L'objectif de mon commandement connu, il restait à m'enquérir auprès de mes capitaines des moyens dont je disposais pour mener à bonne fin la haute mission qui m'était confiée.

J'ai dit qu'il y avait immédiatement sous mes ordres un certain Mucius C. Labéon, rattaché à l'ordre équestre par son aïeul maternel, financier proche parent du naturaliste Pline-le-Jeune. Ce Labéon, qui s'était distingué précédemment au cours de la guerre contre les Daces, était un homme savant, grave, énergique, âgé d'une trentaine d'années, de physique agréable et d'esprit distingué, bon marin, ayant donné ses preuves sur le Danube, en Cyrénaïque et surtout en Egypte où il s'était marié. Je me mis aussitôt en rapports étroits avec lui; et, dès le lendemain de mon arrivée dans le Golfe Arabique, nous montâmes à bord de la quinquérème amirale pour passer ensemble notre flotte en revue.

Le courrier de Rome m'avait nanti d'un brevet de chef d'escadre de quarante *galères. En réalité, mon expédition en comptait quarante et une, car la quinquérème amirale de huit cents rameurs était un présent inattendu, offert à ma personne par le munificent empereur, outre le contingent prévu de vingt-cinq quadrirèmes, de dix trirèmes à corbeaux* Duilius *et de cinq petits navires armés de tours que nous appelons* naves turritae*. L'effectif total*

de mes chiourmes de transport et de combat s'élevait à trois mille hommes, esclaves égyptiens et libyens compris. L'armement de ces vaisseaux — avirons, rames, gouvernail, mâts, vergues, antennes, crocs, gaffes, échelles, poulies, voiles, cordages et bastingages — remontait à l'année précédente et offrait par conséquent toutes les garanties modernes désirables. Quant aux équipages — remiges à leurs bancs de rameurs et classiaires à leur poste de combat — ils avaient été spécialement recrutés à Rome, Gênes, Livourne, Ostie, Naples, Syracuse, Agrigente, Carthage, Alexandrie, Tyr, Byblos, Béryte, Sidon, et s'étaient aguerris, les uns et les autres, dans diverses actions navales contre les Arabes, les Ethiopiens et les Perses. Il n'était pas jusqu'à la chiourme de ma galère amirale qui ne fût composée exclusivement de matelots italiques — pour la plupart, vétérans des flottes de César Domitien et de Nerva. Le moral de ces troupes était excellent; et je constatai bientôt que leur discipline n'était en rien inférieure à leur entraînement.

Nous partîmes donc, par un vent propice, après avoir invoqué Mars et Neptune, et cinglâmes immédiatement, par le Sinus Arabicus, vers la Mer Erythrée. Un mois de navigation nous suffit pour atteindre Harmozia, sur le Golfe Persique. Mais là, une déception nous attendait. Le divin César Trajan, favori de Bellone, emporté par l'irrésistible poussée de sa marche victorieuse, s'était enfoncé plus avant dans l'intérieur du pays. Nous ne trouvâmes, à Harmozia, que Marcus Eupator, général d'arrière-garde, qui nous assura que les armées trajanes n'avaient plus besoin de notre concours naval pour conquérir de nouvelles provinces asiatiques à l'Empire (Alexandre, hélas! se passait de Néarque). Mais Marcus Eupator me remit en propres mains des tablettes confidentielles et autographes de César, qui me troublèrent profondément. Il s'agissait, pour notre flotte, de rallier aussitôt la grande île de Taprobane, située, comme on sait, au sud de l'Inde,

et d'y attendre, près d'Anuragrammum, un convoi de galères et de nouvelles instructions. Devant un ordre aussi formel, émanant de la plus haute autorité humaine de ce temps, je n'avais qu'à m'incliner et à obéir. Je fis donc mes adieux à Marcus Eupator et à sa petite armée chargée de butin. Et, le soir même, nous mîmes à la voile dans la direction de Taprobane.

Je savais, par les travaux de mon grand-père, Hippalus-l'Ancien, que la mousson m'entraînerait en peu de temps vers les rivages indiens, à condition de naviguer toutes voiles dehors. Les prévisions de mon aïeul se réalisèrent une fois de plus. Quinze jours plus tard, nous mouillions devant Tarsis Orientalis, fondée par les Phéniciens à l'abri de la pointe de Galla, havre méridional de Taprobane, visité pour la première fois, sous le règne de l'empereur Claude, par l'affranchi Annius Plocanus; puis nous cinglions à l'est de cette île, vers la colonie romaine d'Anuragrammum que ses habitants indigènes appellent en langue barbare Anuradhapura.

Anuragrammum est une fondation lointaine mais importante de l'Empire, point terminus de nos possessions dans le Sinus Gangeticus. Le commerce et l'agriculture y sont prospères; et la liberté de mœurs de ses naturels est en rapport étroit avec la douceur de son climat et la beauté tropicale de ses sites. Les Anuragrammiens sont sveltes, efféminés et voluptueux; ils portent, comme leurs femmes, la chevelure enroulée en chignon et retenue par des peignes circulaires en écaille de tortue. Leur démarche est harmonieuse et balancée. Quant à leurs éphèbes, ils feraient les délices de nos philosophes et de nos poètes par la grâce et le raffinement de leurs attitudes. Horace les eût chéris et Virgile, de Mantoue, leur eût dédié son immortelle églogue:

Pastor Corydon Alexim ardebat...

Un matin que nous nous livrions par mer plate à la

pêche des squales, nous aperçûmes au large cinq galères de commerce, chargées à couler de femmes et d'animaux domestiques de toutes sortes — exactement, deux quadrirèmes et trois trirèmes — qui, visiblement, se dirigeaient à toutes rames vers nous. A n'en pas douter, il s'agissait du convoi annoncé et des nouvelles instructions qui m'étaient destinées. Nous échangeâmes les signaux d'usage; et, bientôt, une des quadrirèmes accosta, bord à bord, mon vaisseau amiral. Je constatai avec surprise qu'elle était pleine de jeunes femmes et de vierges asiatiques, d'une grande beauté, qui tendaient vers nous des visages inondés de larmes et des bras suppliants.

Mais quelle ne fut pas ma stupéfaction à la lecture de l'étrange message impérial que me remit, avec le cérémonial accoutumé, le centurion Caïus Publicola!

Ce message était ainsi conçu:

....

Marcus Ulpius Trajanus Crinitus, Imperator,
à Hippalus-le-Jeune, amiral, à Taprobane.
Le 5e jour du mois de juillet (ex-Quinctilis)
An 867 de la Fondation de Rome.

Salut !

La marche victorieuse de nos troupes en Bactriane, en Perse et en Gédrosie nous impose de limiter désormais sagement nos exploits.

Babylone est conquise et le Tigre est à nous.

Je songe à regagner la Ville par l'Arménie, la Cappadoce et la Galatie.

Voici mes ordres.

Ta flotte du Golfe Arabique ne nous étant plus nécessaire — puisque celle de ton collègue Célérius Macer croise en Mer Egée — tu vas enfin pouvoir réaliser le vœu le plus cher de ta vie, pour le plus grand renom de l'Empire. Sur les instances pressantes de mon annaliste et ami Tacite, qui ne cesse de te vouloir du bien, j'adjoins à tes quarante galères (et à la quinquérème amirale dont je t'ai fait présent) ces cinq autres vaisseaux, chargés de bêtes de somme, de butin et de

deux mille captives d'Ecbatane, épouses, mères, vierges et fillettes, que j'ai reçues, en tribut, de Passargas, son satrape vaincu. Ces deux mille captives, choisies entre toutes, sont destinées à peupler une colonie romaine que tu fonderas au delà du Perimulus Sinus que les naturels de ces parages nomment, me dit-on, Malacca. Je te confère la fonction de proconsul. Libre à toi de chercher et d'élire, au mieux des intérêts de Rome, cette colonie lointaine qui portera jusqu'aux extrêmes confins du monde la gloire de César Trajan et de ses invincibles légions.

La durée de ton proconsulat ne devra pas être inférieure à deux ans, ni supérieure à cinq. Lorsque la colonie extrême-asiatique sera fondée et que tu jugeras le moment opportun de regagner l'Italie par Taprobane, la Mer Erythrée et le Golfe Arabique, tu te réembarqueras, seul avec tes chiourmes, en tout ou partie. Mais j'interdis expressément que pas une des deux mille captives d'Ecbatane prenne passage à bord de tes galères. Elles devront toutes rester à terre ainsi que leurs enfants nés du mariage avec tes matelots romains et *assimilés,* tels que Grecs, Phéniciens, Egyptiens, à l'exception des esclaves et des noirs libyens.

Je souscris à ce que les pères des enfants nés dans cette colonie restent, s'ils le désirent, auprès de leurs épouses et de leurs rejetons. J'ai toujours considéré la famille romaine comme la base et le plus ferme soutien de l'Empire. A cet effet, une partie du butin, la totalité des outils et instruments agricoles, ainsi que dix galères armées, de choix, seront allouées pour leurs besoins, aux colons fixés et à leurs *de cujus.* Ces dix galères leur permettront de défendre la nouvelle possession romaine et de se déplacer d'île en île. La seconde partie du butin sera réservée et partagée, en Egypte, entre ceux de tes équipages qui se réembarqueront avec toi. Chacun de ces réembarqués recevra, en outre, de mon trésorier impérial d'Alexandrie, une prime de cinq cents sesterces en cinq *aurei* frappés au coin de mon effigie. Tes officiers compteront dix ans de campagnes et seront gratifiés de bénéfices importants, prélevés sur le tribut de mes victoires d'Asie.

Quant à toi, ô Hippalus, en récompense de tes services, tu

seras nommé, à ton retour, grand-amiral de ma flotte méditerranéenne et je te ferai sénateur.

En attendant que tu revêtes la toge blanche bordée du laticlave rouge, et que tu chausses le soulier sénatorial surmonté de la lunule, j'ordonne, par un courrier spécial, à mon grand Ærarius de compter aussitôt, quoi qu'il arrive, la somme de III. XII. DC. HS, c'est-à-dire 312, 600 sesterces en *aurei nummi*, à ta noble épouse Lucretia Mammaea, fille de Corvinus M. Varron.

J'ai dit.

Que Neptune, Eole et Borée te protègent et vous ramènent sains et saufs, toi et tes compagnons!

Valè et me ama.
TRAJANUS OPTIMUS, Imperator.

Le cœur battant d'une émotion et d'une fierté profondes, je rassemblai séance tenante, à coups de buccin, tous les états-majors de mes galères pour leur lire l'ordre de l'empereur. Communication en fut faite également dans la soirée à toutes les chiourmes qui l'acclamèrent.

Plusieurs lots de captives furent appréhendés et répartis, malgré leurs plaintes et leurs gémissements, entre les châteaux les plus logeables de mes vingt-cinq quadrirèmes. Confiées à l'honneur des officiers et des équipages, étroitement surveillées par les esclaves commis à leur garde, ces malheureuses (que je tentai vainement de rassurer) ne couraient aucun risque jusqu'à notre débarquement au delà du Perimulus Sinus, où elles deviendraient épouses et mères romaines. Quant aux animaux domestiques: chevaux, ânes, taureaux, vaches, veaux, brebis, chèvres, porcs, volailles, chiens et chats, je les parquai plus à l'aise dans les cinq nouvelles galères.

Là-dessus, je fis mes adieux au proconsul d'Anuragrammum qui me souhaita bon voyage et me promit de dépêcher de mes nouvelles en Italie.

Deux jours plus tard, notre formidable flotte de qua-

rante-six unités levait l'ancre par bonne brise du sud-ouest.

XVII

SUITE ET FIN DU PÉRIPLE D'HIPPALUS-LE-JEUNE

Mes quarante-six vaisseaux, favorisés par un vent constant, doublèrent sans encombre le cap méridional de la petite île Sindae, située au centre du Golfe du Gange, et s'engagèrent résolument dans le détroit périmuléen, après avoir dépassé une haute montagne fumante, appelée Cracatoa.

A droite et à gauche de nous, s'élevaient de jolies collines boisées, chevelues de cocotiers. Ces régions me parurent peuplées par endroits de maisonnettes en bambous et feuilles de latanier, construites par les Malaccenses et par les Sumatrenses de la grande Insula Simundi vel Paloefimundi, *décrite par Arrien. Plusieurs naturels de ces rives hospitalières s'en vinrent vers nous dans leurs esquifs chargés de fruits, de légumes et de volailles: nous leur achetâmes plusieurs de ces denrées à vil prix, en échange de pièces d'étoffe usagées et de vieux cothurnes qu'ils chaussèrent avec joie. C'étaient des tribus pacifiques, inoffensives, petites de taille, d'un aspect totalement différent des Indiens Dachinabades et des Taprobaniens. Leur visage, plus jaune, était osseux et saillait aux pommettes; sous un front bombé, ils avaient des yeux tirés comme certains pirates d'Asie qui, dit-on, portent les cheveux en natte dans le dos; enfin, la plupart étaient glabres ou lissaient avec fierté quelques poils clairsemés aux lèvres et au menton. Ils parurent satisfaits de nous voir. Un Phénicien de ma flotte, nommé Magon Evergète, qui avait déjà visité ces indigènes avant la guerre de Perse et comprenait leur langage, interrogea longuement un de leurs chefs coiffé d'un turban jaune et*

rouge. Ce prince — que j'avais su gagner par de riches présents au cours d'une escale que nous fîmes pour nous ravitailler en eau douce — ce prince, nommé Aria Sounda, m'assura qu'au nord et au sud, la mer s'ouvrait devant nous, à travers une infinité de petits continents et d'archipels aux noms orientaux bizarres, tels que: Cattigara, mentionné par Marin de Tyr, Bornéo, puis Iabadion, Madura, enfin Bali, Gomboc, régions inconnues où aucun navigateur blanc, *assurait-il, ne s'était encore aventuré, non par crainte des peuples paisibles qui les habitaient, mais par terreur des* pirates-à-nattes *qui en écumaient les parages. Aria Sounda alla même jusqu'à me proposer un de ses neveux, possesseur d'une flottille de jonques, pour me guider à travers ces mers et échapper à ces redoutables pilleurs.*

Après avoir consulté mon lieutenant d'escadre, Mucius C. Labéon, et d'accord avec lui, je décidai d'engager ce pilote princier, âgé de trente ans et qui nous déclara s'appeler Lomboc. Il paraissait affable, prudent, réfléchi et très expert en géographie et en navigation. Nous tombâmes aussitôt d'accord sur les conditions de son engagement et promîmes formellement à son oncle de le ramener sur ces bords dans trois ou quatre ans, à notre retour de la nouvelle colonie trajane. J'élevai le matelot phénicien Magon Evergète au grade d'interprète et l'embarquai à bord de ma quinquérème, avec le prince Lomboc, devenu pilote en chef de mon expédition.

Je passe sur les détails de notre périple de deux mois à travers les continents et les archipels découverts par moi. La relation de Labéon en constitue le récit le plus complet et le plus circonstancié que l'on puisse désirer. On y verra combien je me loue d'avoir eu à mes côtés l'aimable prince oriental Lomboc qui s'était mis, dès les premiers jours, à apprendre assidûment notre langue, pour faciliter nos rapports avec lui.

J'en arrive à mon départ des deux îles que j'avais ap-

pelées de deux noms latins: île Flores *et île* Timor — *la première, Flores, parce que les fleurs y abondaient, la seconde, Timor, parce qu'un ouragan faillit y anéantir une partie de ma flotte, exactement sept de mes galères, dont cinq s'échouèrent et se perdirent à jamais sur les rochers de ce littoral déchiqueté. Timor mériterait peut-être, étant donné son étendue et sa fertilité, une autre dénomination géographique que celle, un peu tragique, de* la Crainte; *mais je décide de la lui conserver en signe de mon ressentiment.*

Ainsi privés de cinq galères, nous nous retrouvions au chiffre initial de mon arrivée à Taprobane, soit quarante et un vaisseaux. La fatalité voulut que la mort m'enlevât là une centaine de braves compagnons qui périrent noyés, sous mes yeux pleins de larmes impuissantes, tandis qu'un destin favorable épargnait l'arrière de mon convoi, composé des captives d'Ecbatane et des animaux domestiques destinés à la nouvelle colonie. Que Caron, le sombre nocher des enfers, conduise en sa barque propice les âmes de ces cent Romains morts pour la plus grande Rome!... Et que Vesta leur ouvre toutes grandes les portes des Champs-Elysées!

Sur les conseils du sage Lomboc, nous nous écartâmes de l'île Bourou (nommée Insula Burrhus) *et de l'île Ceram (voir sur nos cartes:* Insula Ceramica), *où nous savions que croisaient des jonques de* pirates-à-nattes, *occupées à la pêche des holoturies dont ces cruels Asiatiques sont aussi friands que des ailerons de requin. Ce changement d'orientation fut cause que nous remontâmes hardiment vers le nord où l'on va voir que nous appelait notre fatale destinée.*

Comme, poussés par la mousson, après quelques jours de navigation indécise, nous avions laissé loin derrière nous l'île Gilolo (Insula Juliana *de mon atlas) et une sorte de continent appelé par moi* Terra Incognita, *une tempête s'éleva, soudain, sur la mer et nous contraignit à*

nous réfugier en toute hâte près d'une terre qui nous parut aussi vaste que Timor, à l'intérieur d'une crique bien abritée. Une région aux falaises inaccessibles s'offrait à nos regards. Continent ou île? Nous ne sûmes. Mais une fois l'étroite passe d'entrée franchie, quand nous nous sentîmes en sûreté dans ce lagon, nous assistâmes au plus terrible et plus magnifique spectacle que la nature puisse offrir à l'homme, quand tous ses éléments sont déchaînés. A travers le passage où mes navires venaient de se glisser et d'où mes yeux apercevaient la mer furieuse et moutonnante, je ne pouvais m'empêcher de remercier les dieux en murmurant le vers immortel de Lucrèce:

Suave mari magno turbantibus aequora ventis...

Pour bien comprendre les dramatiques et irréparables événements qui vont suivre, il est nécessaire que je décrive ici, avec la plus minutieuse exactitude, le lagon où j'avais pu garer miraculeusement les quarante et une galères de César Trajan. Ce golfe avait à peu près l'étendue de notre lac de Trasimène, au nord de Rome. Son unique accès consistait en un long et profond canal, creusé dans la pierre par l'incessant travail des flots et surplombé en son milieu par un énorme bloc rocheux, de la taille de la moitié du Colisée et comparable à une monstrueuse avalanche des Alpes accrochée en cours de route. Quelque convulsion géologique des premiers âges avait sans doute ébranlé et fait glisser jusqu'à l'imminence de la chute ce bloc gigantesque, aujourd'hui coiffé d'un épais bosquet de cocotiers, et que le grand mât de ma quinquérème avait frôlé en passant. Tout autour de nous, plongeant à pic dans l'eau, s'étendait une véritable enceinte de granit d'une hauteur prodigieuse que Labéon évalua approximativement à sept cents coudées. Il nous sembla pourtant qu'à son extrémité sud, cette enceinte allait en s'abaissant progressivement et que, tout au bout

du lac marin, une sorte de grève s'ouvrait sur une crevasse granitique de la largeur d'une voie romaine.

Au moment où la dernière de mes trirèmes s'engageait dans le golfe par la passe étroite que je viens de décrire, l'orage éclatait dans toute sa fureur. Du haut des nues, Jupiter, arbitre des destinées terrestres, zébrait le ciel noir de ses éclairs livides, auxquels les grondements du tonnerre répondaient par intervalles de plus en plus rapprochés. Nous nous taisions, épouvantés, à bord de nos bâtiments. Les prêtres et les flamines de ma galère amirale offraient à la Divinité prières, encens et libations, allant même, dans leurs supplications, jusqu'à lui promettre un taureau noir et deux génisses blanches si Elle épargnait la flotte du plus divin de ses représentants couronnés d'ici-bas. De leur côté, les Nazaréens invoquaient leur dieu Christ, cependant que les noms également respectés d'Isis et de Baal jaillissaient des bouches égyptiennes et phéniciennes.

Tout à coup, un roulement sourd ébranla l'air, aussitôt suivi d'une formidable détonation et d'une lueur aveuglante. Attirée par le bosquet de cocotiers, la foudre venait de frapper, fendre et fracasser en plusieurs morceaux l'énorme bloc rocheux qui surplombait le chenal. Tous ces fragments de granit glissèrent dans la passe qu'ils obstruèrent. En même temps, le reste de la falaise, entraîné par la chute et l'ébranlement, s'abîmait dans les flots, refoulant en lames monstrueuses les eaux tranquilles de notre lagon.

Catastrophe irréparable!

Le seul chenal par où nous avions accès à la mer se trouvait anéanti, comblé, muré. Désormais, la flotte trajane devenait prisonnière *de la Fatalité dans une région encore totalement inconnue de nous, où je ne pouvais même affirmer que serait fondée la nouvelle colonie.*

A ce spectacle, nous fûmes pris, Labéon et moi, d'un désespoir épouvantable. Mais que peuvent larmes et cris

contre le destin, quand celui-ci se présente sous la forme d'une falaise granitique effondrée? Nous sentions bien, l'un et l'autre, qu'aucun instrument, ni outil, ni force humaine conjuguée, n'arriverait à débloquer le chenal, ou à percer en hauteur et en épaisseur la muraille gigantesque qui venait de nous séparer à jamais du reste des mortels. Le sentiment de ma responsabilité, en ces effroyables conjonctures, me décida à abandonner pour l'instant tout espoir de tirer mes vaisseaux de cette impasse. Je ne songeai plus, une fois l'accalmie survenue, qu'à envoyer une expédition de découverte à l'intérieur des terres. Le prince Lomboc, Magon Evergète, le Phénicien, et deux officiers de ma quinquérème, Fulvius Sigilla et Antoninus Carbon, furent chargés, avec cent classiaires armés, d'explorer la crevasse du fond du lac qui nous apparaissait, de loin, aussi large que la Voie Appienne.

Huit jours plus tard, l'expédition revenait, chargée de fruits, de légumes, de gibier. Tous ses membres, en débouchant sur le lac, poussaient des cris de joie. A trois jours de marche du lagon, en suivant d'abord la crevasse, puis en la remontant jusqu'à un haut plateau, ensuite redescendu, ils avaient abouti en pente insensible jusqu'à une immense plaine, formant cuvette et bordée d'inaccessibles et nouvelles falaises. Cette plaine, disait Fulvius Sigilla, s'étendait à perte de vue et semblait d'une fertilité et d'une richesse étonnantes. Un beau fleuve, aux eaux rapides et poissonneuses, en arrosait les bords sur une superficie non encore mesurée, puis se perdait étrangement dans le sol *en cascade mystérieuse. Mais ce qui avait particulièrement frappé l'attention de Sigilla et de Carbon — tous deux Romains de Rome — c'était l'extraordinaire similitude topographique de ces lieux avec* La Ville. *Ce fleuve, aux flots jaunes et limoneux, coulait avec les mêmes détours que le Tibre, encadré par les mêmes Sept Collines que celles de Rome. Sortilège inconcevable!*

déclaraient aussi les centurions et les matelots de l'expédition de reconnaissance et qui, pour la plupart, étaient natifs du Transtévère.

Laissant, sous la garde de mon fidèle Mucius C. Labéon, mes quarante et une galères immobilisées dans le lac, je pris le commandement de tous les membres valides, hommes et femmes, de ma colonie en perspective, et je m'acheminai, précédé des deux tiers de mon bétail, vers les gras pâturages de la contrée à laquelle j'avais décidé de donner le nom d'Ile Trajane (Insula Trajana).

La relation détaillée de Labéon établit que mes espoirs ne furent point déçus. Il suffira de s'y reporter pour constater qu'en cinq lustres, grâce à un labeur et une persévérance vraiment romains, j'ai fondé, en cette contrée lointaine, une ville appelée Nova-Roma, *qui est l'exacte reproduction de Rome-l'Ancienne, telle qu'elle existe sous le règne du divin Marcus Ulpius Trajanus Crinitus, Imperator.*

*En vingt-cinq ans, nous avons édifié, mes concitoyens et moi, une cité de granit, de pierre et de marbre, calquée sur les plans d'*Urbs, *ceux de Vitruve, que je possédais, par une chance fortuite, à bord de ma galère amirale. La loi de César Optimus et ses sages prescriptions ont été suivies à la lettre par nos colons, époux des captives d'Ecbatane. Nova-Roma compte — à l'heure où je trace ces lignes sur papyrus du Tibérin — exactement douze mille habitants en parfaite santé et prospérité. En vertu du pouvoir souverain que je détiens de l'Empereur, j'ai créé un Sénat de cent membres élus à vie et un Municipe dont les trente édiles sont rééligibles à chaque nouveau lustre. Un préteur, nommé par le Sénat, est chargé de l'exécution des lois et décrets que garantit une milice de mille hommes, tant légionnaires qu'officiers. Toutes les religions et tous les cultes sont admis et traités sur un pied d'absolue égalité. En outre, j'ai créé un tribunal de sept magistrats* eugénistes *à qui incombe le droit impres-*

criptible de vouer à la roche tarpéienne, c'est-à-dire à la mort, tous les nouveau-nés non viables, malingres ou laids. Ces mêmes magistrats eugénistes président les Jeux Olympiques, et sont juges sans appel en matière d'unions légitimes: eux seuls ont qualité pour autoriser les mariages, en basant leur verdict, affirmatif ou négatif, sur les qualités physiques, intellectuelles et morales des futurs conjoints, sans préjudice du consentement préalable des intéressés et de leurs chefs de famille. La création de cette magistrature eugéniste, qui peut paraître bizarre au premier aspect, m'a été dictée par la nécessité d'enrayer l'extraordinaire maternité des captives perses. J'estime, en outre, que l'accroissement de la population d'un pays ne doit point excéder ni compromettre ses moyens d'existence. Ni surproduction, ni sous-consommation. Or, la cuvette où nous vivons confinés n'est guère plus grande que l'Ombrie et la troisième partie de l'Emilie réunies. J'ai donc dû limiter les naissances. La colonie y a gagné en qualité et en beauté, en force aussi. Point de déchets, ni d'inutiles, parmi mes douze mille Néo-Romains.

Au cours du dernier lustre, nous avons dû soutenir une guerre longue et coûteuse contre les indigènes noirs de ce que nous supposons être une île — Insula Trajana — *mais, grâce à Mars et à Bellone, nous avons finalement triomphé de ces Nigrites que nous avons réduits en esclavage et qui fusionnent aujourd'hui pacifiquement avec les esclaves libyens de ma flotte, je veux dire, hélas! de ce qui fut la flotte de César Trajan. Notre bétail et nos animaux domestiques — chevaux, ânes, taureaux, vaches, veaux, génisses, brebis, chèvres, porcs, volailles, chiens et chats — se sont prodigieusement multipliés. Nos champs cultivés et nos rizières nous assurent deux récoltes annuelles. L'île nous fournit tout en abondance. Le commerce de mes citadins est très actif. Quant à la philosophie, aux lettres et aux arts, ils sont en grand honneur parmi nous et possèdent respectivement leur aca-*

démie. J'ai pareillement fondé, à Nova-Roma, un collège de vestales, recruté parmi les plus belles vierges de la colonie et soumis aux mêmes lois sévères et rigoureuses que celui de Rome-l'Ancienne.

Car c'est de ce triste nom que nous qualifions aujourd'hui la capitale oubliée de notre patrie d'origine. Urbs *est bien morte pour nous. Plus jamais, hélas! nous ne reverrons la mère-patrie que les enfants de nos enfants ne connaîtront point. Ainsi en ont décidé Jupiter qui foudroie et Vulcain qui brûle! Mais cette allusion à l'époux boiteux de Vénus demande une explication. On la trouvera dans la description des volcans de la colonie (voir tome XV de la Narration de Labéon, où il est dit que, dès la troisième année de la fondation de Nova-Roma, les cratères des hauts plateaux et falaises qui nous enserrent reprirent sans aucun prodrome leur terrible et inquiétante activité). La crevasse même — par laquelle nous avions émigré du Lac des Galères à la cuvette où gît notre ville — a été complètement obturée par la lave d'un de ces monstres vomissants, nous privant ainsi du seul accès praticable qui nous restât vers la mer et nos vaisseaux désaffectés. Plusieurs centaines des nôtres ont vainement tenté de s'évader de notre cuvette et se sont rompu les os; d'autres se sont abîmés dans les puits des cavernes, ou ont péri, étouffés par les vapeurs des solfatares. J'ai dû semer toutes les issues de pièges et d'embûches, pour enrayer la panique et l'exode de mes douze mille Néo-Romains. Enfin, j'ai fait voter une loi interdisant, sous peine de mort, de déserter Nova-Roma. Tout mon peuple s'est bientôt résigné. Le courroux de Vulcain s'est calmé. Notre vie a repris: nos récoltes s'annoncent bonnes. Vainement, pendant ces vingt-cinq années, nous avons escompté un secours que Jupiter Stator ne nous a pas accordé. Je compte aujourd'hui soixante hivers qui ont flétri mes traits et blanchi mes cheveux. Mais la foi en César ne m'a point abandonné. Je conserve et lègue aux*

sept enfants bien constitués, nés de ma seconde union légitime avec Thamyris, princesse d'Ecbatane, l'impérissable espoir en la puissance et la bonté de Trajan.

Toi seul, ô Optimus, ô Père-de-la-Patrie, mérites d'être immortel! *Toi seul, ô Vainqueur des Daces, des Parthes et des Babyloniens, ne mourras point comme les autres infortunés humains. Toi seul ne nous oublieras pas!*

Un jour — mais alors mes os ne seront plus que poussière — un jour, tu réapparaîtras parmi nous, lauré de gloire, sur ton quadrige attelé de chevaux blancs.

J'ai dit. Que Cybèle Magna Mater *m'entende!*

HIPPALUS-LE-JEUNE, *proconsul.*

XVIII

S. O. S. DE L'AGENCE « COQUILLE AURORE ET Cie »

Révatua à *Aïmata*

En prison...

» ...En vérité, ô Aïmata, petite vanille parfumée, je me demande si je ne rêve pas tout éveillé?

» Que croire?

» Film, puis colonie romaine de l'époque de Trajan, qui se survit et se perpétue, en pleine Océanie du XXe siècle? Bref, de quoi vous assommer sur le coup!

» Heureusement que j'ai, là, — serré dans ma main gauche, côté du cœur — le fameux coquillage magique qui me relie à toi. Ces brutes de janissaires authentiquement égyptiens — du moins quant à leur ascendance — négligèrent, je ne sais par quel hasard providentiel, de l'extraire de la poche de mon sayon gaulois, lorsqu'ils me ficelèrent comme une andouille pour me jeter aux carcères. Grâce à cette bonne vieille coquille *aurore* des familles, je vais pouvoir t'envoyer un... radio.

» Car c'est d'une prison, la geôle Torquata comme ils l'appellent, que je t'envoie cet S.O.S. de détresse conchyo-

lotélépathique. Oui, ton amant des *pays-froids-et-gris-qui-sont-si-loin,* voilà ce qu'ils en ont fait, ma pauvre gosse!... En ce jourd'hui, un Français de Touraine (de cette doulce, poétique et claire province natale de Rabelais, Descartes, Vigny, Balzac, René Boylesve, tant d'autres...), un preux baron de Limeray, prénommé Victor par ses auteurs responsables et surnommé « Révatua » par toi-même, gît *per nefas* sur la paille sèche d'un cachot où je te prie de croire que le soleil tropical tape dur.

» Vrai Dieu! mon enfant, je suis positivement écrasé, ahuri, abruti par tant d'événements divers, bizarres, baroques, déroutants! Par instants, je me demande si je n'ai pas été envoûté par les passes de cet Hindou suggestionniste, et si je ne vais pas m'évader de mon hypnose pour me retrouver bien vivant et *libre* dans ma cabine du yacht *Desamoe,* propriété flottante de mon extravagant ami, le comte italien Cesare Domengatti?...

» Pourtant, je me tâte les membres, encore endoloris par le passage à tabac de la veille. Mes nerfs, tendons et muscles fonctionnent normalement, et j'entends craquer mes articulations de rhumatisant impénitent. D'autre part, je n'ai pas la tête de bois — la *gueula lignea,* ainsi que je disais jadis avec mes camarades de l'Ecole Centrale et du Quartier-Latin — et je n'éprouve, à l'intérieur de ma cornemuse stomacale, aucun bouleversement écœurant dû à l'ingestion d'une de ces drogues ou d'un de ces stupéfiants que Baudelaire nomme improprement *les Paradis artificiels.*

» Donc, je vis, je suis éveillé, *mens sana in sano corpore,* et je n'ai pas rêvé tout ce que je viens de vivre. Alors?

» Alors, il faut me résigner à tout, c'est-à-dire au pire. Aucun doute possible! Je suis bien réellement transplanté dans une autre planète, en pleine époque latine d'il y a dix-huit cents ans. Quelque chose qui pourrait être un beau film antique, mais qui n'en est pas un et

que « vivent » — sans opérateur de cinéma, ni objectif de prise de vue — une douzaine de milliers de vrais Romains, je veux dire Néo-Romains, épaves inconscientes et forcées de la colonisation de leurs ascendants, premiers pionniers contemporains de ce génial conquérant ivrogne qui a nom Trajan. Ma parole! si jamais je retourne à Rome (à Rome-l'Ancienne, la vraie, s'entend), je ne pourrai plus contempler la Colonne Trajane sans le désir immédiat, impulsif, de la dynamiter. Vaut mieux pas, hein! Aïmata?... Surtout avec ces diablesses de chemises noires fascistes qui ne barguigneraient pas et me *mussoliniseraient* haut et court, comme de juste. D'ailleurs, le *Duce* est un type épatant. Donc, je suis, sans erreur, un déraciné de ce XXe siècle (aviation, radium, T. S. F. et cinéma) greffé, bagué, écussonné ou bouturé sur un champignon vénérable de plus de 1.800 ans. *Pas moinsse!* Car il y a dix-huit siècles passés — à ce que dit le fameux Hippalus, dans son périple dont je viens d'achever la lecture — que ce digne amiral napolitain et son lieutenant d'escadre, le nommé Mucius C. Labéon, projetèrent leurs spores et propagules en cette île mélanésienne, plus ignorée de mes contemporains que le cœur même de la Nouvelle-Guinée. (Te représentes-tu, petite vanille parfumée, ce que c'est que dix-huit siècles? — Non?... — Eh bien! demande au pasteur de ta mission protestante de te le traduire en floraisons de bananier ou de cocotier...) Bref, je vis avec des Pompéiens en chair et en os, avec des gens qui s'habillent, parlent, mangent, boivent, dorment et font l'amour comme aux temps de Tacite et de Pline-le-Jeune... lequel ne me *rajeunit* point.

» Ceci étant admis, tâchons de comprendre, ou plutôt d'expliquer par quelle perversité mon noble et loufoque ami italien de la Grande Guerre m'a jeté, sans crier gare, en plein milieu de toges, de faisceaux et de licteurs.

» Ecartons d'abord le fait d'une préméditation criminelle ou même simplement malveillante. Evidemment, le

cher garçon n'avait aucune raison de m'en vouloir quand il me rencontra, il y a plus de deux mois de cela, au bar du *Grand Hôtel Polynésien* de Papeete. Nous avons toujours été copains fraternels dans les Alpes et en Adriatique; et ce n'est pas, je suppose, pour le petit service que j'ai pu lui rendre à Riva, près du Lac de Garde, qu'il nourrirait le noir dessein de me jeter aux bêtes de son Colisée réduit. Sa pâleur et son air navré, quand *ses sujets* (non! laissez-moi rire!) lui ont audacieusement intimé, au festin, de faire respecter la loi de l'île, me sont une preuve absolue de sa bonne foi. Ce que je crois, ô Aïmata — si toutefois cet imbroglio intéresse ton charmant cerveau de tourterelle aimante et roucoulante? — ce que je crois, c'est que César Trajanus Domengatus n'a visé qu'à m'épater et à me *snober,* comme dit Littré. Cristi! pour une « surprise », c'en est une! Et le délicieux fantaisiste (descendant de ses aïeux, le podestat pisan, puis de ce gentilhomme-alchimiste talon-rouge du XVIIIe siècle) peut se vanter de m'avoir « eu ». Tout cela serait étourdissant de verve et de facétie, si l'on prévenait un peu les gens avant de les exposer à se flanquer le nez dans un bec de gaz.

» Le bec de gaz, si j'ose cet anachronisme à Nova-Roma, ce fut ma discussion, puis ma dispute, avec ce magistrat eugéniste, à propos du Roy-Soleil, du pape Léon X et finalement de ma bonne vieille Sorbonne, que ce *singe du Pirée* prenait pour une ville. Le fâcheux de l'histoire est que j'aie cru, dur comme fer, au boniment du *film* que tournaient, m'affirmait-on, des citoyens et des citoyennes de la Californie et des Montagnes Rocheuses. Pourquoi cet animal de Domengatti (bouche-toi les oreilles, mon empereur!) ne m'a-t-il pas donné le mot de l'énigme devant le buste de ce raseur d'Hippalus, au lieu de nous faire les gros yeux, à moi et à ce brave Jansénius?... Déjà, en avion, quand nous survolions « sa » capitale, il m'avait garanti contre la gaffe et la casse, en

ce qui concernait les successeurs de Trajan dont il ne fallait pas parler et qui, pour les gens d'ici, étaient censés n'avoir jamais existé. C'eût été si simple de *tout* me dire à ce moment-là!... Hein? ce Trajan... ou ce faux Trajan... tout de même! Que n'ai-je obéi à l'intersigne de Rochecorbon, à ce mystérieux pressentiment qui s'empara de moi, quand *Oncle Jules,* au moment des adieux, me fit don de son Chacon original!... Je n'aurais pas dû partir.

» *Vanitas vanitatum! et omnia vanitas,* dit Bossuet avec l'Ecclésiaste. Voilà la cause de tout le mal. Oui, seulement, qui est-ce qui écope en l'occurrence? Pas toi, divin cachottier de Domengatus, mais ton humble compagnon à moustaches tombantes, ton vieux « coq-à-moustaches » de Papeete. Ta vanité à toi, César, ne risquait rien à l'aventure. Tu jouais sur le velours. Et maintenant, tu trouveras bien le moyen de t'en tirer avec une pirouette impériale, tandis que ma naïveté à moi est en train de payer les pots cassés...

» A propos de pots, Seigneur! que l'eau de cette cruche est tiède! Et que ces galettes de riz sont dures!... Sûr que je vais y laisser les couronnes et les bridges de l'estimable Williams, mon dentiste de Tahiti.

» Des couronnes, mon Dieu! ce que j'en avais hier, sur la tête, les bras, les genoux et les épaules! On en avait jonché tout le triclinium. Mais glissons, ô petite vanille de Punaauia, sur ce qui ne fut qu'un hors-d'œuvre, non suivi du plat de résistance que tu pourrais croire, car ce festin, pour moi, fut le *Repas Interrompu.* Quant au *bridge,* j'aimerais bien en faire un, ici, pour passer le temps. Mais avec qui?... En tout cas, pas avec mon geôlier sourd-muet comme beaucoup de ses concitoyens de Nova-Roma. Encore un mystère que je n'ai pas élucidé, pas plus que le langage, par moments, suranné de César et du « bon gros » Zuydervelt, ni que le bizarre équipage danois du *Desamoe,* ni que les concordances présentes de notre croisière avec le récit du *medicus* Vincentus La-

borde 1830, ni que la ration d'élixir dont il était question de priver méchamment l'excellent Jansénius, alors qu'il discutait statistique et natalité avec Domengatti, au moment de l'accostage du yacht avec la barque pontée de Nova-Ostia. Quel brouillamini que tout ça!)

» Mais assez bavardé — je veux dire: pensé, *télépathé* — avec toi, Aïmata. J'entends des pas qui se rapprochent de ma cellule. On vient... Vite, cachons notre poste émetteur et récepteur! Le conseil de guerre néo-romain ne doit pas blaguer avec ces machines-là.

» Je te parlais *bridge,* tout à l'heure; il se pourrait bien qu'en fait d'*enchères* et de *contre,* ces pirates-là me demandassent pour de vrai de « faire le mort... »

» En me pendant au... « plafond », pardi! »

ROBERT CHAUVELOT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

S. Wilma Holsboer: *L'Histoire de la mise en scène dans le théâtre français de 1600 à 1657*. Ouvrage orné de trente-deux planches hors texte, E. Droz. — Marcel Paquot: *Les Etrangers dans les divertissements de la cour, de Beaujoyeulx à Molière* (1581-1673). Contribution à l'étude de l'opinion publique et du théâtre en France, Bruxelles, Palais des Académies. — Marion E. Chevalier: *Les Aventures et le Mariage de Panurge* (1674), par Pousset de Montauban, Les Belles-Lettres. — Théophile de Viau: *Pyrame et Thisbé*, publié par J. Hankiss, Strasbourg, Heiss.

Entre les années 1860 et 1880, alors que l'histoire littéraire du dix-septième siècle, conduite par des personnages dénués, comme Victor Cousin, de sens critique, faisaient peu de progrès, l'histoire du théâtre traversait, au contraire, une période florissante. Eudore Soulié glanait dans les paperasses des minutiers de notaires parisiens la plupart des actes intéressant Molière, sa famille et sa troupe; il signalait, d'autre part, pour la première fois, les titres subsistants de l'Hôtel de Bourgogne. Les Beffara, les Soleirol, les Moland, les Edouard Thierry, cent autres chercheurs de Paris et de province, s'efforçaient de fixer, à l'aide de documents probants, les itinéraires de l'Illustre Théâtre à travers les provinces et de donner des précisions sur toutes sortes de comédiens nomades. Autour de Monval, des érudits s'assemblaient qui alimentaient de leurs curieuses trouvailles les tomes du *Moliériste*. Campardon, dépouillant les liasses et les registres du Châtelet, composait d'une foule de pièces inédites ses recueils si riches en révélations sur les mœurs de nos acteurs d'autrefois. Henri Chardon, de son côté, publiait ses intéressantes découvertes sur la troupe du *Roman comique* et mettait en lumière la physionomie jusqu'alors mystérieuse du comédien Filandre.

Cette période passée, la curiosité des historiens s'orienta vers d'autres sujets. L'étude du théâtre fut à peu près délais-

sée en France. On ne peut, en effet, accorder grand crédit aux ouvrages d'Henry Lyonnet qui apparaissent — son *Dictionnaire des Comédiens* compris — comme des mosaïques d'emprunts et non point comme le résultat d'enquêtes originales.

Tandis que nous l'abandonnions à l'instant où nous aurions pu l'éclairer définitivement, l'histoire de notre théâtre passait aux mains des étrangers. Des Allemands et des Anglais y ajoutèrent d'importants chapitres dont les éléments étaient tirés de leurs archives. Un Belge, M. Henri Liebrecht, un Hollandais, M. J. Fransen, en 1923 et 1925, le premier dans son *Histoire du Théâtre français à Bruxelles au XVIIe et au XVIIIe siècle*, le second dans ses *Comédiens français en Hollande au XVIIe et au XVIIIe siècle*, travaux que nous signalâmes lors de leurs publications, nous apportèrent des documents entre tous précieux sortis des minutes notariales de leurs pays et même des minutes notariales de nos tabellions parisiens. Un Américain, M. Carrington Lancaster, publia tout d'abord, en l'annotant fastueusement, le fameux manuscrit de Mahelot et ses gouaches originales représentant, en grand nombre, les décors de tragédies, tragi-comédies et comédies jouées à l'Hôtel de Bourgogne, manuscrit connu des historiens du grand siècle, mais dédaigné de nos éditeurs. Le même M. Lancaster entreprit, d'autre part, d'écrire une *Histoire de la Littérature dramatique au XVIIe siècle* dont les quatre premiers volumes, déjà parus et commentés par nous, révèlent une prodigieuse érudition et découragent à l'avance toute tentative du même genre. Il intéressait, en même temps, ses étudiants à des points particuliers de cette histoire, les inclinant à en faire les thèmes de leurs thèses et imprimant, sur les presses de l'Université John Hopkins, leurs travaux enrichis, pour la plupart, de renseignements inédits.

Ainsi, un grand nombre de pièces, précédées de notices exactes sur leurs auteurs, pièces faisant partie de ce que nous appelons, avec trop de dédain, le théâtre secondaire, ont été réimprimées en Amérique. Nous en ignorons généralement l'existence, de même que nous ignorons l'existence de celles que réimprimèrent les universités de Londres et autres foyers d'études anglais.

Peut-être serait-il expédient que nous ne laissions pas à des étrangers le soin d'élucider toutes les énigmes de notre ancien théâtre. A part Etienne Gros qui, dans sa thèse sur *Philippe Quinault*, utilisa le contrat de mariage inédit de son héros, nous ne voyons pas qu'aucun historien français de l'heure présente se soucie d'ajouter quoi que ce soit à nos connaissances acquises sur un si vaste sujet (1).

Par contre, toute une série d'ouvrages nous sont parvenus, qui ont pour objet de mettre au point certaines questions générales d'ordre théâtral et pour auteurs des étudiants ou bien des écrivains étrangers. Ainsi Mlle Margaret E. Pascoé vient-elle de consacrer son application naturelle à l'étude consciencieuse de quelques *Drames religieux du milieu du XVIIe siècle* et Mlle Kosta Loukovitch la sienne à l'examen, aussi consciencieux, mais plus généralisé du même sujet (*L'Evolution de la tragédie religieuse classique en France*). Nous regrettons de ne pouvoir, faute de place, commenter ces deux travaux, sévères sans doute, mais d'un intérêt soutenu, pleins d'aperçus nouveaux et témoignant d'une intelligente érudition.

Un autre volume, thèse de doctorat sans doute, publié par Mlle S. Wilma Holsboer, étudiante également de nationalité étrangère, vient de paraître; il prouve que l'organisation intérieure du théâtre sollicite, tout autant que les productions des auteurs dramatiques, l'attention des futurs professeurs de littérature française ès universités du monde. Il porte le titre : **L'histoire de la mise en scène dans le Théâtre français de 1600 à 1657** et contient trente-deux planches hors texte dont quelques-unes, tout au moins, offrent l'intérêt de n'avoir pas figuré trop souvent en des livres de même matière.

Le sujet choisi par Mlle Holsboer a été souvent traité, tout d'abord par les théoriciens du grand siècle, abbés ou révérends pères, François Hedelin, Michel de Pure, Michel de Marolles, François Menestrier, puis par divers historiens, Ludovic Celler, Rigal, G. Bapst, Bernardin, Adolphe Jullien,

(1) Encore M. Etienne Gros emprunta-t-il, sans l'indiquer, cette pièce révélatrice à notre ouvrage sur Tallemant des Réaux où nous en donnions la cote d'archives (tome II, p. 230).

Emile Dacier, Henry Prunières, enfin Henry Liebrecht et J. Fransen déjà nommés. Mlle Holsboer connaît bien leurs ouvrages. Elle les cite dans sa bibliographie, très abondante, contenant même des écrits n'ayant qu'un rapport indirect avec son texte. Apporte-t-elle des faits nouveaux? Nous croyons plutôt qu'elle se contente, malgré la présence, dans sa bibliographie susdite, de quelques documents manuscrits, de faire une synthèse minutieuse de tout ce qui fut dit avant elle. Ne diminuons pas son mérite cependant. Une telle synthèse ne constitue pas une tâche aisée. Mlle Holsboer rapproche les témoignages qui nous sont venus du passé et les confronte les uns aux autres après les avoir contrôlés. Elle tire de leur examen des déductions qui ont beaucoup de chance de nous faire entrevoir la réalité.

On ne peut songer à rendre compte, en ces pages réduites, d'un volume abondant en matières diverses. Nous assistons, en ce volume, à la lente évolution du décor au sein duquel seront interprétés d'innombrables pièces d'une insigne médiocrité, mais aussi un certain nombre de chefs-d'œuvre. Ce décor fut, à l'origine, aussi sommaire que ridicule et enfantin. Nous ne pouvons nous expliquer pour quelle raison les directeurs de troupes ne s'adressaient jamais, pour le concevoir et l'exécuter, à des peintres autres que des barbouilleurs. Possédaient-ils, parmi leur personnel, des décorateurs au pinceau malhabile qui, leurs toiles revêtues de quelques figurations, servaient de portiers ou même tenaient des rôles dans les représentations? Voilà une précision qui ne nous a jamais été donnée et que Mlle Holsboer ne nous fournit pas. On s'étonne d'autant plus de l'absence des artistes au théâtre que beaucoup d'acteurs fréquentaient leurs groupes goguenards. Gaultier-Garguille était un ami très intime de Claude Mellan. Si nous possédons des portraits de farceurs aussi bien que de comédiens illustres, s'il nous reste quelques physionomies intérieures de théâtres anciens, c'est, sans nul doute, parce qu'un Abraham Brosse, un Chauveau, un Mignard, etc., trouvaient quelque agrément en la compagnie du capitan Matamore ou de Molière.

Les artistes, d'autre part, vivaient mal de leur peinture, surtout s'ils n'étaient point attachés à la personne du roi.

Ils accomplissaient, pour assurer leur subsistance, toutes sortes de besognes. Ils exécutaient, par exemple, les attributs et trophées dont on ornait alors les bâtis des feux d'artifice ; ils servaient d'experts en tableaux auprès des notaires qui dressaient les inventaires de biens, etc. Ils besognaient pour des salaires infimes.

Très probablement, les comédiens, gens d'imagination réduite, n'eurent pas l'idée d'utiliser, au moins au début du XVII° siècle, leur talent. Il est vrai, à cette époque, les comédiens n'étaient pas assurés d'avoir eux-mêmes un asile pour y dresser leurs tréteaux. Mlle Holsboer nous les montre courant, Molière lui-même, de jeu de paume en jeu de paume. Le jeu de paume était une salle rectangulaire faite pour exercer son adresse devant quelques spectateurs placés en des loges figurant sur l'une des parois latérales. Pour le transformer en théâtre, il y fallait construire une scène à grands frais. Les spectateurs y jouissaient d'un confort tout à fait sommaire. Les uns, ceux des loges, ne devaient apercevoir qu'en se contorsionnant l'action représentée devant eux; les autres, ceux du parterre, étaient contraints de demeurer debout pendant toute la durée de cette action.

Le théâtre n'eut une scène stable que lorsque les Confrères de la Passion consentirent à louer leur salle aux comédiens. Encore cette scène était-elle, selon toute probabilité, rectangulaire comme celle des jeux de paume et, par suite, aussi incommode. Elle coûtait un loyer élevé. Les comédiens y étaient à la merci des Confrères, munis d'un privilège qui interdisait à toute troupe de jouer en d'autres lieux parisiens. Mondory éprouva toutes sortes de difficultés à installer ailleurs ses tréteaux où il devait cependant faire triompher Corneille. Louis XIII finit par délivrer les comédiens de leur assujettissement aux Confrères.

En ces temps héroïques, le décor consistait en une toile de fond généralement traitée en perspective et, la règle des trois unités n'ayant pas encore force de loi au théâtre, les acteurs avaient conservé le système de compartimentage utilisé dans les représentations des mystères. Trois ou quatre décors particuliers se partageaient la scène. Les acteurs y jouaient successivement selon qu'ils avaient besoin d'un pa-

lais, d'une chambre, d'une prison ou d'un jardin. Au-dessus du théâtre proprement dit se superposait un second théâtre plus petit, servant à produire les apparitions ou les dieux circulant dans une atmosphère aérienne.

Il semble bien que Richelieu fit construire dans son hôtel la première salle circulaire où les spectateurs purent, de toutes les places, suivre sans difficulté le jeu des acteurs. Encore ces spectateurs étaient-ils assis sur des gradins, l'usage des fauteuils n'ayant pas été imaginé. L'Eminentissime imposa aussi aux auteurs dramatiques l'unité de lieu, qui permit la simplification du décor et l'accroissement de sa richesse, mais qui brida singulièrement l'originalité des œuvres. L'obligation de se soumettre à une discipline servit peut-être les écrivains de génie, mais étrangla sans nul doute beaucoup d'écrivains dont le talent se serait épanoui dans l'indépendance.

Mlle Holsboer nous entretient dans son livre de l'influence de Mazarin et des ingénieurs italiens sur l'évolution de la mise en scène, de l'utilisation de la machinerie, des travaux des Torelli, Vigarani, etc., dans ce domaine, travaux qui rendirent possible le triomphe de l'opéra et de ses décors fastueux. Elle étudie, de plus, l'administration du théâtre, les ressources, le personnel, la publicité, les pérégrinations de ce théâtre. Elle fait enfin un tableau intéressant du public, composé à l'origine de vauriens, et devenu peu à peu assez raffiné pour que les rois daignassent, de temps à autre, occuper une loge sous le toit des comédiens. En résumé, le travail de Mlle Holsboer, fort complet, satisfera tous les lecteurs qui y chercheront une documentation exacte plutôt que des nouveautés sensationnelles.

Un autre ouvrage, dû à la plume de M. Marcel Paquot, et portant le titre : **Les Etrangers dans les divertissements de la Cour de Beaujoyeulx à Molière,** mérite un jugement à peu près analogue. La bibliographie en est sérieuse et abondante et le texte plein d'intérêt. L'auteur s'est livré à une longue recherche parmi les ballets, mascarades et autres ébattements du même genre qui étaient montés au Louvre ou ailleurs, lors des mariages et naissances royaux, et plus spécialement à l'époque du Carnaval, pour mesurer quel rôle

y jouait l'élément étranger. Sa récolte de documents a été fructueuse. En fait, il était assez rare que cet élément étranger ne fût pas introduit dans ces parades dansées. Il y apportait un attrait de singularité ou de pittoresque.

On ne s'inquiétait nullement de couleur locale. La fantaisie présidait aux costumes. Un Américain était toujours un personnage coiffé de plumes multicolores, un Turc un quidam engoncé dans un turban, les jambes perdues dans un large pantalon. Peu à peu des types se créèrent, comme celui de l'Espagnol, le chef couvert d'un noir sombrero, le col enveloppé d'une fraise grotesque, le visage barré par une moustache « à quatre étages », sorte de matamore dissimulant sa lâcheté sous ses fanfaronnades. M. Marcel Paquot dresse, dans son ouvrage, un catalogue complet de tous les burlesques qui défilèrent dans les ballets de cour et que, très souvent, les nécessités de la politique incitaient à ridiculiser. D'ordinaire, ces étrangers avaient pour mission, au cours des divertissements susdits, d'apporter au roi l'hommage agenouillé des nations qu'ils représentaient. En ce temps-là, les peuples ne s'offensaient point de ces innocentes facéties; la diplomatie se faisait plus souvent une trique à la main qu'un sourire à la bouche. Les étrangers, d'ailleurs, — M. Marcel Paquot ne le précise pas — nous rendaient persiflage pour persiflage. Les Hollandais, par exemple, firent souvent tressauter de rage Louis XIV.

Terminons cette rapide révision des travaux consacrés au théâtre en signalant l'impression d'une comédie et la réimpression d'une tragi-comédie que l'on s'attendait peu à voir sortir de l'ombre où elles étaient plongées. La comédie : **Les Aventures et le mariage de Panurge,** a été découverte par Mlle Marion E. Chevalier, élève de M. Carrington Lancaster à l'Université de Baltimore, à la Bibliothèque d'Orléans où elle fut recueillie à l'état de manuscrit inédit. La troupe de Molière la joua une trentaine de fois. Son auteur, Jacques Pousset de Montauban, ne la livra pas aux imprimeurs, on ne sait pour quelle raison. Cette pièce offre un intérêt, parce qu'elle fut inspirée par la lecture de *Pantagruel* et de *Gargantua* à une époque où Rabelais jouissait, parmi les gens de lettres et les gens de la société, d'un assez maigre crédit.

Pousset de Montauban, bien entendu, romança, comme l'établit Mlle Chevalier, l'aventure de Panurge. Si le texte de son œuvre tire des écrits rabelaisiens quelques éléments de comique, il reste dans son ensemble d'une parfaite médiocrité. Il nous vaut cependant, de la part de sa jeune éditrice, une biographie de Pousset de Montauban, personnage jusqu'alors inconnu, pleine de faits inédits et d'une lecture agréable (1). L'homme sortait d'une famille mancelle de la bonne bourgeoisie et presque complètement composée de magistrats. Il entra fort jeune au barreau de Paris et en devint l'un des plus brillants avocats. Il plaida maintes causes célèbres, fut élu par ses confrères bâtonnier de l'ordre et exerça même la charge d'échevin de Paris. Il était le type le plus parfait de ces pédants dont les harangues étaient farcies de citations latines et grecques. On l'admirait beaucoup pour ce pédantisme qui passait alors pour la suprême éloquence. Il finit son existence dans la crapule et le vin, dit un de ses contemporains.

Entre deux plaidoiries, il s'adonnait aux lettres. Il a laissé, entre autres rimailles, des poèmes inédits que Mlle Chevalier a retrouvés, deux tragédies, deux tragi-comédies et une pastorale qui, en 1653 et 1654, eurent l'honneur de la scène et de l'impression.

Si Mlle Chevalier admire un peu trop ce singulier personnage et souhaite lui redonner quelque lustre, M. Hankiss n'admire guère par contre Théophile de Viau dont il réimprime, comme nous le disons plus haut, la tragi-comédie **Pyrame et Thisbé.** M. J. Hankiss fait, en effet, en tête de ce texte, qu'il a annoté avec beaucoup de soin, un procès de tendance à son auteur. Il ne peut pardonner à celui-ci d'avoir été un épicurien et un libertin, un partisan de la raison et de la nature. Par suite, il se montre quelque peu impitoyable pour les faiblesses qu'il peut surprendre dans son style et l'indépendance qu'il peut saisir dans sa pensée. Ainsi le pauvre Théophile, après avoir été persécuté par le Père Garasse tandis qu'il vivait, trouve encore, dans sa tombe, un nouveau persécuteur en la personne de son éditeur posthume.

(2) L'ouvrage de Mlle Chevalier, sauf le texte de Montauban, est écrit en langue anglaise.

M. Hankiss eut bien tort de réimprimer *Pyrame* puisqu'il y voit tant de défauts et un délire des sens touchant à l'obscénité. Pour nous, nous avons remarqué — et depuis longtemps — en cette pièce de fort beaux vers et un exquis sentiment de la nature qui contribue à nous rendre sympathique l'artiste en Théophile si l'homme fut sujet à des défaillances. Ajoutons, pour être juste, que M. Hankiss, triomphant de sa méchante humeur, donne toutes sortes de renseignements historiques, linguistiques et bibliographiques sur le texte du poète et que par là il sert, avec quelque stoïcisme, une mémoire qui lui paraît peu digne d'admiration.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Thérèse Aubray: *Battements,* « Editions des Cahiers Libres ». — Rosita Girardot: *Toi...,* Figuière. — Diane de Cuttoli: *La Houle des Jours,* "la Revue Mondiale ». — Marie-Rose Michaud-Lapeyre: *Conscience,* Emile-Paul frères. — Germaine Arel: *Le Roseau Bleu,* « la Caravelle ». — Germaine Blondin: *Au Clair de Lune,* R.-A. Corréa. — Noële Milliès: *Quelques Vers,* « les Cahiers de Jeunesse ». — Jeanne-Yves Blanc: *Corbeille de Septembre,* « les Gémeaux ». — Emilia Cuchet Albaret: *Le Message de la Cité,* Fischbacher. — Jeanne-Charles Normand: *Ne laissant que notre ombre...* « le Rouge et le Noir ». — Madeleine Champion: *Au Rythme des Heures,* « l'Action Intellectuelle ».

Battements, Mme Thérèse Aubray; aux coups du sang dans les artères, traduire « les battements » de sa fièvre, de sa passion, de ses désirs, le dessein ne manque pas d'une ambition louable. Est-ce possible? A l'élan ne convient-il pas que le contrôle oppose son frein, ou plutôt, même s'il n'en modère le déchaînement, en règle aux exigences d'un rythme plus cohérent la force expressive ? Peu d'hommes comprennent, moins encore de femmes, parmi les poètes ou qui se réputent tels, le bienfait d'une compression, non certes par contrainte, mais réfléchie et volontaire. S'ils le comprennent, ils y conforment peu leur art. L'abondance des poèmes en prose insignifiants, des vers libres banalisés par leur désordre et leur manque de nécessité ne procède pas, la plupart du temps, d'une autre cause que cette méconnaissance de l'indispensable sacrifice. Se soumettre aux pratiques éprouvées du vers traditionnel ou classique ne suffit pas. C'est parce que trop souvent l'emploi sans vigueur qu'on en fait flétrit et vulgarise sa vertu que tant de néophytes

ou d'inconscients estiment heureux ou nécessaire de s'y dérober.

J'ai pratiqué sur certains poèmes de Mme Thérèse Aubray une expérience singulière. Je risque de lui en faire part ici, non, qu'elle se rassure, afin de railler, mais parce que son mérite, ses qualités, son talent, ses dons, au milieu d'un fatras excessif et de son souci de ne laisser échapper aucune des trouvailles les plus menues, les plus insistantes, de sa spontanéité, m'ont paru comme étouffés, annulés presque par le poids des répétitions et des inutilités. J'aimerais qu'elle méditât, et que mon observation la conduisît à se surveiller elle-même, à s'épurer, car sans conteste il y a en elle un poète vrai, mais qui doit parvenir à se dégager, à se reconnaître. Je prends un poème court; il compte douze vers répartis en quatre tercets. Je le transcris :

Tant d'ombre, et pour m'aider la mouvante clarté
De ton visage où naît comme une aube d'été
Le rayon pourpre du péché.

Douce, ou vorace, ou lente à t'émouvoir,
Tu es abandonnée aux forces d'un pouvoir
Où s'immobilise l'espoir.

J'écarterai pour toi les feuilles de mon rêve
Et le brûlant secret de ta réalité
Viendra cacher sa vanité.

Sur l'invisible sable où le remous s'achève,
J'attendrai que la nuit éteigne ta rumeur
Et souffle l'astre de ton cœur.

Je prétends que l'effet cherché par le poète eût été aussi complètement obtenu si de chacun de ces tercets, il eût laissé tomber un vers, réduisant ainsi d'un tiers l'ensemble de son poème. Par exemple :

Tant d'ombre, et pour m'aider la mouvante clarté
De ton visage où naît comme une aube d'été.

Douce, ou vorace, ou lente à t'émouvoir,
Tu es abandonnée aux forces *de l'espoir.*

J'écarterai pour toi les feuilles de mon rêve
Sous le brûlant secret de ta réalité.

Sur l'invisible sable où le remous s'achève,
J'attendrai que la nuit éteigne ta rumeur.

Sans doute, j'ai été amené, pour ne rien perdre du sens, à changer deux vers, et les changements que j'ai faits ne sont pas ce qu'il y a de meilleur. Le poème n'est pas de moi, je ne voulais y introduire une matière quelconque de mon cru, ni, surtout, rien en abstraire qui lui fût essentiel. Mon but est de montrer à l'auteur qu'en moins de mots, en resserrant davantage l'expression, en *épargnant,* pour me servir de ce terme d'aquafortiste, il aurait atteint son but avec plus de puissance. S'il lui plaît de préférer le détail par moi omis à tel autre que j'ai maintenu, à fondre deux idées, à en faire jaillir une inattendue, ce serait sa tâche légitime et son devoir, il ne m'appartenait pas de me substituer à elle. Ma démonstration se borne à ceci : même avec les termes par vous employés, en *épargnant,* on n'abandonne rien qui soit consubstantiel à l'impression générale, à votre dessein. D'être ainsi ramassé, il s'affermit.

Certes, Mme Thérèse Aubray n'est point tenue de partager ma manière de voir. Je regretterais fort qu'elle n'y accordât quelque attention, parce que le choix, une sûreté de discrétion, la force de contenir ses élans, c'est vraiment ce qui fait défaut à son recueil pour qu'il soit tout à fait d'un poète.

Le livre de rêve fiévreux où Mme Rosita Girardot enclôt ses expériences et ses douleurs, sa foi en l'amour, pèche également par la surabondance et l'excès du mouvement sans retenue. Elle aussi gagnerait à contenir, à choisir l'expression; mais elle aussi est emportée au delà de toute maîtrise, et s'imagine que c'est en se donnant qu'on conquiert. Cela n'est vrai qu'avec le concours de la volonté et d'un peu de calcul, sinon de ruse. Le talent est à ce prix, ou du moins l'usage efficace du talent. Mme Rosita Girardot le rencontre et le sait mettre à profit. Elle chante **Toi...** non sans charme souvent, mais avec trop d'abandon.

Cet abandon entier aux impulsions de la passion, du deuil ou du rêve, j'ai eu à diverses reprises le devoir de le regretter, c'est la caractéristique de la poésie de Mme Diane de Cuttoli. Elle aussi est fervemment, plus fervemment peut-être que tendrement douée. Elle persiste, et je ne saurais lui donner tort si sa conviction l'emporte sur le désir d'œu-

vrer vite, elle persiste à supposer qu'on ne saurait trop se donner et comme dans un délire éperdu, sans en reculer le moment par souci d'exactitude et de minutie, fût-ce au détriment de la pureté des images, ou d'un rythme soutenu. Dans **la Houle des Jours,** emplie d'images tumultueuses comme aux précédents livres de la poétesse, il est aisé de découvrir d'excellentes suites, d'excellentes parties aux vers toujours libres de ses poèmes principaux et cette part de l'imagination lyrique qu'est l'invention, puis tout se bouscule, se chevauche, tout croule dans le désordre, et nul effet, sinon d'effarement, de tout cela ne peut sortir.

Ce titre à un volume, **Conscience,** rassure. En était-il besoin pour que d'avance nous sachions les poèmes de Mme Marie-Rose Michaud-Lapeyre pénétrés de plus d'intellectualité que ceux de la plupart de ses sœurs par les lettres? Les rubriques des parties s'expliquent en s'énonçant : *L'Eveil:* croître dans l'harmonie, la vérité, le bonheur; — *Strophes brèves :* chocs des âmes, ou des sens... toute la vie dans un frisson, dans un atome; — tout cela, par l'expérience du devoir, de la discipline, l'horreur méditée des crimes et des vices, l'étude des philosophes, tend à la connaissance lucide, à la vénération, au culte des grands morts et des mémoires les plus chères. Le développement du vers est chez Mme Michaud-Lapeyre parfaitement simple, souvent dépouillé, mais toujours ferme et égal à son dessein. Le vers, sans être regorgeant, est plein de sa substance.

Voici d'une débutante, Mlle Germaine Arel, une plaquette de vers parfaitement spontanés et fins, **le Roseau Bleu.** Ces vers, libres ou réguliers, sont tissus de la plus délicate notation de sensations justes ou de sentiments purs. Ils ont quelque chose d'aérien; est-ce là ce qui évoque, ou approximativement le nom de l'auteur, à l'élan diapré et charmant d'Ariel? L'air est empli de chansons qui se mêlent à ses couleurs; les yeux s'en avivent, le cœur les absorbe. Et l'œuvre ingénue et charmante est d'un poète joli et subtil, parce qu'il est tendre et sincère, et ignorant de ses subtilités. Ame de femme, cœur vrai d'un poète, le début le plus attachant.

Mme Germaine Blondin, dans plusieurs des poèmes dont

se compose son **Clair de Lune,** procède à la manière des dessinateurs ou des poètes japonais : un trait cursif éveille un motif de paysage avec prestesse, quelques détails précisent le site et l'atmosphère, heureusement choisis; une moralité humaine, mais non par trop approfondie. De-ci de-là de l'inquiétude, plus de rêve attendri, une âme de bonté et de mélancolie. Un métier suffisant, des vers qui peignent plutôt qu'ils ne chantent. Une grande sûreté dans son art.

Beaucoup de charme spontané, beaucoup de retenue et le goût le plus fin, amour des saisons, des prairies, des fleurs simples au jardin simple du matin, voilà ce qui émeut aux **Quelques Vers** par lesquels débute Mlle Noële Milliès. Des rythmes, en voici, pour peindre Février :

Des douze mois, la benjamine
S'achemine
Dans le vent,
Et rieuse, sous le masque,
Va fantasque
De l'avant...

Mme Jeanne-Yves Blanc a recueilli dans sa **Corbeille de Septembre** la grappe savoureuse de ses plus beaux fruits. Ses poèmes de sérénité et de confiance élèvent le lecteur à la contemplation de la vie; ils sont solides sans apparat et beaux dans le calme et la certitude.

Poèmes en vers solides et d'une technique ferme, irréprochable, **le Message de la Cité,** par Mme Emilia Cuchet-Albaret, évoque dans l'angoisse et la sérénité l'âme et le visage de sa ville, qui est Genève. Cela est grave, pur, sûr et digne de tout respect, dédaigneux de capter ou de séduire, plus désireux de confesser ou de convaincre et en tout analogue à cette région claire et grave au bord du lac, où

Genève est d'argent gris dans le matin qui danse.

Deux livres de fort beaux poèmes en prose : émouvant, de Mme Jeanne-Charles Normand, **Ne laissant que notre Ombre,** plus radieux et mêlé de vers ailés, lumineux, chez Mme Madeleine Champion, **Au Rythme des Heures.**

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

André Rouveyre: *Singulier*, Mercure de France. — Geneviève Fauconnier: *Claude*, Librairie Stock. — Robert Bourget-Pailleron: *L'homme du Brésil*, Librairie Gallimard. — Roger Vercel: *Le maître du rêve*, Albin-Michel. — Emmanuel Bove: *Le meurtre de Suzy Pommier*, Emile-Paul frères. — Marie-Anne Commène: *Eté*, Librairie Gallimard. — Yvon Lapaquellerie: *Le joli garçon*, Flammarion. — Jean Tousseul: *Au bord de l'eau*, Editions Rieder.

Le récit — je ne dirai pas le roman — de M. André Rouveyre : **Singulier,** est bien digne de son titre, et aussi de ce que nous savons de la personnalité de son auteur. Les fidèles du *Mercure* qui ont suivi, naguère, dans cette revue, les chroniques dramatiques de M. Rouveyre n'ont pas oublié l'acuité — ou l'acidité corrosive et destructive — de l'intelligence dont elles faisaient preuve. On n'en trouve pas trace, ici, sans doute, où il s'agit, au contraire, de l'explication que donne un quinquagénaire amoureux de sa passion tardive à son ami. Mais les arguments que rassemble, pour se justifier, cet être exceptionnel, sont de même essence — dans leur volonté constructive — que les raisons d'une lucidité cruelle que trouvait notre critique théâtral pour dénigrer la plupart des pièces dont il rendait compte. Point de sentiment, en effet, si fortement qu'il l'éprouve, que le héros de *Singulier* ne veuille contrôler et qu'il ne décompose dans le laboratoire de son esprit avec les plus extrêmes précautions expérimentales. « Il faut sentir le plus possible en s'analysant le plus possible », écrivait Barrès. L'épistolier de M. Rouveyre est de cet avis; et la lettre ou la confession qu'il rédige à la veille de mourir est un des plus curieux témoignages que je connaisse de la dilection que certains hommes éprouvent à vivre double, c'est-à-dire à revivre par l'esprit ce qu'ils ont déjà vécu par le cœur. Le goût de M. Rouveyre pour un Baltazar Gracian explique ce qu'on trouve de rare et même de précieux dans le tableau d'un amour qu'il nous présente. Le « libertin raisonneur » (et j'ajouterai l'épicurien-stoïcien) est subtil, mais s'appuie solidement sur le réel, qui est censé faire ce tableau, et d'un cas très particulier dégage, à chaque instant, des considérations d'ordre général. Il néglige les faits concrets, les événements bruts, pour parvenir à une quintessence. Et c'est

fouillé, griffé de traits nerveux, tourmentés, surchargé de retouches ou de repentirs comme les portraits, d'une ressemblance diabolique, que composa autrefois M. Rouveyre. (Il croit devoir s'excuser de « la tension » que son style pourra exiger du lecteur.) Mais c'est un régal pour les amateurs de la qualité et cela atteint à la grandeur dans les dernières pages — dans les pages en italiques — du manuscrit... La femme qu'aime le « je » de *Singulier* n'a pas trente ans. Il a commencé de l'aimer à travers la chair. Il l'aime au-dessus d'elle, à présent. Et il va disparaître. Elle était prédestinée; capable, malgré sa jeunesse, d'apprécier ce qu'un être d'élite acquiert, du fait *de ce qu'il perd même,* avec les années. Il lui laisse « un idéal de vigueur saine et de joie » en la quittant. Quelle consolation! Je relirai *Singulier,* bien sûr. C'est un de ces livres où l'auteur a mis le meilleur de soi.

C'est à une famille de la Saintonge à laquelle M. Jacques Chardonne « a inoculé la rage d'écrire » qu'appartient Mme Geneviève Fauconnier, la sœur de M. Henri Fauconnier, naguère lauréat du Prix des Goncourt. **Claude,** l'œuvre qui a valu à Mme Geneviève Fauconnier le Prix Fémina, n'est pas un roman, cependant, mais une biographie ou un journal offert au public sous le couvert de la fiction la plus mince. On est convaincu, en lisant son livre, que Mme Fauconnier n'a fait que d'affubler de faux noms des personnages réels, et que c'est — en dépit d'une pudeur rare — sa vie quotidienne même qu'elle relate. Aussi bien une bonne partie de ce livre se compose-t-elle d'un « cahier bleu », d'un « agenda », d'un « bloc-notes », d'un autre « cahier bleu » et de « pages détachées ». On y trouve des choses comme celles-ci : « A la foire mardi : laine brune, jeu d'aiguilles à tricoter... Ecrire au cours des enfants... Remettre du vinaigre sur les cornichons, etc... » Puis, d'un autre ton : « Tâcher d'y voir clair... Biche me manque... Pénélope involontaire et sans espoir... Danger de sous-estimer la vie... Une grande tâche?... Un grand amour? etc... » Les Français, aujourd'hui, ont en majorité bien du mal à être autre chose que des psychologues-moralistes ou des moralistes tout court quand ils écrivent des récits. Pauvres d'imagination, ils ne réussissent guère à exalter la réalité. Ils en feraient, plutôt, une sorte de

rêve puéril ou opéreraient, non sans artifice, une transmutation chimérique de ses valeurs. Ils m'apparaissent, tantôt subjugués par Benjamin Constant, tantôt fascinés par Gérard de Nerval; mais ils ne produisent que de lourdes platitudes quand ils tentent de recommencer Balzac. Est-ce à dire, pour en revenir à l'œuvre de Mme Fauconnier, que celle-ci soit médiocre ou indifférente? Nullement. Elle est mal composée, sans doute, et mêle sans cesse, de façon qui ne laisse pas d'irriter, le passé au présent; mais on finit — après s'être fait, d'abord, un peu violence — par s'intéresser aux soucis de cette provinciale entourée d'enfants, et mal mariée, semble-t-il; à son accablement sous le poids de la cendre des jours — à sa sourde ou latente révolte aussi... On croit l'avoir connue; la connaître; encore que tout le monde qui évolue dans son intimité nous demeure étranger. Seulement, Mme Fauconnier n'a pas accompli l'effort qui consiste à transformer la matière que lui a fournie la réalité, en matière romanesque; et je doute qu'elle soit jamais capable de ce genre d'opération. J'ai l'impression, en la lisant, de me trouver en contact avec une âme distinguée, sensible et méditative, qui exprime, parfois, des idées profondes; mais aucunement en présence d'une romancière.

M. Robert Bourget-Pailleron, titulaire du Prix Interallié, a réussi à faire le portrait d'un pauvre diable aussi digne de figurer parmi les héros de Balzac que parmi ceux d'Alphonse Daudet, dans son nouveau roman : **L'homme du Brésil.** Julien Clément, ancien libraire et petit archiviste ou classeur de fiches dans une agence louche, est un maniaque, il est vrai, de la lignée du cousin Pons et un rêveur éveillé de la famille du père Joyeuse. Il y a eu, jadis, un drame dans sa vie. Sa femme, qui le trahissait, s'est enfuie, trente-cinq ans plus tôt, en emmenant leur fils — gamin encore — avec elle. Clément n'a cessé, depuis lors, de penser au cher disparu. Qu'est devenu le petit être en lequel il avait mis, avec tout son orgueil, toutes ses espérances? Le retrouver, voilà son but. Remarié et père de deux enfants, il s'isole au milieu des siens, tout entier à son obsession à laquelle il finit par donner corps, un jour. Ayant, par hasard, fixé celle-ci sur un grand banquier, venu de Rio-de-Janeiro, sans que per-

sonne sût rien de ses origines et qui s'appelle Clément, comme lui, il engage des recherches pour s'assurer de son identité, mais déchaîne une catastrophe en excitant la convoitise de deux maîtres-chanteurs. Bientôt révélée, c'est en vain que la réalité le convainc d'avoir échafaudé un roman absurde : il ne tombe au plus bas de la désillusion que pour reprendre son essor à l'issue d'une crise dont il a failli mourir... Incapable de renoncer à sa raison d'être, il poursuivra jusqu'au dernier souffle la folle chimère qui l'a distrait, sinon consolé d'une vie manquée. C'est fort émouvant, et, je crois, d'une vérité humaine très profonde. M. Bourget-Pailleron, qui semble parfaitement connaître nos milieux financiers, a évoqué avec réalisme, autour de son ridicule et touchant protagoniste, quelques personnages qui ont de l'envergure : l'agent d'affaires Hugon, en particulier. Il est maître de son sujet, ironique à souhait; et son ironie (parfois un peu réfrigérante), ni son style volontairement dépouillé, ne l'empêchent d'avoir pour le malheureux Clément une sympathie toute fraternelle.

M. Roger Vercel, qui est l'auteur de ce beau livre : *Au large de l'Eden,* a voulu se renouveler en écrivant **Le maître du rêve,** son dernier roman; mais il y a un mélange singulier et qui n'est pas toujours heureux, dans ce récit, quelque habilement mené qu'il soit. Le héros en est un illusionniste (de caractère saturnien), c'est-à-dire un homme capable de suggérer à autrui des visions, par la force de sa volonté. Nombre d'exemples — depuis celui des yoghis — confirment la réalité de son pouvoir, et je n'en mets pas même en doute l'étendue (il parvient à halluciner une salle entière), ayant vu, dans un music-hall, à Londres, voilà déjà longtemps, un magicien qui parvenait à convaincre le public de son exactitude, alors qu'il paraissait, en scène, en retard de trente minutes, au moins, sur l'heure fixée par le programme. Ce qui me gêne ou me déconcerte seulement dans *Le maître du rêve,* c'est une outrance de ton, par endroits, je dirais plutôt un certain romantisme artificiel ou forcé, à prétentions symboliques, en désaccord avec sa remarquable objectivité. Quand M. Roger Vercel évoque la salle de rédaction où Fabien débute, les enquêtes auxquelles il se livre, les mœurs

des artistes du cirque où il trouve à s'engager, bientôt, sa réussite est proprement admirable. Mais il me fait ensuite songer à Mirbeau par l'extériorisation violente du pessimisme qu'il prête à son illusionniste, et à un Mirbeau qui aurait retenu quelque chose de l'idéologie de ces néo-quattrocentistes dont il avait pourtant l'horreur. Je sais bien que ce n'est pas le côté fantastique, à la Poe, mais vulgaire du pouvoir de son Fabien que M. Vercel a entendu nous rendre sensible. N'importe : le début de son roman égare le lecteur ou l'engage sur une fausse piste... Reste le drame psychologique de cet homme qui, après avoir méprisé la faculté de provoquer le rêve, dont il est doué, se laisse prendre à sa duperie. Cela est, sans doute, le plus émouvant de son livre. M. Vercel a la faculté de faire vivant. Il persuade que « c'est arrivé ». On l'écoute. On le suit, sans être tenté, un moment, de lui fausser compagnie. Je l'en félicite, encore qu'une prévention existe, aujourd'hui, quelque chose comme de la méfiance à l'égard des écrivains qui parviennent à intéresser.

Avec **Le meurtre de Suzy Pommier,** M. Emmanuel Bove s'est essayé, cette fois, dans le roman policier. Il n'y est, comme invention, ni meilleur ni pire qu'un autre : son détective découvre naturellement que celui qui a tué la *star* Suzy Pommier est le dernier qu'on eût soupçonné. L'intérêt est dans la façon dont il a traité ce pensum. Il est plus appliqué que jamais à ne pas « écrire »; plus soucieux, aussi, de gestes d'homme d'affaires brusque, tranchant, rejetant la nuance. Il en résulte un récit grisâtre, froid, mais rapide, et je ne sais pourquoi — parce qu'au fond, si pudiquement ou orgueilleusement qu'il le cache, le contraigne et mutile, il a du talent — on trouve à cette narration désobligeante, au négligé prémédité, un lointain reflet de Maupassant.

Malgré quelques défaillances de détail, **Eté,** par Mme Marie-Anne Commène, est une réussite, un travail plein et homogène, en belle substance délicate. Je ne crois pas beaucoup à la femme spéciale, armée par la nature ou l'hérédité pour raffiner sur l'amour comme le chien-loup pour sauter sur les gens dépenaillés; mais Françoise Villedieu, avec sa race,

ses loisirs et son argent, n'a qu'à écouter son tempérament pour devenir intensément passionnée : les grands virtuoses de la passion, c'est un ensemble de conditions civilisées qui leur donne toute leur ampleur. Pauvre et du peuple, le pain à gagner l'eût « refoulée », et là est pour moi la grande affre de l'amour actuel. Quoi qu'il en soit, elle est peinte à fortes touches, sans minuties de style. Cela se gâte à la fin, et Mme Commène nous la diminue quand elle lui fait aimer juste celui qu'aime en secret sa confidente. Il lui faut céder le pas — mourir; au moins, ce dénouement de mélodrame est mené sobrement, et de haut. L'auteur, on le sent, répugne à la grosse ficelle qu'elle est dans l'obligation d'employer. Du reste, la courbe demeure logique : à qui s'est fait de l'amour le seul bien sur terre, l'amour doit casser entre les mains, comme tous les rêves trop absolus, avec le déchirement d'une corde de lyre qui rompt, surmenée.

Il ne séduit que sa grand'mère, **Le joli garçon** de famille bourgeoise étriquée dont M. Yvon Lapaquellerie nous conte l'histoire, et qui a compris de bonne heure l'importance de l'argent dans notre société. La grand'mère a eu des aventures, des amants et une histoire malpropre (genre affaire Steinheil) d'où lui restent de fortes rentes, et le besoin de quelqu'un à bichonner. Le petit consent d'être le bichon pour hériter des rentes, et peu à peu évince les parasites qui écorniflent la vieille. Mais une fois assuré du nécessaire, pas d'être plus chic, délicat et doué pour les beautés de la vie. Il le prouve en séduisant à Majorque la riche héritière d'un vieil Anglais. Par malheur, le *britisher* se renseigne sur le prétendant et l'écarte à cause des histoires grand'maternelles. Retombé aux ignominies de la chasse au gain, le petit cambriole alors, une nuit, le coffre de l'aïeule dont les papiers lui serviront à faire chanter ses ex-amants; mais, surpris, va se noyer. La première partie de cette histoire, d'étoffe un peu grosse, se passe à Villeneuve-les-Avignon — très fermement dessiné. J'aime moins la seconde partie, à Majorque, qu'on nous a rendu poncif à force de le célébrer. L'ensemble a beaucoup de brio.

M. Jean Tousseul continue ses histoires belges. Son dernier recueil, **Au bord de l'eau,** comprend dix-huit contes, demi-

émouvants; aucun ne l'est tout à fait. Cela ronronne en mineur comme un chant de veillée. Style « primaire » qui tourne au procédé.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Coriolan, de Shakespeare; traduction de M. R.-L. Piachaud, à la Comédie-Française. — *Jeanne de Pantin*, 11 tableaux de M. J.-J. Bernard, à l'Odéon. — *L'Invitation au Voyage*, 3 actes de M. J.-J. Bernard, à la Petite-Scène. — *La Famille Vauberlain*, comédie en 3 actes de M. P. Gavault, d'après le roman de M. José Théry, au Théâtre du Palais-Royal.

Tout le monde dit que **Coriolan** est un chef-d'œuvre, et je n'ai aucune envie de dire autrement que tout le monde en cette matière. Cependant, je ne peux faire que Shakespeare ne soit essentiellement pour moi l'auteur d'*Hamlet*, d'*Othello*, de *Macbeth*, de *Roméo*, du *Roi Lear* et des féeries. N'entendant point l'anglais, je ne jugerai point de la qualité du poème et ne m'aventurerai pas à comparer à cet égard les tragédies historiques de Shakespeare aux légendaires ou à celles qui sont issues de sa seule imagination. Mais je sais bien que celles de ces deux dernières sortes contiennent une poésie si prodigieusement débordante qu'elle demeure sensible, même au travers des plus fades traductions. Elle fait songer aux forts parfums de Baudelaire

pour qui toute matière
Est poreuse. On dirait qu'ils pénètrent le verre

elle pénètre et embaume le texte des plus secs traducteurs. Rien d'aussi fort ne me semble contenu dans les tragédies romaines. Assurément on y retrouve toujours la puissance d'un génie grandiose, infailliblement capable de se montrer égal aux plus hautes entreprises. Mais peut-être n'y aperçoit-on pas ce qui lui donne une couleur unique entre tous les créateurs.

C'est que Shakespeare ne va jamais si loin que lorsque son imagination le transporte. Plus le point d'appui que lui fournit la réalité est étroit, plus il s'élève de façon surprenante. Mais une vérité historique, ou tenue pour telle, que l'on doit suivre pour s'y conformer, lui cause une sorte d'embarras et ne laisse pas sa poésie se livrer à ses plus sublimes mouvements.

On pourrait dire, me semble-t-il, qu'il se comporte exactement à l'inverse de Corneille, qui paraît s'élever d'autant plus haut qu'il suit plus strictement les données de l'histoire ou de ce qu'il croit l'histoire. Je ne m'aventurerai pas à esquisser une comparaison des tragédies romaines composées par Corneille avec celles que composa Shakespeare. Ce serait un beau sujet de dissertation à proposer aux candidats à quelque grade universitaire. Auquel? Je ne saurais le dire, depuis si longtemps que je ne suis plus au courant d'aucun programme, mais que j'ai simplement la notion confuse du progressif abaissement du niveau de toutes les études.

En tout état de cause, ce parallèle ne serait pas facile à bien mener suivant toutes les règles qu'implique ce genre charmant et démodé. On voit bien que Shakespeare et Corneille ont l'un et l'autre une même conception du Romain. Ils l'ont héritée de Plutarque. Un culte de l'honneur inhumain lui sert de base. Le vieil Horace, comme chacun sait, dit : « *Qu'il mourût...* », tandis que la vieille Volumnie, la mère de Coriolan, fait montre de sentiments aussi patriotiquement barbares :

« Had I a dozen sons... I had rather had eleven die nobly for their country than one voluptuously surfeit out of action.» Si j'avais douze fils... Plutôt que d'en voir un seul vivre dans la mollesse, je préférerais en voir onze mourir pour leur patrie.

A cause de quelques centaines de nationalistes exaspérés, et comme il y en a partout, qui furent capables de professer de telles idées, on a supposé que tout ce qui était romain pensait de la sorte. C'est une étrange illusion. Un peuple est un peuple et contient immanquablement sa juste proportion de héros et de pleutres. Shakespeare fait mieux voir que Corneille qu'il le sentait, puisqu'il a fait intervenir la populace dans ses tragédies et qu'il l'a peinte sans indulgence, bornée, sans vertu, sans intelligence, faible et influençable. Elle n'est point spécifiquement romaine, c'est le peuple de partout et de toujours et qu'il faut plaindre sans doute. La tragédie de Shakespeare nous montre le héros aux prises avec cette masse sans consistance. Celle de Corneille nous le montre aux prises avec soi-même : *Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te*

plaindre, et ce qui est étrange, c'est que, si différentes qu'elles soient de ce fait dans leur principe, elles parviennent l'une comme l'autre à être universelles. C'est que les situations politiques sont limitées dans leur nombre et permanentes, comme celles que déterminent les passions de l'amour, pour ce motif qu'elles sont une passion amoureuse : le peuple est comme une femme vis-à-vis du héros qui le maîtrise. Il lui joue la perpétuelle comédie qui, depuis les aveux printaniers, le mène à la trahison, en passant par la lune de miel, l'attachement et le délire de la possession subie. On pourrait mener la comparaison jusque dans ses détails les plus fatigants, elle demeurerait toujours exacte et juste. Mais cet amour-là suffit-il pour nourrir tout un drame, pour le meubler par ses retours et ses péripéties? Le fait que Shakespeare et Corneille l'ont cru et ont écrit des pièces de cette sorte devrait servir d'une réponse péremptoire. Je suis cependant bien sûr que certains esprits frivoles, parmi lesquels je ne crains pas de me voir rangé, seront toujours plus sensibles aux œuvres où ils ont chanté l'amour du Cid ou de Roméo.

Pour présenter *Coriolan*, la Comédie-Française a fait l'un des plus grands efforts qu'elle ait entrepris au cours de ces dernières années. Le succès l'a couronné. M. Alexandre est remarquable. On voudrait que sa réussite lui donnât l'envie d'incarner d'autres figures romaines, appartenant celles-ci à la poésie française Il semble être au moment de sa carrière où il pourrait triompher dans le rôle d'Auguste de la tragédie de *Cinna*. La Comédie devrait bien faire pour Corneille ce qu'elle a fait pour Shakespeare, et remonter *Cinna* avec solennité.

§

Nous avons été conviés à peu de jours de distance à voir deux pièces de M. Jean-Jacques Bernard : **Jeanne de Pantin** et l'**Invitation au Voyage**. Nous n'avons pas eu la chance de goûter la première, que l'Odéon a présentée avec beaucoup de soins sympathiques. L'autre fut présentée par un groupe d'amateurs avec un maximum de bonne volonté.

Le voisinage de ces deux représentations s'est trouvé d'un intérêt extrême pour apprécier la personnalité d'un auteur séduisant et pour mesurer ses mérites. On s'en ferait une idée

fausse en croyant qu'il est fait pour la place publique et lui-même se tromperait sur son propre compte en imaginant qu'il lui appartient de soulever les foules. Il n'est pas plus destiné à les manier fictivement dans les ouvrages qu'il élabore qu'à enflammer celle que constitue un auditoire. Il est l'homme de la confidence, de la demi-teinte et de l'allusion. Le petit poème que constitue l'*Invitation au Voyage*, où l'on voit une femme envahie peu à peu par on ne sait quelles nostalgies, est un ouvrage d'une ligne nette et précise dans sa volontaire incertitude. *Jeanne de Pantin*, au contraire, qui se propose d'être catégorique et peut-être doctrinale, reste molle et incertaine. L'idée maîtresse de ce drame ne se découvre pas avec évidence. N'est-ce pas une curiosité bien gratuite que celle qui consiste à se demander ce que ferait dans notre société actuelle une créature de l'étoffe de Jeanne d'Arc, si elle revenait? Ce retour imprévu connaîtrait assurément un échec aussi complet que l'autre échec qui termine l'*Invitation au Voyage* d'une manière toute pleine de mélancolie. En effet, cette jeune femme rêveuse, dont l'imagination poursuit un voyageur lointain, se retrouve tout à coup en présence de ce personnage que l'absence a paré de cent attraits charmants. La poésie dont elle l'a vêtu s'écroule, elle ne voit plus qu'un niais. Oui, certes, la chose est mélancolique, et l'on peut s'en attendrir à bon droit. Espérons que M. J.-J. Bernard nous proposera souvent encore d'autres raisons de nous sentir touchés de la sorte.

§

Nos lecteurs se souviennent assurément de **la Famille Vauberlain**, ce plaisant roman publié l'an passé par M. José Théry et qui contait l'histoire d'une jeune femme qui attribuait chacun des jumeaux, qu'elle avait eu la chance de mettre au monde, à un père différent. C'était un récit vif, alerte, singulier, si cocassement organisé qu'on ne pouvait se défendre de penser en le lisant qu'il contenait une situation de vaudeville.

Un vaudevilliste professionnel y a pris garde, et d'un livre plein de gaieté il a tiré une comédie des plus moroses. Les caractères avaient du relief, il l'a effacé. Les choses les plus libres étaient indiquées avec tact. Il s'y est appesanti avec

lourdeur. La vraisemblance était maintenue par je ne sais quel artifice de bon ton. Il l'a fait disparaître par de fades grossièretés.

Je pense qu'il faut conclure de cette singulière aventure qu'un vaudeville n'est point chose facile à construire, qu'il ne suffit point d'avoir un sujet pour le bien traiter, mais qu'il est besoin pour réussir dans cet art d'une dextérité et d'une virtuosité qui ne sont point communes. On sait des vaudevilles qui sont des chefs-d'œuvre. Il y avait dans *la Famille Vauberlain* bien des choses qui lui eussent permis d'en être un.

PIERRE LIÈVRE.

PHILOSOPHIE

Léon Wencelius: *La philosophie de l'art chez les néo-scolastiques de langue française.* Alcan, 1932. — Henriette Gally: *Ruskin et l'esthétique intuitive.* Vrin, 1933. — J. Segond: *Le problème du génie.* Flammarion, 1930. — Charles Nicolle: *Biologie de l'invention.* Alcan, 1932. — Lionel de Fonseka: *De la vérité dans l'art.* Libr. des Lettres et des Arts, 1930. — Camille Spiess: *Eros ou l'histoire physiologique de l'homme.* Colombes, Athanor, 1932. — Correspondance: D. Duvillé, *L'art du tracé rationnel de la lettre.*

Esthétique néo-scolastique? Quelle marchandise couvre ce pavillon? C'est surtout *Art et Scolastique* de J. Maritain. D'une façon plus générale, un effort pour déterminer quelle eût été l'esthétique de S[t] Thomas, s'il en avait déduit une de sa métaphysique. Mieux encore, concilions le sens strict et le sens large: une esthétique moderne fondée sur une théologie immuable. Dieu est à la fois « super-pulcher » et « pulcherrimus »; la beauté en ce monde résulte de la splendeur de la forme, qui participe de la splendeur divine. — Cette théorie ne satisfait qu'en partie, en **M. Wencelius,** le protestant. Depuis Jean Goujon, Dürer et Rembrandt, J.-S. Bach, il estime qu'il existe un art protestant, auquel confine la tragédie de Racine pour autant qu'elle s'apparente au jansénisme, si proche de Calvin. Il sait gré aux esthéticiens catholiques de répudier le « sociologisme » de Lalo et le sentimentalisme de Guyau, mais il leur reproche l'étroitesse, quelquefois l'intolérance de leur point de vue. Il rappelle que l'affinité entre le beau et le divin est mise en pleine lumière par le *Sâdhana* de Tagore. Pourquoi ne pas rappeler, à ce compte, Solger et Schlegel, Tieck et Novalis, qui ont, avec tant

de force, pressenti le Çiva dansant, avec tout ce que comporte de glorieuse création, ainsi que de fallacieux prestige, l'initiative d'un absolu qui serait incomparable artiste?

Si hostile qu'il soit à l'Eglise romaine, Ruskin met lui aussi, à sa façon, Dieu au cœur de l'esthétique. Le livre que lui consacre Mlle **H. Gally** est abondamment documenté; comme, fût-ce pour les moindres références, il indique les sources, il constitue un répertoire analytique des plus utiles. Nous goûtons moins la partie critique, car il y a quelque illusion à prétendre corriger les lacunes de l'intuition ruskinienne par l'intuition bergsonienne. Ajoutons que l'auteur, qui approxime par une multitude de petites touches précises les idées de son héros, procède, quand il s'agit pour elle d'énoncer ses vues propres, par des schémas plus adaptés à l'enseignement primaire qu'à l'interprétation sérieuse de faits (pp. 12, 234, 258-9). Il ne nous paraît pas qu'il soit nécessaire, ni même opportun, quand on étudie une doctrine existante, de lui opposer des vues plus ou moins personnelles: cette convention traditionnelle qui s'impose encore à tant de thèses universitaires, se justifie de moins en moins, sauf si l'on admet que le ou la « scholar » en sait plus long, par exemple sur la psychologie de l'intuition, que le penseur envisagé. Hâtons-nous d'affirmer que tout cela est négligeable, mais qu'on doit savoir gré à l'auteur de son examen scrupuleux des idées de Ruskin et de son ambiance.

Sujet redoutable, toujours séduisant, le problème du génie. Avec du brio, en jonglant au moyen de souvenirs d'art, de philosophie, on a plus d'une fois refait le livre de Séailles. Le voici encore, avec une profusion verbale qui excède le jaillissement d'idées. Une fois de plus, on croit devoir prouver sa virtuosité pour traiter de l'origine de toute virtuosité. Il nous semble qu'un examen modeste de l'invention, qu'une confrontation des processus de découverte avec les critères logiques ou avec les attitudes psychologiques avancerait davantage nos connaissances. Nous retiendrons de l'essai que nous offre **J. Segond** ce qu'après Spinoza il nous indique sur « la puissance du corps » (120), efficience dans laquelle intervient aussi bien la spiritualisation des tares que la spiritualisation des aptitudes. Nous retiendrons les trois génialités

hiérarchisées: la vitale, invention de l'organisme; l'instinctive, invention d'un ajustement au milieu; la spirituelle, invention d'une œuvre où la pensée se mire (192). Nous sommes d'accord avec l'auteur, quand il impute le génie à une fonction supra-rationnelle, dont la raison même doit dériver; nous savons, en effet, que seule une contingence propre à la réflexion européenne a pu faire croire que l'imagination fût une faculté sensible subalterne, alors qu'elle coïncide en son fond avec la plus haute autorité du jugement, celle du jugement qui ne répète ni ne critique, mais vraiment affirme et ose procéder d'affirmations en affirmations (197). L'utilisation des vues de P. Valéry est un des enrichissements qui s'ajoutent à l'héritage de Séailles.

L'essai du Dr **Charles Nicolle** (prix Nobel de Médecine en 1928) est de toute autre allure. Il ne « sent » ni la philosophie, ni l'esthétique, mais il fournit, parmi des explications de sens commun, quelques faits positifs. Telle, l'allusion aux expériences de Pasteur sur les troupeaux; telle la découverte, par l'auteur, du mode de transmission du typhus exanthématique. L'idée centrale? l'esprit de découverte est un fait naturel, vital, qui doit être étudié comme les autres phénomènes. Un hasard, plutôt que le génie, donne aveuglément, à qui saura les interpréter, les moyens dont procédera l'invention. Le progrès survient ainsi d'un acte inintelligent de la nature. D'autre part, le prédestiné à l'invention doit sa supériorité — disons plutôt sa vision originale — à son manque d'équilibre, qui le rend moins sensible que d'autres à l'illogisme. Il est singulier qu'un savant puisse considérer que l'on démontre une thèse en forgeant un roman (42); en tout cas, le docteur Nicolle, coutumier de ce fait, médite de montrer par une voie de ce genre l'enchaînement du génie à son sort. « Ce sera l'illustration de l'essai présent. » Attendons. Mais en attendant, comment ne protesterions-nous pas contre une assertion que voici: « Les peuples des Indes orientales, bien que de sang aryen, n'ont donné, jusqu'à ces derniers temps, que des moralistes » (17)?

La veine créatrice de l'Orient, en tant qu'opposée à celle de l'Occident : c'est le sujet du dialogue imaginé par **Lionel de Fonseka,** Cingalais. Discussion très pénétrante, que ne

devra ignorer aucun esprit curieux de confronter les principales civilisations historiques. Le plaidoyer asiatique est une charge à fond contre notre conviction européenne — depuis la Renaissance — que l'art est expression, et pire encore: expression individuelle. Selon l'esprit oriental, l'art est décoration, embellissement; mais de quoi, sinon de l'utile? Tout notre malheur fut de séparer l'art de la vie, en particulier de la religion, témoignage d'une représentation de la vie. Nos artistes? des dégénérés, moralement prostitués; au lieu de s'enorgueillir du rôle d'artisans travaillant pour des fins humaines, ils poursuivent cette chimère: la re-création (« représentation »); mieux vaudrait la récréation. Ils ignorent ou faussent la valeur des symboles.

Cette argumentation est passionnée; l'auteur réduit presque au rôle de personnage muet le défenseur des points de vue occidentaux. N'empêche qu'il y a beaucoup de justesse dans les formules à l'emporte-pièce qui fixent les attitudes orientales, et que cette profession de foi esthétique doit prendre place auprès des témoignages les plus éloquents et lucides que nous ont donnés un Tagore et un Okakura Kakuzo. Nous ne prétendons pas pour autant que l'art asiatique vaille mieux que l'art européen, mais nous savons gré à L. de Fonseka d'avoir mis en telle évidence l'opposition des principes. Il serait opportun aussi de présenter certaines réserves. Le platonisme, considéré ici comme homogène à l'esprit asiatique, amorce la mentalité occidentale, — par exemple en ne tenant pas pour aussi naturels que le font les Hindous la mort, l'amour, l'idéal; l'Inde ne s'avise guère d'imaginer deux mondes, l'un sensible, l'autre intelligible. Aussi le romantisme allemand, que L. de Fonseka envisage comme caractéristique des fausses outrances européennes et modernes, est-il à bien des égards, comme nous l'avons dit et répété ici même, étrangement proche de l'esprit indien.

A plusieurs reprises, nous avons rendu compte des ouvrages de **Camille Spiess.** *Eros*, son « testament philosophique », prétend nous ramener aux pures sources de la sagesse orphique: à une connaissance de nous-même qui rajeunisse la race, foncièrement androgyne, et fasse l'éducation du cœur. Buts grandioses, que l'auteur vise par des moyens nietzschéens

et futuristes, dont la tirade que voici, plusieurs fois proférée, donnera quelque idée : « Le péché est le mal de l'âne sémitique ou la bride de l'animal domestique et hybride — moitié homme et moitié femme ou ni l'un ni l'autre — qui est toujours lié et souillé par la tache sociale et l'attache commerciale, préputiale des cocons et des cocus!! » La double exclamation est de C. Spiess. La haine, le mépris du juif est de Gobineau. A Hitler de recueillir ce moyen de propagande.

Correspondance. — Nous avons reçu, à l'intention des lecteurs de ce périodique, un ouvrage de **D. Duvillé,** professeur de dessin appliqué à la publicité dans les écoles d'art de Paris : *L'Art du tracé rationnel de la Lettre* (Soc. franç. d'Edit. littér. et techniques). L'auteur, habile technicien dans le tracé graphique, a beaucoup plus d'idées esthétiques et philosophiques qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les dessinateurs, et il possède divers principes assez personnels d'une méthode de composition ornementale. Pour préciser le canon des variétés d'écritures, au lieu de s'en remettre à la souple invention du tracé, il « standardise » les formes, construites une fois pour toutes à l'aide du compas. Elégant et strict à la fois — d'une façon quasi « valéryenne » — cet album sera lu et contemplé avec profit par les spécialistes, avec intérêt par quiconque.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Urbain et Marcel Boll: *La science, ses progrès, ses applications,* avec de nombreux collaborateurs; tome II: *Applications et théories actuelles,* Larousse. — Mémento.

Nous avons indiqué précédemment (1) les idées générales, qui avaient présidé à l'élaboration de cet ouvrage in-quarto, en deux tomes sensiblement égaux. Le tome Ier qui traite de *l'histoire de la science jusqu'à la fin du dix-huitième siècle,* est paru mi-octobre 1933; dès cette époque et sans interruption, le tome II de **La science, ses progrès, ses applications** se poursuit à raison d'un fascicule de seize pages par semaine; il sera achevé fin avril.

Ce dernier tome est, lui aussi, scindé en deux parties

(1) *Mercure de France,* 15 mai 1933, pp. 173-175.

d'inégale importance : l'une, qui s'occupe de physique expérimentale et de science appliquée, intitulée *Les découvertes et les inventions contemporaines*, comprendra environ 300 pages; l'autre résumera en une centaine de pages les problèmes théoriques actuels.

§

1° A titre d'introduction à la *mécanique appliquée*, Jacques Lafitte, ingénieur et architecte, nous fait part de réflexions bien suggestives sur « le rôle et la classification des machines », mettant en parallèle le rouet de Gandhi et une filature moderne, ou bien les pistes animales et les autoroutes modernes.

Ce n'est pas la machine, quoi qu'ils disent, que condamnent tant d'auteurs contemporains, ce n'est pas la maison, le vêtement, la route, le moulin, ni même l'auto; c'est l'usage qui s'en fait; c'est la forme de structure sociale, dans laquelle la machine s'insère, et c'est spécialement la forme industrielle et concentrée du monde moderne. Ce n'est pas la machine qu'ils condamnent; c'est l'homme lui-même.

Quelques brèves notions d'hydraulique (houille blanche, houille bleue...), par Charles Suchet, ingénieur en chef des P. T. T. Une étude approfondie des moteurs thermiques, par Henri Petit, ingénieur-conseil : moteurs à explosions et à combustion, machines alternatives, turbines à vapeur (sans oublier les espérances d'une utilisation de l'énergie calorifique des océans). Et le chapitre s'achève par la production et l'utilisation du froid, rédigées par Roger Simonet, agrégé des sciences physiques.

2° *L'optique appliquée* débute par un exposé des instruments d'optique, dû à Edmond Brun, professeur agrégé de l'Université : vision à l'œil nu, correction de la vue, loupe, microscope, ultramicroscope, lunettes, périscopes, télémètres, projecteurs, réflecteurs. Une vingtaine de pages, accompagnées de superbes illustrations, traitent des principes et des réalisations de l'éclairage moderne (Jean Dourgnon, ingénieur à la Société du Perfectionnement de l'Eclairage). Puis viennent la photographie (par Roger Simonet) et le cinématographe (par Lucien Bull, sous-directeur de l'Insti-

tut Marey). C'est naturellement ce chapitre qui nous a fourni le prétexte aux plus nombreuses *planches en couleurs.*

3° *L'électricité appliquée* commence par le résumé de Charles Suchet sur l'électromécanique, c'est-à-dire sur la production industrielle de l'énergie électrique et sur les applications de l'électricité comme force motrice. Deux paragraphes (André Cramois, ancien élève de l'Ecole supérieure d'électricité) sont spécialement consacrés aux applications domestiques et agricoles. Et Paul Joly, ingénieur en chef des P. T. T., prend la plume pour décrire deux applications quotidiennes, si mal connues du grand public : la télégraphie et la téléphonie.

4° La *radioélectricité* est le point de départ des plus merveilleuses applications. La radiotélégraphie, la radiotéléphonie, la radiodiffusion ont été confiées à trois ingénieurs en chef du Laboratoire national de radioélectricité : Paul Abadie, Pierre David et Bernard Decaux. La musique électrique, qui, depuis quelques années, sollicite l'attention du public sous divers vocables aboyeurs (éthérophone, dynaphone, ondes musicales, ondes éthérées, superpiano, etc.) est l'objet d'une remarquable mise au point de Pierre David. Et Georges Masson, ingénieur aux établissements Belin, nous renseigne sur l'état actuel de la télévision.

5° Ici se place un chapitre de physique expérimentale, sur la physique des rayons X, par Georges Allard, agrégé des sciences physiques, et sur la radioactivité, par Adolphe Lepape, sous-chef de laboratoire au Collège de France.

6° La *chimie appliquée* s'étend de l'électrochimie aux applications des colloïdes, en passant par les industries minérales, celles de l'alimentation, les matières colorantes, les médicaments et les parfums. Elle a été rédigée par Paul Bary, Auguste Chaplet, Robert Levaillant et René Sordes.

§

Restent les *théories actuelles,* prélude aux applications de demain.

La science actuelle vit en symbiose avec le *calcul des probabilités,* sur lequel Louis-Gustave du Pasquier, doyen de la Faculté des Sciences de Neuchâtel, a rédigé une pénétrante étude.

Nous avons prié André Metz de se charger de la *relativité;* on sait que celui-ci, avec un beau courage et une sûreté à toute épreuve, « exécuta » tous ceux qui « pondirent » sur Einstein sans y rien comprendre.

Les trois derniers chapitres, relatifs aux *théories corpusculaires,* sont rédigés par le signataire de ces lignes : il s'agissait de dresser un tableau, à la fois complet et familier, qui embrassât la notion de *molécule,* précisée par Daniel Bernoulli (1738) et par John Dalton (1808), qui indiquât la constitution de l'*atome* (Ernest Rutherford et Niels Bohr), qui mît en évidence les propriétés protéiformes de l'*électron* et qui fût couronné par la *mécanique ondulatoire,* objet actuel des méditations de Louis de Broglie, de Werner Heisenberg, d'Erwin Schrœdinger, de P.-A.-M. Dirac et de tant d'autres savants. Mais nos lecteurs sont suffisamment renseignés sur ces problèmes passionnants, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister à nouveau.

Je ne redirai pas non plus les résultats merveilleux de l'héliogravure, qui permit l'éclosion du premier *ouvrage de luxe* consacré à l'histoire et à la description de la science. Chaque tome est accompagné d'une table des matières très détaillée, et le second volume sera complété par un index alphabétique, contenant 15.000 références et permettant au lecteur de se renseigner rapidement sur n'importe quelle question des sciences mathématiques et physicochimiques.

Mémento. — La mode est actuellement aux grandes encyclopédies. Je m'en voudrais de ne pas signaler l'intérêt des *parties scientifiques* de deux d'entre elles.

L'évolution humaine paraît en ce moment (Quillet) en quatre tomes, avec une préface de Paul Langevin: c'est assez dire la sereine impartialité dont témoigne cette remarquable publication (2). Mme Marie Lahy-Hollebecque, professeur agrégée de l'Université, a accepté la tâche ingrate de directrice, et c'est à un de nos collaborateurs de *La science, ses progrès, ses applications,* Marcel Chatelet, agrégé des sciences physiques, qu'a été confiée l'histoire des sciences exactes.

(2) Faisant diversion à la diffusion de la physique, je me suis chargé des deux chapitres intitulés « Description de la personnalité » et « L'affranchissement de la pensée ».

L'histoire de la troisième république (Librairie de France) comporte également un chapitre sur la science. Je ne saurais parler du paragraphe sur les sciences naturelles et biologiques, qui est apparu comme très quelconque au profane que je suis. Les sciences mathématiques, rédigées par un académicien libre, sont un palmarès monotone, excessivement chargé, sans idées générales, où le lecteur moyen n'a pour ainsi dire rien à glaner. Soyons néanmoins reconnaissants à cet académicien libre d'avoir choisi, pour les sciences physiques, Henri Volkringer, également notre collaborateur à *La science* et dont nous avons signalé, en son temps, l'excellent ouvrage (3). Son exposé (25 pages in quarto) est malheureusement déparé par une illustration mal venue; mais il constitue un raccourci saisissant de la thermodynamique, des radiations, de la radioactivité, de l'électromagnétisme, des quanta et de la relativité, de la chimie pure et appliquée, ainsi que de la chimie physique.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Mirkine-Guetzevitch: *Droit constitutionnel international.* Librairie du Recueil Sirey. — Pranas Dielininkaitis: *La Liberté scolaire et l'Etat.* Alcan. — Albert Antin: *L'Ecole unique.* Alcan. — Gustave Kass: *L'Etat éducateur.* Editions de la Revue des Indépendants, 97, avenue de Clichy. — Mémento.

En intitulant son livre **Droit constitutionnel international,** M. Mirkine-Guetzevitch a voulu dire qu'il y étudierait les règles constitutionnelles de droit interne ayant une portée internationale. Il ne s'agit donc pas dans ce volume de bâtir une constitution internationale, ni de préciser les règles constitutives de la communauté internationale, mais de travailler à l'harmonie de cette technique de la liberté qu'est le droit interne avec cette technique de la paix qu'est le droit international. Nous assistons, en effet, à un effort très intéressant des peuples modernes de réaliser l'international par le national, et d'arriver ainsi à une démocratisation de la vie internationale calquée sur la démocratisation de la vie interne. Cette dernière subit sans doute en ce moment un temps d'arrêt, le communisme comme le fascisme étant ennemis de la démocratie, mais qui ne peut être que de brève durée, la démocratie étant la seule forme de gouvernement digne des peuples

(3) *Les étapes de la physique*, in *Mercure de France*, 15 décembre 1929, pp. 671-674.

civilisés; en effet, un peuple qui n'est pas libre n'est pas vraiment civilisé, pas plus l'italien ou l'allemand qui tournent en ce moment le dos à la liberté, que le russe qui croupit depuis quinze ans dans la pire abjection politico-sociale.

Comme on le voit par ces quelques lignes, les problèmes que traite l'auteur sont aussi graves que hauts. Cette civilisation dont nous étions si fiers et que nous pensions mise par le traité de Versailles et l'institution de la Société des Nations à l'abri de toutes les atteintes, se trouve courir les plus grands dangers, et ce ne serait pas trop pour les éviter de toute la sagesse dont la pauvre humanité est capable. Or, trop de nations aujourd'hui manquent de sagesse, ou seulement de bon sens; heureux quand elles ne se mettent pas volontairement au ban de tout, comme la Russie soviétique qui nie toutes relations juridiques internationales et se refuse à reconnaître le principe de la continuité de l'Etat, seule base possible pour ces relations. Aux antipodes de la Russie se place l'Espagne qui, dans sa récente constitution du 9 décembre 1931, a reconnu l'obligation pour l'Etat espagnol de se conformer aux règles internationales de la Société des Nations. Si tous les autres Etats en avaient fait autant, cette Société serait mieux qu'un organe de discussions académiques! Mais l'Espagne n'a pas les raisons qu'ont l'Allemagne et la Russie pour se soustraire à cette tutelle qu'elles exècrent.

La guerre, c'est en effet le spectre qui assombrit tout. L'Espagne ne veut pas la guerre, tandis que la Russie et l'Allemagne la veulent farouchement, implacablement. Tout ce droit interne de la paix que les Etats civilisés s'efforcent d'établir, qu'ils fassent ou non partie de la Société des Nations (les Etats-Unis ont affirmé leur volonté de paix aussi hautement que la France et l'Angleterre) se heurte à cet obstacle insurmontable: le refus des militarismes kaiserien et prolétarien. Comme le dit avec raison notre auteur, la paix ne dépend pas d'un traité international, mais d'une identité des régimes politiques; or, il n'y a rien de commun entre la démocratie des Etats de l'Europe occidentale et l'ochlocratie des deux grands Etats de l'Europe centrale et orientale. Dans ces conditions, combien il est prudent de ne pas se faire d'illusions sur ces règles tutélaires qu'on veut établir pour les déclara-

tions de guerre ou contre les propagandes de guerre, et sur ces manifestations un peu théâtrales de mise hors la loi de la guerre! Quand la Russie qui n'hésite pas à se dire l'ennemie de tous nos Etats qualifiés par elle capitalistes, ou l'Allemagne qui ne cache pas sa volonté inflexible de détruire le traité de Versailles, voudront nous déclarer la guerre, ce ne sont pas ces toiles d'araignée qui les arrêteront.

On s'occupe beaucoup de l'Etat enseignant en ce moment.

Voici d'abord **La Liberté scolaire et l'Etat,** une forte étude de M. Pranas Dielininkaitis, de l'Université de Kannas (Kovno, en Lithuanie), qui, après avoir exposé comment cette question de l'enseignement a été résolue, par le monopole scolaire en pays soviétique, par la coexistence d'un étatisme centralisateur et d'un enseignement indépendant très gêné en France, par une large liberté scolaire en Belgique et en Hollande, se prononce en faveur d'un régime synthétique sur lequel nous reviendrons.

Et voici ensuite **L'Ecole unique** de M. Albert Autin, inspecteur d'académie, qui est un plaidoyer, objectif, nous assure-t-il, en faveur de cet article du programme de nos gouvernants actuels; aussi le ministre de l'Education nationale, M. de Monzie, a-t-il enrichi le livre d'une préface où il nous annonce que, bien loin de croire qu'il a achevé sa tâche en obtenant la gratuité des études secondaires, il considère que la construction de l'Ecole unique va seulement commencer.

Et enfin, voici **L'Etat éducateur** de M. Gustave Kass, simple homme de lettres, qui attaque assez vivement la façon dont l'Etat a conçu son rôle, et demande que des préoccupations d'égalité et de justice soient introduites dans notre construction scolaire dont elles sont, nous assure-t-il, absentes. Et ces trois volumes, différents et même opposés, nous permettent de nous faire une opinion sur un problème dont personne ne nie la difficulté ni l'importance.

A vrai dire, ce problème serait vite résolu si la politique, cette bien vilaine machine, « la meule du pressoir de l'abrutissement », pourrait-on dire, d'après Alfred de Musset, ne venait pas tout écrabouiller et embrouiller. Des deux côtés politiquants, on pose en principe que c'est à l'école que se

forment les opinions politiques (première niaiserie) et qu'il faut donc forcer l'enfant à aller à telle école où on lui martellera les idées sur l'enclume voulue (seconde sottise), ce qui obligera d'ailleurs à commencer par faire des instituteurs ou professeurs d'une parfaite orthodoxie politicaillante (troisième ineptie). La vraie solution du problème de l'enseignement serait tout autre: Les parents libres de faire donner à leur enfant l'éducation qu'ils préfèrent, et l'Etat intervenant seulement pour s'assurer que ce minimum d'éducation a été donné. Si les parents ne sont pas assez riches pour payer l'école, l'Etat interviendrait encore pour se charger de ce paiement à leur place, mais sans se préoccuper si l'école est bleue, blanche, rouge ou arc-en-ciel. Quant aux enseignements qu'on qualifie secondaire et supérieur, l'Etat devrait leur constituer un patrimoine (constitution qui serait souvent une restitution, tous les biens des anciens établissements scolaires ayant été confisqués, comme les biens d'Eglise, sous la Révolution) et il appartiendrait alors à l'Université de France, organisée sur le plan de la liberté, et l'Etat intervenant alors pour contrôler et assurer cette liberté, d'administrer collèges, lycées, écoles spéciales et facultés. Voilà le principe que tous les gens d'esprit libéral et de cerveau intelligent admettront, seuls s'y opposant les politiciens et les fanatiques.

On sait que notre organisation scolaire est tout à fait différente. Nos gouvernants jacobins n'ont pas encore osé supprimer les débris de liberté qui restent çà et là, mais ils leur ont enlevé toute importance et toute efficacité, et la fameuse grande idée de l'Ecole unique réalisera le but poursuivi: tous les électeurs pensant de même en matière politique, votant pour les mêmes politiciens et leur conservant la même assiette au beurre dont ils pourront lécher un peu le bord. Dans ce beau programme, aucune préoccupation de la vraie démocratie qui vit de libre émulation, de juste récompense de l'effort personnel, ni de la patrie, ni de la science, ni de la morale, ni de la civilisation, ni de l'idéal, tout est ramené à un but de politicaillerie.

Ce que voudraient nos socialisants, ce serait ceci: toute la jeunesse française instruite dans les mêmes écoles, suivant les mêmes programmes, par les mêmes maîtres formés, eux-

mêmes, par les mêmes procédés, cette jeunesse enrégimentée, contrôlée, filtrée, passant chaque année d'un échelon à un autre après examen et plus tard obligée, sur avis de commissions d'orientation professionnelle, d'embrasser telle profession et non telle autre. Une telle organisation, qui ne peut enthousiasmer que de stupides ronds-de-cuir, aurait pour effet de transformer la France en une pépinière de ronds-de-cuir.

D'abord, notre organisation actuelle permet d'obtenir un ensemble suffisant d'excellentes choses et il n'est donc pas nécessaire de recourir à une aggravation de la chiourme scolaire; tout le monde possède un minimum d'instruction (et quand il y a des illettrés, c'est la faute des pouvoirs publics qui n'ont pas exercé une surveillance suffisante); tout le monde, avec le système des bourses, peut arriver, quand il le mérite, aux plus hauts concours, et tout le monde bénéficie d'une unité morale très suffisante, en dépit des efforts de quelques énergumènes révolutionnaires. Il est même consolant, à ce propos, de voir combien ces énergumènes sont peu nombreux en somme, et combien ils seraient sans influence si nos politiciens ne les protégeaient pas. Le corps des instituteurs est très sain dans l'ensemble, et leur conduite pendant la guerre a été admirable; là, comme partout, il suffit de quelques bêtes galeuses dont on constate la gale pour faire croire que le troupeau tout entier est contaminé, et c'est une erreur.

L'idée d'obliger les petits bourgeois et les petits ouvriers à fréquenter la même école n'est pas mauvaise en elle-même, et je crois que, comme à la caserne, il en résulterait plutôt une estime mutuelle et une bienveillance réciproque entre les classes; néanmoins, si les parents des uns et des autres préfèrent envoyer leurs enfants à des écoles différentes, je ne vois pas de quel droit on les en empêcherait. Et je vais jusqu'à dire que le fait de réserver la gratuité aux seules écoles de l'Etat me semble contraire à tous les principes de liberté, d'égalité et de fraternité. Si l'Etat estime que son devoir est d'assurer à tout enfant un minimum d'instruction, il devrait en assumer les frais. Dans les systèmes belge et hollandais, toutes les écoles sont en principe subventionnées au prorata du chiffre de leurs élèves. Ce n'est que justice.

L'idée de soumettre toute cette jeunesse (20 millions d'en-

fants des deux sexes) à un filtrage continu pendant des années et des années est, par contre, déplorable. D'abord, ce filtrage peut être fait sans conscience; avec certains instituteurs et inspecteurs, il faut bien prévoir cette triste hypothèse. Et même fait avec loyauté il pourrait avoir de mauvaises conséquences; en général, les médiocres sont précoces et les supérieurs sont tardifs; le filtrage arriverait donc souvent à favoriser les premiers et à décourager les seconds; aujourd'hui, ce filtrage se fait très suffisamment, pourquoi changer quelque chose à ce qui existe?

L'idée de pousser tout le monde à s'instruire le plus possible n'est pas mauvaise en elle-même; il n'y aurait pas d'inconvénients à ce que des cultivateurs ou des artisans fussent des lettrés ou même des humanistes; il en était ainsi dans l'ancienne France, et on prétend que le laboureur Royer (père de Royer-Collard) poussait sa charrue tout en lisant Homère dans le texte (je ne sais si ses sillons étaient alors bien droits); toutefois, il peut y avoir à cette ruée de toute la jeunesse primaire vers l'enseignement secondaire deux inconvénients réels, le premier d'appliquer à des études de luxe peu utiles le temps qui serait mieux employé à des études de technicité très utiles, le second de développer le nombre des demi-lettrés ou demi-savants infatués de leur demi-science, c'est-à-dire des déclassés aigris et des ratés haineux.

L'idée de généraliser et « obligatoiriser » l'orientation professionnelle officielle est une pure sottise, je pense qu'il n'est pas besoin de le démontrer.

Alors, tout bien considéré, la sagesse serait de ne rien changer au système actuel ou, mieux, au système d'il y a quelques années, puisque tout ce qu'on propose ou entreprend d'y changer est conçu dans un esprit nettement politicien. Le livre de M. Gustave Kass contient un riche choix d'exemples de l'esprit de sottise dans lequel certains voudraient orienter notre enseignement public: mépris de la religion et de la morale, haine de la société et de la patrie, dédain de l'égalité et de la justice. En vérité, on ne saurait comprendre comment un pays peut résister à un pareil régime, si on ne se rappelait pas que le bon sens l'emporte souvent par la force des choses sur l'insanité, même frénétique, et qu'en dépit de nos agitateurs commu-

nistes, anarchistes ou défaitistes, le pays reste beaucoup plus stable et sage qu'on ne croirait.

Quant à la solution synthétique que prône M. Pranas Dielininkaitis, elle est d'une grande sagesse: 1° « Aspirations des familles et des collectivités vers une autonomie doctrinale dans le domaine de l'éducation », ce qui veut dire que chacun fasse élever ses enfants dans l'ambiance religieuse, morale, sociale, etc., qui lui plaira; 2° « Nécessité de répartir les charges de l'éducation entre l'Etat et la société », ce qui implique ici aussi liberté générale; 3° « Meilleure utilisation de l'initiative privée et de l'initiative publique », ce que je traduirai volontiers : dépoliticianisation de l'enseignement, tant libre qu'officiel; et enfin 4° « Répartition plus équitable des ressources communes », c'est-à-dire toutes les écoles subventionnées au prorata de leurs effectifs.

L'article 9 du traité du 28 juin 1919 imposé par les Alliés à la Pologne oblige ce nouvel Etat à « assurer aux minorités ethniques de religion ou de langue une part équitable (donc proportionnelle) dans les dépenses publiques faites en un but d'éducation, de religion et de charité ». Voilà la formule décisive et définitive, la seule formule sage et juste et qui, n'en déplaise à nos politiciens, devrait être appliquée par les gouvernements dans tous les pays, même le nôtre.

Mémento. — *Annuaire de l'Institut international de droit public 1933*. Presses universitaires de France. Cet Annuaire, qui est le cinquième publié, contient, d'abord, une notice sur cet Institut (président en 1933: M. Politès; secrétaire général: M. Mirkine Guetzévitch); ensuite un rapport de John Fairlie sur les Commissions et Comités législatifs aux Etats-Unis; et enfin le texte (avec notices) de toutes les lois de droit public promulguées en 1932 dans tous les pays du monde; et on est vraiment étonné que l'ensemble de ces lois fasse un volume de près de 800 pages. Dans cet ensemble la part de la France tient environ 40 pages (organisations électorale, parlementaire, budgétaire, administrative et juridictionnelle). Un pareil instrument de travail est indispensable à tous ceux qui veulent étudier le droit public, et on doit être très reconnaissant à l'Institut et à son secrétaire général de réunir une telle quantité de renseignements et de les livrer aux lecteurs avec tant de conscience et de compétence. — Georges Cazin: *Sagesse du Chef d'entreprise*, Desclée de Brouwer et Cie. Ce livre tout à fait

remarquable sera lu avec fruit même par ceux qui connaissent déjà les belles études de M. Wilbois dont il a été parlé ici. M. Cazin est un ingénieur qui a eu de grands services à diriger pendant la guerre et l'après-guerre; il a notamment participé à la reconstruction de plusieurs villes des régions libérées; et il unit à une très haute compétence technique une connaissance peut-être alors inattendue de la philosophie thomiste. De pareils livres peuvent être seulement signalés. Je me contente donc de noter que celui-ci contient deux parties, une de philosophie (introduction à la sagesse, jugement, organisation) une de pratique (esquisses en vue d'une organisation professionnelle). La Collection des « Questions disputées » dans laquelle paraît ce volume est dirigée par MM. Charles Journet et Jacques Maritain; plusieurs volumes remarquables y ont paru, tel le *Problème du Communisme* de Nicolas Berdiaeff, dont j'ai rendu compte ici même, en août dernier. — André Maurois: *Chantiers américains*, Gallimard. Ici ce n'est plus de la théorie, mais de la réalité vue. L'auteur, dont on connaît le talent de journaliste, a été en Amérique, et raconte d'une façon intéressante ce qu'il a vu: Les Ruines, d'abord, puis La Nouvelle équipe, enfin les Actes et leurs effets, et sa conclusion, un peu ironique, Un siècle de progrès, demanderait à être méditée. Expérience sociale et transformation morale, oui. Le monde américain déconcerte souvent l'observateur. Nous autres, Français, qui aimons la logique et l'ordre, nous avons peine à le comprendre. Tant d'idéalisme héroïque au temps où Wilson soulevait son pays contre la barbarie tudesque et tant de réalisme, lui-même discutable, sous Hoover et Roosevelt; il faudrait un recul de plusieurs décades pour pouvoir comprendre! — Jean-Richard Bloch: *Offrande à la Politique. Troisièmes essais pour mieux comprendre mon temps*, Rieder. Ce livre fait suite à l'Offrande à la Musique et à l'Offrande à la poésie (celle-ci à paraître) et c'est un grand honneur pour la Politique d'être ainsi associée aux deux autres déesses. Mais honneur qui a sa raison d'être si on écrit Politique avec une majuscule (l'auteur, je ne sais si c'est à dessein, l'écrit avec une minuscule). Même ainsi minimisée, on peut admettre avec lui qu'elle forme le maître jeu de la société. Seulement c'est parfois alors un jeu de filous quand ce n'est pas un jeu de bandits. Et puis offrande, ce n'est pas du tout la même chose dont on fait offrande à la musique, à la poésie et à la politique, et cette dernière déesse a des exigences parfois bien lourdes; les premières ne vous demandent qu'un peu de résistance au sommeil quand elles sont trop ennuyeuses, mais la troisième! Le livre est plein d'idées et toute page provoque la réflexion, même la dernière ligne: « Le mal

vient de ce que les trieurs de lentilles se mêlent de ce qui ne les regarde pas. » Mais le lecteur n'est-il pas un trieur de lentilles? Voltaire disait: un langueyeur de porcs. Ça revient un peu au même. — B. Montagnons, Adrien Marquet, Marcel Déat: *Néo-socialisme? Ordre. Autorité. Nation.* Grasset. Voici justement de la politique. Avec majuscule ou minuscule? Je ne sais trop. Il est certain que dans le milieu socialiste, certains arrivent à s'apercevor d'une partie des sottises de la doctrine marxiste. Mais le fanatisme politicien continue à aveugler le cerveau des autres, et qui sait si même ceux dont les yeux commencent à se dessiller ouvriront complètement les paupières? Le marxisme est le poison social le plus mortel qui ait jamais été, il n'y a, pour s'en assurer, qu'à regarder la Russie où il agit dans toute sa virulence. — Otto Ruhle: *Karl Marx,* Grasset. Un livre de plus sur l'auteur du poison. Ce nouvel auteur est assez sévère pour l'homme qu'il traite de névrosé, d'entêté, de fanatique, mais il est très élogieux pour son œuvre qu'il estime géniale. Or, il faudrait s'entendre sur le sens du mot génial. Que Karl Marx ait déclanché dans le monde un mouvement d'une puissance inouïe, personne ne le nie, mais la question est de savoir si ce mouvement a été bon, et l'étude de ses effets ne permet de répondre affirmativement qu'à ceux qui ont le crâne fait d'une certaine façon. Entre ceux qui veulent la lutte des classes, comme Otto Ruhle, et ceux qui prônent la synergie comme moi, aucune conciliation n'est possible; l'un des deux a tort. — *La Revue de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française* donne les chiffres d'augmentation démographique de tous les pays pendant les trois dernières années; en ne prenant que les principaux, on voit que la France a eu 210.000 naissances en excédant, quand l'Allemagne en a plus d'un million, la Grande-Bretagne 570.000, l'Italie 1.300.000, la Pologne 1.440.000 et le Japon 2.782.000 (le chiffre des Etats-Unis n'est pas donné). La minuscule Grèce ici nous dépasse (248.000) et aussi la Hollande (315.000), la Tchécoslovaquie (328.000) et même le petit Portugal (260.000)). Quant à l'Espagne et à la Roumanie, elles nous distancent de beaucoup, la première avec 785.000, la seconde avec 760.000. Tout cela n'est pas très flatteur pour notre pays. — Les articles de Revues dignes d'être signalés seraient trop nombreux. Je me contente d'indiquer l'étude d'André Siegfried dans la *Revue de Paris, Deux ans après la chute de la livre sterling,* bonne vue d'ensemble de la politique monétaire anglaise pendant les trois dernières années. Et aussi une autre vue d'ensemble de M. G. Courty dans l'*Européen* du 24 novembre, avec quelques mots à retenir: « En un monde de fous il devient dangereux de parler

raison... L'origine du mal dont le monde souffre se trouve aux Etats-Unis... Les Américains pourront bientôt dire: La faillite, nous voilà! »

HENRI MAZEL.

QUESTIONS JURIDIQUES

Moralité, Race, Famille, dans le Code pénal italien et dans le Code pénal français. — On trouve dans le Code pénal italien toute une série de mesures non pas politiquement fascistes, mais moralement fascistes; c'est à leur lumière que je confronte aujourd'hui ce code pénal au nôtre.

Trois de ses titres sont particulièrement consacrés à ces mesures; le titre IX : *délits contre la Moralité publique* (art. 519 à 544); le titre X : *délits contre l'intégrité et la santé de la Race* (art. 545 à 555); le titre XI : *délits contre la Famille* (art. 556 à 574).

Moralité, race, famille : voilà des notions que notre législation pénale actuelle ne veut pas connaître, voilà des termes qu'elle n'emploie jamais — sauf, en ce qui concerne la troisième, lorsqu'elle édicte (loi du 7 février 1924) le délit d'*abandon de famille*, dont j'aurai à dire un mot.

Pourquoi cet ostracisme, qu'il ne faudrait pas reprocher au législateur de 1810 à 1870, parce qu'alors ni la moralité publique, ni la race, ni la famille française, n'avaient besoin d'être pénalement protégées? Eh bien! mais, parce que l'idée de la protection, par la voie pénale, de la moralité publique, de la race, de la famille, est une idée anti-libérale au sens où nous entendons, maintenant, le libéralisme.

Au sens où nous entendons, maintenant... Qu'on me permette de répéter que je ne fais pas profession de contre-libéralisme en m'élevant contre le libéralisme que cultive notre Thémis actuelle. On peut être moins libéral que l'auteur de cette *Justice Contemporaine* que j'analysais l'autre jour; on peut se montrer moins « fier » que M. Maurice Garçon « de la manière dont notre pays a organisé et maintenu sa justice », sans être anti-libéral; — c'est mon cas.

Pourquoi donc ces trois concepts sont-ils absents de nos lois pénales, sans que personne y trouve à redire? Parce que, s'ils s'y trouvaient, ils blesseraient la mysticité individualiste

dont il n'est guère de Français, dans quelque rang politique, dans quelque classe sociale qu'on le prenne, qui ne soit plus ou moins atteint.

L'art. 526 du C. P. italien inflige une réclusion de 3 mois à 2 ans à *quiconque séduit une femme mineure en l'induisant en erreur sur sa propre situation d'homme marié.* L'art 560 punit (sur la plainte de son épouse) de la réclusion jusqu'à 2 ans le mari qui *entretient une concubine dans la maison conjugale ou ailleurs d'une manière notoire.* Il punit la concubine de la même peine. Voilà deux dispositions anti-libérales au sentiment français; et j'avoue, étant Français, que si j'approuve la première de tout mon cœur par dégoût de la fourberie, la seconde me trouve moins chaud. Mais je reconnaîtrais vite, si je voyais cette disposition dans notre code, que l'intérêt du foyer prime celui du concubinat. Quant à la fourberie, notre législation pénale lui laisse, sur le terrain de la séduction, comme sur celui de l'escroquerie, les coudées franches. Le Code italien les lui refuse. Il fait un délit du *dol,* qui, chez nous, fût-il aussi artificieux que possible, fût-il aussi nuisible que possible, n'est pas punissable. Ainsi, les huit dixièmes des escroqueries échappent par avance à la répression et, quant au restant, l'ingéniosité de nos tribunaux, s'escrimant sur l'art. 405, se charge de le passer au crible du libéralisme.

§

M. Garçon constate que l'escroquerie financière est, à bien peu de chose près, sûre de l'impunité; il nous explique pourquoi. Je le vois aussi constater que le faux témoignage, qui pullule en nos prétoires, n'y trouve aucun empêchement. Il y a, ici, une raison uniquement et je dirai *purement* libérale. Car si l'art. 405, relatif à l'escroquerie, est un casse-tête juridique, les art. 361 et suivants, consacrés au faux témoignage, parlent clair et net. Mais quand le mysticisme libéraliste ne peut pas tourner la loi, il oublie que la loi existe. Est-il libéral de contraindre à parler un citoyen qui veut se taire; à dire la vérité un citoyen qui veut mentir? Non. Le témoignage, lui aussi, ne doit-il pas être libre? Oui — et les art. 361 et suivants restent lettre morte.

Ainsi arrive à se produire, naturellement, une affaire Mes-

torino où, surprenant leur patron qui commet sauvagement un assassinat aux fins de vol, ses quatre employés, non seulement resteront sourds aux supplications de la victime, mais s'efforceront de tirer l'assassin d'affaire et, ayant menti tout le long de l'information, s'en retourneront indemnes chez eux.

Est-il libéral de frapper un meurtrier dont la passion arma le bras? Non, et les jurys acquittent le crime dit passionnel. Est-il libéral d'interdire à la femme qui ne veut pas enfanter d'être maîtresse de son corps? Non, et les jurys refusent de condamner l'avortement, si bien que le législateur (loi du 27 mars 1923) correctionnalisera ce crime, sans que cette mesure change rien à une pratique vis-à-vis de laquelle le magistrat n'est guère moins enclin au libéralisme que le juré.

§

Le Code italien ne frappe pas plus sévèrement que faisait le nôtre, avant 1923, le crime d'avortement. Mais il punit (art. 552) de 6 mois à 2 ans de réclusion et de 1.000 à 5.000 lires d'amende « quiconque pratique sur une personne de l'un ou de l'autre sexe, avec son consentement, des actes de nature à la rendre impuissante pour la procréation » et, tandis que notre loi du 31 juillet 1920, réprimant la provocation à l'avortement et à la propagande anti-conceptionnelle est, avec son luxe d'articles, aussi mal applicable qu'inappliquée, le législateur italien, *qui a pris ses précautions pour que ses textes soient appliqués,* déclare (art. 553) :

Quiconque publiquement incite à des pratiques contre la procréation ou fait de la propagande pour répandre ces pratiques, est puni de la réclusion jusqu'à un an, ou d'une amende jusqu'à 10.000 lires.

Quant à l'art. 550, il frappe les manœuvres abortives et même la seule remise des moyens de nature à procurer l'avortement, encore qu'il s'agisse d'une femme qui ne serait pas enceinte, mais que l'on croyait enceinte.

Punir un crime impossible — même quand il s'agit de la mesure de salut la plus essentielle à une nation dont la dénatalité s'accélère de façon mortelle — *ce ne serait pas français!* C'est avec des arguments de ce calibre qu'en 1923 la

Chambre refusera d'introduire dans l'art 317 les mots *sur une femme crue enceinte,* introduction que le Sénat avait votée. Or, punir les manœuvres abortives seulement quand le ministère public aura prouvé que la femme était enceinte, c'est rendre, dans la grande majorité des cas, toute poursuite impossible puisque l'avortement a précisément pour fonction de faire disparaître la preuve de la grossesse (1).

Rappelons que l'infanticide, s'il demeure théoriquement un crime auquel les jurés sont libéraux, est coutumièrement correctionnalisé par les parquets sous le nom de suppression de part, et nous en aurons fini avec la façon dont la loi française protège *l'intégrité de la race.*

§

Quant à *la santé de la race* — ou, pour celui qui trouverait le mot trop fasciste, de la nation, — on chercherait vainement dans notre Code et ses annexes une disposition comme l'art. 717 du Code italien :

Quiconque, dans l'exercice d'une profession sanitaire, ayant assisté ou examiné une personne atteinte de maladie mentale ou de grave infirmité psychique qui apparaisse, ou qu'il soit permis de présumer, comme dangereux pour soi ou pour d'autres, omet d'en donner avis à l'Autorité, est puni d'une amende de 300 à 3.000 lires.

La même disposition s'applique si la personne assistée ou examinée est atteinte d'intoxication non chronique produite par l'alcool ou par les stupéfiants.

...ou comme l'article 554, intitulé *Contamination par syphilis ou par blennhorragie :*

Quiconque, étant atteint de syphilis et, cachant son état, accomplit sur quelqu'un des actes de nature à lui faire courir un danger de contamination, est puni, si la contamination survient, de la réclusion d'un à trois ans.

Encourt la même peine celui qui, étant atteint de blennorrhagie et cachant son état, accomplit sur quelqu'un les actes prévus à la disposition précédente, si la contamination survient et entraîne une très grave lésion personnelle.

(1) A la lourde sottise de notre législation sur l'avortement, j'ai consacré toute une chronique au lendemain de la loi de 1923 (*Mercure* du 15 juillet 1923).

Dans les deux cas, le coupable est puni sur la plainte de la partie lésée.

En vertu d'un autre article, le médecin ou le pharmacien est tenu de dénoncer à l'autorité judiciaire tout fait ayant le caractère d'une infraction devant être poursuivie d'office, et dont il a eu connaissance dans l'exercice de sa profession.

Cette obligation cesse si la dénonciation expose la personne assistée à des poursuites pénales. « Il n'en reste pas moins, à notre avis (déclare M. de Casabianca, l'éminent traducteur et commentateur du Code), qu'il y a là une dérogation au principe du secret professionnel. » Mais la loi italienne connaît-elle le secret professionnel du médecin? Je ne trouve pas, dans son code, un texte correspondant à notre art. 378. Sous la rubrique *secret professionnel,* je vois un article (622) qui met à ce point de vue le médecin sur le même rang que tout le monde et notamment le prêtre, le magistrat, l'avocat, n'importe quel fonctionnaire :

> Quiconque ayant connaissance, à raison de son état ou de sa fonction, de sa profession ou de son art, d'un secret, le révèle sans juste motif ou bien l'emploie à son profit personnel ou au profit d'autrui, est puni, si le fait est de nature à causer préjudice, de la réclusion jusqu'à un an ou d'une amende de 3 à 5.000 lires.

Mais il faut que je m'arrête si je veux donner le développement qui convient à l'analyse du titre XI intitulé *Des Délits contre la Famille*

Je dois renvoyer aussi le compte rendu de deux intéressants travaux de M. Saintyves : *Les cinquante jugements de Salomon* et *Le Folklore Juridique* (Ed. Domat-Montchrestien), l'analyse de la première des chroniques médicales de Paul Voivenel à *Figaro* (23 décembre) sur *Les Excès d'Expertises,* et les réflexions que m'inspire l'étude, du *Mercure* du 15 décembre, signée Jeanne Renaud et Paul Blanchard : *La Revision du procès de Baudelaire.*

MARCEL COULON.

PRÉHISTOIRE

Nouvelles découvertes d'inscriptions glozéliennes hors de Glozel. — « Le tesson d'Alvaô, la hache de Folticeni, les inscriptions de Bunesti, le bâton d'El Pendo, le poignard de Caubéta, etc., écrivions-nous en 1932 (1), sont pour Glozel ce que furent pour Altamira (2) les peintures de La Mouthe et les galets du Musée de Carcassonne pour ceux du Mas d'Azil (3). »

Or, comme les précédentes, l'année 1933 a vu surgir, hors de Glozel, de nouvelles inscriptions, se rattachant soit aux anneaux ascendants, soit aux anneaux descendants du cycle des écritures préhistoriques.

I. — Inscriptions quaternaires. — Parmi elles, nos lecteurs connaissent les inscriptions de La Madeleine, du Placard, de Laugerie-Basse, de Balmori, de Gourdan, de Saint-Marcel, des Marseilles, du Mas d'Azil, de Lorthet, de Montespan-Ganties, d'El Pendo, d'Isturitz, de Combe-Cullier, de Caubéta, du Puy-de-Lacan, de l'Abri-Mège, des Combarelles.

Nous avions également reproduit dans le *Mercure* du 1er juillet 1932 les signes alphabétiformes qui se voient sur des pointes d'Altamira, publiées par de Sautuola. Et nous ajoutions :

> Beaucoup d'autres inscriptions pourront être redécouvertes dans des musées où elles sont oubliées sans avoir été publiées.

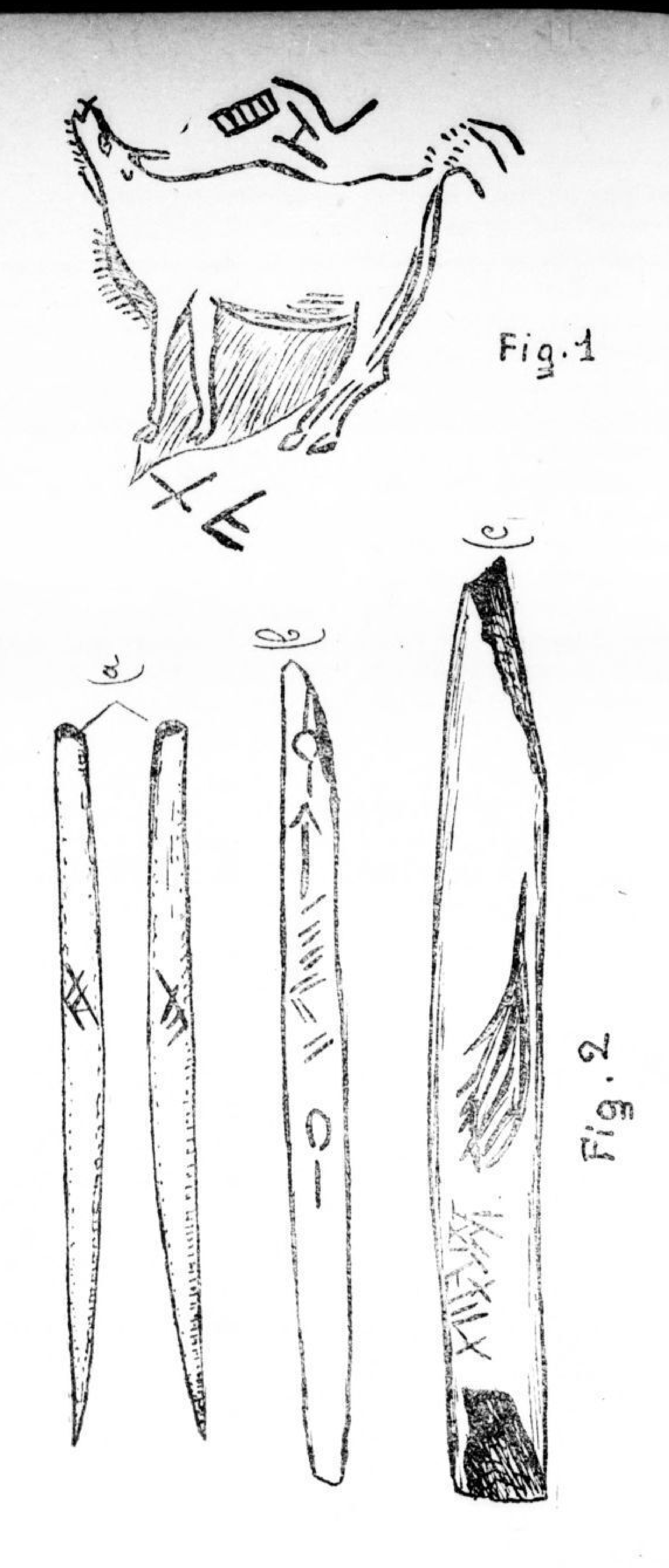
C'est précisément ce qui s'est produit pour Altamira. Le docteur Labougle, membre de la Société Préhistorique Française, visitant le musée archéologique de Madrid, remarqua, sur un des cartons où sont reproduites les peintures rupestres, un dessin de cervidé accompagné de cinq signes alphabétiformes, semblables aux caractères glozéliens (fig. 1).

Il en a été de même pour El Pendo, dont nous connaissions

(1) *Petit Historique de l'affaire de Glozel*, G. Desgrandchamps, éd., 105, boulevard Brune, Paris, 1932.

(2) Les étonnantes peintures d'*Altamira*, déclarées fausses par G. de Mortillet et par Cartailhac, furent admises de tous lorsque Rivière en eut découvert d'identiques à La Mouthe.

(3) Les galets peints du *Mas d'Azil*, « avec d'incontestables rudiments d'une écriture » (S. Reinach), ne furent plus discutés lorsqu'on s'aperçut que deux galets semblables se trouvaient depuis longtemps dans une vitrine du Musée de Carcassonne.


Fig. 1
a
b
c
Fig. 2

déjà l'inscription sur bâton de commandement. Dans l'important travail (4) que vient de publier M. J. Carballo, l'éminent préhistorien espagnol, conservateur du Musée de Santander, nous voyons plusieurs objets qui portent des signes alphabétiformes (fig. 2). Voici d'ailleurs ce que m'écrit l'auteur au sujet de la pièce b de la figure 2:

J'opine aussi et je crois qu'il s'agit de signes alphabétoïdes comme ceux que Piette citait déjà de l'époque magdalénienne, et dont je considère que ceux de Glozel dérivent.

Déjà l'année passée, avant de publier ma brochure sur El Pendo, je vous ai écrit au sujet de cette pièce et je vous en envoyai le dessin. Je vous exposais déjà mon idée qu'il s'agissait de caractères alphabétoïdes... L'idée de signes de chasse ne me satisfait pas. Par leur symétrie, ces signes rectilignes paraissent avoir une signification.

Aussi bien, lorsqu'on trouve une inscription dans un gisement, doit-on procéder à un examen attentif des différentes pièces déjà mises au jour. J'ai pu ainsi découvrir au Musée de Saint-Germain une deuxième inscription provenant de la Grotte du Placard (5). Aujourd'hui, c'est dans les collections d'Altamira et d'El Pendo que le même phénomène s'observe.

Dès les temps quaternaires, l'usage de l'écriture, sans être généralisé, commençait à s'étendre.

II. — Anneaux descendants. — Nous avons montré à différentes reprises que les signes glozéliens avaient survécu pendant plusieurs millénaires.

Les trouvailles effectuées, dans un faubourg de Sens, par M. Gautrop, au cours de travaux de drainage, font partie de cette descendance (fig. 3 et fig. 4).

Nous ne pouvons que regretter vivement que la pièce la plus importante ait été réemployée dans les fondations d'une construction moderne. Voici, en effet, ce qu'en écrit Mlle Augusta Hure qui s'est chargée de publier les découvertes de M. Gautrop: « Un jour, son attention fut attirée par une grande plaque de schiste sur laquelle étaient tracés de singu-

(4) *Exploracion en la gruta de « El Pendo » (Santander)*. Madrid, 1933.

(5) *Une deuxième inscription de la grotte du Placard, oubliée à Saint-Germain. Mercure*, 15 mai 1932.

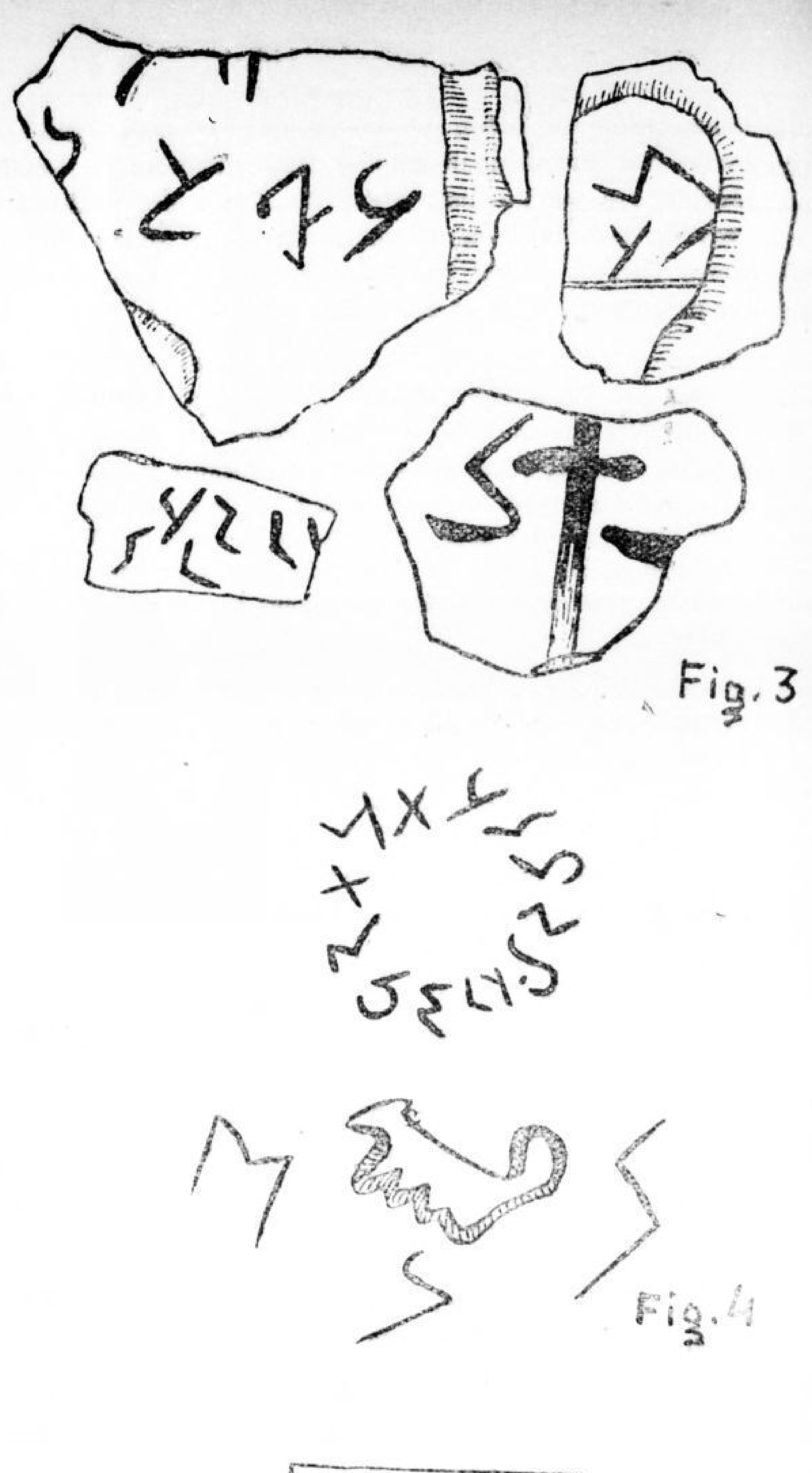


Fig. 3

Fig. 4

Fig. 5

liers caractères. Malgré tout, n'en tenant pas compte, celle-ci alla rejoindre les autres matériaux dans la fondation (6). »

Si, plus tard, un autre archéologue redécouvre cette plaque de schiste inscrite et raisonne à son sujet comme le fait Mlle Augusta Hure pour les trouvailles de M. Gautrop, il n'est pas douteux qu'il ne la classe automatiquement du XXe siècle! Au plus, peut-être pourra-t-il lui-même écrire d'une plume rapide, sans y attacher la moindre importance:

> Quelques menus silex à patine blanche, taillés intentionnellement, occupaient les terres de ce gisement. (Mlle A. Hure).

Mais ce ne sera là qu'un fait infime qui devra céder le pas à l'étalage de théories magiques :

> Malgré que devenu chrétien, ne fallait-il pas toujours, comme aux temps précédents, prendre des précautions contre des monstres fabuleux qui vous menaçaient dans la vie et vous poursuivaient dans la mort. La religion nouvelle ne venait-elle pas d'y ajouter le démon et ses terribles enfers. La magie avait ses adeptes parmi les chrétiens, plus ou moins aberrants, etc... (Mlle A. Hure).

Pour nous, nous nous en tiendrons aux faits, c'est-à-dire aux signes d'écriture qui, selon l'expression même de Mlle A. Hure, « ne sont pas dus à un caprice d'exécutant ». Leur analogie avec l'écriture de Glozel est frappante, convaincante.

Certains signes, malgré leur aspect si particulier, — comme ceux que je réunis dans la figure 5, — sont identiques à d'autres de l'alphabet de Glozel. (Voir les numéros 72 et 82, page 171, de l'ouvrage d'ensemble, *Glozel* (7).

C'est ainsi que, si, pour tout préhistorien impartial (8), des

(6) *Figurines et Inscriptions magiques*, par Mlle Augusta Hure, conservatrice des Musées de Sens. Auxerre, Imp. « L'Universelle », 1932.

(7) *Glozel*. G. Desgrandchamps, éditeur, 105, boulevard Brune, Paris.

(8) Par contre, on comprend aisément qu'un livre fait de compilations de théories officielles, paru dans le courant de l'année (*L'Homme des Cités lacustres*, par M. Georges Goury), ne puisse admettre des découvertes qui renversent les classifications établies. Malgré sa prétention à l'objectivité, l'auteur passe sous silence la question primordiale de découvertes identiques en Espagne, au Portugal, en Roumanie, etc. Mais comme il veut la clientèle de toutes les écoles officielles, il arrive à dire tour à tour que Glozel est faux pour plaire à l'abbé Breuil, qu'il est gallo-romain pour plaire à M. Jullian. Dans sa prochaine édition, il est vrai, l'auteur n'aura plus à ménager l'opinion de ce dernier et Glozel deviendra alors uniquement faux.

Quant à l'*Homo glozeliensis*, à propos duquel M. Goury pense faire

trouvailles semblables apportent une preuve formelle d'authenticité à des découvertes anciennes, Glozel reçoit chaque année une nouvelle consécration.

Dr A. MORLET.

LES REVUES

Esprit: notes de Mme Andrée Viollis sur l'Indochine ou: comment par la barbarie de quelques fonctionnaires et la stupide méconnaissance des droits de l'indigène, la France se fait haïr en Asie et court le risque d'en être chassée, si elle ne corrige pas les méthodes abominables de son administration. — *La Revue de Paris:* la Chambre 40, à l'Amirauté britannique, et la défense contre les sous-marins allemands. — *La Revue des Vivants:* positions de combat de l'Ordre nouveau ou le rébus d'un nouveau groupe de réformateurs. — Mémento.

Esprit (1er décembre) s'honore de publier sous ce titre modeste : « Quelques notes sur l'Indochine », les notes prises par Mme Andrée Viollis au cours d'un voyage qu'elle accomplit d'octobre à décembre 1931, dans notre colonie d'Extrême-Orient, y devançant d'une dizaine de jours le ministre des Colonies (alors M. Paul Reynaud) et restant là-bas trois semaines de plus que ce dernier.

C'est un Français qui, parlant des mauvais coloniaux, fonctionnaires ou autres, coupables de brimades ou de cruautés contre les indigènes, disait à Mme Andrée Viollis :

— Si ces misérables ou ces imbéciles nous font perdre l'Indo-Chine, il faut avouer que nous ne l'aurons pas volé.

La voyageuse rapporte aussi ce témoignage d'un « haut fonctionnaire » découragé :

— Dans quinze ans, nous autres, Français d'Indo-Chine, nous ne serons plus ici, et ce sera notre faute!

Elle a vu des distributions de riz aux populations d'une province frappée de famine. Elle « apprend que les distributions de riz ont été suspendues après le départ du ministre ». Et cependant, « la famine, elle, continue ». Elle cite ce mot de M. André Malraux, le très méritant lauréat du Gon-

de l'esprit, qu'il veuille seulement le comparer au masque humain, sculpté sur une tête de fémur, provenant d'un gisement néolithique de la Marne, et publié (un an après la reproduction de l'*Homo glozeliensis*) par l'abbé Favret, d'un antiglozélisme au moins aussi définitif que le sien! (Voir reproduction dans le *Mercure* du 15 septembre 1932, p. 721.)

court cette année : « Il est difficile de concevoir *qu'un Annamite courageux soit autre chose que révolutionnaire.* »

Voici pour les masses : le commerce de l'opium rapporte chaque année « 15 millions de piastres à la régie française qui en garde le monopole »; en outre, rapporte Mme A. Viollis :

Un de mes compagnons annamites me dit:

— La France contrôle également le commerce de l'alcool que nous ne connaissions pas avant la conquête. Cet alcool grossier, mal distillé, contient des substances nocives qui débilitent notre race, nous empoisonnent.

Tout Annamite qui a fait des études supérieures en France est suspect *a priori* aux autorités coloniales, quand il rentre dans son pays. Dès sa sortie du bateau, on fouille ses bagages, on confisque ses livres. Les titres universitaires qu'il a pu acquérir ne lui assurent aucun poste. Parce qu'indigène, un licencié ès lettres ne peut ouvrir une école ou être professeur, ce qui est possible à un Européen qui n'est parfois pas même bachelier. Sur un simple soupçon, l'indigène cultivé devient détenu politique. Alors, il est plus durement traité que les criminels de droit commun, frappé à coups de rotin, mis à la « barre de justice », s'il se plaint de la faim.

Les réclamations se font-elles collectives? — continue Mme Viollis — Le gardien-chef fait mettre tout le monde aux fers, — cette « barre de justice » qui retient chaque détenu par un anneau de fer à la cheville. Et pendant dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure, gardiens européens et *mata*, passant devant le rang, armés de leurs gros rotins, tapent à bras raccourcis sur ces hommes enchaînés. Le gardien-chef, un Corse, semble prendre plaisir à ces exécutions qui n'épargnent pas les femmes.

Cela n'est rien auprès des supplices infligés pour obtenir des aveux :

Il y a des tortures qu'on peut appeler classiques: privation de nourriture avec ration réduite à trente grammes de riz par jour, coups de rotin sur les chevilles, sur la plante des pieds, tenailles appliquées aux tempes pour faire jaillir les yeux des orbites, poteau auquel le patient est attaché par le bras et suspendu à quelques centimètres du sol, entonnoir à pétrole, presse de bois, épingles

sous les ongles, privation d'eau, particulièrement douloureuse pour les torturés qui brûlent de fièvre.

Mais après ces supplices d'un genre assez archaïque, il y en a de plus raffinés, de plus modernes: tous inventés et pratiqués, notamment par la Sûreté de Cholon:

Avec une lame de rasoir, couper la peau des jambes en longs sillons, combler la plaie avec du coton et brûler ce coton.

Introduire un fil de fer en tire-bouchon dans le canal urinaire et le retirer brusquement.

Enfin toute la gamme des tortures par l'électricité:

1° *Attacher un bout de fil au bras ou à la jambe, introduire l'autre bout dans le sexe; faire passer le courant.*

2° *Relier un fouet en fils de fer entrelacés à un courant électrique; chaque coup de cet instrument cause au patient de si vives douleurs qu'il est réduit à demander grâce et à avouer.*

3° *Attacher une des mains du prévenu par un fil métallique que l'on branche ensuite sur le circuit. Chaque fois qu'on tourne le commutateur, la secousse est si violente qu'il est impossible d'en supporter plus de deux ou trois.*

Ces tortures étaient particulièrement en honneur et pratiquées journellement pendant l'année 1931 au commissariat de police de Binh-Donj (ville de Cholon). »

Les femmes étaient également soumises à ces tortures. Elles subissaient, en outre, tous les traitements qui peuvent blesser leur pudeur, depuis le fait d'être souvent enfermées dans des salles d'hommes où règne une insupportable promiscuité, jusqu'à subir les plus odieuses violences. Certain délégué administratif indigène, le Phu Man de Cao Lang, province de Sadec (Cochinchine) était particulièrement ingénieux dans le choix des supplices quand il s'agissait de jeunes filles. Je cite: « *De jeunes congaïes de seize à dix-huit ans sont amenées de nuit à la délégation: viols, pendaison par les orteils, flagellation sur les cuisses et la plante des pieds, introduction de nids de fourmis dans les parties intimes, leurs bras et leurs jambes attachés, jusqu'à ce qu'elles avouent faire partie d'un groupement communiste.* »

Le même témoignage dénonce que certains de ces malheureux « questionnés », s'ils étaient trop affaiblis par la souffrance, subissaient, par les soins du docteur, « des piqûres remontantes pour leur permettre de parler ».

Sur trois jeunes gens annamites cultivés qui avaient eu des entretiens avec Mme Andrée Viollis, deux furent arrêtés après son départ.

Elle note ceci, qu'elle a entendu à un banquet officiel :

A Pnom penh, fêtes merveilleuses à la cour de Cambodge, dîners, danses. Le roi a l'air d'un honnête adjudant. Curieux propos d'un premier ministre cambodgien, tout vêtu d'or, mon voisin de table: « Ah! nous allons vers le progrès! me dit-il très sérieusement. Le Cambodge a fait de belles réformes, sous l'égide protectrice de la grande France: ainsi, figurez-vous que les riches de notre pays paient maintenant presque autant d'impôts que les pauvres! »

A Hatinh, Mme Viollis, faisant partie du cortège du ministre, a vu « des prisonniers enfermés dans des cages de bois, les pieds pris dans une barre de fer » — prisonniers politiques, communistes présumés. Elle a vu encore :

Un enfant, la tête mangée de gourme: il me supplie de ses pauvres yeux noyés dans du pus; il a onze ans; ses parents ont été exécutés comme communistes. Alors on l'a emmené avec les autres. Il me tend sa petite main, me montre d'un geste pathétique ses fragiles chevilles, déchirées par l'anneau de fer trop large et trop lourd.

J'ai le cœur serré.

....

Au fond du baraquement, j'avise une grande cage aux barreaux de bois. Huit enfants aux cheveux rasés, qui ne paraissent pas plus de douze ans, sont là, pelotonnés dans l'ombre, comme une portée de petits chiens.

— Qu'ont-ils encore fait, ces gamins?

— Ce ne sont pas des gamins, ce sont des femmes...

— Des femmes! Quel âge ont-elles donc?

— Quatorze, quinze, seize ans...

— Pourquoi sont-elles là?

On le leur demande. Elles se consultent du regard. Un éclair de gaîté passe sur leurs pauvres petites frimousses émaciées. Puis elles secouent la tête: elles ne savent pas. Un gardien répond « qu'elles faisaient les commissions des communistes... » A la prison de Ha Tinh, ajoute-t-il, il y a 200 femmes, des étudiantes, qui s'étaient enrôlées comme propagandistes. Celles-là, on sait bien pourquoi elles ont été arrêtées, mais ces petites...?

Pour terminer, nous empruntons ce trait de mœurs aux notes de Mme Andrée Viollis. Remarquez qu'il n'est pas question, ici, de communisme ni de revendications nationalistes de l'indigène :

Un ingénieur me conte une anecdote, dont il fut témoin il y a quelque temps, pendant un séjour à Saïgon. Cela se passait dans un restaurant du quartier de Dakao. Un jeune journaliste annamite, licencié en droit, y dînait avec sa femme. Un légionnaire, un noir du Soudan, un géant, qui mangeait à une table voisine, se lève tout à coup, prend la jeune femme dans ses bras, et tente de l'embrasser.

— Mais c'est ma femme, ma femme légitime! s'écrie l'Annamite, en essayant de dégager celle-ci.

— Je m'en f...! crie le légionnaire. Toi, tu es esclave! Moi, citoyen français. Moi, soldat de France. Moi, fait la guerre: regarde, j'ai toutes mes dents cassées par les Boches. Moi avoir droit de prendre (il se servit d'un autre mot) toutes les femmes annamites, toutes, tu entends!

Le jeune journaliste se jeta sur lui. Mais il était fragile; la brute prit sur la table une bouteille d'alcool et la lui cassa sur le crâne. Le pauvre garçon tomba assommé, l'oreille saignante et décollée, se releva et disparut avec sa femme. L'ingénieur, qui venait d'entrer, voulut intervenir. Mais les autres Français n'avaient point pipé. Ils riaient. Seule, une femme s'écria:

— Comment a-t-on pu faire de ce nègre un citoyen français? Quelle folie! Jaunes ou noirs, tous ces indigènes sont des brutes, des sauvages!

Ce fut le mot de la fin.

§

Depuis le 15 octobre, **La Revue de Paris** (15 décembre) offre à ses lecteurs un tableau de « la guerre sous les mers », de 1914 à 1918, qui est l'œuvre, d'un intérêt considérable, de M. Edmond Delage. Beaucoup y apprendront que les Allemands furent à un doigt de gagner la guerre (avant l'entrée en lice des Etats-Unis) grâce à l'efficacité de leurs attaques sous-marines contre les bâtiments ravitailleurs ou combattants des Alliés. Avant cela, toutefois, existait à l'Amirauté britannique une organisation remarquable pour la protection des convois maritimes. On avait établi dans une pièce une carte si étendue que pour la lire il fallait employer une échelle. Le tracé représentait les côtes est de l'Amérique, celles des Iles britanniques, de l'Europe Occidentale et du nord-ouest africain. Des fils étaient tendus entre quelques ports principaux de ces rivages et certains lieux voisins du Royaume-Uni. Les convois en route, figurés par des bateaux

en papier et mus d'après les renseignements reçus, renseignaient le regard sur le trafic par mer. Des cercles çà et là dessinés sur la carte donnaient chacun la position d'un sous-marin allemand. Celle-ci, le service des Renseignements britannique la tenait de ses espions ou de ses agents, il va de soi, — mais, « surtout, [de] la Chambre 40 ».

Voici la description de celle-ci et du travail que, selon M. Edmond Delage, on y opérait :

Au fond d'un couloir lointain de l'Amirauté, une chambre portait ce numéro. Des fonctionnaires en civil, — la plupart étaient des universitaires, — y travaillaient paisiblement. A chaque instant des plantons leur présentaient silencieusement des télégrammes, couverts de lettres. C'étaient des messages de T. S. F. interceptés par les stations côtières.

Sans méfiance les sous-marins allemands parlaient. Ils parlaient même trop. D'abord pour demander le dragage du champ de mines à leur sortie. On apprenait ainsi qu'ils prenaient la mer. Puis, pour marquer leur position, pour se vanter de leurs succès, pour annoncer le retour, et le nombre exact de tonnes coulées. Rien de tout cela n'échappait à la science des cryptographes britanniques et français, qui collaboraient dans la plus intime union, échangeaient leurs idées, leurs déductions, leurs hypothèses, fondées, avec une impeccable rigueur scientifique, sur l'étude minutieuse des codes chiffrés allemands, notamment du fameux exemplaire rouge, trouvé après la perte du *Magdeburg*, en Baltique, dans les bras crispés d'un sous-officier noyé.

Les postes radiogonométriques, répandus tout autour des mers où naviguaient les sous-marins, repéraient avec une certitude, chaque jour plus parfaite, la direction, les points d'émission des messages. Comme la vitesse, en surface, à marche économique, des sous-marins, était d'environ dix nœuds, et qu'elle était bien moindre en plongée, il suffisait de tracer, comme sur la carte de l'Amirauté, à partir du point de l'émission, une circonférence d'un certain rayon pour être sûr de la présence du sous-marin dans le cercle, pendant quelque temps.

Certains officiers des deuxièmes bureaux, britannique et français, acquirent une virtuosité vraiment étonnante. Ils connaissaient, comme s'il les avaient fréquentés personnellement, jusqu'aux habitudes des commandants de sous-marins allemands: l'un avait accoutumé de se livrer à des attaques rapprochées les unes des autres, presque simultanées; l'autre était un modèle de prudence. Ces quelques initiés dirigèrent bientôt l'immense partie

d'échecs, qui, à l'insu des intéressés eux-mêmes, se jouait sur la mer, aux approches de la Grande-Bretagne.

§

La Revue des Vivants (décembre) hospitalise un manifeste du groupe : *l'Ordre nouveau.* Nous en avions annoncé la formation. Ses tenants, qualifiés d'« intellectuels bourgeois », citent Lénine pour répondre aux communistes qui se méfient de réformateurs nés et instruits dans la bourgeoisie.

Les partisans de *l'Ordre nouveau* sont les suivants, et ils signent ainsi que ci-dessous, en vertu de quelque préséance dont ne nous est point encore révélée la loi :

ARNAUD DANDIEU, DENIS DE ROUGEMONT,
DANIEL-ROPS, ROBERT ARON,
ALEXANDRE MARC, RENÉ DUPUIS,
JEAN JARDIN, CLAUDE CHEVALLEY.

Ces messieurs ont cru qu'il ne serait « pas inutile, pour conclure, de dégager clairement les thèses impliquées » dans l'exposé de leur doctrine. *Clairement,* disent-ils. Qu'on les juge sur ce texte annoncé comme suit :

Voici donc en quelques mots nos positions de combat:

1° « Sans théorie révolutionnaire, pas d'action révolutionnaire. On ne saurait trop insister sur cette vérité, à une époque où l'engouement pour les formes les plus étroites du praticisme va de pair avec la propagande de l'opportunisme ». (encore Lénine, 1902).

2° Dans l'état présent des choses, il n'y a pas d'ordre concevable sur le plan capitaliste, au déterminisme duquel les soviets n'échappent pas.

3° La dialectique historique ne peut que rendre compte du passé — mais seul l'acte créateur opère le changement de plan et permet d'instituer un ordre nouveau.

4° Cet acte créateur dont nous faisons dépendre tout l'ordre nouveau, cette « source d'énergie » permanente de la révolution, c'est la personne humaine telle que nous l'avons définie.

5° Dans l' « Ordre Nouveau », les institutions reproduisent à tous les degrés le conflit et la tension qui définissent la personne en acte.

6° Ces institutions sont:

— dans le domaine politique: la petite patrie décentralisatrice et le centre de contrôle doctrinal et juridique;

— dans le domaine économique: les syndicats libres de production et d'instruction professionnelle, d'une part, et de l'autre, le service prolétarien collectif soumis directement à un centre de contrôle économique et statistique.

7° Ce régime doit entraîner par son jeu normal la disparition des cadres de l'Etat et du statut des classes, c'est-à-dire: l'élimination des facteurs décisifs de l'inflation, du chômage et de la guerre moderne économique et militaire.

8° C'est au nom d'antagonismes naturels féconds et créateurs que nous voulons éliminer les antagonismes artificiels et destructeurs que fait naître le capitalisme matérialiste.

9° Nous sommes avec le prolétariat, par-dessus la tête de ses vieux meneurs, contre la condition prolétarienne.

En vérité, voilà un jargon singulier, de grands mandarins à bouton de jade blanc pour le moins! Exception faite du § 1° emprunté à Lénine et du § 9° qui semble inspiré d'une multitude d'affiches électorales ou de tracts, cela est-il aussi *clair* que se l'imaginent ses signataires? Ils ont accouché là d'un pathos d'académie à forme savante qui relève du comique de Molière plutôt que de la sociologie. Les « vieux meneurs » usent d'une terminologie moins hermétique : s'ils n'ont rien de nouveau à déclarer à la nation — qui s'en f... royalement! — leur redondance ne cache plus ce vide à personne.

Les « positions de combat » de ces messieurs de l'Ordre Nouveau (s'il est toujours vrai que « le style, c'est l'homme même ») dénoncent une équipe de théoriciens congelés dans une glace opaque.

MÉMENTO. — *Æsculape* (décembre) : « Mes singes », par le Dr Voronoff. — « Hérodiade, Salomé, Iokanaan dans l'Art et la Littérature ». « Un curieux cas de Goundou », par M. E. Genevoix.

La Revue hebdomadaire (16 décemb.) : XXX: « Catastrophe militaire ou réarmement? La France a-t-elle encore le temps de choisir? » — « Les évasions de Latude », contées avec bonne humeur par M. Armand Praviel. — La suite des « Eléments de notre destin » où M. Daniel-Rops affirme plus volontiers qu'il ne prouve.

L'Alsace française (17 décemb.) : M. Jean Dietz: « François-Joseph, Ferdinand de Bulgarie, Edouard VII ». — M. G. Bergner: « V. de Laprade ».

Pamphlet (15 décemb.): « Le drame du blé ».

La Revue mondiale (décemb.): R. M.: « Le pillage de l'Etat dans les fonds sacrés de l'Epargne ». — « Regards sur l'extérieur », par divers. — M. P. Heuzé: « Talismans et horoscopes ».

La Grande Revue (novemb.): M. Léon Lemonnier: « Zone bourgeoise ». — « Image d'Epinal pour le 11 novembre », par Mme Simone May. — Mme Marg. Jouve: « Ce qui resta d'un grand amour ». — De M. Alexis Danan: « Au chevet des rebuts de l'espèce humaine ».

L'Esprit français (10 décemb.): « Architecture américaine », par M. Frantz Jourdain. — M. René Verrier: « L'esthétique symbolique selon Roberty et Paul Adam ». — Poèmes de Mme G. E. Delbousquet et de MM. G. Galinier et J. Bergeal.

La Revue Universelle (15 décemb.): Nouvelle série de lettres de la princesse Radziwill: « A la cour de Guillaume II ».

L'Archer (décemb.): M. P. Viguié: « Hommage à Bourdelle ». — M. L. G. Boursias: « Max Jacob d'après lui-même ». — La suite des notations du temps de guerre, de M. le Dr Paul Voivenel: « Avec la 67e division de Réserve », un des témoignages les plus précieux sur la vie, le martyre et la mort des soldats au feu. — De Compagnou: « Un drôle d'individu: Sacher-Masoch ».

Le Génie français (décemb.): Mme Jenny Olivier: « S. S. S. ». — Poèmes de MM. Emile Vitta et Aristide Marie.

La Revue de France (15 décemb.): « Qui est responsable de la Grande Guerre? », par M. R. Recouly. — M. Caullery: « Les conceptions modernes de l'hérédité ». — M. le Général Baratier: « Une invasion par la Suisse? ».

Revue bleue (16 décemb.): M. Paul Gaultier: « L'Avenir est aux fous ». — « Souvenirs sur le roi Edouard VII », par M. F. R. Waddington. — « Pascal et les Médecins », par M. F. Lot.

La Bourgogne d'Or (numéro de Noël): « Quelques propos de M. Edouard Estaunié », recueillis par M. H. Villemot. — « Variations sur une variante de *Jocelyn* », par M. Victor Giraud. — « Annonciation », poème de M. Nicolas Beauduin.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Opéra: reprise d'*Hamlet*. — Moulin-Rouge: première représentation de *Victoria et son hussard*. — Société des Etudes Mozartiennes. — Premières auditions: MM. Ferroud, Grovlez et Lévy. — Concerts divers: Mme Croiza; Mme Aline Van Barentzen; Foyer de la Musique Russe; Concert de musique suisse. — A la Société des Amis de Berlioz. — L'Exposition de la Musique Française à la Bibliothèque Nationale. — A propos de la Radiodiffusion.

L'écrin est somptueux et la monture est splendide; mais la

perle, hélas! est fausse. Telle est l'impression emportée de l'Opéra en sortant de cette reprise d'**Hamlet.** Impossible d'imaginer plus poétique, plus shakespearienne présentation d'une œuvre. Développant et perfectionnant les moyens employés déjà pour la *Damnation de Faust* — ces projections lumineuses qui permettent non seulement les changements soudains du décor, mais des jeux étranges de clair-obscur, aussi bien qu'une véritable féerie de couleurs — M. Jacques Rouché a remis en scène *Hamlet.* Il n'a rien épargné pour le plaisir de nos yeux. Il a réussi merveilleusement à les charmer; mais, en dépit des coupures pratiquées avec énergie dans la partition, la musique d'Ambroise Thomas demeure d'une médiocrité, d'une platitude d'autant plus navrantes qu'elle « accompagne » un chef-d'œuvre dramatique. Et il faut vraiment qu'*Hamlet* soit un chef-d'œuvre colossal pour qu'il en reste encore quelque chose de grand, après les opérations des librettistes et du musicien... Il est vrai que les décors sont là pour nous rappeler Shakespeare, et puis aussi, il faut le dire très haut, que la distribution est hors de pair, grâce à M. Singher, un Hamlet dramatique avec sobriété, et jeune, et si émouvant, si humain dans ce rôle écrasant; grâce à Mme Ritter Ciampi, une Ophélie à la voix de cristal, à l'aise dans les vocalises les plus périlleuses; à Mme Lapeyrette, une reine pathétique et déchirée après son crime. J'imagine que M. Rouché, voulant achever de mettre au point un procédé qui renouvelle complètement la technique de la mise en scène — et dont on ne saurait trop louer l'originale perfection — a été séduit par la donnée shakespearienne de cet opéra, et n'a plus considéré l'ouvrage d'Ambroise Thomas que comme un sujet d'expérience. Maintenant que l'expérience a réussi *in musica vili,* attendons l'application de la découverte à d'authentiques chefs-d'œuvre. Toutefois, ne soyons pas injustes : il y a un fort beau passage dans *Hamlet,* et c'est la ballade que chante Ophélie avant d'aller se noyer. Mais cette ballade n'est point d'Ambroise Thomas, c'est un thème populaire. M. Ruhlmann, remplaçant au pied levé M. Busser, a conduit l'orchestre avec sa coutumière autorité.

§

Encore une opérette lamentable... Gardénia à la bouton-

nière de son habit, le chef d'orchestre paraît au pupitre, et lève ses mains gantées de blanc (c'est le chic américain). Hélas! dès les premières mesures on se demande pourquoi des gants et l'on s'étonne que les mains blanches ne manient pas des pincettes. Car positivement, la partition que M. Abraham écrivit pour **Victoria et son Hussard** est une de ces choses dont la sagesse populaire dit qu'elles ne sont même pas à prendre avec des pincettes. Auprès de cette musique, les flonflons du quadrille réaliste, « *french cancan* », que l'on entend et que l'on voit au Moulin Rouge pendant les entr'actes de *Victoria* semblent admirables. Ces cuivres canailles expriment franchement ce qu'ils ont à dire. Et leur accent — si grossier qu'il soit — est au moins de chez nous. Est-ce décidément une gageure? Est-il dit que nous n'entendrons plus jamais, jamais de musique française dans un théâtre d'opérette parisien? Oh! je sais bien que le mot de Florent Schmitt est profondément vrai, et que nous avons *assez* de mauvaise musique française. Et je sais bien aussi que nous en devons une bonne part à certains compositeurs d'opérette, précisément. Mais je pense aux autres — à ceux qui sont de vrais musiciens. N'oublions pas qu'une musique *gaie* n'est point forcément une musique médiocre : Chabrier, pour n'en citer qu'un parmi les morts, nous en a donné d'excellents exemples.

§

Dieu merci, nous avons eu le concert de **la Société des Etudes Mozartiennes** pour nous consoler; un concert merveilleux, non seulement par la qualité et la variété des œuvres mises au programme, mais encore pour la perfection de l'interprétation. Ce miracle est déjà une tradition : Mme Octave Homberg et M. Félix Raugel nous ont accoutumés à le voir se renouveler chaque fois qu'il nous convient. Six ouvrages donc furent donnés : trois pour les voix, trois pour l'orchestre seul. Des premiers, l'un nous est bien connu, et c'est l'air de basse : *Alcandro lo confesso,* que Mozart écrivit en mars 1787 à Vienne, et dont le romantisme semble préfigurer Weber et Beethoven; le deuxième est un amusement — mais quel amusement! Mozart y fait dialoguer la voix humaine et les cordes de la contrebasse. Celles-ci sem-

blent se moquer de celle-là, la parodier, tantôt lui montrer ironiquement le chemin, tantôt la suivre en la contrefaisant. Ce fut un émerveillement d'entendre M. Ernst Lottorf et M. Delmas-Boussagol dans cette joute si finement divertissante. Le plaisir que nous donna Mme Tilly de Garmo ne fut pas moins vif : son soprano fut en effet parfaitement à l'aise dans le récitatif et l'air *Bella mia fiamma, addio!* Mozart l'écrivit deux jours après la première de *Don Juan* et dans ces amusantes circonstances, rapportées par M. de Curzon dans son *Mozart* : « Il fut enfermé par Mme Duschek dans un kiosque du Weinberg, jusqu'à l'accomplissement de sa promesse toujours différée — un grand air de concert avec orchestre sur le texte italien : *Bella mia fiamma* (qui est une de ses plus belles pages en ce genre). D'un phrasé expressif très simple, d'un style très libre, d'une énergie très vivante, on sent cependant qu'il n'est pas écrit pour la scène et que Mozart l'a voulu tel. » Il y accumula les difficultés vocales et dit malicieusement à Mme Duschek en le lui donnant : « Chantez-le donc sans faire de fautes! » Je ne sais comment fit Mme Duschek, mais je sais bien que Mme Tilly de Garmo nous a ravis.

Les *Trois danses allemandes* ont été composées en janvier 1791 — l'année même dont Mozart ne verra pas le terme — pour des bals populaires viennois. Car Mozart est dans la détresse et il lui faut ramasser les miettes qu'il trouve sur son chemin. Mais dans ses œuvrettes mêmes, il y a du génie : sa bonne grâce, son badinage, expriment quelque chose d'indéfinissable et qui, à cent cinquante ans de distance, met en nous plus de douceur mélancolique que de gaieté réelle. Et pourtant ce n'est point parce que nous *savons*, que nous éprouvons cela, mais c'est bien la qualité de cette musique qui la hausse jusqu'où, d'ordinaire, n'atteignent point les compositions de ce genre, et cela, tout en lui laissant cette simplicité, cette bonhomie qui la gardent, d'ailleurs, de toute prétention. Pour l'orchestration de ces danses, Mozart emploie les cordes, mais sans altos, les flûtes, hautbois, bassons, cors et trompettes par deux, les timbales, un cornet de poste (*posthorn*) et dans le trio de la troisième (sur un mouvement de menuet) des grelots accordés. Ces grelots jouent un rôle

important et ont fait donner à cette danse le nom de « Promenade en traîneau ». Comme elle fut composée pendant l'hiver, il est possible en effet que l'idée en soit venue à Mozart pendant une promenade dans la campagne gelée.

Le *Divertimento* (K. 131) est une œuvre de jeunesse, composée en 1772 à Salzbourg par Mozart âgé de seize ans, pour une fête donnée par le nouveau prince-évêque, le comte Hieronymus von Colleredo. On y entend des oiseaux mécaniques et des airs de chasse — adorablement traités. L'*adagio* et les deux menuets, entre autres, sont d'une délicatesse exquise.

Et puis enfin une des dernières œuvres — celle où se trouve, sous la forme d'un *adagio* sublime, une sorte de testament musical de Mozart : le *Concerto pour clarinette*, écrit en septembre 1791 pour Stadler. Comment, en l'écoutant, ne point trouver dans cette phrase si pure comme un écho de la plainte — la première et l'unique qui échappe à Mozart ce même mois — dans une lettre à Lorenzo Da Ponte : « Je sens quelque chose qui me prouve que l'heure sonne. Je suis sur le point d'expirer. J'ai fini avant d'avoir joui de mon talent. La vie, pourtant, était si belle! La carrière s'ouvrait sous des auspices si fortunés!... Mais on ne peut changer son propre destin. Nul ne mesure ses propres jours : il faut se résigner; il en sera ce qu'il plaira à la Providence. Je termine : c'est mon chant funèbre et je ne dois pas le laisser imparfait. » Admirable musique, pareille à cette admirable lettre. M. Cahuzac la joua non point seulement en virtuose, mais avec une ferveur, une pureté qui nous rendirent tout le pathétique discret et éloquent de l'*adagio* — tout le charme de l'*allegro* et du *rondo* de cette belle œuvre.

M. Félix Raugel fut, comme toujours, l'impeccable ordonnateur de cette fête mozartienne. Je ne puis que répéter ce que j'ai dit déjà de lui, louer sa précision, sa souplesse, son intelligence et son goût. Il met au service de Mozart toutes les qualités les plus rares. Il doit être félicité sans réserves, ainsi que Mme Octave Homberg, dont les courtes et substantielles notices créent si joliment l'atmosphère.

§

Parmi les premières auditions des grands concerts cette

quinzaine — comme toujours il en est que je ne pus entendre puisqu'elles furent données précisément aux mêmes heures que d'autres, et que la « carte rouge » ne confère pas au titulaire l'ubiquité aujourd'hui nécessaire à l'exercice de la critique — j'ai choisi celles des ouvrages de MM. Gabriel Grovlez, P.-O. Ferroud et Ernst Lévy.

C'est en 1907 que **M. Gabriel Grovlez** a composé *Dans le Jardin*, et sa partition a obtenu une récompense six ans plus tard au concours de la Ville de Paris. Depuis vingt-six ans donc, cette œuvre attendait qu'on voulût bien la jouer... M. Gabriel Grovlez *n*'est *qu*'un musicien français, ce qui est évidemment un lourd *handicap*. Mais comment ne point trouver affligeante cette sorte de bannissement? En trente ans, l'esthétique évolue, les conditions changent, et jouer des ouvrages au bout de ce délai, c'est souvent jouer un mauvais tour au musicien. Ce n'a point été le cas pour M. Grovlez. *Dans le Jardin* est sauvé du vieillissement par une sincérité sur laquelle les ans n'ont point de prise; que cette sincérité parle une langue mélodique et harmonique qui est celle que parlait à ce moment Debussy, c'est assez naturel, et cette langue, au surplus, nous n'avons pas cessé de la comprendre, ni de l'admirer. Le poème de Louis Payen se divise en trois parties : *Voici le soleil; Il est midi dans le Jardin; L'Ame du Silence*. Sous le symbolisme de l'aube, du midi, du crépuscule, le poète et le musicien évoquent le mystère de la destinée et chantent la naissance, la vie et la mort. Mme Suzanne Balguerie, la chorale féminine de Mlle Nivard, l'orchestre Poulet sous la baguette de l'auteur, ont donné une interprétation parfaite de cette œuvre, qui, nous l'espérons, prendra sa revanche du long silence où on la tint.

Le *Psaume CXXI* (CXX de la Vulgate : *Levavi oculos meos in montes*) est bien propre à inspirer un musicien. **M. Ernst Lévy** s'en avisa, nous dit-on, en 1918, alors qu'il avait vingt-deux ans. Son œuvre est juvénile et forte, mais aussi, hélas! inégale. N'importe, elle est pleine de qualités dont les moindres ne sont pas la sincérité, le dédain des effets déclamatoires, une sorte de violence latente (et parfois même déchaînée). Mme Suzanne Balguerie, là encore, fut admirable, et

avec elle le Chœur Philharmonique et l'Orchestre Lamoureux que dirigeait l'auteur.

Enfin, à l'Orchestre Symphonique de Paris (où M. Tomasi donna une très belle exécution de son *Vocero*), M. Ferté a conduit les *Cinq poèmes de Toulet* de **M. P.-O. Ferroud,** chantés par Mme Suzanne Peignot en musicienne accomplie. *La Moricaude* — la première de ces pièces — est courte comme *La Grève,* mais son ironie s'oppose à la poésie de la seconde; *le Manège,* plus longuement développé, évoque les fêtes de la Haute-Plante paloise et de tous les pays de France où les jeux forains sont prétexte aux amours faciles; *Le Jardin* et la *Sagesse* font entendre une note plus grave. Mais toutes les cinq sont délicieusement écrites et non moins joliment soutenues d'un orchestre fluide, transparent et qui suit exactement le rythme du vers pour le commenter avec esprit. Malgré une exécution malheureusement un peu lourde, le succès en a été très vif et fort mérité.

§

J'avais le dessein en commençant cet article de parler aussi longuement qu'il l'eût fallu pour n'être pas injuste des trois séances consacrées par **Mme Claire Croiza et M. Jean Doyen** aux mélodies de Gounod, Fauré et Duparc. Mais que vous eussé-je dit que je n'aie dit déjà de cette admirable cantatrice et de ce beau pianiste, si dévoués à la musique, si intelligents serviteurs de l'art? J'ajouterai que le succès, une fois de plus, a récompensé leurs efforts et que le nombreux public venu pour les entendre a pris, auprès d'eux, une excellente leçon de goût.

Pareillement, **Mme Aline van Barentzen** s'est montrée comme à sa coutume pianiste hors de pair, interprète sans faiblesse des plus difficiles pages de la musique classique et moderne. Au milieu d'un programme où figuraient des œuvres de Schumann, Chopin, Liszt et Debussy, elle a introduit la *Sonatine* d'Albert Roussel, deux pièces de Villa-Lobos et même trois *Mazurkas* très brillantes de Jerzy Fitelberg (qui lui sont dédiées) et dont elle donna la première audition. S'il faut la louer d'avoir ajouté à son récital ce supplément d'attrait, il convient de féliciter de même le compositeur polo-

nais d'avoir choisi une interprète aussi qualifiée que Mme Van Barentzen — une des meilleures pianistes de notre temps.

Enfin, au Foyer de la Musique Russe, nous eûmes quelques premières auditions — un beau *Quatuor pour Saxophones*, de **M. Alexandre Glazounov**, joué à merveille par le Quatuor de la Garde (MM. Mule, Romby, Lhomme et Chauvet) et cinq *Mélodies pour violon* de **M. Serge Prokofieff**, sur lesquelles je reviendrai à la première occasion et dont je me contente d'enregistrer aujourd'hui (faute de place pour en dire plus long) le très vif succès qu'elles ont remporté sous l'archet de M. Edgar Ortenberg.

A l'Ecole Normale, avec le concours de Mme Andréossi, excellente cantatrice, de M. Fernand Pollain, prince des violoncellistes, et de M. Johnny Aubert, pianiste remarquable, nous eûmes une fort intéressante séance de **musique suisse** où l'on entendit, avec la *Sonate* d'H. Gagnebin, dont je vous ai dit déjà les mérites, une *Suite* du même auteur très réussie, pour violoncelle, et des œuvres de G. Doret, Pierre Maurice, Marescotte, J. Binet, L. Piantoni, Jaques Dalcroze, Jean Lacroix...

§

Et de même dois-je attendre une quinzaine moins encombrée pour parler — s'il en est temps encore! — de l'admirable exposition de la musique française, organisée à la Bibliothèque Nationale, et dont le catalogue, rédigé par les soins de MM. Amédée Gastoué, V. Leroquais, André Pirro, Henry Expert, Henry Prunières, est à lui seul un monument. De même aussi renvoyé-je à plus tard les réflexions que suggère le discours de M. Mistler, ministre des P. T. T., radiodiffusé à l'occasion de la prise de possession par le réseau d'Etat de l'ex-poste Radio-Paris; et enfin ne ferai-je qu'enregistrer, en l'accompagnant de toutes les félicitations qui lui acquièrent la reconnaissance des amis de la musique, le geste si généreux de Mme C. Dumien — qui a permis à la Société des Amis de Berlioz de racheter la maison natale du maître et d'en faire un musée. M. Emile Bollaert, Directeur général des Beaux-Arts, au cours d'un déjeuner donné pour fêter cette fondation, a prononcé les justes paroles de

gratitude auxquelles s'associent tous ceux dont le cœur s'est ému en écoutant *La Fantastique, La Damnation, Les Troyens* ou *L'Enfance du Christ.*

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

Louis Réau : *Vienne,* Laurens. — Henri Stein : *L'Hôtel-Dieu de Beaune,* id.

Nous sommes heureux de pouvoir signaler chez Laurens une claire et intéressante étude de M. Louis Réau concernant **Vienne,** *Schöenbrunn et les abbayes d'Autriche.* On sait que Vienne, qui depuis la dernière guerre a beaucoup perdu, fut de tout temps un rempart contre les Turcs et surtout depuis la prise de Constantinople, en même temps qu'un foyer important de culture internationale. On peut dire même que Vienne a servi de pont ou de trait-d'union entre le monde latin et le monde germanique.

Comme toutes les villes appelées à une grande destinée, Vienne est à l'origine un important croisement de routes. Située sur la rive droite du Danube, au point où le fleuve débouche des gorges de la Wachau et contourne les derniers escarpements des Alpes pour s'épandre dans la plaine, elle commande à la fois la voie commerciale que la vallée danubienne fraye de l'Occident à l'Orient et la route nord-sud qui, par la Silésie et la Bohême, relie la Baltique à l'Adriatique.

Elle fut à son origine un poste frontière de l'Empire romain, et l'on retrouve encore nettement le rectangle fortifié à qui les Romains avaient laissé le nom celte de Vindobona. La ville actuelle séduit au premier coup d'œil par un air de grandeur familière; elle offre au visiteur des ressources artistiques incomparables, elle est de plus la capitale de la musique. Ses environs, facilement accessibles et comprenant tous les aspects d'une riante nature, ajoutent encore au charme de la cité. M. Louis Réau, abordant l'histoire monumentale de Vienne, la divise en quatre périodes inégales, déterminées par les événements politiques.

1° Le moyen âge, qui se résume dans la construction de la cathédrale Saint-Etienne.

2° Le style baroque, autrichien, qui s'épanouit à partir de 1685.

3° L'éclectisme qui, de 1857 à 1890 environ, a présidé aux constructions du Ring sous le signe de François-Joseph.

4° Enfin, le modernisme à tendances sociales des habitations ouvrières, multipliées depuis 1918, d'après le programme établi par la municipalité.

La cathédrale Saint-Etienne est le plus complet et presque le seul grand monument du moyen âge subsistant à Vienne. Bien que commencée au XIIIe siècle, on est surpris de constater que les parties restantes de cette époque sont encore de style roman. La cathédrale est très belle, et on en trouvera une minutieuse description dans le volume. Les seules églises gothiques de Vienne qui aient conservé leur aspect primitif sont l'église des Minorites, Notre-Dame du Rivage et la chapelle du Palais. Un chapitre fort important, intitulé « Le baroque viennois », nous montre une profusion d'édifices, du reste d'une valeur inégale; les églises des Jésuites, des Dominicains, des Ecossais, etc.; les colonnes de l'Immaculée Conception et de la Trinité; de nombreuses fontaines, ainsi que divers palais dont un des plus remarquables est celui de Schöenbrunn.

Jusque vers le milieu du XIXe siècle, la construction resta latente, mais vers cette époque on démolit les fortifications, sur l'emplacement desquelles fut établi le Ring, boulevard semi-circulaire où se rencontrent les édifices les plus intéressants de la nouvelle ville.

Une bonne partie du volume est consacrée aux musées et collections particulières, dont les trésors d'art sont très nombreux et fort bien décrits par M. Louis Réau. Une dernière partie de l'ouvrage nous fait visiter divers châteaux et abbayes des environs de la ville. Les principaux sont : Heiligenkay, Klosternenburg, Göttweig, Melk, Saint-Florian, Kreuzenstein, etc. Une belle et abondante illustration accompagne cette étude que nous pouvons recommander à nos lecteurs.

A la même librairie et dans la collection des « Petites Monographies des Grands Edifices de la France », on trouvera encore une intéressante publication de M. Henri Stein sur **L'Hôtel-Dieu de Beaune.** Le fondateur de ce beau monument, Nicolas Rolin, était par sa femme allié à deux des plus

considérables familles du comté de Bourgogne, il passa la plus grande partie de son existence dans son important hôtel de Dijon. C'est en 1443 que fut fondé l'Hôtel-Dieu de Beaune, et l'acte qui relate cet établissement est reproduit en entier dans le volume. Les années 1438 et 39 avaient été une période de grande détresse pour le pays; famine et épidémies avaient décimé la population. La mortalité plus nombreuse dans la ville de Beaune détermina, croit-on, le chancelier Nicolas Rolin a y établir son hospice. Il s'était réservé le droit et la prérogative pour lui et ses héritiers de nommer et de destituer l'intendant, la maîtresse, le confesseur et les chapelains. Toute l'administration avait été minutieusement organisée. C'est l'hôpital Saint-Jacques de Valenciennes qui servit de modèle à la nouvelle fondation, mais il fut largement dépassé en beauté. On trouvera dans l'historique les noms de ceux qui contribuèrent à l'édification de ce chef-d'œuvre d'architecture. Les grands travaux furent achevés en 1451, et le 1er janvier 1452 y entrait le premier malade. A la mort de Nicolas Rolin, en 1462, sa veuve dut plaider pour faire reconnaître ses droits contestés par l'intendant, le confesseur, le chapelain, etc.

Les années suivantes s'écoulèrent dans le calme et le travail. Les dotations et cadeaux affluèrent régulièrement; les rois de France eux-mêmes témoignèrent leur bienveillance et de nombreuses personnes suivirent l'exemple donné. En 1562, Charles IX et Catherine de Médicis vinrent visiter Beaune, et beaucoup d'autres princes les imitèrent. En 1658, lors de son passage en compagnie d'Anne d'Autriche et de Mazarin, Louis XIV fit longuement l'éloge de la maison. La Révolution, comme partout ailleurs, y fit de nombreux dégâts et quand, la tourmente passée, l'Hôtel-Dieu reprit la gestion de ses biens, ils étaient singulièrement diminués. A notre époque, on connaît très bien les célèbres vins de l'hospice de Beaune, dont la vente aide à soulager les malades. Nous ne pouvons suivre l'auteur dans la description de cet édifice dont il nous dit que c'est « une des plus rares et superbes pièces de la France, qui semble « plutôt un logis de prince, qu'hospital de pauvres ». L'ensemble des bâtiments, quatre-vingts mètres sur cinquante-trois, apparaît d'une ordonnance somptueuse et

pratique; les détails d'ornementation y sont traités avec goût. Un musée recèle de très belles pièces : tableaux, sculptures, miniatures, tapisseries, etc.; on ne peut que déplorer la perte du trésor, dont les pièces inestimables ont été envoyées à la fonte pendant la Révolution. La ville de Beaune avait été fortifiée au XIVe siècle, mais l'enceinte qui subsiste ne date que du XVIe. Le beffroi est classé comme monument historique. L'église Notre-Dame date surtout du XIIe siècle et fut restaurée par Viollet-le-Duc. On peut y voir une chapelle de la Renaissance, de belles tapisseries, etc. Nous mentionnerons encore l'église Saint-Nicolas, l'hôtel dit des ducs de Bourgogne, l'hôtel de Saulx, l'hôtel de la Roche-Pot, etc. De nombreuses photographies illustrent l'ouvrage, qui est d'une lecture agréable.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Avant la projection sur l'écran : « Madame Bovary », mise en pièces et 7 tableaux, par William Busnach. — William Busnach s'était retiré des affaires, mais non pas après fortune faite. Les profits que son trafic dramatique lui avait procurés, la roulette et le baccara les avaient engloutis. Des succès, plus ou moins éclatants, et, à quelques exceptions près, plus ou moins éphémères, il en avait connu, jadis. Maintenant, c'était fini. Il était un vieil homme, et un homme d'un autre âge. Drame ou vaudeville, sa camelote dépréciée ne trouvait plus preneur. Après avoir achalandé la plupart des théâtres de Paris, il s'était vu réduit à faire représenter sa dernière pièce, *Voleuse!*, « scènes de la vie populaire » (en collaboration avec Ferdinand Bloch) sur un théâtre de quartier : le *Divan Japonais*. Il connaissait la décadence, sans avoir jamais connu la vraie grandeur. L'oubli où il s'ensevelissait vivant le rendait d'humeur chagrine. Déjà il n'était plus rien. Que serait-il après sa mort? Les industriels ne lèguent point leur nom à la postérité. Dans la littérature de son temps, François Coppée l'avait dit, Busnach avait exercé l'humble profession de tailleur à façon :

On lui confie un roman et il vous rend une pièce de théâtre. Très rarement, il fournit l'étoffe lui-même et s'élève jusqu'au grand

art des Laurent Richard et des Dusautoy. Il s'est taillé cependant quelque pantalons originaux et, sans jouer sur le mot, quelques vestes personnelles; mais, en général, il se contente de couper ses mélodrames dans la grossière cheviote de M. Alexis Bouvier ou dans le solide elbeuf de M. Emile Zola. Parfois, il a été assez heureux.

Dans la confection, par exemple, de l'*Assommoir,* 1877, et de *Nana,* 1881, deux dates mémorables, pour lui, dans sa carrière et dont il ruminait l'agréable souvenir.

Le mal dont Busnach souffrait s'était aggravé. Son ami, le docteur Franklin-Groult, le soignait et le réconfortait.

Pour lui prouver qu'il n'était pas tombé si bas qu'il se l'imaginait, il l'engagea à tirer une pièce de *Madame Bovary.*

Voir *Madame Bovary* sur la scène, c'était une marotte du docteur Groult, qui avait fini par devenir une idée fixe. Deux ou trois obscurs dramaturges avaient reçu de sa femme, nièce de Flaubert, commission de mettre en pièce le roman. Par une singulière fatalité, aucun d'eux n'avait réussi à faire jouer son drame.

L'ex-tailleur à façon se récusa. C'était trop tard. Il n'était plus bon à rien, et, d'ailleurs, il n'en avait pas pour longtemps à vivre.

Quatre années passèrent, et Busnach n'était pas trépassé. Il jouissait d'un regain de santé, reprenait goût à la vie, au travail. Ayant des loisirs, il se mit à relire *Madame Bovary* et ne fut pas long à y découvrir le scénario d'un excellent mélodrame. D'Antibes, Mme Franklin-Groult lui envoya très volontiers l'autorisation qu'il sollicitait, et on se mit d'accord par un traité aux termes duquel l'adaptation de *Madame Bovary* devait être représentée au plus tard le 31 décembre 1905 — délai reporté au 30 mai 1906.

Avant même de l'avoir écrit, Busnach vendit la peau de l' « ours ». Il offrit à Paul Ginisty qui l'accepta et promit de l'exposer à l'Odéon.

Dans le *Figaro,* en vers de « bohème » — et de mirliton — Busnach lui-même annonça que, par ses soins, *Madame Bovary* allait paraître au théâtre :

Un confrère (1), sans doute un peu jaloux... de quoi?
Sur mon drame futur causait hier avec moi.
— Pauvre ami, disait-il, j'ai peur, je le confesse,
Que vous ne couriez droit à un gros insuccès.
Madame Bovary! Quel roman! Quel français!
Mais véritablement, je ne vois pas la pièce!
De lui répondre aussitôt je m'empresse:
— Moi non plus! Et c'est pour la voir que je la fais!

Il n'y avait pas de quoi être jaloux de Busnach, mais, dans sa présomption, il y avait, en ce temps-là, de quoi jeter l'émoi chez les fanatiques de Flaubert.

Le 12 février, Lucien Descaves publiait dans le *Journal* un « premier-Paris » intitulé : *la Femme coupée en morceaux :*

Le coupable n'est pas encore arrêté... dans sa besogne, mais on le connaît et l'identité de la victime est établie. Elle s'appelle *Madame Bovary*. Quant à l'homme qui l'a mise en pièces — ou en pièce, ce qui revient au même, il n'a de commun avec Shakespeare que son prénom: William.

Il a des complices...

Descaves criait au meurtre, à la profanation, au sacrilège et se lamentait sur « le cadavre de Madame Bovary coupé en quatre ou cinq morceaux par Jack ou William l'Eventreur ». Tout ébaubi de se voir si rudement secoué, William écarquillait les yeux, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait. Il lui avait paru, et il lui paraissait tout naturel de prendre avec *Madame Bovary* les libertés qu'il avait prises avec l'*Assommoir, Nana* (2), *Bel Ami* (3), etc. C'était son droit, il le signifia à l'adversaire par une lettre signée *William* (*hélas!*) *Busnach*, dans laquelle il se prévalait de l'amitié de Zola et s'efforçait de badiner. Descaves ayant écrit que la pierre du tombeau de Flaubert, « scellée depuis vingt-cinq ans », avait dû « se soulever de protestation indignée » : — « Jusqu'à présent, ni moi, ni Mme Groult n'avons reçu officiellement la nouvelle de ce frémissement », répliquait

(1) Pierre Berton.
(2) Voyez « *Nana* » *mise en pièces,* dans l'*Esprit français* (10 janvier et 10 février 1933).
(3) Non représenté.

Busnach. Descaves le lui fit entendre, en citant une lettre de Flaubert, reproduite par l'*Autographe* du 1er mars 1864 :

« Je vous dirai que si mon roman n'a pas été mis à la scène, c'est que je m'y suis opposé formellement. J'ai trouvé la spéculation (et elle était fort bonne) peu digne de moi. »

Le mort a parlé, ajoutait Descaves, comme on dit dans les mélodrames en 5 actes et 8 tableaux, sur le patron desquels l'entrepreneur de charpenterie que Zola daignait appeler son cher ami est autorisé à exécuter le chef-d'œuvre de Flaubert.

Le mort avait parlé. Ce ne fut pas en vain. Sa voix d'outre-tombe jeta la consternation dans le cabinet du directeur de l'Odéon et l'effroi dans la villa Tanit. Ginisty s'empressa de reprendre la parole qu'il avait donnée et Mme Groult, liée par traité, regretta de n'en pouvoir faire autant.

L'article du *Journal* ameuta toute la littérature. Interviouwés par un reporter, Huysmans et quelques autres jetèrent l'anathème sur le sacrilège. Henry Bataille, imprudemment mis en cause par lui, protesta qu'il n'y avait aucun rapport entre la pièce qu'il avait tirée de *Résurrection,* représentée sur la scène de l'Odéon, et celle que Busnach s'était flatté d'y faire représenter. Evangélisateur et vulgarisateur avant tout, Tolstoï était enchanté de voir l'influence de ses œuvres s'exercer par le théâtre. Pour ou contre la mise en pièce de *Madame Bovary,* un débat s'institua. Dans la feuille d'Arthur Meyer, Emile Faguet plaida la défense du *Bovarycide :*

Et tout d'abord, est-il vrai, comme on le dit, « qu'il n'y a pas de pièce de théâtre dans *Madame Bovary* »? C'est une erreur. Il y a une pièce dans *Madame Bovary* parce que, premièrement, il y a une pièce de théâtre, partout, dans n'importe quoi. Le tout est de savoir l'en tirer. C'est précisément en quoi consiste l'œil et le flair du dramatiste. Il voit une pièce là où le romancier voit un roman, là où le magistrat voit un procès, là où le journaliste voit un article et là où l'imbécile ne voit rien du tout... Il y a sûrement une pièce dans *Madame Bovary*... parce que c'est un roman bien fait. Soyez sûr que tout roman où une héroïne va du bonheur au malheur contient une pièce, et qui peut être très bonne. Il suffit que l'accoucheur soit bon lui-même. C'est la condition suffisante... et nécessaire comme disent les scientifiques. ...Le groupe qui admi-

rera la Bovary théâtrale sera très indépendant du groupe qui admirera la Bovary de Flaubert (4). Dès lors?

Dès lors, « *Kek ça fout* », se dit Busnach, dont c'était la devise, qui s'étalait en tête de son papier à lettres. Il bourra sa pipe, s'accroupit sur son établi, comme disait Coppée, et, sans gène ni scrupules, « promena ses grands ciseaux » dans la prose de *Madame Bovary,* qu'il dépeça en 7 morceaux ou tableaux qui étaient « en quelque sorte des *moments* ». Puis il se mit à fréquenter les théâtres, à la recherche d'une actrice capable d'incarner l'épouse adultère de Charles Bovary avec autant de charme et de pathétique que Mlle Massin avait incarné *Nana.* Il crut l'avoir découverte, un soir, au Gymnase. Elle s'appelait Simone Le Bargy. Le rôle lui convenait, elle se déclara ravie de le créer. Après l'actrice, il fallait trouver une salle. Busnach alla frapper à toutes les portes, mais pour se voir, lui, le vieux routier, éconduit partout comme un débutant. Tel directeur redoutait une cabale, tel autre un « four », celui-ci trouvait que l'adaptateur manquait par trop de titres littéraires. Porel eût bien voulu lui faire plaisir, mais il avait déjà reçu une adaptation de *la Cousine Bette.* Les rebuffades qu'il essuya humilièrent Busnach sans le décourager. Sous ces traverses, il flaira la malice de ses ennemis et se persuada que de « chers confrères » guettaient le moment où son traité serait annulé pour « prendre sa place et se livrer à la besogne sacrilège » qu'ils lui reprochaient. Il s'était brouillé avec ses complices, les Groult, à la suite d'une correspondance aigre-douce avec Caroline qui l'avait renié, et, malgré l'intervention de Sardou, s'était refusée à lui accorder le délai de grâce qu'il demandait. La date fatale approchait. Il n'avait plus que six mois devant lui — et toujours pas de théâtre. La partie semblait perdue. Une inspiration lui vint subitement. « Après Camille Du Locle torturant *Salammbô,* nous allons voir William égorger Emma Bovary », avait écrit Descaves. Le complice de Du Locle, c'était Taillefer, un vieil ami à Busnach, ci-devant directeur du *Théâtre des Arts* à Rouen et présentement directeur du *Théâtre Français* de la même ville. Busnach lui narra ses tri-

(4) Paul Souday était aussi de cet avis.

bulations et lui soumit son mélo. « Veuillez faire à cette œuvre le même accueil que celui fait jadis sur la demande de Flaubert à l'œuvre d'Ernest Reyer », lui écrivait-il. Le 17 janvier 1906, Taillefer l'avisait qu'il avait reçu sa pièce et qu'il allait la mettre tout de suite en répétition.

Busnach était sauvé. Il triomphait. La « profanation » serait perpétrée à Rouen, la ville même de Flaubert. Ses ennemis enrageraient.

Il fit des confidences aux copains, qui les publièrent, commentant, à sa manière, l'« affaire » Bovary, s'égayant aux dépens du ménage Groult-Commanville et traitant avec mépris ceux qui l'avaient offensé.

Quant à l'insulte que l'on m'a jetée à la face en m'appelant « profanateur », je la dédaigne, dit-il. Pourquoi n'a-t-on adressé aucun reproche aux adaptateurs, même malheureux, du *Colonel Chabert*, de la *Cousine Bette?* Pas plus sur Balzac que sur Flaubert, il ne devrait être permis, ce me semble, de porter une main sacrilège.

C'était l'opinion de Barbey d'Aurevilly, lequel, autrement cruel que Descaves, avait, dans le *Nain Jaune* du 3 janvier 1868, empoigné au collet les dépeceurs des *Treize :*

...Des spéculateurs dramatiques manquant absolument de tout, excepté de l'envie féroce *de faire de l'argent,* se sont avisés pour cela de fourrer leur main jusqu'à l'épaule dans la grande *Comédie Humaine* de Balzac, comme ils l'eussent fourrée dans sa poche... Cette sacrée faim de l'argent, dont tout le monde crève, le communisme intellectuel qui commence... en attendant l'autre, l'indifférente lâcheté universelle qui souffre tout et *blaguotte* sur tout sans y tenir plus que ça, ont persuadé aux *pick...* non pas *pockets,* mais *works* de M. de Balzac, qu'ils pouvaient sans danger et sans grands cris, faire leur coup de main — leur coup de main qu'ils ont cru peut-être innocent dans leur niaise candeur d'esprit faux!...

...Ceux-là qui, comme nous, n'ont pas donné leur démission de la littérature, des mœurs littéraires, de la dignité des œuvres et de ce que j'appellerai le *droit du génie,* doivent-ils rester tranquilles en voyant cela?... Quoi! la spéculation viendra en paix toucher à l'œuvre des maîtres? Quoi! la plus basse spéculation viendra coucher ses immondes cupidités dans ce glorieux lit de grandes œuvres, qui est le pavois immortel du génie, et elle aura la liberté de s'y vautrer? Mais ce n'est pas là qu'une question de

propriété littéraire; c'est la question même du *sacrilège* en littérature! Vous ne prenez point, il est vrai, furtivement ce que vous prenez. Vous n'avez pas la lâche, mais parfois spirituelle fourberie du larcin. Mais vous pratiquez la profanation de la bêtise... Balzac touché et arrangé par vous est bien plus que volé: il est violé! — et le viol rend toujours stupide. Vous avez hébété Balzac.

A la lettre, la diatribe de Barbey s'appliquait au *pickworks* Busnach, qui avait violé *Madame Bovary* et hébété Flaubert. Mais Busnach n'était pas de la race de Barbey. Il ne parlait pas la même langue que lui.

Au reste, disait-il, j'ai déjà « profané » six fois impunément les œuvres de Zola et une ou deux fois celles de Jules Claretie... Je ne puis que suivre le conseil donné autrefois par un maréchal de France à un nègre resté anonyme et fameux: je continue.

C'est d'un cœur léger qu'il prit le train pour Rouen, escorté de ses amis Nozière, Léon Kerst, Adrien Bernheim, Michel Carré, Félix Lagrange et André Barde, auxquels s'étaient joints Jules Rateau, correspondant de l'*Echo de Paris*, et Félix Duquesnel, représentant le *Gaulois*. Tandis que les camarades faisaient le tour de la ville, visitant le Palais de Justice, Saint-Maclou et son cloître, Busnach, au « Théâtre Français », sis derrière le Vieux-Marché, prenait, de concert avec l'ami Taillefer, les dernières dispositions pour la grande première qui devait avoir lieu le soir, agité, fébrile, « allant, venant, passant du plateau à la coulisse, content d'avoir livré bataille et d'être parvenu à ses fins ».

Le 21 février 1906, le rideau se leva sur le premier tableau. Le décor figurait la ferme des Berteaux. Charles Bovary, qui a guéri le père Rouault d'une fracture de la jambe, vient lui demander la main d'Emma. Le vieux consent, mais il faut qu'il prenne l'avis de sa fille. Que le docteur s'éloigne quelques instants. Si Emma l'agrée, elle poussera tout grand ouvert, contre le mur, l'auvent de sa fenêtre. C'est ce qu'elle fait, en dépit des objurgations de la servante Félicité.

IIe tableau. Le ménage Bovary a quitté Tostes et s'est installé à Yonville-l'Abbaye. Charles et Emma sont en train de causer. Emma pousse son mari à opérer Hippolyte, le garçon du *Lion d'Or* qui a un pied bot. Félicité vient servir Emma.

Elle apporte des nouvelles des Berteaux. Le père Rouault vit avec une gourgandine qui lui mange son bien. Défilent successivement, comme pour se présenter, le clerc de notaire Léon Dupuis, M. Homais, le sieur Lheureux, marchand de nouveautés, enfin M. Rodolphe Boulanger avec son garçon de ferme qui veut se faire saigner. L'homme s'évanouit. L'aide-pharmacien Justin se trouve mal, Rodolphe le soutient tout en dévorant des yeux Mme Bovary.

IIIe tableau. Les comices agricoles. Au premier plan, une estrade et, paradant dessus, MM. Homais, Tuvache, etc. Rassemblement de paysans et de paysannes. M. le Conseiller de préfecture Lieuvain débite les périodes du discours officiel, haché par le bêlement des brebis et le meuglement des vaches, cependant qu'au fond de la scène, appuyés sur une balustrade, Rodolphe et Mme Bovary échangent leurs premiers propos d'amour :

« Je devrais, dit Rodolphe, me reculer un peu. — Pourquoi? dit Emma... »

IVe tableau. La salle à manger des Bovary. Bovary a opéré le pied bot, mais la gangrène s'y est mise jusqu'au genou. Le Dr Canivet doit amputer la cuisse d'Hippolyte. Si celui-ci succombe, Bovary est déshonoré, ruiné, perdu. Il se désespère et pleurniche sous le regard méprisant de sa femme. Il sort. Restée seule, Emma se lance dans une longue tirade. Pour la troisième fois, elle vient de s'écrier : « Comment ai-je pu épouser un pareil homme? Je veux fuir cette maison avec Rodolphe. » Le voici justement : « C'est toi! » s'exclame Emma, qui se jette dans ses bras et le supplie de l'enlever le soir même. Rodolphe, très embêté, promet vaguement. Le soir vient et l'heure du rendez-vous. Au lieu de Rodolphe, c'est son valet de ferme qui se présente avec une corbeille d'abricots, sous lequel se dissimule le billet du lâcheur : « Du courage, Emma, du courage. »

V^e tableau. La chambre de Léon Dupuis à l'*Hôtel de Boulogne*. Le clerc attend Emma. Elle arrive, toute désemparée. M. Homais a failli les surprendre. Il a raconté avoir aperçu Léon qui montait en voiture avec une inconnue, il a décrit le fiacre et son allure équivoque. Les amants vont faire leur dînette. Félicité accourt, qui interrompt le tête

à tête. Lheureux poursuit M. et Mme Bovary et menace, si Emma ne lui rembourse pas demain les 8.000 francs qu'elle lui doit, de vendre leur maison. Bovary apprendra ainsi une partie de la vérité. Emma implore Léon de la sauver. Elle s'en va. « Qu'elle se débrouille toute seule! s'écrie Léon. Je vais écrire à ma mère que je suis prêt à épouser la jeune fille qu'elle me destine. »

VI[e] tableau. La pharmacie de M. Homais. M. Homais est en train de fêter par un joyeux déjeuner la croix de la Légion d'honneur qu'on vient de lui décerner. Justin garde la boutique. Entre Emma. Elle dit en *a-parte* son infortune : abandonnée de Léon comme de Rodolphe, déshonorée, il ne lui reste plus qu'à mourir. D'un baiser, elle affole Justin, lui ravit la clé du laboratoire et s'enfuit avec une pincée d'arsenic.

VII[e] tableau. La chambre à coucher des Bovary. Etendue tout au long sur son lit, Emma geint, hoquette et râle. Charles pleure. Il s'absente un instant. Emma se soulève sur son oreiller, et, désignant un meuble, jette dans un souffle : « Les lettres!... les lettres!... » Félicité se précipite, ouvre le meuble, ramasse les billets de Rodolphe et de Léon et les lance dans la cheminée. Emma exhale son dernier soupir. Bovary s'effondre, éclatant en sanglots. Félicité le considère avec pitié. « Il ne saura jamais rien! » dit-elle. M. Homais apparaît et, sentencieux, prononce : « Encore une victime de l'arsenic! »

Ce mot de la fin, plaqué après coup, ne rimait à rien, sinon à la conclusion d'un article paru le jour même dans le *Journal des Débats,* dont le rédacteur anonyme, après avoir souhaité à *Madame Bovary,* sans beaucoup d'illusions, un sort meilleur que celui réservé au *Candidat,* ajoutait : « Elle a assez souffert. Il serait trop cruel qu'elle fût encore une fois victime de l'art scénique. »

Le mélodrame en 7 tableaux de Busnach reçut des Rouennais et des rares chroniqueurs parisiens présents le soir de la première un accueil plus indulgent que flatteur (5). « Ce n'est pas du grand art, c'est de l'art violent, convenait Nozière,

(5) Il ne fut joué qu'une dizaine de fois à Rouen.

mais l'effet produit est indéniable. » Duquesnel estimait que la Bovary de Busnach trouverait « une place honorable dans le répertoire d'Antoine ». Ce ne fut pas l'avis de celui-ci, qui ne s'empressa pas de l'engager boulevard de Strasbourg.

Busnach n'avait pas renoncé à l'exhiber sur un théâtre de Paris. Il rêvait d'une mise en scène à la fois pittoresque et réaliste et d'une distribution plutôt hétéroclite : il voyait Huguenet dans le rôle de Homais et Antoine dans celui de Charles Bovary, Mme Bovary étant incarnée par... Polaire! Mais la saison théâtrale s'écoula sans qu'aucun directeur lui fît des propositions. La lutte qu'il avait soutenue l'avait quelque peu ragaillardi. Après sa douteuse victoire, la dépression se produisit. William Busnach mourut le 20 janvier 1907.

En janvier 1934, *Madame Bovary*, pour la seconde fois coupée en morceaux, est projetée sur l'écran. *L'indifférente lâcheté universelle qui*, plus que jamais, *souffre tout et blaguotte sur tout* ne s'est pas émue de ce meurtre. Nul n'a tenté, en criant à la profanation, au sacrilège, d'arrêter « le coupable dans... sa besogne ». Si Busnach ne s'était pas fait incinérer, il y a vingt-sept ans, la pierre de son tombeau se fût soulevée « de protestation indignée », en souvenir des vitupérations dont il avait été agoni.

AURIANT.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

L'Encyclopédie belge (La Renaissance du Livre). — Les Revues: *Le Rouge et le Noir, Rex, Equilibres.* — André Baillon: *Pommes de Pin* (La Nouvelle Société d'Editions). — Julia Frezin: *La Dime;* Georges Linze: *Danger de Mort* (Anthologie). — Mémento.

La Belgique ne possédait pas jusqu'à ce jour une encyclopédie digne de ce nom, mais tout simplement plusieurs ouvrages semi-encyclopédiques dont le plus récent, *Patria Belgica*, avait été publié en 1883 sous la direction d'Eugène Van Bemmel. Cette date seule indique que maints aspects de l'activité nationale ne pouvaient y être représentés, puisqu'ils étaient encore inexistants ou embryonnaires à cette époque. La littérature, notamment, n'y tenait qu'une place restreinte, car c'est de 1885 à 1910 qu'elle a connu son apogée, et débordé les frontières belges. Il y avait donc là un double défaut à combler, tant du point de vue de l'actualité

que de l'intégralité, et il peut passer pour étrange que nous ayons été tributaires, jusqu'à ce jour, des renseignements que voulait bien nous donner le Larousse, ou les ouvrages similaires, d'ailleurs excellents, qui existent en anglais et en allemand.

L'encyclopédie qui vient de paraître est fort bien faite, et contient des articles d'une valeur scientifique incontestable; elle réunit à son sommaire les noms les plus autorisés. Laissant de côté la partie technique, économique et politique de ce vaste ouvrage, sans même m'arrêter aux substantielles études que d'une part MM. Paquot et Wilmotte et d'autre part M. Verdeyen y ont consacrées, les premiers, au français de Belgique, et le second, à la langue flamande, je voudrais signaler trois chapitres de l'**Encyclopédie belge** : celui des arts plastiques, dû à M. Gustave Van Zype, le critique d'art bien connu, biographe de Vermeer de Dleft; celui de la Presse, signé de Richard Dupierreux, le très brillant rédacteur du *Soir*, et, enfin, l'histoire de la littérature belge d'expression française, traitée par M. Gustave Charlier. Ce dernier possède une information sûre et considérable; il construit avec une solidité à toute épreuve ses études d'histoire littéraire. Cette fois, il lui a fallu parler non seulement des morts, mais aussi des vivants, et, parmi eux, il a cru devoir en citer un certain nombre dont la réputation est encore indécise. Comme je le plains d'avoir dû ainsi prélever quelques échantillons de poussière littéraire! Il n'est pas douteux que ceux dont il n'a pas cité les noms se sentiront mordus du serpent de la plus noire envie, et l'on ne manquera pas de dire qu'il a ses préférés : imputation assurément gratuite, car l'éminent professeur est le plus impartial des hommes; mais il y a cependant commis quelques omissions, et je regrette notamment qu'il n'ait point accordé une ligne ou deux au poète Kotchnisky, dont les *Elégies bruxelloises* furent une des réussites de l'après-guerre, non plus qu'à Paul van der Borght, animateur de la *Lanterne Sourde* et lui aussi bon poète, dont le rayonnement n'était pas à dédaigner.

Pareillement, quel qu'ait été son souci d'objectivité, M. Richard Dupierreux, dans son tableau de la presse contempo-

raine, semble avoir çà et là établi des perspectives un peu arbitraires : on s'étonne par exemple qu'il n'ait trouvé qu'une ligne, au titre des périodiques, pour le très caractéristique hebdomadaire *Pourquoi Pas?* et qu'il n'ait soufflé mot ni du journal littéraire *le Rouge et le Noir*, ni de la *Revue Sincère*, aujourd'hui en demi-sommeil, mais qui eut son heure d'influence et son originalité.

On en a souvent fait la remarque : c'est par le truchement des petites revues et des périodiques, en Belgique beaucoup plus qu'en France, que s'exprime la vie littéraire; ceci tient à des causes économiques, et il ne semble pas que le phénomène soit récent : de 1875 à 1914, à côté de la *Jeune Belgique* qui vécut seize ans, on ne compte pas moins de vingt revues s'occupant de belles-lettres ou d'esthétique. C'est pourquoi je voudrais dire un mot de quelques publications de ce genre, relativement récentes, qui sollicitent l'attention du public. **Le Rouge et le Noir,** fondé voici quatre ans, n'était d'abord que le bulletin mensuel de la Tribune Libre de ce nom, réplique du Club du Faubourg. Son directeur, M. Pierre Fontaine, en fit un journal littéraire d'avant-garde, anti-académique et anti-officiel, où se heurtèrent longtemps les doctrines les plus diverses, mais qui publia de solides critiques, des nouvelles et des saynètes fort originales, où les noms de Michel de Ghelderode et de Max Deauville se rencontraient avec ceux de Léon Kotchnisky, de Frans Hellens, de Jean Tousseul et d'André Baillon. Puis, dans le courant de l'année 1933, le journal évolua; il s'orienta surtout vers la politique, qu'il conçoit sous les espèces les plus subversives. La rédaction littéraire échut à un jeune et sensible écrivain de gauche, M. Charles Plisnier, qui y publie des feuilletons consacrés fréquemment à la littérature dite « prolétarienne » ou aux écrivains bolchévisants, et qui constituent par là une documentation typique sur l'influence de plus en plus grande de la sociologie sur les lettres. *Rex*, édité à Louvain et monté avec des capitaux qui paraissent relativement considérables, contrebat cet extrémisme et donne la note catholique. Les œuvres y sont critiquées en fonction de la foi, le thomisme y sous-tend les doctrines, et le ton polémique y est parfois singulièrement élevé. *Equilibres*, groupement plu-

tôt que revue proprement dite, édite chaque année plusieurs cahiers, qui traitent d'esthétique, de philosophie, d'économie ou de sociologie; il a fait paraître, cette année, une très pénétrante étude du professeur Bohet intitulée *L'Europe en face de l'Amérique*, et une *Enquête sur la Jeunesse* dont il semble bien découler que le parlementarisme libéral, tel que l'ont conçu nos pères, est décidément condamné dans l'esprit des moins de trente ans.

Mais c'est assez parlé des clercs plus ou moins acheminés vers la politique, cette trahison. La publication, en un bel album de luxe, de quelques pages laissées par feu André Baillon nous ramène naturellement aux lettres pures. André Baillon avait levé, entre le monde et lui, tous les ponts-levis de son château intérieur. L'égotisme de son œuvre est en quelque sorte astral, et il faut remonter à Proust pour trouver un aussi lourd mépris de tout ce qui n'est pas le *moi*. C'est par là que son œuvre est à la fois inhumaine et si humaine : elle est un miroir implacable et parfait, mais c'est un miroir de poche.

Pommes de pin nous livrent, en ces petites phrases brèves et pour ainsi dire « désécrites » dont Baillon avait le secret, les sensations ultimes de l'égrotant de Marly-le-Roi. Ses chats, sa chienne, son encrier, sa table, les absences de sa compagne retenue à Paris, l'importunité de sa femme de ménage et l'indiscrétion des voisins : Baillon a mis dans ces notes trop brèves le tran-tran d'une vie qui fut matériellement médiocre, et il a réussi une fois de plus le miracle d'animer la cendre des jours et de faire étinceler, sans apprêt, les ombres monotones qui passent sur l'écran du quotidien : ceci par les prestiges d'un enjouement mêlé d'une sorte de désespoir et par la subtile justesse d'une observation qui rappelle bien Jules Renard comme on l'a souvent dit, mais avec une fluidité nonchalante qui n'est qu'à Baillon.

Le pessimisme de Baillon m'a fait goûter **La Dîme,** de Mme Julia Frézin, roman qui se passe pendant l'occupation de la Belgique et dont l'atmosphère, d'un idéalisme un peu conventionnel, ne manque ni de chaleur ni de distinction; je voudrais m'y attarder, mais je m'avise qu'il me faudrait renoncer à signaler **Danger de mort,** le dernier recueil de M. Georges Linze, poète et chef de groupe, qui s'est fait une

réputation dans le sibyllin, et dont tous les efforts tendent à exprimer le *Kosmos*. Hélas! M. Georges Linze gaspille, semble-t-il, sa sensibilité, qui est délicate, et le sens indéniable qu'il a de l'ineffable et du secret. Les notions obscures qu'il aligne sans ordre comme des petits cailloux rares sur un établi de diamantaire attendent d'être rassemblées, montées en parures. Qu'il lise le beau livre de Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme*. Il s'y verra confirmer la vanité d'une esthétique qui, décidément, fait faillite.

Mémento. — Léon Grégoire: *La Danse de Salomé* (Editions de Belgique). Un curieux essai de roman historique, situé dans la Judée messianique, et où l'on trouve de fortes scènes, gâtées par des naïvetés et des gaucheries. — Gaston Smeyers: *Croix de feu* (*Ibid.*). Ce livre de guerre a le tort de venir bien tard. — Maurice des Ombiaux : *Les Maugré* (*Ibid.*). Réédition d'un des meilleurs romans de cet écrivain délicat, chantre attitré de l'entre-Sambre-et-Meuse.

ED. EWBANK.

LETTRES ITALIENNES

Nino Salvaneschi: *Consolazioni*, Corbaccio, Milan. — Piero Misciatelli: *Caterina Vannini*, Treves, Milan. — Alfredo Panzini: *La Bella Storia di Orlando Innamorato e poi Furioso*, Mondadori, Milan. — Bruno Cicognani: *Il Figurinaio*, Vallecchi, Florence. — Camillo Antona Traversi: *Vita di Gabriele d'Annunzio*, Vallecchi, Florence. — Armando Meoni: *Creare*, Mondadori, Milan. — Domenico Scifoni: *Fantasmi*, Laziale, Rome. — Gianna Manzini: *Boscovivo*, Treves, Milan. — Pia Rimini: *Il Diluvio*, Campitelli, Rome. — Lorenzo Gigli: *Vita di Gobineau*, Bompiani, Milan. — Lauro de Bosis: *Icare*, traduction française par A.-Ferdinand Herold (hors commerce).

Nino Salvaneschi a déjà écrit quelques livres émouvants. Aucun ne l'est autant que le dernier, **Consolazioni.** Livre court, mais d'un grand souffle lyrique et religieux. Il semble que certains aveugles, rappelons seulement Pierre Villey et Carlo Delcroix, n'étant plus détournés par le monde des apparences, acquièrent une grande lucidité sur la vie intérieure. Et Nino Salvaneschi nous le dit expressément :

...Les yeux corporels savent plutôt regarder que voir... Mais une seule chose est essentielle: apprendre à voir, au delà des apparences, le symbole de la vérité qui nous est destinée.

Le livre se poursuit ainsi, en méditations qui s'expriment

par des formules simples, mais toujours hautes de pensée. C'est une exploration des destinées humaines, point si différentes les unes des autres, puisqu'elles ont pour objet l'amour véritable, l'amour en esprit, auquel les âmes ne peuvent arriver qu'après avoir été affinées par la douleur. Les termes de cette analyse sommaire pourraient faire croire à quelque reste de romantisme. Il n'en est rien. La douleur, telle que la chante Nino Salvaneschi, est empreinte de sérénité. C'est l'adaptation nécessaire de l'imperfection humaine à la volonté divine qui conduit toutes ces destinées. Adaptation par consentement actif, non par cette résignation sans valeur selon laquelle les esprits profanes conçoivent le renoncement religieux. Ces pages n'ont pas un mot de regret ni d'amertume; elles sont toutes d'une intense lumière.

Le sentiment religieux semble être revenu aujourd'hui à l'équilibre des bonnes époques. D'autres furent troubles, par exemple celle de la Contreréforme. Et les lettres de **Caterina Vannini** au cardinal Federigo Borromeo, que publie Piero Misciatelli en les préfaçant, sont un document d'un grand intérêt. Caterina Vannini fut une Thaïs siennoise, une véritable Thaïs, et non selon la caricature qu'en donna Anatole France. Courtisane à moins de douze ans, elle se convertit alors qu'elle n'en avait pas quinze. A Rome, elle avait brillé pendant deux ou trois ans à la manière d'Imperia. Rentrée à Sienne dans la maison des Converties, elle vécut d'ascétisme, mais bien différente d'allure de sainte Marguerite de Cortone. D'ailleurs, malgré sa sainteté, elle n'est pas canonisée. Le plus intéressant pour nous est cette correspondance avec le cardinal qui la rapproche ainsi de Marianna de Leyva, prototype historique de la *Signora di Monza*, que nous trouvons dans les *Fiancés*. Le cardinal Federigo avait, nous dit Piero Misciatelli, de la curiosité pour ces pécheresses à violent repentir. Comme nous sommes loin de la force et de la pureté de sainte Catherine! Mais il fallait que toutes les diversités de mystiques apparussent à Sienne; et Piero Misciatelli les a toutes étudiées. Il a compris celle-ci comme les autres, alors que Manzoni avait mis trop d'optimisme à traiter sa *Signora*. Elle appartenait à un monde qui lui était tout à fait étranger. Celle qu'il a pu connaître était certaine-

ment une fille du XVIIIe siècle; et sans doute ne serait-il pas impossible de découvrir les faibles traces qu'elle a laissées.

L'Orlando Innamorato, de Boiardo, est la dernière des grandes œuvres italiennes encore empreintes de la joie du Moyen Age. Alfredo Panzini, dans **La Bella Storia di Orlando Innamorato e poi Furioso,** nous donne une exégèse du type du Roland alors créé, et dont il suit l'évolution jusqu'à Cervantès. C'est un commentaire plus qu'une étude, et fait avec la sensibilité et la légèreté de touche propres au talent de l'auteur. Il suppose une profonde connaissance du sujet; et il est traité de telle sorte que le lecteur semble aller lui-même à la découverte, en ce monde si riche d'images et de vie. L'œuvre de Boiardo est, dans la littérature italienne, plutôt un aboutissant, malgré la continuation du *Furioso,* au demeurant d'un bien autre caractère. Tandis que l'œuvre de son contemporain français, Villon, est plutôt un départ. Que de distance entre ces deux poésies! Trois générations plus tard, il n'y en avait plus qu'une minime entre les deux pays. C'était le seul résultat positif des guerres d'Italie; et le comte Boiardo, qui le premier en avait prédit les malheurs, ne se fût pas attendu à cet effet.

Au début de son livre, Panzini déclare qu'il éprouve beaucoup de plaisir à relire parfois l'*Innamorato* dans une vieille édition remplie de lombardismes qui, s'ils s'éloignent de la perfection toscane, ont de la fraîcheur et de la spontanéité. A la vérité, il n'y a pas plus de perfection toscane que de lombarde; mais une valeur toscane, une valeur lombarde, une valeur vénitienne, d'autres encore, exprimées par leurs formes propres. Et il serait dommage, aussi bien pour nous que pour l'Italie, qu'elles arrivassent à se confondre. C'est pourquoi nous nous réjouissons que dans son dernier livre, **Il Figurinalo,** Bruno Cicognani marque un retour très net au florentinisme. Un florentin moins âpre, moins de San Frediano que celui des *6 Storielle* et de *Gente di conoscenza,* mais d'accent prononcé; alors que *Villa Beatrice* n'en contenait plus guère. Ce *montreur de marionnettes,* c'est l'auteur lui-même. Mais il n'y a rien là qui ressemble au narcissisme sentimental des autobiographies où se complaisent beaucoup d'écrivains contemporains. La langue florentine a cette vertu

de sauver des défauts de faiblesse ceux qui ont su se l'acquérir. Elle est un magnifique instrument d'investigation, et remet toute chose à sa place naturelle. Ce n'est pas affaire de pur vocabulaire. Qu'on lise, dans le *Figurinaio,* telle page sur le vieil ermite d'Olmo : chaque mot est du vocabulaire courant; et cependant, il prend là une sorte de valeur personnelle et unique, comme si on ne s'en était jamais servi auparavant. C'est que la propriété de l'emploi lui donne sa pleine expression. Ainsi, Bruno Cicognani nous emmène avec lui à la découverte : à Montereggi, dans la campagne florentine, ou bien à travers Florence qu'il peint en des *bozzetti* où la truculence propre à l'endroit, un peu de gouaille aussi, mais jamais débraillée, expriment tout ce que comportent de valeur humaine des scènes qu'un moindre talent pousserait à la banalité. C'est l'accent de Sacchetti, de Lapo Mazzei, de Soffici, de Papini aussi, le Papini du côté de *San Martin la Palma.*

Les historiens qui travailleront sur Gabriele D'Annunzio seront bien aidés. Nous possédons déjà les deux excellentes *Vies* du maître, écrites par Angelo Sodini et par Giannantoni; et Camillo Antona Traversi vient de donner une troisième **Vita di Gabriele D'Annunzio.** Mais la matière est si riche que ce livre ne ressemble en rien aux deux autres. Gabriele d'Annunzio est certes un homme étonnant, et on peut raconter sa vie et analyser son œuvre de bien des façons. Angelo Sodini et Giannantoni ont écrit l'un et l'autre une biographie en quelque sorte officielle. Celle de C. A. Traversi a beaucoup plus de *spigliatezza,* sans que je veuille dire qu'il prenne de la liberté avec la réalité. Il narre sur un ton de cordialité communicative; en souriant même, lorsqu'il est possible. Il recherche l'anecdote caractéristique, et il ne se défend pas d'entrer dans un ordre de faits que l'on considérait jusqu'ici comme réservés sans se départir jamais du plus grand tact. Il analyse en psychologue une existence où l'on trouve certes de grands contrastes, mais qui fut plus cohérente qu'on ne pourrait croire. Une grande partie des sources d'information de C. A. Traversi sont directes. C'est pourquoi cette *Vie,* publiée sous une forme populaire, nous est précieuse.

D'Annunzio a fortement marqué sa place dans l'évolution du roman italien. Nous nous trouvons bien loin, aujourd'hui, de sa manière. Personne ne se réclame plus de lui, mais pas depuis bien longtemps. En tout cas, serait-il difficile d'ordonner en écoles ou en catégories quelconques la masse de romans qu'on publie en Italie. Il faut jeter des coups de sonde dans ce fond, et souvent au hasard, pour découvrir esprit et tendances. **Creare,** d'Armando Meoni, avait été distingué en 1932 dans le concours de romans inédits qu'eut à juger l'Académie Mondadori, en même temps que *Disordine*, de Marise Ferro. Les femmes de lettres nous semblent avoir aujourd'hui plus d'audace que les hommes. Toutes à la joie d'être libérées, qu'elles disent, elles prétendent se livrer à des expériences dont les hommes sont déjà revenus. Ainsi Armando Meoni renchérit-il sur la plus simple morale traditionnelle. Voici l'essentiel du sujet de *Créer* : une honnête femme, conduite par la sentimentalité même de sa vertu, arrive à prendre dans les bras d'un peintre la place d'une personne de mœurs libres. Elle devient enceinte; et cette haute dignité de la création maternelle, même à la suite d'une faute, la ramène à une observance héroïque. Non seulement elle rompt avec l'amant, mais, allant plus loin que les observations de son confesseur et dédaignant de vivre dans le mensonge, elle avoue tout à son mari. Fait non invraisemblable, et dans la ligne de l'esprit religieux italien, que les notes des touristes pressés nous ont trop présenté comme superficiel. Il eût dérouté la masse des Français, inclinés à un jansénisme de doctrine, mais casuistes dans la pratique; et l'œuvre de Mauriac est à cet égard un beau document psychologique. Je n'indique que le point central du roman d'Armando Meoni, par ailleurs assez touffu. Il faudrait relever notamment quelques scènes entre hommes d'affaires d'une rude vérité.

Créer est un roman classique. Avec **Fantasmi,** Domenico Scifoni nous donne une sorte de conte d'Hoffmann où le fantastique serait remplacé par une atmosphère de mystère. La scène se passe d'ailleurs en un pays germanique indéfini. C'est une note rare dans la littérature italienne. Tout au plus peut-on la rencontrer dans quelques nouvelles de Fogazzaro.

Un homme, arrêté pour un attentat qu'il n'a pas commis, n'échappe que de peu à la peine capitale. Lorsqu'on est revenu de là, on ne voit plus le monde des mêmes yeux. D'où chez le héros un état d'esprit particulier qui l'apparente un peu au regretté Salavin. Mais il subtilise moins, et moins longtemps.

Les femmes de lettres, en Italie, se montrent toujours très actives, et elles cherchent à faire œuvre originale. Les notations que donne Gianna Manzini, dans **Bosco Vivo,** sont délicates et vives; ce qui n'exclut pas une belle solidité d'expression. Pia Rimini, qui a déjà publié des recueils de nouvelles et un bon roman, *Il Giuneo*, donne à son talent une tournure assez agressive; et plus encore dans son dernier livre, **Il Diluvio**, *Le Déluge*. Si l'on ne s'en tenait qu'à l'affabulation, on pourrait lui donner comme épigraphe le sonnet de Dante :

Guido, vorrei che tu, e Lapo, ed io,
fossimo presi per incantamento,
e messi in un vasel che, ad ogni vento...

Mais le vaisseau de Pia Rimini, où, pendant un déluge, se sont réfugiés quelques échantillons d'humains modernes, mâles et femelles, ne vogue pas du tout dans une mer d'égale spiritualité, il s'en faut. Il appartient à l'homme de transfigurer dans le lyrisme ses émois amoureux. Les femmes, qui savent ce qu'ils valent la plupart du temps et comment ils finissent, ne les poussent presque jamais si haut. Au fait, il est bon que parfois l'une d'entre elles nous dise avec sincérité comment l'on aperçoit ces choses de l'autre côté de la barricade, si j'ose ainsi parler. Car les écrivains qui ont décrit et chanté l'amour étant des hommes en immense majorité, nous ont peut-être donné de la femme et de ses réactions sentimentales des explications en partie fausses, et qui ont fini par s'imposer aux femmes elles-mêmes. Tant mieux que de temps en temps l'une d'entre elles fasse le point. La sincérité italienne a déjà donné Sibilla Aleramo. Pia Rimini n'a pas ses élans d'élégiaque sensualité; aucun lyrisme même. Elle est d'une objectivité toute moderne et elle ne se replie pas sur elle-même; elle aime la lutte. Elle s'en prend surtout à

ses sœurs en Eve. Nous ne pouvons qu'être les témoins de ces démêlés; mais nous devons y être attentifs, car il s'agit de la façon dont ces dames désirent qu'on les dévore. La tractation est d'un style ferme, et selon la fantaisie humoristique que pratique Achille Campanile; mais sans le sourire, avec de la gentillesse tout de même, et moins d'âpreté que l'auteur s'imagine en mettre.

Lorenzo Gigli s'est fait à Turin le gardien de la mémoire de Gobineau. C'est à Turin que Gobineau est mort et qu'il repose; et Lorenzo Gigli s'est beaucoup occupé de lui. Il vient d'écrire une **Vita di Gobineau** complète et très serrée. Il ne se borne pas au récit de la vie du grand écrivain; il analyse aussi ses œuvres avec la justesse que donne une profonde culture philosophique. Gobineau doit beaucoup à l'Italie; alors qu'en France il est suspect aux yeux de beaucoup de gens qui ne voient en lui que le premier théoricien du racisme. Lorenzo Gigli remet les choses au point, et il montre tout ce que la pensée de Gobineau a d'original et d'actuel.

A un petit nombre d'exemplaires hors commerce a été imprimé le poème dramatique de Lauro de Bosis, **Icare,** traduit en français par A.-Ferdinand Herold et préfacé par Romain Rolland. Il est suivi de l'*Histoire de ma Mort.* Livre émouvant, en dehors de toute politique. Notre devoir, d'ailleurs, n'est-il pas de nous mettre au-dessus d'elle et d'ensevelir les morts délaissés, ceux qui méritent les honneurs funèbres, en ne laissant rien perdre de la valeur italienne qu'ont pu avoir leurs actes et leurs écrits? Celui-ci, à coup sûr, ne fut pas un lâche, et il n'est personne qui ne puisse s'associer à nos regrets. Pauvre petit! Il ne pouvait tenter des chemins vulgaires, et Icare était pour lui plus qu'un symbole. Sa tragédie, avec les défauts que comporte inévitablement la première œuvre d'un tout jeune homme, ne manque pas de souffle; et on le sent à travers la traduction. C'est un poème dans la manière de ceux de Morselli, avec une partie lyrique plus développée.

MÉMENTO. — Les bonnes anthologies sont rares. En voici une de tout point excellente : *Anthologie des Narrateurs italiens contemporains* (éd. Delagrave), par Lionello Fiumi et Eugène

Bestaux. Elle contient des extraits de cinquante-trois auteurs, depuis Verga jusqu'à Moravia, avec pour chacun bibliographie et biographie. On ne pouvait donner tableau plus instructif du roman et de la nouvelle en Italie pendant ces quarante dernières années. Le critique le plus pointilleux ne trouverait pas grand'-chose à reprendre sur le choix des auteurs. J'ai déjà eu l'occasion de regretter que Ferdinand Paolieri n'y figurât pas; à quoi il fut objecté que Paolieri est plutôt un *bozzettista* qu'un narrateur. Peut-être. En tout cas, ce petit livre est d'une admirable densité. Il contient bien peu de pages qui ne satisfassent chaque lecteur. Et c'est un tour de force; car une anthologie est une affaire d'appréciation si personnelle qu'il est difficile que deux personnes la conçoivent de même. — *L'Amore nella Poesia e nel Pensiero del Rinascimento* (éd. Sansoni, Florence), de Luigi Tonelli, est une œuvre pleine de pensée. L'amour, dans la littérature italienne, du moins aux belles époques, s'éleva jusqu'à la métaphysique; et on ne saurait négliger les diverses conceptions qui eurent cours sur lui pendant la période de la Renaissance, si on veut comprendre toutes les nuances de pensée d'une civilisation à laquelle nous devons immensément. — Dans *Diario di un Sepolto vivo* (Mondadori, Milan), Ferdinando Pasini, arrêté à Trieste par les Autrichiens en juillet 1915, raconte sa captivité qui dura toute la guerre. Le titre est de Dostoiewsky; et la matière, de Silvio Pellico. La lecture de ce bon document humain est de toutes les façons intéressante.

PAUL GUITON.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Ministère des Affaires étrangères... Origines de la guerre de 1914. *Documents diplomatiques français... 1re série, tome IV;* A. Costes. — G. B. Sliozberg: *Dorévoluzionny stroï Rossii* (L'organisation politique de la Russie prérévolutionnaire), « Maison du Livre étranger ». Paris, 1933. — Mémento.

Le tome IV de la 1re série des **Documents diplomatiques français** sur les origines de la guerre de 1914, publiés par le Ministère des Affaires étrangères, fait connaître comment, en 1882, la France perdit la position privilégiée qu'elle possédait avec l'Angleterre en Egypte. Grâce à l'heureux choix des documents qu'il contient et à l'excellence des annotations dont ils ont été pourvus, ce beau volume est d'une lecture vraiment passionnante pour nous autres Français.

En mai 1881, quand il commence, le traité du Bardo (qui établissait notre protectorat sur la Tunisie) venait d'être si-

gné. Le 16 mai, Saint-Vallier en fut félicité par Guillaume. « Malgré les efforts de certains journaux, l'opinion resta parfaitement calme » en Angleterre; le principal secrétaire d'Etat fit savoir que son gouvernement verrait sans jalousie l'établissement de l'influence française en Tunisie à condition qu'elle s'exerçât « d'une manière conforme aux traités ». Seules, l'Italie et la Turquie firent preuve d'intentions malveillantes. « La question ayant été soulevée au Parlement anglais de savoir si Tripoli avait été assuré à l'Italie », les journaux italiens « repoussèrent l'idée de cette compensation comme indigne ». Noailles, au contraire, trouvait cette province « beaucoup trop vaste pour qu'on la livre inconsidérément à l'impuissante convoitise des Italiens : qui pose le pied en Afrique, écrivit-il, assume le devoir de faire les sacrifices nécessaires pour y introduire la civilisation ». La Porte envoya en Tripolitaine des troupes que l'on estima à quinze mille hommes et dont le voisinage encouragea la révolte du sud de la Tunisie : il fallut l'occuper. Pour profiter des bonnes dispositions des uns et faire échec aux mauvaises des autres, Barthélemy Saint-Hilaire fit signer au Bey le 7 juin un traité « déléguant le ministre de la République comme son seul intermédiaire officiel dans ses rapports avec les puissances ». Nous dûmes ensuite prendre Sfax d'assaut, ce qui amena le sac de cette ville. Le 10 juillet, Saint-Vallier écrivit :

La moitié de l'Europe nous est hostile... Granville et Dilke ont fait sonder Bismarck par Lord Dufferin en vue d'une médiation... Le Chancelier vient de nous rendre assurément un grand service, mais croyez-vous que ce soit par pure tendresse pour nous? Vous savez que non... L'hostilité de l'Angleterre, encourageant celle de l'Italie, nous place dans la position politique la plus fausse en nous rendant indispensable l'appui de l'Allemagne... L'amitié de celle-ci devient, comme à l'heure actuelle, une condition indispensable de notre sécurité; on le comprend trop bien ici pour ne pas céder un jour à la tentation de nous le faire payer.

Le 23 juillet, Saint-Vallier ajoutait :

Le rêve d'une alliance avec la France hante un nombre assez grand d'imaginations allemandes, qui y trouveraient des garanties

de paix... L'exemple donné par les feuilles officieuses sert d'encouragement.

Les feuilles italiennes développant l'idée que l'Italie devait chercher un point d'appui stable dans l'union austro-allemande, les feuilles de Berlin répondirent « qu'elle devait commencer par reconquérir le respect et la considération de l'Europe, qu'elle n'avait pas su conserver. »

Depuis février, une révolte militaire grondait en Egypte : elle menaçait le Khédive Tewfik de destitution. Le 10 septembre, elle le força à renvoyer Riaz Pacha. Ce jour-là, M. Sienkiewicz, notre consul général en Egypte, écrivit : « Une intervention devient indispensable. » Lord Granville demanda « à discuter avec nous la question égyptienne avec franchise... maintenant une attitude pacificatrice et calmante ». Barthélemy Saint-Hilaire répondit le 11 que « ce qu'il y aurait de très fâcheux serait que la Turquie pût se mêler aux affaires de l'Egypte avec le plein assentiment de l'Angleterre et de la France ». Granville y acquiesça et, la Porte ayant envoyé une mission en Egypte, il proposa, vers le 6 octobre, que l'Angleterre et la France envoient chacune à Alexandrie un navire jusqu'au rappel de la mission, ce qui eut lieu et fut la cause du retour de celle-ci. Mais en janvier 1882, on apprit que Bismarck, pour plaire au Sultan qui s'était mis sous la protection de l'Allemagne, déconseillait une action combinée de la France et de l'Angleterre et recommandait de chercher à Constantinople un moyen de répression, si l'emploi d'une force étrangère devenait indispensable. Le 30 janvier, Granville fit savoir « qu'avec des garanties et dans des conditions convenables, un tel emploi de la force serait le moins sujet à objection », moins en tout cas qu'une occupation franco-anglaise. Ce jour-là, Freycinet succéda à Gambetta, mais Granville persista « à désirer que l'intervention représentât l'action collective de l'Europe et fut d'avis que, dès lors, le Sultan devrait être partie dans toute mesure ou discussion ». Freycinet persista néanmoins dans son intention « de s'opposer absolument à toute intervention armée de la Porte », sans pouvoir y convertir Granville. « Les vagues inquiétudes » du Chancelier au sujet de la politique égyptienne de Gam-

betta pouvaient avoir contribué à lui inspirer cette façon de voir (3 mars.)

Peu après, Arabi Pacha, d'accord avec les notables, préparant la déchéance du Khédive Tewfik, Freycinet proposa l'envoi de navires de guerre à Alexandrie (12 mai), mais Granville n'accepta que leur réunion à la Sude. Il voulait même inviter les autres nations à faire de même et n'y renonça que sur nos instances. Arabi déclara qu'il ne répondrait plus de l'ordre si des escadres anglo-française ou turque arrivaient à Alexandrie. L'escadre anglo-française n'en partit pas moins ce jour-là pour Alexandrie afin de soutenir le Khédive. Les autres puissances, d'abord défavorables à cette démonstration, renoncèrent à y faire opposition sur les conseils de l'Allemagne. Le 24, Granville nous proposa d'inviter les Puissances à se joindre à nous pour demander au Sultan « de tenir des troupes prêtes à partir pour l'Egypte dans des conditions strictes ». Freycinet répondit que, malade, il ne pouvait convoquer le Conseil des ministres pour délibérer sur cette proposition; mais le 26, Tissot lui télégraphia « qu'en cas de refus ou de retard, l'Angleterre était bien résolue à agir sans nous; qu'elle était d'accord avec l'Allemagne et les autres Puissances et se ferait le mandataire de l'Europe ». Ainsi averti, Freycinet, le 27, convoqua le Conseil des ministres et ceux-ci « furent unanimes à penser que rien, dans la situation actuelle, ne justifiait un appel à des troupes turques ». Le 28 mai, Granville fit demander au Sultan « d'approuver l'attitude du Khédive » et demanda ensuite à Freycinet de faire de même; celui-ci y consentit et, le 31, fit accepter par Granville l'idée d'une conférence à Constantinople, mais en même temps le ministre anglais envoya cinq navires de plus à Alexandrie, comme réponse à la construction de batteries par les Egyptiens.

Le 11 juin, la populace d'Alexandrie se souleva, blessa deux consuls et massacra un officier anglais et cinquante Européens. Le 3, le Khédive, accompagné du commissaire turc Dervich Pacha, se sauva du Caire à Alexandrie. La Porte ajournant la réunion de la conférence, Freycinet proposa à Granville de lui signifier que, si elle n'y adhérait pas dans les 48 heures, la conférence se réunirait ailleurs avec ou sans

la participation de la Turquie, mais Bismarck déconseilla cette « sommation comminatoire » et préconisa de nouveau « l'intervention de la Turquie »; il ajouta : « Si, cependant, la France et l'Angleterre parviennent à se mettre d'accord et se décident à agir, elles auront notre tolérance. » Le 17, le Sultan refusa définitivement de prendre part à la conférence, acceptant seulement qu'elle se tienne à Constantinople, puis le 19, il nia y avoir consenti, mais la convocation venait de partir. La première séance eut lieu le 23; le 25, toutes les Puissances signèrent le « protocole de désintéressement ».

Dès le 20, l'amiral Conrad, le chef de notre escadre, avait télégraphié : « Je crois qu'on sera obligé d'en venir à une intervention armée. » Le 23, Sienkiewiez, notre consul au Caire, télégraphia de même « que la force seule pouvait terminer la question égyptienne ». Le Cabinet anglais était arrivé à la même conclusion, aussi lord Lyons nous « avait proposé de nous concerter en vue de mesures immédiates pour protéger le canal de Suez ». Freycinet répondit que « ce serait l'intervention militaire, que nous ne nous reconnaissions pas un tel droit et que nous y étions absolument contraires ». L'union franco-anglaise se trouva rompue. Le 28, lord Dufferin demanda à la Conférence « que l'on invite le Sultan à envoyer en Egypte un corps d'armée suffisant pour abattre la faction militaire usurpatrice ». Le 28, Sienkiewiez fut rappelé et remplacé par de Vorges qui fut prévenu que la France « ne voulait intervenir dans aucune question relative au régime intérieur de l'Egypte ». Freycinet déclara même à Lyons qu'il considérait comme possible le maintien d'Arabi au pouvoir. Dès qu'il l'apprit, Granville télégraphia partout son intention de s'y opposer. Le 4 juillet, Lyons vint prévenir Freycinet que l'amiral Seymour « était autorisé à remettre un ultimatum aux Egyptiens en vue d'arrêter leurs travaux de défense, et pour le cas où cet ultimatum resterait sans effet, à ouvrir le feu contre ces ouvrages ». Freycinet répondit le 5, qu'il ne pouvait adresser des instructions identiques à l'amiral Conrad, « de tels actes ne pouvant, en vertu de la Constitution, être accomplis qu'avec l'autorisation préalable du Parlement ». C'était là le motif réel de l'hésitation de Freycinet; aussi était-il disposé à donner à Conrad l'ordre de tirer si les Egyptiens

commettaient un acte hostile comme d'interdire l'entrée du port d'Alexandrie. Les Anglais continuaient d'ailleurs à montrer le désir de nous voir coopérer avec eux; Gladstone, Granville et la minorité du ministère anglais désiraient que la France et l'Angleterre fissent proposer à la Conférence de les charger de prendre les mesures nécessaires pour la protection du canal; la majorité, il est vrai, était peu favorable à une immixtion de la Conférence dans cette question; à Constantinople, Dufferin disait que, des offres d'intervention anglo-turque lui ayant été faites, il ne les avait pas accueillies; il était au contraire « très chaud partisan de l'alliance franco-anglaise ».

Le 11 au matin, les Anglais commencèrent à bombarder les forts d'Alexandrie. Avant même de l'apprendre, Freycinet avait fait dire à Granville qu'en cas de refus de la Porte, il l'appuierait s'il proposait d'aviser immédiatement à une autre intervention. On apprit ensuite le succès du bombardement; huit cents Anglais débarquèrent et occupèrent les portes, pensant que le Khédive rentrait en ville avec un régiment resté fidèle. Seymour ayant demandé aux neutres de contribuer à former une police pour arrêter les voleurs, les Américains débarquèrent cent hommes, mais nous n'osâmes en faire autant, « de peur d'être exposés à prendre part à la lutte ». Le 16, notre Conseil des ministres « fut d'avis qu'il y avait lieu de saisir la Conférence de la question de la protection du canal, mais qu'il ne convenait pas de solliciter en quelque sorte nous-mêmes un mandat aussi onéreux »; si nous étions désignés par la Conférence, nous n'accepterions que sous réserve de la ratification du Parlement. Le 15, ayant appris qu'Arabi appelait les Musulmans à la révolte, le Gouvernement anglais demanda à Freycinet de donner plein pouvoir à son amiral et d'ordonner à Noailles de se joindre à Dufferin pour proposer à la Conférence que si le Sultan ne donnait pas dans un délai de 12 heures un assentiment à l'envoi de troupes turques, elle examine le mode le plus rapide d'intervention. Avant, semble-t-il, que Freycinet ait répondu, Granville lui fit, le 22 juillet, proposer une déclaration commune par laquelle la France et l'Angleterre déclareraient que, « n'ayant pas rencontré d'objections... elles

étaient prêtes, si la nécessité se produisait, à s'employer pour protéger le canal de Suez, soit seules, soit avec l'adjonction de toute puissance qui voudrait prêter son concours ». Cette troisième puissance était l'Italie. Freycinet approuva qu'une invitation soit adressée à celle-ci, mais entoura sa formule de coopération à la défense du canal de réserves contre tout ce qui pourrait ressembler à une agression ou à une offensive à l'intérieur de l'Egypte. Le lendemain 24, Freycinet fut informé par Hohenlohe que l'occupation anglo-française du canal rencontrerait « la tolérance adhésive des puissances ». Ainsi encouragé, Freycinet déposa à la Chambre une demande de crédits pour l'envoi de huit mille hommes ; mais, dès le 26, on prévit qu'elle serait rejetée. Ce jour-là, l'Angleterre nous demanda de signer un accord précis avec elle pour l'occupation militaire du canal. Freycinet méditait sa réponse à cette proposition quand, le 27, on lui remit un télégramme de Bismarck disant « qu'à son avis, la Porte, comme puissance territoriale, serait appelée en premier lieu à garantir la sûreté du canal; dans le cas seulement où elle ne le pourrait, ou voudrait, les intéressés avaient un motif de pourvoir par eux-mêmes à la protection de leurs intérêts », mais la Conférence ne pourrait « l'accepter que sous une forme qui permettrait à toutes les Puissances intéressées de participer directement avec des droits égaux à la police du canal ». Cette note dut encore accroître les hésitations de Freycinet, mais le refus de la Chambre, le 29, de voter les crédits vint les justifier ; soixante-quinze députés (sur quatre cent cinquante votants) avaient soutenu le ministère, qui démissionna aussitôt.

Le Cabinet anglais n'en fut pas découragé. Le 30, il fit proposer à l'Italie de l'aider en Egypte. Celle-ci, qui venait le 20 mai d'entrer dans la Triple Alliance, n'osa déplaire à ses partenaires et répondit le lendemain qu'elle ne le pourrait « qu'autant que toutes les puissances intéressées pourraient y participer ». Ce même 31, l'Angleterre fit savoir que « l'inaction prolongée du Sultan l'obligeait désormais à assumer le poids du fardeau qu'elle avait pris sur elle, qu'elle accepterait d'ailleurs la coopération des troupes turques, mais moyennant une déclaration préalable de la Porte et sans aucune ambiguïté ».

Ce ne fut que le 7 août que Duclerc succéda à Freycinet. Après la facile victoire des Anglais le 5 septembre, il inaugura cette politique de protestation contre l'abolition du contrôle qui, à notre détriment, força l'Angleterre à des concessions à toutes les autres puissances; l'abolition fut prononcée néanmoins le 18 janvier 1882, par décret du Khédive.

Jusqu'au bout, Bismarck était resté bienveillant pour nous; il nous aida en septembre et octobre 1882 à obtenir la suppression des capitulations en Tunisie. Il n'a été pour rien dans notre défaillance.

EMILE LALOY.

§

M. Sliozberg a parfaitement raison de dire dans la préface de son livre que **l'organisation politique de la Russie prérévolutionnaire,** très imparfaitement connue à l'étranger, commence à être oubliée par les Russes eux-mêmes. C'est donc pour renseigner les uns et rafraîchir la mémoire des autres que cet éminent juriste a composé son ouvrage, qui est un exposé très impartial de ce que furent le régime politique et les institutions juridiques et économiques de l'Empire des tsars.

Mais, avant de procéder à un exposé détaillé de chacun des rouages administratifs de l'ancienne Russie, avant de nous dépeindre son statut juridique et son organisation économique, M. Sliozberg consacre un long chapitre à l'histoire de la formation et de l'évolution des différentes classes qui composent la population de l'Empire. Ce chapitre ou, comme le nomme son auteur, cette « introduction », est particulièrement intéressante à lire, surtout pour les étrangers, car elle montre parfaitement bien la mentalité et le genre d'existence des différents groupes qui formaient hier encore ce qu'on peut appeler la nation russe, et elle explique d'une façon très claire les différentes aspirations et tendances qui les animaient et qui se manifestèrent d'une façon plus ou moins brutale et décisive, au moment de la chute de l'Empire, qu'ils provoquèrent en partie.

Et, à ce point de vue, rien de plus intéressant et caractéristique que le tableau que nous brosse M. Sliozberg de la

paysannerie russe, telle qu'elle était hier et telle qu'elle est encore aujourd'hui, malgré les brimades et les compressions qu'elle subit de la part de ses nouveaux maîtres.

L'abolition du servage, cette grande réforme de l'empereur Alexandre II, n'avait pas transformé le paysan russe en un homme libre. Certes, il n'était plus la propriété d'un gentilhomme campagnard; on ne pouvait pas le vendre comme un cheval ou une vache, on ne pouvait pas l'envoyer au régiment ou en Sibérie pour un non ou pour un oui. Néanmoins, la réforme ne faisait pas de lui un citoyen libre puisqu'elle le faisait rentrer obligatoirement dans la communauté du « mir » qui disposait de lui selon son bon vouloir. Le paysan russe, assujetti à la commune, ne pouvait sans son autorisation ni quitter son village, ni échanger son lopin de terre, ni reconstruire sa maison, car la terre qu'il cultivait appartenait à la commune et sa maison à la famille, c'est-à-dire à la collectivité.

Ainsi, le paysan russe, même après son affranchissement, n'était point devenu un « sujet », mais restait comme auparavant un « objet ». Son statut juridique était nul, sa participation à la chose publique ne se manifestait que dans le cadre étroit de la commune, hors de laquelle il n'était plus rien. Et cette situation du paysan russe, dont la masse composait 85 % de toute la population de l'Empire, se perpétua, à quelques exceptions près, jusqu'à la révolution du mois de mars 1917.

Faut-il s'étonner alors que cette révolution ait eu un tel succès dans les campagnes? Car, malgré certaines assertions, le paysan russe aspirait, dans sa grande masse, à s'affranchir de la tutelle de la commune et à posséder en propre une certaine quantité de terre et un statut politique personnel.

Qu'il ne pût réaliser ce rêve longtemps caressé, cela s'explique, en grande partie, par son inhabileté politique, par son ignorance dans le domaine juridique, mais cela ne veut pas dire qu'il ait abandonné tout espoir. Bien au contraire. Et c'est pourquoi, aujourd'hui, quand il est « collectivisé » plus que jamais, il aspire toujours à l'indépendance et à la propriété individuelle. Et c'est pour acquérir cette

indépendance qu'il mène cette lutte sourde mais opiniâtre contre ses nouveaux maîtres.

Nous ne donnons ici qu'un très bref aperçu de toutes les questions soulevées et étudiées par M. Sliozberg dans son ouvrage. Souhaitons qu'il soit traduit en français, afin qu'on se fasse à l'étranger une plus juste et plus exacte impression de ce que fut l'organisation politique de la Russie prérévolutionnaire: quelque chose qui n'était pas exclusivement la manifestation d'une autocratie à l'orientale, mais n'était pas non plus une copie serville de l'ordre politique et juridique instauré dans le reste de l'Europe. Bref, quelque chose de tout à fait à part et qui, ma foi, rappelait un peu la formule qu'on avait donnée jadis de l'autocratie russe: « Un pouvoir personnel tempéré par l'assassinat. »

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

Mémento. — *Affaires étrangères;* 286, boulevard Saint-Germain (25 juillet 1933: L'Allemagne a adopté un régime qui rend assez aléatoires les rapports instaurés entre Berlin et Moscou par les prédécesseurs de M. Hitler: ce dernier semble, sous l'influence de son entourage, vouloir revenir à une politique ukrainienne qui lui ménage un double moyen de pression: l'un contre la Pologne, l'autre contre les Soviets).

Deutsch-französische Rundschau; Berlin-Grunewald, W. Rothschild (février 1933: Le vide intellectuel de la Bourgeoisie, son indécision et son incapacité à faire face aux circonstances ont conduit l'Allemagne à employer de nouveau des officiers pour diriger l'Etat... On ne peut en vouloir aux étrangers si voir des militaires guider les destinées de l'Allemagne les rend méfiants).

Europäische Gespräche; Berlin-Grunewald, W. Rothschild (juin 1933: Depuis le pacte de Locarno, rejeté et même combattu par un nombre croissant d'Allemands à cause de la renonciation à l'Alsace-Lorraine, c'était devenu comme un dogme en Allemagne que du côté de la France on ne pouvait plus rien, mais que la frontière orientale n'était pas garantie de même par des engagements internationaux et que l'Allemagne pouvait être opposée à ses voisins orientaux comme un agresseur plus puissant... Mussolini ayant dit que le pacte à quatre est comme un développement logique de Locarno, n'est-ce pas suffisant pour rendre ce pacte suspect à un Allemand?... Il convient d'être un peu sceptique).

CONTROVERSES

Une lettre sur l'affaire Nuger. — Contre le principe d'Hitler.

Une lettre sur l'affaire Nuger. — Ayant eu à examiner dans mon ouvrage sur la *Justice Contemporaine* les événements qui soulevèrent en 1893 le quartier latin à la suite du procès du *Bal des Quat-z-Arts,* j'ai été amené à rappeler les conditions dans lesquelles Antonin Nuger fut tué à la terrasse du café d'Harcourt. Selon une tradition que je croyais incontestée, j'ai dit que l'infortuné employé de commerce avait été atteint à la tête par un porte-allumettes lancé par un agent de la force publique, demeuré inconnu.

A la suite de cette publication, une lettre anonyme me parvint qui contient un récit absolument inédit. Son caractère circonstancié en fait un document qui ne peut laisser indifférent et qui mérite d'être publié, ne fût-ce que pour permettre, par la controverse qu'elle peut faire engager, de mettre au point une question d'histoire jusqu'à ce jour mal éclaircie.

Voici le document tel que je l'ai reçu :

Tous les récits et dessins, même composés à l'époque, sont de *pure imagination.* Croyez-en un témoin oculaire des faits de ce soir-là, dont voici un très fidèle récit:

C'était bien à la suite du jugement rendu contre nos amis Albert Guillaume et autres, poursuivis à la requête du Sénateur Béranger à l'occasion des Scènes du *Bal des Quat' z' Arts,* qui avait eu lieu fin avril précédent.

Il avait en effet été projeté pour ce soir-là samedi 1er juillet, un monôme pour conspuer le « Père la Pudeur ».

Un certain nombre d'étudiants étaient allés jusque sous les fenêtres du Sénateur, mais la Police avertie avait dispersé le monôme. Ceci se passait d'ailleurs qu'au Quartier Latin (*sic*).

Ce soir-là, après dîner, nous étions quelques amis étudiants comme moi-même, assis autour d'un guéridon à la terrasse du d'Harcourt qui était, comme il sied un soir d'été, entièrement occupée par une foule de jeunes gens de toutes les Ecoles causant très paisiblement entre eux de leurs études, des examens en cours, des concours qui se terminaient. J'insiste sur l'attitude absolument paisible des consommateurs assis à la terrasse. Sur la place de la Sorbonne, aucun bruit, aucun autre mouvement que ceux

des autres jours, lorsqu'à 9 h. 1/4 on vit poindre du fond de la place une troupe compacte d'hommes, les uns vêtus de blouses blanches, d'autres noires, d'autres habillés comme tout le monde; cette troupe, telle une vague, s'avançait en ligne vers la terrasse du café qui, bientôt atteinte, fut balayée. Les consommateurs, sans la moindre provocation de leur part et sans un cri autre que celui de stupeur, furent bousculés et renversés avec les tables et les chaises. Ces mêmes gens en blouses brandissaient et faisaient tourner les chaises au-dessus de nos têtes. Mon camarade Al. T..., architecte, fut assommé d'un coup de chaise sur la tête, il tomba, je le relevais et le tirais dans l'intérieur du café. C'est à mon geste que je dus de n'avoir pas été assommé moi-même. Un de nos autres camarades, élève de l'Ecole des Beaux-Arts, sculpteur, nommé B..., un solide garçon, furieux de cet acte de brutalité envers les nôtres, sans la moindre provocation de qui que ce soit, me montra qu'il avait pris un pyrogène sur la table et l'avait lancé de toutes ses forces dans le tas des agresseurs à notre droite. Aussitôt, voyant et comprenant ce qui venait de se passer, je lui pris le bras et lui montrais la scène qui se déroulait auprès de nous. Il fut atterré. Nous convînmes de nous taire et de ne jamais dire un mot de cela. En effet, un malheureux, à cinq mètres de nous, venait de s'affaisser sur une chaise, on le relevait, il ne donnait plus signe de vie. On le rentrait dans le café, il fut assis sur une chaise, des étudiants en médecine étanchaient avec une serviette mouillée à une carafe le sang qui coulait de sa blessure à la tempe gauche entre l'arcade sourcilière et l'oreille, un peu au-dessus.

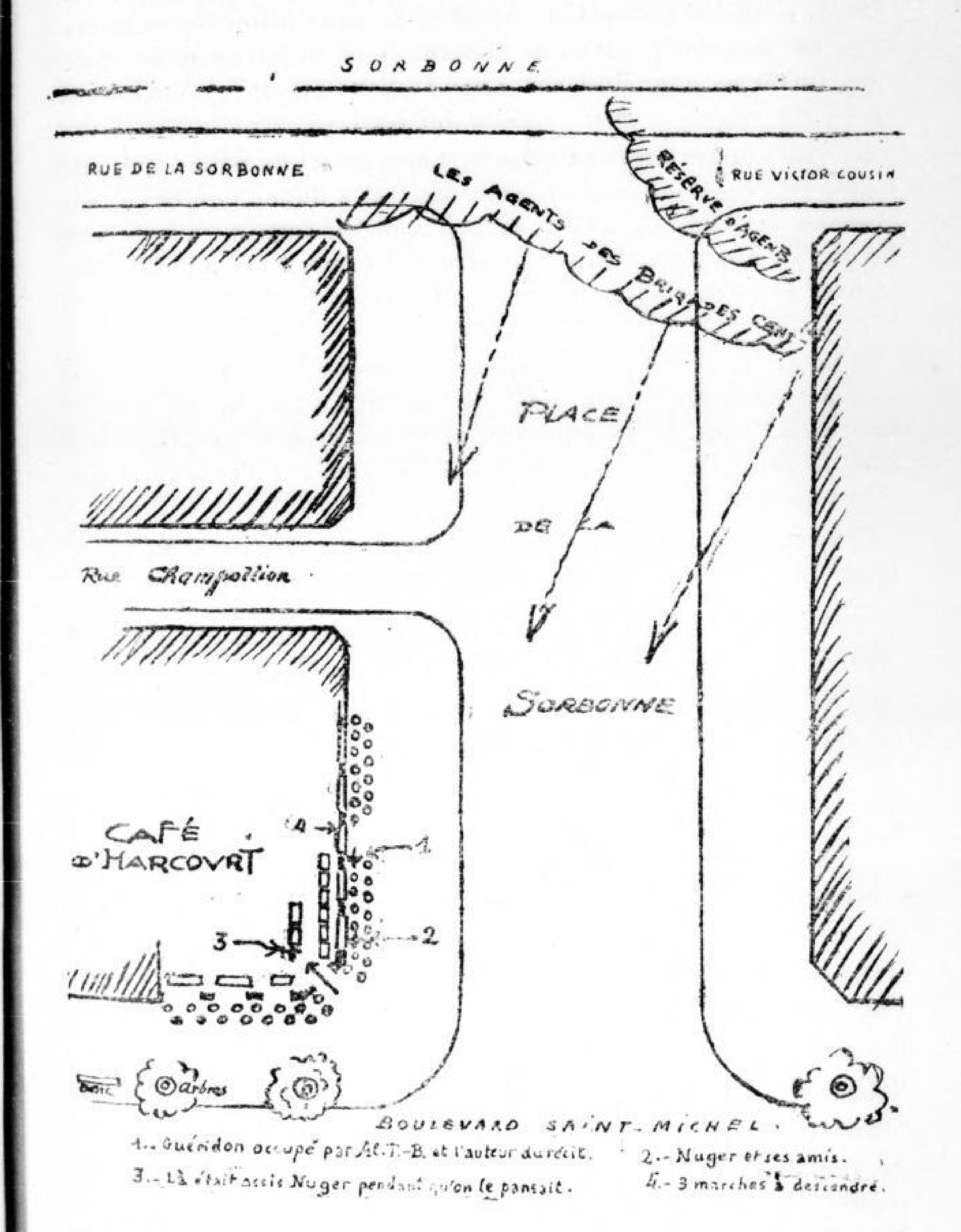
C'est lui qu'avait atteint le pyrogène lancé par notre camarade B...

Ces faits remontent à 40 ans, la prescription est atteinte, il est temps de mettre fin à cette vague et injuste accusation portée contre un agent qui a tué Nuger, lequel n'était d'ailleurs pas étudiant, mais un jeune employé de commerce qui, ce soir-là, accompagnait des amis étudiants originaires de sa province.

J'ai conservé le souvenir très exact de cette scène de brutalité, qui a consisté à lancer sur les « paisibles » étudiants assis comme chaque soir à la terrasse de leur café favori (*sic*). J'écris *paisibles*, c'est l'expression exacte, chaque groupe causait calmement, sans plus s'occuper de ce qui s'était passé ailleurs dans d'autres quartiers et que la plupart d'entre nous ignoraient.

J'affirme que si les Brigades Centrales de la police n'étaient pas intervenues ce soir-là, il ne se serait rien passé du tout, car on ne pensait à rien, pas plus au monôme dispersé qu'à quoi que ce soit d'autre. C'est l'attaque brutale de la police qui a déclenché

la mauvaise humeur, qui a provoqué l'ère de désordre qui s'est manifestée dès le lendemain dimanche et les jours suivants pendant une semaine, où on voyait des voyous, descendus de Ménil-



montant, dè Belleville et ailleurs, arrêter les tramways: Gare de Lyon-Place d'Alma, et les omnibus: Batignolles-Clichy-Odéon, faire descendre les voyageurs et les cochers, déseller les chevaux, ren-

verser les voitures et y mettre le feu. Alors la police, si brave contre les inoffensifs étudiants, ne bougeait pas et regardait sans protester.

Nous avons vu ces scènes auprès de la place Saint-Germain-des-Prés, au pied de la statue de Diderot et en face l'Ecole de Médecine. Qu'on ne nous dise pas « non ». Nous répétons: *Nous avons vu — j'ai assisté — moi — celui qui écrit.*

La faute de tout cela en est à M. Lozé, préfet de police, qui, renseigné (?!) dans son cabinet, s'est affolé et a donné l'ordre de faire marcher les Centrales. Le président Charles Dupuy, sans en plus savoir, l'a approuvé. L'un et l'autre ont commis, ce jour-là, d'immenses erreurs, notamment en traitant les étudiants comme on n'avait pas encore traité les anarchistes.

Telle est la vérité par un témoin oculaire sur les faits auxquels il a personnellement été mêlé, sur ce qu'il a vu de ses yeux et sur ce qu'il sait. Le témoin doit, pour son nom et sa situation et pour le repos de ses amis, garder l'anonymat, il s'en excuse bien sincèrement.

Pour l'exacte compréhension de ce récit, un plan de situation est joint.

Tel est le récit qui m'est parvenu, accompagné du plan ci-dessus reproduit. Il attribue la mort de Nuger, non, comme on l'a toujours pensé, au geste d'un agent, mais à celui d'un étudiant. Que doit-on en penser?

MAURICE GARÇON.

§

Contre le principe d'Hitler. — Bien que cela soit en contradiction avec certaines opinions très autorisées, je maintiens ce que j'ai essayé d'exposer dans mon précédent article: l'hitlérisme est non seulement un principe nettement défini, mais il est aussi homogène et, dans une certaine mesure, logique avec lui-même.

Je ne peux que regretter de ne pas avoir su me faire comprendre par M. Van Gennep; il est surtout un point sur lequel le malentendu me semble flagrant : jamais je n'eus l'intention de rattacher l'hitlérisme à Schopenhauer. Je croyais avoir clairement exprimé, page 592, alinéa 9, comme dans la suite, que je me proposais uniquement de situer la

position de l'hitlérisme par rapport au système de Schopenhauer (1). Or, j'ai choisi le système de Schopenhauer, parce que ce dernier est un des plus récents parmi les métaphysiciens qui tentèrent de donner de l'univers une explication quasi définitive.

J'aurais pu, avec le même droit, situer Hitler par rapport à Aristote, à Leibniz, à Kant, ou à Schiller. Nous retrouvons dans toutes les philosophies qui expliquèrent la nature humaine dans sa relation avec le cadre préexistant de la « civilisation » gréco-romaine, chrétienne, occidentale, certaines données primordiales qu'elles reconnaissent toutes en commun. Depuis Platon, par exemple, l'esprit fut toujours considéré, d'une part, comme donnée juxtaposée à la matière, d'autre part, soit comme une puissance déterminante et supérieure, soit comme une simple émanation de cette dernière. Ce qui caractérise précisément l'hitlérisme est qu'il se départit de ce cadre, qui depuis des temps immémoriaux entoure notre pensée.

Je suis parfaitement d'accord avec M. Van Gennep lorsqu'il dit que l'Allemagne actuelle marque un retard sensible sur la France et l'Angleterre. L'état d'esprit de l'Allemagne moderne est comparable à celui d'un adolescent qui, commençant à discerner un premier aspect de cet engrenage infiniment complexe dont est faite la vie des peuples civilisés, n'en retient que quelques vérités grossières. Si je voulais expliquer jusqu'au bout cette affirmation, il me faudrait remonter tout au moins jusqu'à l'époque de la Réforme. L'adaptation pratique de « la morale », telle qu'elle a été propagée par le protestantisme, devait aboutir à l'impasse où l'Allemagne — le pays protestant par excellence — se trouve aujourd'hui.

Je ne m'étendrai pas ici davantage sur un sujet qui demanderait des investigations très longues et très délicates. Je tiens cependant à mentionner que la crise caractéristique de l'esprit allemand, qui se place aux environs de 1850, est due

(1) « Considérons un instant la nouvelle philosophie allemande à la lumière d'un philosophe d'outre-Rhin qui appartient tout entier à la pensée européenne, mais dont le système laisse déjà prévoir l'évolution récente. »

surtout à l'incompréhension totale du protestantisme pour certains caractères humains absolument élémentaires et d'ailleur ineffaçables. La volonté de puissance, principe qui s'identifie avec cette tendance fondamentale de l'individu de rechercher dans son existence un but purement utilitaire et égoïste, est un fait donné, insurmontable. Tant qu'il y aura des hommes, l'évolution sera en majeure partie guidée par la volonté de puissance de chacun. Le protestantisme, avec sa morale rigide, ses principes absolus, n'en tient aucun compte. Il lui manque cette latitude considérable qui sépare au point de vue catholique le principe de la pratique. Maintenir, immuable et intègre, le principe, adapter la pratique aux circonstances, c'est-à-dire aux caractères fondamentaux de la nature humaine, voilà qui est inadmissible au point de vue protestant.

Si l'Eglise et la mentalité protestantes n'avaient pas existé, Nietzsche n'aurait jamais eu besoin de démontrer que la morale chrétienne, etc., ne sont qu'une certaine forme de la volonté de puissance; ceci lui permettait en outre de taxer les fidèles d'hypocrisie: se donner l'apparence de poursuivre le bien, tandis qu'on aspire au pouvoir.

La proche parenté de Nietzsche et de l'hitlérisme me semble indéniable, bien que les ennemis d'Hitler — par contre, adeptes de Nietzsche — essaient de prouver le contraire. Du côté nazi, cette parenté fait l'objet de nombreuses affirmations, les journaux du parti citent Nietzsche à tout instant, et par sa visite récente à Mme Foerster-Nietzsche, Hitler lui-même semble en vouloir témoigner.

Combien la théorie de la « volonté de puissance », c'est-à-dire la proposition qui fait de cette dernière le mobile humain primant tous les autres, est enracinée en Allemagne, cela a été démontré d'innombrables fois depuis un siècle.

Je ne cite ici qu'un cas précis parmi tant d'autres: lorsque, après la violation de la neutralité belge, le chancelier du Reich lança la célèbre parole : « des chiffons de papier », auxquels il déniait importance et utilité, tous les Allemands furent (et sont encore) grisés d'enthousiasme et lui donnèrent leur pleine adhésion.

« Voilà enfin une parole franche, disent-ils. Quand

d'autres peuples enfreignent, pour des raisons propres, le droit ou la morale, ils n'avouent pas leur culpabilité, ils gardent les apparences; nous, nous avons eu la franchise de déclarer (ce que tout le monde pense, d'ailleurs) que nous plaçons notre « volonté de puissance » au-dessus des scrupules dictés par la morale conventionnelle; comme toutes morales, droit, etc., ne sont toujours que de la volonté de puissance camouflée, il vaut mieux jouer franc jeu et dire: « Le droit, ça n'existe pas (vous le savez tous aussi bien que nous), nous n'aspirons tous qu'à la puissance. »

Je suis d'un avis nettement contraire. L'important n'est pas de toujours respecter le principe; bien souvent les circonstances humaines nous obligent d'agir à l'encontre de celui-ci, l'important est de maintenir intacts son prestige et sa validité, afin de pouvoir toujours lui revenir après un *mea-culpa.*

Il y aurait là toute une théorie à faire sur le caractère sacré de la convention, c'est-à-dire de la parole qui n'est que l'interprète directe de l' « Esprit », et d'autre part sur le caractère relativement bénin « du fait », considéré en lui-même.

Mais nous voici encore aux bases mêmes de la civilisation: Platon, le monde des idées, le vrai monde, et celui de la réalisation matérielle, qui est d'une importance beaucoup moindre.

Depuis des siècles, l'Allemagne cherche à s'esquiver du monde des idées. Le racisme contemporain, avec sa prédominance absolue du physique sur le spirituel, avec sa prédominance du « eherne Naturgesetz » (2) d'Hitler sur la loi des esprits et des âmes, n'est que la consécration de l'anti-civilisation.

Avec les Allemands d'aujourd'hui, d'ailleurs, même si on parle très bien leur langue, il n'y a plus moyen de se comprendre. Toute la structure interne de leurs conceptions est devenue différente de celle des peuples civilisés. Hitler n'a fait que formuler une doctrine qui depuis des siècles se prépare en silence. Si l'hitlérisme n'avait été que du « pragmatisme à l'américaine accommodé à une sauce démagogique »,

(2) La loi inaltérable de la nature.

il n'aurait pas réussi aussi facilement à captiver la majorité des Allemands. La vérité est qu'il a su paraître à leurs yeux ce que, d'une façon plus ou moins consciente, ils cherchaient depuis longtemps. L'Allemagne, n'ayant jamais eu la maturité nécessaire pour comprendre la civilisation, s'est reconquise en se ralliant à son principe primaire, sans doute inférieur. Pareillement au petit bourgeois, nouveau riche, ayant subi dans le grand monde un cuisant affront, par suite de son manque d'urbanité, elle s'est dit: « Après tout, je n'ai pas besoin de tous ces gens-là, mes anciennes relations sont moins brillantes, mais en quoi, s. v. p., sont-elles plus mauvaises?... »

Ce sont de braves gens, certes, mais sans beauté, sans esprit et sans l'incontestable supériorité intellectuelle de la haute classe.

Ce que d'autres peuples arrangent à la façon de l' « esprit », Hitler prétend l'arranger à la façon germanique pure, — et il y a là, en quelque sorte, une antithèse.

Ceci en passant: la liberté individuelle, telle qu'elle existe en France et en Angleterre, ne peut subsister que si tous les individus sont d'accord consciemment ou inconsciemment pour reconnaître une certaine norme spirituelle, et c'est précisément l'absence de cette dernière qui rend la discipline, l'impératif catégorique, inévitable en Allemagne.

Ce néfaste principe d'Hitler aurait-il jamais existé si la France avait mieux compris le rôle que lui conférait sa supériorité d'âge et de maturité? La solidarité humaine exige de ceux qui détiennent le principe supérieur une forte dose de clémence et surtout la volonté de diriger, de guider.

JACQUES-RICHARD GREIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

Pierre Bénard: *A la Martinique c'est ça qu'est chic;* Edit. de France. » »

... *lectures*); Flammarion. 3.95

Georges Le Fèvre: *Expédition Citroën Centre-Asie. La croisière*

T. Benoit du Rey: *Au travers de la mare aux harengs, à bord de l'Empress of Britain, en lisant Rudyard Kipling.* Impressions de voyage en Amérique, août 1933; Imp. Malherbe, Caen. » »

Père Huc: *Découverte du Thibet 1845-1846.* Avec 17 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes jaune, IIIe mission Haardt-Audouin Dubreuil.* Avec 96 photographies h. t. et 6 cartes; Plon. 20 »

Maurice Martin du Gard: *Terres divines;* Flammarion. 12 »

Georges Oudard: *Attrait de Moscou;* Plon. » »

Art

André Lhote: *La peinture. Le cœur et l'esprit,* avec 6 gravures h. t.; Denoël et Steele. 20 »

Histoire

Léon Pingaud: *Bernadotte et Napoléon 1797-1814.* Nouv. édit. avec 8 gravures h. t.; Plon. 15 »

Suzanne Tassier: *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793;* libr. Van Campenhout, Bruxelles. 10 belgas.

Littérature

Antoine: *Le Théâtre,* tome II. (Coll. *la Troisième République de 1870 à nos jours*); Edit. de France. » »

Maurice Baring: *Sarah Bernhardt,* traduction de M. Duproix. Avec un portrait; Stock. 15 »

Maurice Barrès: *Mes Cahiers.* Tome VII: *1908-1909;* Plon. 15 »

Luigi-Foscolo Benedetto: *Indiscrétions sur Giulia.* (Coll. *Etudes stendhaliennes*). Avec 5 gravures; Le Divan. 18 »

Henry Bordeaux: *Le mariage d'amour selon saint François de Sales.* Avec 13 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3 95

Divers: *Entretiens sur l'avenir de la culture;* Institut International de culture intellectuelle, 2, rue Montpensier, Paris. » »

Georges Duhamel: *Remarques sur les mémoires imaginaires;* Mercure de France. 5 »

L. Dumont-Wilden: *Le Prince errant: Charles Edouard, le dernier des Stuart;* Colin. 20 »

Philippe Erlanger: *La jeunesse d'Henri III;* Emile Paul. 15 »

Albert Flament: *Une ennemie de Napoléon: lady Hamilton.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Franc Nohain: *Images de Saint-Louis.* Avec 14 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3 95

Marie-Thérèse et Marie-Antoinette: *Correspondance,* présentée et annotée par Georges Girard: Grasset. 20 »

Marthe Lacloche: *Regards;* Grasset. » »

Madame de Lafayette: *Œuvres complètes. La Princesse de Clèves.* Texte établi et présenté par Albert Cazes; Belles Lettres. 18 »

La Fontaine: *Œuvres complètes. Contes et Nouvelles.* Texte établi et présenté par Pierre Clarac. (Coll. les Textes français); Belles Lettres, 2 vol. 36 »

E. Margaret Phillips: *Philarète Chasles, critique et historien de la littérature anglaise.* Avec un portrait; Droz. » »

Jacques Nanteuil: *Ferdinand Brunetière.* (Coll. *Les maîtres d'une génération*); Bloud et Gay. » »

Jean Plattard: *Montaigne et son temps.* Avec des planches h. t. en phototypie; Boivin. 30 »

Paul Sirven: *Vittorio Alfieri.* I; Presses universitaires. 20 »

Stendhal: *Correspondance.* Tome I: *1800-1805.* Tome II: *1805-1808.* Tome III: *1808-1811.* Etablissement du texte et préface par Henri Martineau; Le Divan. Chaque volume. 30 »

Pierre Trahard: *Les maîtres de la sensibilité française au XVIIIe siècle 1715-1789,* tome IV; Boivin. 30 »

Gonzague Truc: *La pensée.* (*Tableau du XXe siècle 1900-1933*): Denoël et Steele. 20 »

Livres d'Etrennes

Paul Reboux: *Gérard est un as.* Illust. de Mauzan; Flammarion. 20 »

Comtesse de Ségur: *L'Auberge de l'ange gardien;* Hachette. » »

Mœurs

Comte E. César Corti: *Le Magicien de Monaco,* traduction de Pierre Béguin. (Coll. *Figures et drames du passé*); Stock. 15 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Ministère des Affaires Etrangères. Commission de publication des Documents relatifs aux Origines de la Guerre de 1914. *Documents diplomatiques français 1871-1914.* 3e série: *1911-1914.* Tome II : *15 mars-30 mai 1913;* Costes. » »

Raymond Poincaré: *Au service de la France.* Tome X: *Victoire et Armistice. 1918.* Avec 10 gravures h. t.; Plon. 36 »

Louise Thuliez: *Condamnée à mort.* Préface du Général Weygand; Flammarion. 12 »

Philosophie

M. Hirschkopf : *La renaissance spirituelle de l'humanité;* Presses Universitaires. 10 »

Camille Spiess: *Eros ou l'histoire physiologique de l'homme,* essai psycho-synthétique, précédé d'une Etude de St. Ch. Waldeck, d'un essai bio-bibliographique et suivi d'une étude bio-cosmique de Mme Stein-Huch sur C. Spiess; Edit. Athanor, 23, rue de la Fraternité, Bois-Colombe, Seine. 20 »

Poésie

Abel Doysié: *Le Jazz d'Orphée;* Malfère. 15 »

Marie Claire Franc: *Saisons;* Libr. des Amis, 12, rue Guy-de-la-Brosse, Paris. 5 »

Philéas Lebesgue: *Les miroirs du temple;* Heugel, 36, rue du Bac, Paris. » »

Henri de Régnier: *Airs pour l'écho;* Chamontin, 4, Villa Niel, Paris. » »

Donatien Robert : *Une idylle à Montparnasse;* Floury. 15 »

J.-G. Schurmann: *La légende de Volendam;* Revue moderne des arts et de la vie, 88, rue Saint-Denis, Paris. 12 »

Pierre Tisserand: *Rimes intimes.* Avec une lettre de Claude Farrère; Soc. Gén. d'Imprimerie et d'édition. 15 »

Politique

Hans Beimler, député au Reichstag: *Au camp des assassins de Dachau;* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. » »

Jean Perdriel-Vaissière: *Le nationalisme breton* suivi de *Explosions en Bretagne (Rennes et Ingrandes)*; Imp. provinciale de l'Ouest. » »

Maurice Pujo: *Les Camelots du Roi;* Flammarion. 12 »

Jean-Michel Renaitour: *Les deux Amériques;* Nouv. Editions latines, 21, rue Servandoni, Paris. 12 »

Questions juridiques

Ernest Ginsburger: *Divorce civil, Répudiation judaïque;* Libr. Lipschutz, 4, place de l'Odéon, Paris. » »

Questions militaires et maritimes

Pierre Mac Orlan: *La Légion étrangère.* Avec 4 planches h. t. en héliogravure; Flammarion. 3 75

Questions religieuses

Georges Goyau et Paul Lesourd: *Une journée du pape*. Avec 15 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*) ; Flammarion. 3 95

Régis Jolivet: *Le thomisme et la critique de la connaissance;* Desclée De Brouwer. » »

Lacordaire: *Qui est Jésus-Christ.* Avec 16 illust. h. t. en héliogravure. (Coll. *Les bonnes lectures*); Flammarion. 3 95

Giorgio Quartara: *La femme et Dieu;* Sans Pareil. 15 »

Carlo Rossi: *L'Eglise et le fascisme;* Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 2 50

Roman

Schalon Asch: *Pétersbourg*, traduit de l'allemand par Alexandre Vialatte. Préface de Stefan Zweig; Grasset. 18 »

Francis Carco: *Contes du « milieu »*; Edit. de France. 6 »

Georges Duhamel: *Le Jardin des Bêtes sauvages* (chronique des Pasquier); Mercure de France. 15 »

William Faulkner: *Sanctuaire*, traduit de l'anglais par R. N. Raimbault et Henri Delgove. Préface d'André Malraux; Nouv. Revue franç. 15 »

Pierre Hot: *Petit Pierre;* Libr. Delmas, Bordeaux. 12 »

D. H. Lawrence: *L'homme et la poupée,* traduit de l'anglais; Nouv. Revue franç. 15 »

Paul Morand: *Rococo;* Grasset. 15 »

Paul Renaudin: *L'innocente*. Aquarelle et dessins de Georges Delaw; Soc. des Ecrivains ardennais, Mézières. 12 »

T. Trilby : *Bouboule à Genève;* Flammarion. 12 »

Sciences

G. Bruhat: *Cours de mécanique physique*. Avec 605 figures; Masson. 100 »

Sociologie

Henri Noyelle: *Utopie libérale, Chimie socialiste, Economie dirigée;* Recueil Sirey.

Staline et autres: *Du premier au deuxième plan quinquennal*. Résultats et perspectives. Avec des portraits; Bureau d'éditions, 132, faubourg Saint-Denis, Paris. 15 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Abel Chevalley. — Une lettre du docteur Martiny sur l'homéopathie. — Stefan George et les jeunes revues de 1892. — Les Amis de la Prononciation française du latin. — La société Chateaubriand. — Lettres de Dickens. — Parmentier au Champ-de-Mars. — Les légendes qui ont la vie dure. — Simple rapprochement. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Abel Chevalley. — Un de nos rédacteurs les plus distingués, Abel Chevalley, est mort, à la fin de décembre, à Chancey (Indre-et-Loire).

Né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) en 1868, élève de l'école normale supérieure de Saint-Cloud, agrégé de l'Université, il avait été professeur au lycée Voltaire et à Louis-le-Grand (1898-1904), consul général de France à Pretoria (1905-1909), haut fonctionnaire au Quai d'Orsay (sous-direction d'Amérique) à partir de 1910, ministre de France en Norvège pendant la Grande Guerre.

Dans ce poste, il rendit à son pays des services éminents à cette époque tragique.

Depuis une douzaine d'années, il était retiré des fonctions officielles, mais non dans l'oisiveté, et il occupait activement sa retraite à des études et des travaux sur les littératures étrangères. Il s'intéressait particulièrement à la grande période de la reine Elisabeth, à Shakespeare et aux problèmes shakespeariens. Il donnait des critiques à des organes américains sur les livres français, et l'on sait qu'il tenait la chronique « Littérature comparée » au *Mercure*, où son dernier article a paru le 1er janvier courant après un long silence, car, depuis deux ans environ, la production d'Abel Chevalley s'était ralentie, à la suite d'un deuil de famille qui l'avait profondément affecté et qui a hâté sa fin.

§

Une lettre du Docteur Martiny sur l'homéopathie. — Nous avons reçu, avec prière d'insérer, la lettre suivante, en réponse à l'article de M. Pierre Mauriac, publié dans le *Mercure* du 1er décembre dernier :

Au Professeur Mauriac.

Mon cher maître,

Rassurez-vous, je ne vais pas faire une réponse d'homéopathe à votre article sur l'homéopathie, paru hors des enceintes médicales dans le *Mercure de France*. C'est toujours une joie de vous lire, étant donné la nature de votre style, l'élégance de votre esprit, la sagesse de votre savoir. Les nombreux reproches que vous avez faits à l'homéopathie et aux homéopathes, j'aurais pu, il y a quelques années, en simple biologiste que je suis, les faire avec vous ; ils étaient en très grande partie justifiés.

Si vous voulez bien lire, dans les numéros du 1er novembre et du 1er décembre de l'*Homéopathie moderne*, l'article du docteur Fortier sur « les lois fondamentales de la thérapeutique », vous verrez, peut-être avec quelque agréable surprise, l'intéressant redressement intellectuel qui s'opère parmi « les dirigeants du mouvement ». L'homéopathie actuelle n'a jamais voulu être toute la thérapeutique, elle reste celle des « sensibles » et des « sensibilisés », les 9/10 de nos clients de ville, les 50/100 peut-être des hospitalisés. N'y a-t-il pas là matière à discussion ?...

Quant à nos expériences avec H. Prétet, permettez-moi de compléter les informations que vous donnez aux lecteurs du *Mercure de France*. Nous comptons soumettre à nouveau, un jour, nos expériences en cours sur des domaines sans doute moins discutés, à la Société de Biologie. Nous l'avons, comme vous dites, déjà affrontée, non pas une, mais trois fois, à savoir :

CR Société de Biologie 1930, t. CIV, page 5. Ces expériences déjà anciennes sur la toxine diphtérique n'ont pas encore été contestées.

Par contre, celles de 1931, t. CVII, page 12, ont été, en effet, en désaccord avec celles de Mme Aïtoff, présentées par A. Urbain, CR Société de Biologie 1932, t. CIX, p. 164.

Mais depuis, nous avons indiqué avec précision une autre technique stable de la même expérience, CR Société de Biologie 1932, t. XIX, p. 799, et nous attendons volontiers des contre-expériences.

Rien n'est plus décevant, en effet, que l'expérimentation ou la thérapeutique clinique et je suis sur ce point d'accord avec vous, mais faut-il

fatalement, pour éviter le gouffre de la crédulité, se jeter sur l'écueil du scepticisme?

Entre Charybde et Scylla, n'y a-t-il pas un passage... avec le malade, au bout, à soulager?

Croyez, mon cher maître, à mes meilleurs sentiments.

Dr M. MARTINY
chef de laboratoire
de l'Hôpital Léopold Bellan.

§

Stefan George et les jeunes revues de 1892. — Dans son très intéressant article sur *Stefan George annonciateur du Reich* (*Mercure*, 1er janvier 1934), M. Gaudefroy-Demombynes dit et répète que le *Mercure* a été le premier, en mai 1892, à révéler au public le nom du jeune poète allemand. Le souci de la précise exactitude oblige à dire que ce fut l'*Ermitage* qui, dans son numéro de mars 1892, donc deux mois plus tôt, donna le premier d'assez longs poèmes de Stefan George traduits par Albert Saint-Paul. Du moins n'est-il pas contestable que c'est Albert Saint-Paul qui, soit à l'*Ermitage*, soit au *Mercure*, fut le premier à parler de Stefan George; c'est lui qui en est donc le Révélateur. — H. M.

§

Fagus et les Amis de la Prononciation Française du Latin. — Le devoir s'impose au président de ce groupement de joindre sa voix à celles qui ont dit les mérites de Fagus et déploré sa mort inattendue et brusque.

On sait qu'il avait le culte des lettres françaises, de nos traditions françaises. Aussi fut-il un des premiers à s'inscrire parmi les membres de notre société. Il en suivait très attentivement les travaux. Le 17 octobre dernier, il voulait bien m'écrire une lettre qui m'est infiniment précieuse. Il confessait un oubli, « sur quoi, disait-il, il ne me resterait qu'à vous accabler de mes excuses, si je ne me devais de vous transmettre ma joie à la lecture de vos vigoureuses pages du *Mercure de France*. Tout en est à retenir, à méditer, à propager, notamment vos graves précisions sur l'effet désastreux — surtout aux heures présentes — d'une prononciation en dialecte romagnol dans les diocèses de Nice et Marseille, sans parler de plusieurs autres. » Il ajoutait: « Je vais m'employer à divulguer. » Hélas!

Nous l'aimions pour sa droiture, son courage, sa simplicité. Il n'avait pas les idées de tout le monde. Ce qu'il pensait, il le disait avec une franchise qui savait n'être pas blessante. Il laissera parmi nous les souvenirs d'un *ami* comme nous en voudrions beaucoup, d'une piété foncière, mais résolu à dire son Credo de la même façon que ses aïeux. On peut dire aussi de Fagus que le

miracle français l'avait visité, et ce sera pour les siens une consolation et une fierté. — A. BARTHÉLEMY.

§

La Société Chateaubriand a tenu, le 13 décembre, sous la présidence du Dr le Savoureux, sa seizième réunion de travail, chez Mme Pailleron, 55, rue de Verneuil.

Mlle Daremberg put établir, par l'étude de certains fragments des *Martyrs*, que, de tous les secrétaires bretons de Chateaubriand, le premier avait été Mme de Chateaubriand; M. Tielrooy (d'Amsterdam) apporta une lettre inédite de Chateaubriand, relative à un chef peau-rouge de passage en France en 1826; Mme Le Savoureux-Plékhanov, des documents de provenance russe sur Chateaubriand et Fenimore Cooper; le Dr le Savoureux, d'énigmatiques lettres du perpétuel conspirateur Roux de Laborie à Pilorge, relatives à des conspirations légitimistes, peut-être imaginaires; la comtesse de Durfort, des lettres inédites de la mère de Chateaubriand révélant les circonstances tragiques du mariage de Lucile; enfin M. Paul Gautier fit le tableau d'un imbroglio sentimental comprenant Mme de Staël, Benjamin Constant, Anna Lindsay, Julie Talma et Chateaubriand.

§

Lettres de Dickens. — Le Dr H. Guffy, bibliothécaire à la *John Ryland's Library* à Manchester, a découvert, dans les archives de la Bibliothèque, une liasse de vieilles lettres, apparemment de la main de Dickens. Il y a là cinquante lettres adressées à différentes personnes, pouvant se rapporter à l'époque où le grand écrivain faisait le métier de reporter. — N. B.-C.

§

Parmentier au Champ-de-Mars. — L'exposition de l'*Histoire du Champ-de-Mars par l'image,* organisée à la mairie du VIIe arrondissement de Paris, en novembre dernier, par la Société d'Histoire et d'Archéologie des VIIe et XVe arrondissements, offrait de rares et curieux aspects du Champ-de-Mars, aux différentes époques de sa vie triomphante. Mais, parmi les quelque deux cents documents exposés, — choisis, paraît-il, parmi les deux mille pièces d'une collection particulière consacrée à ce site parisien, — rien ne concernait les expériences de Parmentier pour la culture de la pomme de terre.

Lucien Lambeau, dans son gros ouvrage sur Grenelle (Paris, E. Leroux, 1914, p. 80), place ces essais en 1783, et parle d'un

terrain entouré de fossés pour écarter les maraudeurs. La légende, on le sait, ajoute à ces défenses accessoires des gardes du corps de Louis XVI, postés là, pour donner aux pommes de terre l'attrait du fruit défendu.

Or, certains documents conservés aux Archives nationales (série M.M. 677) pourraient faire croire que les expériences de Parmentier sont postérieures de quelques années. Le premier est une lettre du maréchal de Ségur, ministre de la Guerre, au conseil de l'Ecole royale militaire.

Versailles, 4 juin 1786.

Je vous envoye, messieurs, un mémoire du sieur Parmentier, par lequel il demande qu'il lui soit permis d'essayer des nouveaux genres de culture dans le terrain des fossés de l'Ecole militaire. Je vous prie de l'examiner et de me dire votre avis à ce sujet.

Le 13 juin suivant, le conseil répond en donnant un avis défavorable et longuement motivé, où l'on relève, entre autres arguments, l'impossibilité de disposer des fossés du Champ-de-Mars, affermés au boucher de l'Ecole, qui y tenait ses bœufs une partie de l'année, surtout par les grandes chaleurs.

Après avoir exposé cette raison suffisante, le conseil croyait bon d'ajouter:

...Le terrain de ces fossés étant de la plus mauvaise qualité, on ne peut espérer d'en tirer parti qu'à force d'engrais et de fumier. Il faudra donc en amener continuellement... Ces fossés déjà peu profonds ne tarderont pas à le devenir encore moins par la quantité de fumier qu'il faudra y mettre. Dès lors, ils seront inutiles pour la sûreté de l'Hôtel, et livreront un passage facile à ceux qui voudront entrer dans le Champ-de-Mars, et aux contrebandiers qui, pouvant le traverser de jour et de nuit sans danger, feront la fraude avec la plus grande sécurité.

La lettre du conseil de l'Ecole au ministre se terminait sur quelques considérations touchant le désagrément, pour un établissement militaire, d'abriter une enclave « civile » échappant à son autorité.

Parmentier, profitant d'un changement de ministre, renouvela sa demande le 2 mai 1788. Brienne, le nouveau ministre, l'appuya, avec un rappel, assez sec, au sentiment de l'intérêt général.

Il n'est que juste de reconnaître que le mot *pomme de terre* ne figure dans aucune des pièces rédigées à ce moment. Il y est simplement question de *cultures nouvelles,* dans les fossés du Champ-de-Mars. Màis, étant donné la nature sablonneuse du sol de la plaine de Grenelle, qui n'était point ignorée de Parmentier, quel légume autre que la pomme de terre y eût-il fait pousser? — ROBERT LAULAN.

§

Les légendes qui ont la vie dure. — Parmi les légendes qui ont la vie dure, faudra-t-il ranger celle qui fait du chevalier de Lascaris un agent secret de Bonaparte en Orient? Après bien d'autres, pour la mille et unième fois, M. Georges Mongrédien, dans ses « historiettes » — rien de Tallemant des Réaux — des *Nouvelles Littéraires* (30 décembre 1933) réédite cette vieille fable. Les lecteurs de M. Mongrédien ont dû en être les premiers surpris, ayant lu, naguère, dans ces mêmes *Nouvelles Littéraires* (14 juin 1924), un article intitulé: *Le Chevalier de Lascaris et les Arabes du Grand Désert ou M. de Lamartine mystifié.* L'énigme historique qui préoccupe encore M. Mongrédien a été, d'ailleurs, résolue par la *Véritable histoire du chevalier de Lascaris*, parue dans le *Mercure de France* du 15 juin 1924 (pp. 577-608). M. Mongrédien pourrait, en outre, consulter avec profit : *Lamartine dupé* (*Monde Nouveau*, 15 juillet 1924); *Sous l'œil des Consuls: Lady Stanhope en Syrie* (*Mercure de France*, 1-IX-1924, pp. 520-531) et *Fathialla Sayeghir « menteur fieffé et faussaire impudent »* (*Mercure de France*, 1-IX-1924, pp. 857-858), — qui lui prouveront que la « lumière » a été bel et bien faite sur cet « étrange personnage » (Lascaris) et que l'inanité romantique du « récit fantaisiste publié par Lamartine » a été établie avec preuves et documents à l'appui. — AURIANT.

§

Simple rapprochement.

Roanne, le 7 octobre 1933.

Monsieur,

Dans son récent livre sur *Louis XIV et Mlle De La Vallière*, M. Gonzague Truc, au chapitre VI, « Apologie de Louise De La Vallière », cite Sainte-Beuve au tome 3e de ses *Causeries du Lundi*:

(P. 106.) Aimer pour aimer, sans orgueil, sans coquetterie, sans insulte, sans arrière-pensée d'ambition ni d'intérêt, ni de raison étroite, sans ombre de vanité, puis souffrir, se diminuer, sacrifier même de sa dignité tant qu'on espère, se laisser humilier ensuite pour expier; quand l'heure est venue, s'immoler courageusement dans une espérance plus haute, trouver dans la prière et du côté de Dieu des trésors d'énergie, de tendresse encore et de renouvellement, persévérer, mûrir et s'affermir à chaque pas, arriver à la plénitude de son esprit par le cœur, telle fut sa vie, dont la dernière partie développa des ressources de vigueur et d'héroïsme chrétien qu'on n'aurait jamais attendues de sa délicatesse première.

Plus loin il cite, comme autre apologiste de Mlle De La Vallière, Mme Claude Ferval (auteur du récent livre sur Mme Dudeffand):

(P. 109.) *Aimer pour aimer, sans orgueil, sans coquetterie, sans arrière-pensée d'ambition ni d'intérêt, sans ombre de vanité,* telle semblait la destinée de cette âme faible et tendre; mais *souffrir, diminuer, sacrifier*

même sa dignité tant que l'espoir est possible et l'espoir perdu *s'immoler courageusement dans une* passion *plus haute, trouver du côté de Dieu des trésors d'énergie, de tendresse encore, de renouvellement; persévérer, s'affermir à chaque pas, arriver à la plénitude de son esprit par le cœur,* de son cœur par le sacrifice, voilà jusqu'où elle sut grandir...

M. Gonzague Truc a-t-il voulu jouer un vilain tour à Mme Claude Ferval?

Veuillez agréer, etc...

P. AUBERT.

§

Le Sottisier universel.

Le gouverneur du roi de Navarre fut égorgé au Louvre. Le lendemain du massacre, Charles IX le força, de même que son cousin, à embrasser le catholicisme. — *La Grande Encyclopédie*, au mot *Henri IV*.

Raschid reconnut la justesse de cette dernière remarque, et laissa là son oncle. Il alla s'adosser au linteau de la grande porte d'entrée, et enfila du regard, au delà de la cour et de la porte ouverte, la principale rue du village. — J. CONRAD, *La Folie-Almayer*, trad. G. Seligmann-Lui, Paris 1919, p. 96.

A la mort de Léon XII, un Anglais, très hostile à l'Eglise, Beyle-Stendhal, ne craignait pas de dire: « Pour moi, je voudrais que l'Italie évitât les crimes qui accompagnent souvent les révolutions. Je désire voir sur le trône de saint Pierre le cardinal le plus raisonnable. — LE POITEVIN, *Les Contemporains*, 18 décembre 1898.

Un câble de Tanger lui était parvenu dans la matinée; à plusieurs reprises, il le retira de son portefeuille pour le relire attentivement. — *Marianne*, 29 nov., p. 15.

Les colonies des éponges, des coraux, des infusoires, les bancs de mollusques s'agglomèrent. Et tout à fait à la fin de ce jour les premiers vertébrés apparaissent sous la forme du scorpion et de la lamproie. — P. C. *La légende de Prâkriti. Nouvelle Revue française*, 1er décembre, p. 810.

TOULOUSE. — 20 h. *Le Voyage en Chine* (Herold). — *Radio-Magazine*, programmes du 5 octobre.

ANGLETERRE-NATIONAL. — 20 h.: concert Wagner... F. Austral et l'orchestre, dans: *Le Crépuscule des dieux*, scène du cloître. — *Radio-Magazine*, programmes du 2 octobre.

Vous n'allez pas tout de même nous traiter comme ces anciens rois qui, quand ils avaient emprunté trop d'argent aux juifs, se le faisaient restituer sous un prétexte ou sous un autre. — *Pourquoi Pas?* 8 décembre.

Sous la présidence de M. Frémicourt, la première chambre du tribunal examinera demain le procès en diffamation intenté par le commandant Lanrezac, qui commandait la 5e armée au cours de la guerre, du 2 août au 3 septembre 1914, à M. Raymond Recouly, à propos des appréciations désobligeantes que ce dernier a portées, dans son livre *Joffre*, sur le compte de son père. — *L'Œuvre*, 5 décembre.

Le froid a repris sa rigueur... Jusqu'à maintenant, la Seine n'a charrié que de petits glaçons, mais, en aval de Paris, la Marne et l'Yonne sont embâclées. — *L'Intransigeant*, 15 décembre.

Actuellement les astronomes de l'Observatoire du Mont-Wilson (U.S.A.) étudient les suites d'une explosion qui se produisit, il y a 3.000 ans, sur une étoile. Pour les personnes que cela intéresse, nous dirons que le nom

de cette étoile est Nova Opiuchi, n° 3. Nous ajouterons qu'avant l'explosion, cette étoile était un corps astral de la douzième grandeur, mais que maintenant elle n'est plus que de la troisième grandeur. — *Paris-Midi*, 26 décembre.

UN INVENTEUR MÉCONNU. — Il est maintenant certain que plusieurs Normands découvrirent l'Amérique bien avant Christophe Colomb, si bien qu'on peut dire que l' « inventeur » — sens étymologique du mot — le plus indiscutable de l'Amérique est l'aventurier qui lui donna son nom, Amérique Vespuce. — *L'Ami du Peuple*, 29 décembre.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES (*Chronique des Pasquier*), roman, par Georges Duhamel. Vol. in-16 double couronne, 15 francs. L'édition originale a été tirée à 1.650 ex. sur vergé pur fil Lafuma (dont 25 hors commerce, marqués de A à Z), numérotés de 199 à 1.823, à 40 francs. Il a été tiré dans le format in-8 raisin: 33 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 33, à 175 francs ; 132 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 34 à 165, à 120 francs ; 33 ex. sur Ingres crème, numérotés à la presse de 166 à 198, à 120 francs.

Les deux premiers livres de la *Chronique des Pasquier : Le Notaire du Havre* et *Le jardin des bêtes sauvages*, donnent à comprendre ce que l'auteur appelle des « Mémoires imaginaires ». Un ensemble romanesque de cette nature suppose une méthode, une règle, ou plus justement un « art poétique ». On trouvera les principes de cet « art poétique » dans :

REMARQUES SUR LES MÉMOIRES IMAGINAIRES, par Georges Duhamel. Vol. in-16, double couronne, 5 francs. L'édition originale a été tirée à 1.100 ex. sur vélin pur fil teinté Lafuma (dont 25 hors commerce, marqués de A à Z), numérotés de 78 à 1.152, à 20 francs. Il a été tiré : 22 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 22, à 60 francs, 55 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 23 à 77, à 40 francs.

Le Gérant : ALFRED VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1934.